

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

PRÉCIS CLASSIQUE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIII^e ET AU XIX^e SIÈCLE

Ouvrage servant de complément aux *Quatre siècles littéraires*.

PAR

TH. LEPETIT

Professeur à Paris

PARIS

AUG. BOYER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49



LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

OUVRAGES DE M. TH^{rs} LEPETIT

GRAMMAIRE

Le Petit Lhomond des Écoles, ou Principes élémentaires de Grammaire française. Cartonné, 50 c.

EXERCICES PRÉPARATOIRES

AU COURS GRADUÉ DE DICTÉES FRANÇAISES

PREMIÈRE PARTIE. 200 Devoirs nouveaux sur les dix Parties du discours et la Ponctuation. — Livre de l'Élève, 75 c. — Livre du Maître, 1 fr.

DEUXIÈME PARTIE. Nombreux Exercices en phrases détachées sur tous les points de la Syntaxe. — Livre de l'Élève, 75 c. — Livre du Maître, 1 fr.

COURS GRADUÉ DE DICTÉES FRANÇAISES

EN TEXTE SUIVI, SUR UN PLAN ENTIÈREMENT NEUF

COURS DE 1^{re} ANNÉE, livre de l'Élève, 75 c.

— livre du Maître, 1 fr.

COURS DE 2^e ANNÉE, livre de l'Élève, 1 fr. 10 c.

— livre du Maître, 1 fr. 50 c.

COURS DE 3^e ANNÉE. *Dictées supérieures*, suivies d'un Vocabulaire raisonné. 1 vol., à l'usage du Maître, 2 fr.

Dictées orthologiques, avec corrigé raisonné à la suite de chaque dictée. 1 vol., à l'usage du Maître, 2 fr.

Dictées sur les Participes. 1 vol., à l'usage du Maître, 2 fr.

Dictées sur les Homonymes et les paronymes de la langue française. — Livre de l'Élève, 1 fr. 10 c. — Livre du Maître, 1 fr. 50 c.

Dictées sur les Synonymes. — Livre de l'Élève, 1 fr. 10 c. — Livre du Maître, 1 fr. 50 c.

COURS SIMULTANÉ

D'ANALYSE LOGIQUE ET D'ANALYSE GRAMMATICALE

Ou double Analyse raisonnée de toutes les difficultés que présente la Syntaxe. — Livre de l'Élève, 1 fr. 25; — Livre du Maître, comprenant le livre de l'Élève et le Corrigé des analyses, 2 fr.

PRINCIPES ET EXERCICES GRADUÉS DE COMPOSITION FRANÇAISE

Nouvelle édition comprenant : 1^o des préceptes pour chaque genre ; 2^o des exercices de reproduction ; 3^o des exercices d'imitation ; 4^o des exercices avec sommaire à développer. — Livre de l'Élève, 75 c. — Livre du Maître, 1 fr. 50.

COURS GRADUÉ D'EXERCICES DE STYLE

A l'usage des pensions des deux sexes ; — Cours de 1^{re} année, 1 fr. 50 c. — Cours de 2^e année, 1 fr. 50 c.

PREMIERS EXERCICES DE STYLE ÉPISTOLAIRE

A l'usage des pensions des deux sexes ; 75 sujets simples et bien choisis, précédés de Sommaires ; — Prix : 1 fr. 10 c.

VERSIFICATION FRANÇAISE

Principes et Exercices élémentaires. 1 vol. in-12, à l'usage des Maisons d'éducation, 75 centimes.

PRÉCIS DE LITTÉRATURE CLASSIQUE

En 6 vol. in-12 cartonnés.

1^{er} vol. *Siècle de Périclès* ;

4^e vol. *Siècle de Louis XIV* ;

2^e vol. *Siècle d'Auguste* ;

5^e vol. *Littérature contemporaine* ;

3^e vol. *Siècle de Léon X et François I^{er}* ;

6^e vol. *Littérature étrangère*.

Prix de chaque volume : 1 fr. 50 c.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

PRÉCIS CLASSIQUE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIII^E ET AU XIX^E SIÈCLE

Ouvrage servant de complément aux *Quatre siècles littéraires*

PAR

TH. LEPETIT

Professeur à Paris

Z BIBLIOTEKI
ANDRZEJA GAWROŃSKIEGO

PARIS

AUG. BOYER ET C^{ie}, LIBRAIRES-EDITEURS

49, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49

Tous droits réservés.



152938

PRÉFACE

Depuis la publication de nos *Quatre grands siècles littéraires*, on nous a souvent demandé, pour compléter l'*Histoire de la littérature française*, le tableau du xviii^e et du xix^e siècle : c'est pour satisfaire à cette demande que nous avons composé ce volume. On y verra que ces deux siècles, trop négligés jusqu'à présent, ont produit de grands écrivains, qui nous intéressent d'autant plus vivement qu'ils sont plus rapprochés de nous. On pourra remarquer aussi que la littérature de ces deux siècles en reflète admirablement l'esprit et les tendances.

Au xvii^e siècle, elle avait été exclusivement morale, religieuse et monarchique ; au commencement du xviii^e ces trois caractères disparaissent. Dès que le vieux roi, après soixante ans de règne absolu, fut descendu dans la tombe, on regarda de près cette monarchie qu'il avait usée tout le premier à force d'entendre les ressorts. Dans la morale, on voulut voir au delà des fautes et des devoirs ; dans la religion, c'est-à-dire l'ensemble des rapports de l'homme avec Dieu, on voulut voir au delà de l'établissement matériel religieux ; enfin, dans la politique, on voulut voir au delà de cette majesté royale qui cachait tant d'abus et de misères. La pensée, qui avait été contenue au xvii^e siècle, déborda bientôt,

et des deux formes générales du langage, elle choisit la plus libre, la plus dégagée, la plus facile, c'est-à-dire la prose ; c'est donc la prose qui domine au XVIII^e siècle, quoique la poésie y soit brillamment représentée.

Le XIX^e siècle présente plusieurs périodes distinctes, qui toutes ont agi sur la littérature.

Le *premier Empire* a rendu la littérature presque impossible en comprimant la pensée, et en tournant toutes les idées et toutes les existences vers la guerre.

La *Restauration*, en licenciant la gloire et en cherchant à rétablir les privilèges détruits par la Révolution de 1789, suscita une littérature d'opposition, formée de satires politiques et de chants patriotiques, qui finit par renvoyer à l'étranger les princes que l'étranger nous avait ramenés.

La *Révolution de Juillet*, en procurant une grande liberté, causa d'abord un grand débordement d'idées ; mais ce fut un mal nécessaire à l'accomplissement d'un bien : les camps littéraires se dessinèrent nettement, les *romantiques* et les *classiques* se firent une guerre ouverte, acharnée ; et la littérature, vivement excitée, prit de la verve, de l'animation, de la couleur. Il y eut une soudaine éclosion d'œuvres remarquables, en prose et en poésie.

La *République de 1848* dura trop peu pour avoir une grande influence sur la littérature ; le *second Empire*, qui lui succéda, fit comme le premier : il bâillonna la pensée ; le roman et le feuilleton, à dessein énervants, fleurirent à peu près seuls ; on vit cependant éclore quelques ouvrages remarquables, surtout en histoire.

On ne saurait dire encore quelles seront les influences de la *troisième République* sur notre littérature, mais elle a déjà agi heureusement sur elle et a commencé à la raviver.

En somme, le xviii^e et le xix^e siècle, malgré des tentatives malheureuses, n'ont point démerité des siècles qui les ont précédés; ils ont vaillamment travaillé chacun à la construction du bel édifice que les générations élèvent à la gloire de la France et des lettres, et que lui envient toutes les nations.

Nous avons fait connaître, dans ce volume, les principaux prosateurs et les principaux poètes du xviii^e et du xix^e siècle; nous regrettons que les bornes qui nous sont prescrites ne nous aient pas permis de citer une foule d'autres écrivains remarquables: Scribe, Émile Souvestre, Poujoulat, Laboulaye, Alph. Karr, Tax. Delord, Sarcey, Ed. About, et bien d'autres.

A l'appui de l'appréciation des ouvrages, nous en donnons des extraits choisis avec soin, et qui auront, à peu près tous, l'attrait de la nouveauté. Tel est le livre que nous offrons aujourd'hui aux Maisons d'éducation: nous espérons qu'elles lui feront bon accueil.

TH. LEPETIT.

Juillet 1874.

PREMIÈRE PARTIE

PROSATEURS

XVIII^e SIÈCLE

Z BIBLIOTEKI
ANDZEJA GAWROŃSKIEGO
VERTOT

1655 — 1735

VERTOT (*René Aubert, abbé de*) naquit au château de Bennetot, en Normandie, entra dans les Ordres, et fut successivement moine de l'ordre des Prémontrés, prieur de Joyenval et curé de Croissy-la-Garonne, près de Marly. Son premier ouvrage, *l'Histoire des Révolutions du Portugal*, fut accueilli avec une faveur très-marquée. *L'Histoire des Révolutions de Suède* vint bientôt agrandir sa renommée. Nommé membre de l'Académie des Inscriptions en 1705, il vint se fixer à Paris, et fut attaché, comme secrétaire, à la duchesse d'Orléans avec un revenu considérable et un logement au Palais-Royal. En 1719, parut son *Histoire des Révolutions de la République romaine*, dont le succès dépassa encore celui de ses précédentes compositions. Vertot ne fit point de recherches nouvelles sur l'histoire de Rome. Il ne s'efforça point, comme on fait maintenant, de découvrir, à travers la couleur épique dont la poésie, les traditions, les historiens eux-mêmes ont revêtu les annales de la maîtresse du monde, quels furent ses véritables origines, son état social, son gouvernement et ses lois aux diverses époques. Il prit pour

véritable cette Rome, telle que nos études classiques l'ont créée dans notre imagination. De plus grands esprits que l'abbé de Vertot l'ont bien aussi adoptée pour base de leurs vues politiques. D'ailleurs il aimait à raconter et à peindre ; l'histoire lui apparaissait sous un aspect dramatique. Il écrivit les Révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies, et il prenait la chose si fort à cœur qu'on le voyait fondre en larmes à l'Académie, en lisant le discours de Véturie à Coriolan. Ainsi, c'est surtout le talent du récit qu'il faut chercher dans son livre. Encore ne doit-on pas espérer d'y retrouver la couleur du temps et des lieux ; les sentiments, les mœurs, les relations sociales, tout prend un aspect moderne : les auteurs de ce temps-là ne cherchaient qu'à transporter sur la scène moderne les personnages antiques, tandis qu'à présent le spectateur moderne demande à être conduit sur la scène antique.

Le dernier ouvrage de Vertot fut l'*Histoire de l'Ordre de Malte*, rédigée à la demande des chevaliers. Cette histoire, dont la lecture est si attrayante, a été décréditée par la fameuse réponse de l'auteur : « Il est trop tard, mon siège est fait. » Il mourut en 1720, à l'âge de soixante et onze ans.

Vertot est un écrivain du second ordre ; son style est coulant, et sa narration rapide.

Servilius, accusé d'avoir perdu quelques troupes en poursuivant les ennemis après la victoire, se défend devant le peuple.

« Si l'on m'a fait venir ici pour me demander compte de ce qui s'est passé dans la dernière bataille où je commandais, je suis prêt à vous instruire ; mais si ce n'est qu'un prétexte pour me faire périr, comme je le soupçonne, épargnez-moi des paroles inutiles : voilà mon corps et ma vie que je vous abandonne, vous pouvez en disposer. »

Quelques-uns des plus modérés d'entre le peuple lui ayant crié qu'il prit courage, qu'il continuât sa défense : — « Puisque j'ai affaire à des juges, et non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait consul avec Virginius dans un temps où les ennemis étaient maîtres

de la campagne, et où la dissension et la famine étaient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'Etat. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, et que j'ai contraints de se renfermer dans leurs places; et, pendant qu'ils s'y tenaient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire, j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains, que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance.

« Quelle faute ai-je commise jusqu'ici? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires? Mais j'ai, dit-on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on donc livrer des batailles contre une nation aguerrie, qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part et d'autre de sang répandu?

« Quelle divinité s'est engagée envers le peuple romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls? J'en suis venu aux mains avec des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées, et je n'ai pas laissé, après un combat opiniâtre, de les enfoncer; j'ai mis en déroute leurs légions, qui, à la fin, ont pris la fuite. Pouvais-je me refuser à la victoire qui marchait devant moi? Était-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats, que leur courage emportait, et qui poursuivaient avec ardeur un ennemi effrayé? Si j'avais fait sonner la retraite, si j'avais ramené vos soldats dans leur camp, vos tribuns ne m'accuseraient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis? Si vos ennemis se sont ralliés, s'ils ont été soutenus par un corps de troupes qui s'avavançait à leur secours; enfin, s'il a fallu recommencer tout de nouveau le combat; et si, dans cette dernière action, j'ai perdu quelques soldats, n'est-ce pas le sort ordinaire de la guerre? Trouverez-vous des généraux qui veuillent se charger du commandement de vos armées, à condition de ramener à Rome tous les soldats qui en seraient sortis sous leur conduite? N'examinons donc point si à la fin de la bataille j'ai perdu quelques soldats, mais jugez de ma conduite par ma victoire. S'il est vrai que j'ai chassé les ennemis de votre territoire, que je leur ai tué beaucoup de monde dans deux combats, que j'ai forcé les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places, que j'ai enrichi Rome et vos soldats de butin qu'ils ont fait dans

le pays ennemi, que vos tribuns se lèvent, et qu'ils me reprochent en quoi j'ai manqué contre les devoirs d'un bon général.

« Mais ce n'est pas ce que je crains : ces accusations ne servent que de prétexte pour pouvoir exercer impunément leur haine et leur animosité contre le sénat et contre l'ordre des patriciens. Mon véritable crime, aussi bien que celui de l'illustre Ménénus, c'est de n'avoir pas nommé, l'un et l'autre, pendant nos consulats, ces décemvirs après lesquels vous soupirez depuis longtemps. Mais le pouvions-nous faire dans l'agitation et le tumulte des armes, et pendant que les ennemis étaient à nos portes, et la division dans la ville? Et quand nous l'aurions pu, sachez, Romains, que Servilius n'aurait jamais autorisé une loi qu'on ne peut observer sans exciter un trouble général dans toutes les familles, sans causer une infinité de procès, et sans ruiner les premières maisons de la république, qui en sont le plus ferme soutien.

« Faut-il que vous ne demandiez jamais rien au sénat qui ne soit préjudiciable au bien commun de la patrie, et que vous ne le demandiez que par des séditions? Si un sénateur ose vous représenter l'injustice de vos prétentions, si un consul ne parle pas le langage séditieux de vos tribuns, s'il défend avec courage la souveraine puissance dont il est revêtu, on crie *au tyran*. A peine est-il sorti de charge, qu'il se trouve accablé d'accusations. C'est ainsi que, par votre injuste plébiscite, vous avez ôté la vie à Ménénus, aussi grand capitaine que bon citoyen. Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir persécuté si cruellement le fils de ce Ménénus Agrippa à qui vous devez vos tribuns, et ce pouvoir qui vous rend à présent si furieux!

« On trouvera peut-être que je parle avec trop de liberté dans l'état présent de ma fortune, mais je ne crains pas la mort; condamnez-moi si vous l'osez; la vie ne peut être qu'à charge à un général qui est réduit à se justifier de ses victoires; après tout, un sort pareil à celui de Ménénus ne peut me déshonorer. »

(Révolutions romaines.)

FONTENELLE

1657 — 1757

FONTENELLE (*Bernard le Bouvier de*) naquit à Rouen ; il était, par sa mère, neveu des deux Corneille. Il cultiva de bonne heure la poésie : à l'âge de quatorze ans, il remporta un prix à l'Académie française. Encouragé par ce premier succès, il composa des vers légers, un opéra, un roman, une tragédie, *Aspar*, qui tomba ; et, faut-il le dire ? pour mieux apprendre à Fontenelle qu'il ne devait plus faire de tragédies, on employa pour sa pièce le sifflet.... le sifflet ! cet instrument de malheur et de désespoir pour les auteurs dramatiques. Le soir même, l'auteur jeta au feu sa pièce, qui projeta une flamme brillante : « On ne dira pas à présent qu'elle manque de chaleur, » dit-il. Fontenelle renonça au théâtre, et n'écrivit plus que pour instruire et pour amuser.

On a de lui des *Eglogues* : l'ingénieuse coquetterie de ses bergers indique la décadence du goût ; des *Dialogues sur les morts*, remplis de pensées fines et de paradoxes ; des *Entretiens sur la pluralité des mondes* ; et un *Traité des Oracles*, d'après Van-Daale : mélange de philosophie et de grâce mondaine, de science et d'afféterie ; enfin une *Histoire de l'Académie des Sciences* et des *Eloges académiques*, ouvrages qui sont presque des chefs-d'œuvre.

Fontenelle vécut près d'un siècle ; il disait en mourant : « Je ne souffre pas, mais je sens une difficulté d'être. » Il était membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française.

Mouvement de la Terre autour du Soleil.

On a de la peine à s'imaginer que l'on tourne autour du Soleil ; car enfin on ne change point de place, et l'on se trouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la Terre tout entière marche... — Assurément ; c'est

la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière; vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau : j'y retrouve toutes les choses comme je les avais laissées. — Non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes : voilà votre rivage. Je suis sur la Terre; et la Terre décrit un grand cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément, pendant la nuit, à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeait point de place, sur le cercle où elle est, je verrais toujours le Soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais, dès qu'elle change de place, il faut que je la voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la Terre fait son cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil, dans l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles qui composent ce cercle; ce cercle s'appelle *zodiuque*.

(*La Pluralité des Mondes.*)

ROLLIN

1661 — 1741

ROLLIN (*Charles*) naquit dans une pauvre boutique de coutelier. Ses heureuses dispositions le firent admettre au collège des *Dix-huit*, dont les élèves suivaient les cours du collège du Plessis (1). Après de brillantes études, Rollin professa, au Plessis, d'abord la seconde, puis la rhétorique. En 1688, il fut nommé professeur d'éloquence au collège de France, et, dix ans plus tard, recteur de l'Académie de Paris; enfin, en 1696, il fut fait principal du collège de Beauvais. Dans ce dernier

(1) Ancien collège de Paris, érigé près du collège de Clermont, depuis Louis-le-Grand.

établissement, il groupa autour de lui les maîtres les plus instruits, Duguet, Coffin, Crevier, etc. Ses succès éveillèrent la jalousie du collège Louis-le-Grand. Ami de Port-Royal, Rollin en avait soutenu les solitaires de sa bourse et de ses écrits, après la destruction de leur asile ; accusé de jansénisme en 1712, il reçut l'ordre de quitter le collège de Beauvais. Il obéit et alla habiter une modeste maison rue Neuve-Saint-Etienne, n° 14. Sur la porte de la chambre où il composa ces ouvrages si utiles à la jeunesse, il avait écrit ce distique :

Ante alias dilecta domus, quâ, ruris et urbis
Incola tranquillus, meque Deoque fruor.

(Maison de prédilection, où, tranquille habitant de la campagne et de la ville, je jouis de moi et de Dieu.)

Rollin fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mais l'Académie française lui refusa un fauteuil ; ses ennemis le privèrent de cette récompense qui lui était bien due, et pourtant son caractère le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Ses élèves surtout avaient pour lui un attachement si tendre, si respectueux, que toute sa vie il conserva parmi eux des amis véritables ; à quatre-vingts ans, on le voyait, dans sa modeste maison, réunir auprès de lui des hommes haut placés dans les sciences, les lettres, les arts, et occupant des fonctions publiques importantes ; plusieurs même siégeaient à l'Académie française, où ils regrettaient de ne pouvoir s'asseoir auprès de celui qui leur avait valu cet honneur.

Il mourut heureux et fier d'avoir donné à son pays des citoyens honorables, des hommes instruits, parmi lesquels on doit citer le fils de Racine, que son père, à son lit de mort, légua à Rollin, le seul homme qu'il estimât capable d'élever celui qui portait son nom.

Le *Traité des Études* est le principal ouvrage de Rollin ; c'est un livre d'une critique saine, un dépôt respectable de toutes les traditions qui ont fait fleurir les études françaises.

Peu de livres ont obtenu une réputation plus répandue que son *Histoire ancienne* : élève des historiens de l'antiquité,

Rollin, qui les traduit ou les commente, est simple, élégant et facile ; mais, comme il écrivait pour l'enfance, les lecteurs d'un autre âge ont droit de lui reprocher des réflexions puériles, et même une crédulité complaisante.

L'*Histoire romaine*, qu'il entreprit ensuite, mais qu'il n'acheva pas (1), obtint, quoique inférieure à l'*Histoire ancienne*, assez de succès pour faire regretter que la mort l'eût empêché de la terminer.

Rollin est le Fénelon de l'histoire, et, comme lui, il a embelli l'Égypte et la Grèce. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille ; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits décèlent *cet homme de bien dont le cœur est une fête continuelle*, selon l'expression merveilleuse de l'Écriture. Nous ne connaissons point d'ouvrages qui reposent plus doucement l'âme.

Ce que se proposent les bons maîtres dans l'éducation de la jeunesse.

Si l'instruction n'avait pour but que de former l'homme aux belles-lettres et aux sciences ; si elle se bornait à le rendre habile, éloquent, propre aux affaires ; et si, en cultivant l'esprit, elle négligeait de régler le cœur, elle ne répondrait pas à tout ce qu'on a le droit d'en attendre, et ne nous conduirait pas à une des principales fins pour lesquelles nous sommes nés. Pour peu qu'on examine la nature de l'homme, ses inclinations, sa fin, il est aisé de reconnaître qu'il n'est pas fait pour lui seul, mais pour la Société. La Providence l'a destiné à y remplir quelque emploi.

Or, c'est la vertu seule qui met les hommes en état de bien remplir les postes publics. Ce sont les bonnes qualités du cœur qui donnent le prix aux autres, et qui, faisant le vrai mérite de l'homme, le rendent aussi un instrument propre à

(1) CREVIER (1693-1765), professeur de rhétorique au collège de Beauvais, continua sur le même plan, mais avec un talent bien inférieur, l'*Histoire romaine* de Rollin, son maître. — On a encore de lui une *Histoire des Empereurs romains jusqu'à Constantin*, travail exact, mais d'un style sec et lourd.

procurer le bonheur de la société. C'est la vertu qui lui donne le goût de la véritable et solide gloire, qui lui inspire l'amour de la patrie et les motifs pour la bien servir; qui lui apprend à préférer toujours le bien public au bien particulier; à ne trouver rien de nécessaire que le devoir, rien d'estimable que la droiture et l'équité, rien de consolant que le témoignage de sa conscience et l'approbation des gens de bien, rien de honteux que le vice. C'est la vertu qui le rend désintéressé, pour le conserver libre; qui l'élève au-dessus des flatteries, des reproches, des menaces et des malheurs; qui l'empêche de céder à l'injustice, quelque puissante et quelque redoutable qu'elle soit, et qui l'accoutume dans toutes ses démarches à respecter le jugement durable et incorruptible de la postérité, et à ne lui point préférer une fausse et courte lueur de gloire, qui s'évanouit avec la vie comme une légère fumée.

Voilà ce que se proposent les bons maîtres dans l'éducation de la jeunesse. Ils estiment peu les sciences, si elles ne conduisent pas à la vertu. Ils comptent pour rien la plus vaste érudition, si elle est sans probité. Ils préfèrent l'honnête homme à l'homme savant; et en instruisant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de plus beau, ils songent moins à les rendre habiles qu'à les rendre vertueux, bons fils, bons pères, bons maîtres, bons amis, bons citoyens.

(Traité des Etudes.)

De l'Utilité de l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? Qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces

vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

LESAGE

1668 — 1747

LESAGE (*Alain-René*) naquit à Sarzeau, près de Vannes, en Bretagne. Il étudia chez les Jésuites, et vint à Paris, où il se livra entièrement aux lettres. Le public lui dut de nombreuses pièces de théâtre, parmi lesquelles l'excellente comédie de *Turcaret*. Quoique la plupart des financiers de nos jours ne ressemblent plus entièrement aux modèles que Lesage avait sous les yeux, cependant, tant qu'il y aura des parvenus insolents, dont les richesses auront achevé de corrompre les mœurs, cette pièce subsistera comme un des plus beaux monuments dont notre scène comique puisse se glorifier.

On doit encore à Lesage deux romans : *le Diable boiteux* et *Gil Blas*, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de notre langue. Le premier de ces deux ouvrages faisait dire à Walter Scott : « Il n'existe aucun livre au monde qui contienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homme, et tracées dans un style aussi précis que *le Diable boiteux*. Chaque page, chaque ligne porte la marque d'un tact si infaillible, d'une analyse si exacte des faiblesses humaines, que nous nous imaginerions volontiers entendre une intelligence

supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions. » On peut en dire autant de *Gil Blas*. Les ouvrages de Lesage sont, en général, imités de l'espagnol. — Il refusa des propositions avantageuses, et ne vécut que du produit de sa plume (1).

La Prévention.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritable sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration : « Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon : il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux que lui faire le cochon de lait, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. » Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour

(1) Le dix-huitième siècle offre encore à notre souvenir deux noms qui méritent d'être cités : l'abbé *Prévost* et *M^{me} de Tencin*.

L'abbé *PRÉVOST* (1697-1763), d'une fécondité inépuisable, a compromis un rare talent dans de volumineuses compilations, dans des romans prolixes et improvisés qui ne manquent pas d'intérêt, tels que *le Doyen de Killerine* et les *Mémoires d'un Homme de qualité*; mais il a laissé une œuvre courte et durable qui donne la mesure de ce qu'il pouvait faire, *Manon Lescaut*.

M^{me} DE TENCIN, morte en 1740, a mis plus que de l'esprit dans ses romans, elle y a mis de la sensibilité et du talent. *Le Comte de Comminges*, son chef-d'œuvre, peut être regardé comme le pendant de l'inimitable roman de *la Princesse de Clèves*, chef-d'œuvre de *M^{me} Lafayette*. *Le Siège de Calais*, du même auteur, est d'une lecture très-attachante.

savoir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant le cochon de lait aux spectateurs : « Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes ! »

D'AGUESSEAU

1668 — 1751

« Un homme de bien, attaché comme Rollin aux doctrines de Port-Royal, nourri comme lui dans la saine atmosphère du xviii^e siècle, fut, non pas un maître de la jeunesse, mais l'instituteur moral des hommes de loi : c'est D'AGUESSEAU (*Henri-François*), né à Limoges en 1668. Tous ses ouvrages, et ils sont nombreux, se rapportent à l'instruction et aux devoirs de la magistrature. Le tribunal, le barreau et le parquet apprennent avec lui ce qu'il leur convient de savoir, et comment on doit agir et parler quand on représente la justice, cette chose sainte qui règle et qui fait durer les États. Élevé de bonne heure au poste d'avocat général (1690), et bientôt après à celui de procureur général (1700), il eut souvent, au début de sa longue carrière, l'occasion de donner des exemples et des leçons. » (GÉRUZÉZ.) Ses *Mercuriales*, discours toujours prononcés un *mercredi* (d'où leur nom), pour rappeler aux membres du Parlement les devoirs de leur profession, portent la double empreinte de la science et de la raison. Le ministère (il fut garde des sceaux à plusieurs reprises, de 1717 à 1750) lui fut moins favorable; car, s'il avait toutes les lumières de l'esprit, il lui en manquait le glaive, qui est la décision. Sa probité, dont la Régence avait

voulu se couvrir, était mal à l'aise et gênante à côté du cardinal Dubois et de Philippe d'Orléans. Il eut ses disgrâces et ses retours de faveur qui parurent également des faiblesses, et toutefois, dans l'exil comme au pouvoir, il ne cessa jamais de jouir de la considération qui s'attache au talent et à la vertu. « Son éloquence, que les contemporains ont beaucoup louée, et qui était une nouveauté au palais par sa solide élégance et sa gravité ornée, n'a ni la vigueur ni la flamme qui font les grands orateurs.... Il charme l'oreille, mais il veut la caresser : de même il touche l'âme, mais il ne la remue point. C'est le modèle des orateurs diserts. » (Ib.)

Sur la fin de sa vie, d'Aguesseau se retira dans sa terre de Fresnes, près de Meaux, où il s'occupa de poésie et de religion. Il mourut en 1751; Thomas fit son éloge (1).

La Classe en voyage.

Le temps des fréquents voyages de mon père était favorable pour nous. Il nous menait presque toujours avec lui, et son carrosse devenait une espèce de classe où nous avions le bonheur de travailler sous les yeux d'un si grand maître. On y observait une règle presque aussi uniforme que si nous eussions été dans le lieu de son séjour ordinaire. Après la prière des voyageurs, par laquelle ma mère commençait toujours la marche, nous expliquions les auteurs grecs et latins, qui étaient l'objet actuel de nos études. Mon père se plaisait à nous faire bien pénétrer le sens des passages les plus difficiles, et ses réflexions nous étaient plus utiles que cette lecture même. Nous apprenions par cœur un certain nombre de vers qui excitaient en lui, lorsque nous les récitons, cette espèce d'enthousiasme qu'il avait naturellement pour la poésie; souvent même il nous obligeait à traduire du français en latin pour suppléer aux

(1) L'éloquence judiciaire brilla d'un vif éclat au XVIII^e siècle. Le barreau s'honore des noms de *Cochin*, de *Lenormand*, de *Gerbier*, de *Linguet*. Le parquet cite avec orgueil, outre d'Aguesseau, *La Chalotais* et *Malesherbes*. Le comte de *Lally-Tollendal* rappelle le pathétique des orateurs anciens dans les mémoires qu'il publia pour obtenir la réhabilitation de son père injustement condamné.

thèmes que le voyage ne nous permettait pas de faire. Une lecture commune de quelque livre d'histoire ou de morale succédait à ces exercices, ou bien chacun suivait son goût dans une lecture particulière; car une des choses qu'il nous inspirait le plus, sans l'exiger absolument, c'était que nous eussions toujours quelque livre de choix pour le lire après nos études ordinaires, afin de nous accoutumer à nous passer du secours d'un maître, et à contracter non-seulement l'habitude, mais l'amour du travail.

SAINT-SIMON

1675 — 1755

SAINT-SIMON (*Louis de Rouvray, duc de*) fut tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et Marie-Thérèse; il n'a, par conséquent, vu le règne du grand roi qu'à son déclin; la plupart des hommes qui l'avaient illustré n'étaient plus, et ceux qui leur avaient survécu étaient loin d'en rappeler la gloire et les vertus. Il se distingua d'abord dans la carrière des armes; il quitta le service pour s'attacher au duc de Bourgogne, puis au duc d'Orléans, qui le fit entrer dans le Conseil de Régence, et le chargea de négocier le mariage de Louis XV avec l'infante d'Espagne. A la mort du Régent, il se retira dans ses terres, et y rédigea ses précieux *Mémoires*. Il raconte ce qui ne se voit pas ou ce qui a peu de témoins : négociations, intrigues, vues secrètes, et non-seulement les intentions exprimées par les paroles, mais celles que les paroles servent à déguiser, les arrière-pensées, les doubles conduites, les sourdes menées... Toute la langue du xvii^e siècle est dans les *Mémoires* de Saint-Simon : Descartes y aurait reconnu sa période longue et chargée d'incidents, où la clarté se fait par une lecture répétée; Bossuet, sa hardiesse et son accent; La Bruyère, son coloris; madame de Sévigné, sa légèreté de main dans les anecdotes et toutes les grâces de son style familier. Saint-Simon est à la fois traînant et plein de fougue;

c'est un torrent qui paraît embarrassé par les débris qu'il charrie, mais qui n'en court pas moins vite.

Un Trait du czar Pierre.

Le czar avait déjà commencé ses voyages. Il était en Hollande où il apprenait à pratiquer lui-même la construction des vaisseaux. Bien qu'incognito, suivant sa pointe, et ne voulant point s'incommoder de sa grandeur ni de sa personne, il se faisait pourtant tout rendre, mais à sa mode et à sa façon.

Il trouva sourdement mauvais que l'Angleterre ne se fût pas assez pressée de lui envoyer une ambassade dans ce proche voisinage, d'autant que, sans se commettre, il avait fort envie de se lier avec elle pour le commerce. Enfin l'ambassade arriva : il différa de lui donner audience, puis donna le jour et l'heure, mais à bord d'un gros vaisseau hollandais qu'il devait aller examiner. Il y avait deux ambassadeurs qui trouvèrent le lieu sauvage; mais il fallait bien y passer. Ce fut bien pis quand ils furent arrivés à bord. Le czar leur fit dire qu'il était à la hune, et que c'était là qu'il les verrait. Les ambassadeurs, qui n'avaient pas le pied assez marin pour hasarder les échelles de corde, s'excusèrent d'y monter : le czar insista, et voilà les ambassadeurs fort troublés d'une proposition si étrange et si opiniâtre; à la fin, à quelques réponses brusques aux derniers messages, ils sentirent bien qu'il fallait sauter ce fameux bâton, et ils montèrent. Dans ce terrain si serré et si fort au milieu des airs, le czar les reçut avec la même majesté que s'il eût été sur son trône : il écouta la harangue, répondit obligeamment pour le roi et sa nation, puis se moqua de la peur qui s'était peinte sur le visage des ambassadeurs, et leur fit sentir en riant que c'était la punition d'être arrivés trop tard auprès de lui.

Piété filiale chez un vieillard.

Le jardinier Lenôtre, qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries, n'est pas devenu moins célèbre que les architectes qui ont élevé ce palais. Sa réputation s'était étendue non-seulement en France, mais dans l'Europe

entière. De toutes parts on s'adressait à lui pour obtenir des plans et des dessins de jardins et de parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Lenôtre n'en conservait pas moins la simplicité de manières et la naïveté de sentiments qu'il devait à sa profession et aux exemples de son excellent père, dont il garda jusqu'à la fin de sa vie le plus pieux et le plus tendre souvenir.

Trois mois avant la mort de Lenôtre, le Roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge (il avait quatre-vingt-huit ans), le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenôtre disait là : « Ah ! mon pauvre père, si tu vivais et que tu puisses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. »

Plaisante aventure arrivée au comte de Tessé.

Le Roi devait passer les dragons en revue, et il arriva à ce propos une plaisante aventure au comte de Tessé. Il était colonel général des dragons. M. de Lauzun lui demanda deux jours auparavant, avec cet air de bonté, de douceur et de simplicité qu'il prenait presque toujours, s'il avait songé à ce qu'il lui fallait pour saluer le roi à la tête des dragons, et là-dessus, entra en récit du cheval, de l'habit et de l'équipage. Après les louanges : « Mais le chapeau, lui dit bonnement Lauzun, je ne vous en entends point parler ? — Mais non, répondit l'autre, je compte avoir un bonnet. — Un bonnet ! reprit Lauzun, mais y pensez-vous ? Un bonnet ! Cela est bon pour tous les autres, mais le colonel général avoir un bonnet ! Monsieur le comte, vous n'y pensez pas. — Comment donc, lui dit Tessé, qu'aurais-je ? » Lauzun le fit douter, et se fit prier longtemps, en lui faisant accroire qu'il savait mieux qu'il ne disait ; enfin, vaincu par la prière, il lui dit qu'il ne voulait pas laisser commettre une si lourde faute, que cette charge ayant été créée pour lui, il en savait bien toutes les distinctions, dont une des principales était, lorsque le roi voyait les dragons, d'avoir un chapeau gris. Tessé, surpris, avoue son ignorance, et dans l'effroi de la sottise où il serait tombé sans cet avis si à propos, se répand en actions de grâces, et s'en va vite chez lui dépêcher

un de ses gens à Paris pour lui rapporter un chapeau gris. Le duc de Lauzun avait bien pris garde à tirer adroitement Tessé à part pour lui donner cette instruction, et qu'elle ne fût entendue de personne ; il se doutait bien que Tessé, dans la honte de son ignorance, ne s'en vanterait à personne, et lui aussi se garda bien d'en parler.

Le matin de la revue, j'allai au lever du roi (1), et, contre sa coutume, j'y vis M. de Lauzun y demeurer, qui, avec ses grandes entrées, s'en allait toujours quand les courtisans entraient. J'y vis aussi Tessé avec un chapeau gris, une plume noire et une grosse cocarde, qui piaffait et se pavait de son chapeau. Cela me parut extraordinaire, et la couleur du chapeau que le roi avait en aversion, et dont personne ne portait plus depuis bien des années, me frappa et me le fit regarder, car il était presque vis-à-vis de moi, et M. de Lauzun assez près de lui, un peu en arrière. Le roi, après avoir parlé à quelques-uns, avise enfin ce chapeau. Dans la surprise où il en fut, il demanda à Tessé où il l'avait pris. L'autre, s'applaudissant, lui dit qu'il lui était arrivé de Paris. « Et pour quoi faire ? dit le roi : — Sire, répondit l'autre, c'est que Votre Majesté nous fait l'honneur de nous voir aujourd'hui. — Eh bien ! reprit le roi de plus en plus surpris, que fait cela pour un chapeau gris ? — Sire, dit Tessé, que cette réponse commençait à embarrasser, c'est que le privilège de colonel général est d'avoir ce jour-là un chapeau gris. — Un chapeau gris, reprit le roi, où diable avez-vous pris cela ? — C'est monsieur de Lauzun, Sire, pour qui vous avez créé la charge, qui me l'a dit. » — Et à l'instant le bon duc de pouffer de rire et de s'éclipser. « Lauzun s'est moqué de vous, répondit le roi un peu vivement, et croyez-moi, envoyez tout à l'heure ce chapeau au général des Prémontrés. » Jamais je ne vis un homme plus confondu que Tessé. Il demeura les yeux baissés et regardant ce chapeau avec une tristesse et une honte qui rendirent la scène parfaite. Aucun des spectateurs ne se contraignit de rire, ni des plus familiers avec le roi d'en dire son mot. Enfin Tessé reprit assez ses sens pour s'en aller, mais toute la cour lui en dit sa pensée, et lui demanda s'il ne connaissait point encore M. de Lauzun, qui en riait sous cape quand on lui en parlait ; avec tout cela, Tessé n'o-

(1) C'est Saint-Simon qui raconte le fait.

sait s'en fâcher, et la chose, quoique un peu forte, demeura en plaisanterie, dont Tessé fut longtemps tourmenté et bien honteux.

HÉNAULT

1683 — 1770

HÉNAULT (*Charles-Jean-François*), membre de l'Académie française, président de la première chambre des enquêtes du parlement de Paris, se fit connaître de bonne heure dans la société des beaux-esprits par des chansons et des poésies légères, d'un tour facile et agréable; il composa aussi une tragédie en prose, mais c'est son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France* qui a le plus contribué à sa réputation littéraire. Les écrivains qui s'occupèrent de l'histoire au XVIII^e siècle sont nombreux, mais aucun ne sut composer un tableau tracé avec conscience et sentiment : les uns firent des abrégés ou des extraits dépouillés de tout le charme des détails; leur brièveté semblait destinée à aider la mémoire. Ce but même était manqué, car on ne saurait retenir facilement ce qui n'intéresse pas. Le président Hénault avait donné le premier modèle de ces squelettes de l'histoire. Son talent était digne d'un meilleur emploi. Il trouva le moyen de laisser apercevoir, dans des sommaires à peine ébauchés, un esprit plus vif et plus fort que les autres historiens ses contemporains. C'est là même ce qui donnera de la durée à sa réputation. Si son mérite eût été borné à la forme de son ouvrage, il n'y aurait aucune raison pour le préférer à ses nombreux imitateurs.

Colbert.

L'éclat et la prospérité du règne de Louis XIV, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples, feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France. Ce fut

par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de la monarchie; et, ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances; ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savants, c'était comme homme d'État qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux-arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais! ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité : il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître que par la nécessité de lui obéir; esprit sage, et n'ayant point les écarts du génie : *Par negotiis, neque suprâ erat* (il était à la hauteur des affaires, sans leur être supérieur). (TACITE.) Il ne fut que huit jours malade : on a dit qu'il était mort hors de la faveur. Grande instruction pour les ministres!

MARIVAUX

1688 — 1763

MARIVAUX a composé plus de trente comédies en prose. *Les Jeux de l'Amour et du Hasard* est une de ses pièces les plus vivement distinguées, les plus finement dialoguées, les plus spirituellement comiques. *Les Fausses Confidences* eurent un accueil enthousiaste. *Le Legs* est un petit acte plein de grâce et d'esprit. *L'Épreuve nouvelle* est un de ses ouvrages les plus populaires. Marivaux a un genre personnel, un tour d'esprit original, une connaissance profonde du cœur des femmes; il a su peindre la nature; toutefois, son analyse est trop subtile, son genre maniéré, il abuse de l'esprit. On a créé le nom de *marivaudage* pour désigner cette manière que le bon goût a dû réprover chez ses imitateurs. On a aussi justement blâmé la ressemblance de ses sujets, qui paraissent tous jetés dans le même moule. Un autre défaut de Marivaux, c'est que le

noeud de ses pièces n'est autre chose qu'un mot qu'on s'obstine à ne dire qu'à la fin, et que tout le monde devine dès la première scène.

Marivaux fut de l'Académie française. L'archevêque de Sens, chargé de le complimenter, lui dit : « Théophraste moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil des courtisans, l'impertinence des petits-mâîtres, la coquetterie des femmes, la pétulance de la jeunesse, la sotte gravité des importants, la fourberie des faux dévots, tout a trouvé en vous un peintre fidèle et un censeur éclairé... Le célèbre La Bruyère paraît, dit-on, ressusciter en vous. » L'archevêque ajoute une réflexion qui ôte un peu de prix à ses éloges : Il n'a point lu celui qu'il complimente, réduit, comme prêtre, à s'en rapporter aux lectures d'autrui.

L'Esprit des femmes.

Nous autres jolies femmes (car j'ai été de ce nombre), nous avons plus d'esprit que personne, quand nous en avons un peu ; les hommes ne savent plus alors la valeur de ce que nous disons ; en nous écoutant parler, ils nous regardent, et ce que nous disons profite de ce qu'ils voient. J'ai vu une jolie femme dont la conversation passait pour un enchantement. Personne au monde ne s'exprimait comme elle ; c'était la vivacité, la finesse même qui parlaient ; les connaisseurs n'y pouvaient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint, elle en fut extrêmement marquée ; quand la pauvre femme reparut, ce n'était plus qu'une babillarde incommode.

Voyez combien, auparavant, elle avait emprunté d'esprit de son visage ! Il se pourrait bien faire que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trouvait beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce temps-là, et je crois qu'ils avaient plus d'esprit que moi.

Deux sortes d'esprit chez les femmes.

Nous avons deux sortes d'esprit, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui est celui que nous recevons de la nature, celui qui nous sert à raisonner suivant le

degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, et qui ne sait rien qu'avec le temps. Et puis nous en avons encore un autre, qui est à part du nôtre, et qui peut se trouver dans les femmes les plus sottes. C'est l'esprit que la vanité de plaire nous donne, et qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie. Oh ! celui-là, pour être instruit, *n'attend pas le nombre des années* ; il est fin dès qu'il est venu ; dans les choses de son ressort, il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'est un enfant de l'orgueil qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en pense pas moins. Je crois qu'on peut lui enseigner des grâces et de l'aisance ; mais il n'apprend que la forme, et jamais le fond. Voilà mon avis.

MONTESQUIEU

1689 — 1755

MONTESQUIEU (*Charles Secondat, baron de*) était d'une famille appartenant à la magistrature. Il était lui-même président à mortier au parlement de Guienne, lorsqu'il publia, sous le voile de l'anonyme, ses *Lettres persanes*. C'est le voyage imaginaire d'un Persan à Paris, ou plutôt en France, une correspondance adressée à ses amis de Perse, et dans laquelle il juge les institutions, les mœurs, les lois, avec une témérité d'examen poussée jusqu'au paradoxe, et une hardiesse qui, sous un voile transparent, s'en prend à la religion elle-même. Ce livre flattait l'esprit sceptique et frondeur du siècle : il obtint un très-grand succès, qu'il dut encore à ce qu'on y trouve les traces profondes d'une raison noble et élevée, l'amour du juste et de l'honnête, et une foule d'aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles, questions dont la Société commençait à s'occuper avec ardeur. Ce mélange de paradoxes, de plaisanteries satiriques sur les mœurs, et de choses sérieuses, a fait dire à M. Villemain, avec beaucoup de justesse, que cet ouvrage est le plus profond des livres frivoles.

En 1726, Montesquieu vendit sa charge, qui l'empêchait de se livrer entièrement à l'étude, fut reçu à l'Académie française en 1727, et entreprit ensuite un voyage philosophique dans les divers États de l'Europe, pour recueillir les matériaux d'un grand ouvrage politique et de jurisprudence qu'il méditait depuis longtemps. Il visita successivement l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, les Provinces-Unies et l'Angleterre. De retour dans sa patrie, après quatre ans d'absence, il se retira dans son domaine de la Brède, près de Bordeaux, se recueillit deux ans dans la retraite, et publia, en 1734, non pas encore le résultat de son voyage d'études, mais un livre d'histoire philosophique intitulé : *Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*. Il y dévoile les principes qui font la force et la faiblesse des empires; ce livre est peut-être le mieux composé, le mieux écrit et le plus lu de tous ceux de Montesquieu; mais son ouvrage capital, celui auquel il travailla pendant vingt ans, pour l'exécution duquel il avait voyagé, c'est celui qu'il publia en 1748, et qui a pour titre : *De l'Esprit des Lois*. Si l'on peut blâmer la concision un peu affectée du style et une théorie exagérée de l'influence des climats, on admire la profondeur avec laquelle l'auteur analyse et juge les constitutions des différents peuples. Des idées vraies sur la nature des lois et sur la nécessité de mettre le droit positif en harmonie avec la justice éternelle donnèrent à l'ouvrage de Montesquieu un caractère d'utilité pratique. Ces théories se répandirent dans l'Europe entière et contribuèrent à faire disparaître des codes des coutumes iniques et barbares.

On a encore de Montesquieu : *le Temple de Gnide*, œuvre spirituelle mais froide, d'une grâce prétentieuse et maniérée; des *Lettres* et un *Essai sur le Goût* complètent la liste de ses œuvres.

L'auteur de *l'Esprit des Lois* mourut à l'âge de soixante-six ans; il avait le plus noble caractère : il était bon, indulgent et bienfaisant sans aucune espèce de faste.

Curiosité des Parisiens.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai (c'est un Persan qui parle), je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure, enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie une très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point venu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il restait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan !

Charlemagne.

Charlemagne fit d'admirables réglemens : il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'Empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui

entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus prévenus ou réformés. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité et les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber; les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples, il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense : il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses *Capitulaires* la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonna qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors des Huns qui avaient dépouillé l'univers.

Considérations sur la seconde guerre Punique.

La seconde guerre Punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées de Tesin, de Trébie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda pas la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de

verser des larmes ; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense, ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse ; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe ; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple ; il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

VOLTAIRE

1694 — 1778

VOLTAIRE, dont le vrai nom était Arouet, naquit d'un père ancien notaire au Châtelet et originaire du Poitou. Il ne vit que les années malheureuses du grand roi, et fut un des plus ardents dans la réaction qui éclata contre les habitudes religieuses du dernier règne. A vingt et un ans, il fut mis à la Bastille pour une satire contre Louis XIV, satire qui commençait ainsi :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Et cependant Voltaire n'en était pas l'auteur : il payait déjà pour sa réputation d'esprit et de malice. Le Régent le fit sortir de sa prison, et lui donna cent louis pour compenser une captivité imméritée. « Je remercie Votre Altesse, lui dit Voltaire, de vouloir bien pourvoir à ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. » C'est alors que, par une mode suivie de quelques poètes, de prendre un nom d'emprunt, il prit celui de *Voltaire*, anagramme de *Arouet l. j.* (le jeune) (1), car il eut un frère aîné. Entré dans la carrière lit-

(1) On sait qu'alors l*i* et le *j* étaient comme la même lettre, ainsi que l*u* et le *v*.

téraire, il arriva promptement à la renommée et fut recherché partout. Un jour cependant, il sentit les inconvénients de cette haute société aristocratique au milieu de laquelle il avait été introduit dès le jeune âge, et dont s'accoutumaient son esprit brillant et léger, son tempérament fin et délicat. Un chevalier, de Rohan-Chabot, ayant parlé de lui avec impertinence, en avait été aussitôt châtié par une de ces paroles acérées que Voltaire décochait si bien. Ce Rohan-Chabot se vengea en grand seigneur lâche et brutal, par la main de ses valets. Voltaire, qui n'avait pas de laquais, demanda une réparation. Le gentilhomme, par une seconde lâcheté, obtint du ministre qu'on enfermât à la Bastille l'impertinent roturier qui osait provoquer un grand seigneur. Bientôt relâché, mais à condition de passer à l'étranger, Voltaire se rendit en Angleterre « pour apprendre à penser. » Il y resta trois ans, et en rapporta un culte ardent pour la liberté de l'esprit et de la parole, bien plus que pour la liberté politique. A son retour, ses *Lettres anglaises* lui firent une grande réputation. Voltaire dirigea ses constantes attaques contre le pouvoir spirituel, qui empêchait de penser, bien plus que contre l'autorité civile, qui n'empêchait que d'agir. Dans cette guerre, il fit alliance avec les souverains et se couvrit de leur protection. Il fut en correspondance avec la grande Catherine de Russie et avec beaucoup de princes allemands; il séjourna à la cour de Frédéric II, prince sceptique et lettré, dont il corrigeait les vers français, et avec lequel il finit par se brouiller. Il s'établit alors à l'extrémité de la France, sur la frontière même, pour avoir le pouvoir de passer à l'étranger, au moindre indice de péril, à Ferney, près de Genève. De là s'échappaient, emportés par tous les vents, des écrits qui, en quelques jours, faisaient le tour de l'Europe.

En vieillissant avec le siècle, il prit, ainsi que lui, des pensées plus sérieuses. Le mal social devint comme son ennemi personnel, et l'amour de la justice sa plus ardente passion. Il secourut, il défendit les victimes de déplorables erreurs judiciaires (*Culas, Sirven, Lally*), il réclama l'affranchissement des serfs du Jura; il dénonça sans relâche les nombreux défauts de la législation, de la jurisprudence, de l'administration publique; et toutes les réformes qu'il sollicita dans l'ordre

civil ont été après lui accomplies. Il eut, en quelque sorte, pendant cinquante années, le gouvernement intellectuel de l'Europe, et il a justement mérité la haine de ceux qui croient que le monde doit rester immobile, et l'admiration de ceux qui regardent la société comme obligée de travailler sans cesse à son amélioration matérielle et morale.

Voltaire mourut à quatre-vingt-quatre ans; il était né à Châtenay, près Paris. Génie universel, il ne fut étranger à aucune gloire.

Faisons maintenant connaître ses principaux ouvrages en prose.

HISTOIRE.

L'Histoire de Charles XII unit l'intérêt d'un roman à la sévérité de l'histoire.

Le *Siècle de Louis XIV* serait une œuvre accomplie, si la division par matières (*guerres, anecdotes, gouvernement intérieur, finances, etc.*), qui morcelle l'histoire, et qui transforme en mosaïque ce qui devrait être un tableau, ne nuisait pas à l'intérêt en détruisant l'unité. Ajoutons que cette histoire a plutôt le caractère d'un panégyrique que d'un jugement impartial.

L'Essai sur les Mœurs des Nations offre toutes les traces de cet esprit de parti adopté par Voltaire. Sa haine de la religion le jette fréquemment dans la mauvaise foi et le mauvais goût. Cependant ce livre est commode et instructif, le style en est agréable et naturel, les faits bien disposés, les détails donnés dans une juste mesure, les réflexions quelquefois légères, mais souvent sensées; le tableau de quelques époques, les portraits de plusieurs grands hommes sont tracés avec une force et une vivacité remarquables; peu d'histoires modernes sont plus utiles et plus faciles à lire.

Les *Annales de l'Empire*, *l'Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, *l'Histoire du Parlement* font souvenir trop souvent que Voltaire était vieux quand il écrivit ces ouvrages.

ROMANS.

Il y a peu de lectures aussi attrayantes que celle des romans

de Voltaire. Presque tous ont un but philosophique. Ainsi, *Zadig* a pour objet de démontrer que la Providence nous conduit par des voies dont le secret lui appartient; *Candide*, tableau épouvantablement gai des misères de la vie humaine, est une réfutation du système de l'optimisme; *Memnon* tend à prouver que le projet d'être parfaitement raisonnable est un projet parfaitement fou. Les *Voyages de Scarmantado*, la *Vision de Babouc*, *Micromégas*, etc., etc., cachent également, sous des fictions de l'ordre naturel ou merveilleux, quelque principe de philosophie spéculative, ou quelque vérité de morale pratique. Nous devons dire toutefois qu'il se trouve dans ces compositions quelques allusions irréligieuses, quelques traits d'animosité personnelle, et quelques plaisanteries d'assez mauvais goût.

CORRESPONDANCE.

Elle est du plus vif intérêt, et montre l'inconcevable facilité dont Voltaire était doué.

PHILOSOPHIE.

Qui voudrait trouver dans Voltaire un système de philosophie serait bien embarrassé; ses *Lettres philosophiques*, son *Dictionnaire philosophique* ne contiennent aucune doctrine arrêtée. Voltaire eut un esprit d'indépendance et d'opposition. Voilà la vraie source de ses opinions; il les énonce continuellement, sans songer aux résultats qu'elles pourraient avoir.

Condé à Rocroy.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité relevaient les espérances des Espagnols, et quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt et un ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de grand Condé. Il avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point livrer de bataille;

mais il ne crut point la cour et força les généraux à trouver la bataille nécessaire.

On remarque que ce prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre.

Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé par les fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource; par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole, jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser passer la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage; les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur : le duc d'Enghien eut autant de soin pour les épargner qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit « qu'il aurait voulu être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu. »

Cette journée de Rocroy devint l'époque de la gloire française et de celle de Condé.

Saint Louis.

Roi, il est le modèle des rois; chrétien, il est le modèle de tous les hommes. Quel exemple pour nous! Il est humble dans le sein de la grandeur; et nous, hommes vulgaires, nous sommes enflés de vanité et d'orgueil! Il est roi, et il est humble : c'est beaucoup pour les moindres particuliers d'être modestes; mais quelle différence entre la modestie et l'humilité! Saint Louis secourt les pauvres, tous les païens l'ont fait; mais il s'abaisse devant eux, il est le premier des rois qui les ait servis! C'est là ce que la morale païenne

n'avait pas seulement imaginé. Toutes les vertus humaines étaient chez les anciens; les vertus divines ne sont que chez les chrétiens. Voir d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort, faire des choses si admirables et craindre d'être admiré; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir; n'être touché que des maux de ses frères; être toujours en présence de son Dieu; n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir, ne mourir que pour lui : voilà saint Louis, voilà le héros chrétien; toujours grand et toujours simple, toujours s'oubliant lui-même.

A Madame Denis, sa nièce.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam; le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadiers; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les diners du roi; il a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années; le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie, je vous ai sacrifié sans remords la ville romaine, j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit ans, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues de la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirai pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il

a signé avec moi, et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres ?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer* (1) il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter : mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne le pensez ; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

Sur sa Statue.

A Madame Necker.

(1770)

Ma juste modestie, Madame, et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie ; mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle (2) doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, Madame, il faudrait que j'eusse un visage ; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie : c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état ; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui ; et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre, que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure en porcelaine de Sèvres. Qu'importe, après tout, à la postérité, qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un tel autre ? Je me tiens très-philosophe sur cette affaire. Mais comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce

(1) Du latin *exterminare*, chasser, exiler.

(2) Célèbre sculpteur.

qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre; mais mon cœur est à vous, Madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très-sincère respect. Mes obéissances, je vous supplie, à M. Necker.

LEBEAU

1701 — 1778

LEBEAU consacra toute sa vie à l'enseignement et aux lettres. Après avoir professé successivement les humanités et la rhétorique dans divers collèges de Paris, sa ville natale, il occupa, en 1752, la chaire de loquace au collège de France. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Histoire du Bas-Empire*, travail considérable et justement estimé. L'*Histoire critique de la République romaine* (1736-1812) jeta aussi quelques lumières nouvelles sur une autre partie des annales de l'antiquité.

Siège d'Hippone par Genséric. — Mort de saint Augustin.

Genséric, roi des Vandales, vint assiéger Hippone. C'était une des principales villes de la Numidie, située au bord de la mer, célèbre depuis plusieurs siècles, et qui l'est devenue bien davantage par l'éclat immortel que saint Augustin, pour lors son évêque, a répandu dans tout le monde chrétien. Le saint prélat, accablé de toutes les infirmités de la vieillesse, mais soutenu par la charité dont il était embrasé, faisait plus pour son peuple que les guerriers qui défendaient les murailles. Au milieu de ces immortelles alarmes, il fortifiait les cœurs abattus; il leur apprenait à tirer avantage des maux de ce monde: il leur montrait une patrie tout autre où le fer des Vandales ne pourrait les atteindre. Nous avons encore son dernier sermon, où respirent la charité et la compassion paternelle, jointes à une constance évangélique. Pendant les

trois premiers mois du siège, il ne cessa de prendre soin des pauvres, de prêcher, de prier, de veiller pour son troupeau. Enfin, succombant à tant de maux, il tomba malade, et mourut le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans : génie pénétrant, fécond, étendu, choisi de Dieu pour terrasser les ennemis de son Église, et pour défendre la toute-puissance de la grâce divine qui triomphe dans ses écrits.

Soumission de Gélimer, roi des Vandales.

Il y avait trois mois que Gélimer était enfermé dans Carthage; l'hiver approchait de sa fin, et les maux de ce prince et de sa famille allaient croissant de jour en jour. Agité de continuelles alarmes, il croyait à tous les moments entendre les Romains qui grimpaient sur les rochers; ses neveux expiraient autour de lui de faim et de misère. Ce qui le toucha le plus sensiblement, ce fut de voir un des enfants de sa sœur et un jeune Maure se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge écrasé, à demi-cuit, tout brûlant, et plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter. Il se remit entre les mains de Bélisaire. En abordant le général de Justinien, le roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuèrent à l'égarement de son esprit, ébranlé sans doute par les violentes secousses de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer prétendaient, par une interprétation forcée, que c'était le rire d'un Démocrite, et que ce prince, nourri dans la splendeur et l'opulence, ensuite vaincu, fugitif, enfin captif, jugeait, avec raison, que toutes les grandeurs et les fortunes humaines n'étaient dignes que de risée. Gélimer fut conduit à Constantinople.

BRIDAINE

1701 — 1767

BRIDAINE (*Jacques*), le plus célèbre des missionnaires du XVIII^e siècle, naquit près d'Uzès. Doué d'une grande facilité

d'élocution, d'une imagination vive, d'une sensibilité vraie, il s'abandonnait avec succès aux inspirations du moment. Sa voix forte et sonore se faisait facilement entendre de dix mille personnes, et il préparait avec art ses sermons par une sorte de mise en scène fort habile. L'abbé Maury, qui fut aussi un prédicateur célèbre et éloquent, a conservé, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, l'admirable exorde du *Sermon sur l'Éternité* que Bridaine improvisa dans l'église Saint-Sulpice, à Paris. Massillon, qui avait suivi les prédications du pieux missionnaire, disait de lui : « Il eût effacé tous les orateurs, si une heureuse culture eût perfectionné ses dons naturels. »

Exorde d'un sermon improvisé à Saint-Sulpice.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent ; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort

qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour nous, l'impénitence finale, le jugement dernier ; le petit nombre des élus, l'enfer et par-dessus tout l'éternité : l'éternité ! voilà les sujets dont je viens vous entretenir et que j'aurais dû, sans doute, réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétré d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

(*Sermon sur l'Éternité.*)

L'Éternité.

Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné ? Est-ce sur votre jeunesse ? Oui, répondrez-vous, je n'ai encore que vingt ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu vous accorder en vous laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont rapprochés d'autant du terme où la mort doit vous achever. Prenez-y garde, l'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle va commencer pour vous. Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement : *Toujours ! jamais ! jamais ! toujours !* Et pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : « Quelle heure est-il ? » Et la voix d'un autre misérable lui répond : *L'Éternité !*

(*Ibid.*)

POULLE

1702 — 1781

L'abbé POULLE, né à Avignon, était doué d'une imagination vive et féconde. Après de brillants succès au collège, il obtint une couronne aux Jeux floraux. Il était destiné à la magistrature, mais il y renonça pour le sacerdoce, et vint à Paris vers 1733. Dès son début, il éblouit, il étonna; ses défauts mêmes produisirent tant d'effet qu'il les prit pour des qualités. Avec l'effervescence d'une tête méridionale, il confondait presque toujours ce qui est du poète et ce qui est de l'orateur, et, avec une trop grande profusion de mots, enveloppait la parole sacrée de toutes les pompes du style. Ses discours pèchent aussi par le plan, et par la pensée qui manque de netteté et de justesse. Sans qu'il faille le placer sur la ligne des Bourdaloue et des Massillon, l'abbé Poulle a mérité une place très-élevée dans l'éloquence de la chaire. Son *Panegyrique de saint Louis* mérite une mention honorable. Mais ses deux chefs-d'œuvre sont les discours qu'il prononça sous le titre d'*Exhortations de charité*. L'auditoire ne put résister à sa voix; l'or et l'argent pleuvaient autour de lui; plusieurs assistants donnèrent tout ce qu'ils avaient sur eux, ce qui forma, dit-on, une somme considérable. Jamais rien de pareil ne s'était vu en France. Louis XV l'honora du titre de son prédicateur, et lui donna la riche abbaye de Notre-Dame de Nogent. Disons, à la gloire de l'abbé Poulle, que sa conduite ne démentit jamais la morale qu'il faisait entendre du haut de la chaire : sa fortune appartint aux pauvres plus qu'à lui-même.

 La Richesse et la Charité.

Les richesses sont les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté pour les hommes; l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi dis-

paraissent ; le sang coule de toutes parts ; les poisons se préparent ; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée ; les arts nécessaires languissent ; les maisons de miséricorde tombent ; les enfants meurent. Quand la volonté ou le luxe les dissipent, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce ; les différentes conditions se confondent ; le superbe absorbe le nécessaire ; une fausse magnificence couvre une misère générale ; les grands se ruinent et cessent d'être grands ; la nation baisse ; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux ; on ne trouve dans leurs descendants que leur nom et leurs titres. Mais quand la charité distribue les richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme ; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique ; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie ; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail ; elles cherchent le mérite ; elles préviennent l'indigence ; elles essuient les larmes des malheureux ; elles brisent les chaînes des captifs ; elles raffermissent la pudeur chancelante ; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits ; elles peuplent les déserts ; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées ; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours ; mais elles empêchent les Lazares nouveaux d'y descendre.

Ainsi, le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

L'Infortune fait connaître les vrais amis.

Dans la prospérité, connaît-on les hommes ? Je le demande aux grands de la terre. Leur exemple est plus frappant, et donnera plus de force à cette vérité. Vous avez du crédit, le vent de la faveur vous porte, vous élève, vous soutient : n'attendez des hommes que complaisances, soins assidus, louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez pour autant d'amis. Ne précipitez pas votre jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur, mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment critique arrive ; un revers imprévu hâte votre chute : tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous abandonne. — Quoi ! ces esclaves toujours attachés à mes pas ? — Ils vous punissent de vos humiliations passées. — Quoi !

ces flatteurs qui canonisaient toutes mes actions ? — Vous n'avez pas de quoi payer leur encens ; vous n'êtes plus digne qu'ils vous trompent. — Quoi ! ces ingrats que j'avais comblés de bienfaits ? — Ils n'espèrent plus rien de vous, ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs hommages. — Quoi ! ces confidants, les dépositaires de mes secrets ? — Ils ont abusé de votre confiance, pour travailler plus sûrement à votre ruine. Comptez à présent ceux qui sont restés autour de vous, et qui vous demeurent fidèles après l'orage : voilà vos amis. Le monde n'est rempli que de ces âmes basses et vénales qui se livrent au plus puissant ; de ces courtisans mercenaires prostitués à la fortune, et toujours courbés devant l'autel où se distribuent les grâces. Renversez l'idole qu'ils adorent : ils la maudiront. O honte de l'humanité ! Dans le siècle où nous sommes, on pardonne plus aisément des injustices qu'une disgrâce. Un homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera mille approbateurs ; un homme vertueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul consolateur.

FAGAN

1702 — 1755

FAGAN a beaucoup écrit, mais trop souvent par besoin. Parmi ses comédies, qui sont assez ordinaires, celles qui obtinrent le plus de succès sont : *La Pupille*, *l'Étourderie* et *les Originiaux* ; cette dernière pièce est en un acte et en prose ; le *Rendez-vous*, aussi en un acte, mais en vers. Cet écrivain paraît avoir excédé la mesure de son talent, toutes les fois qu'il a dépassé les limites d'un acte ; nous trouvons cependant qu'il a été jugé avec plus de légèreté que de justice par La Harpe, à qui deux essais très-faibles dans le genre comique n'avaient pas donné le droit d'être si difficile.

La Leçon de français, d'histoire et de géographie.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'est-ce que vous faisiez donc là ? Vous étiez dans la lecture ?

LE MARQUIS.

Oh ! je n'y étais pas bien profondément, je vous jure.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins sont-ce là ?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'Histoire de France, le Télémaque.

LE SÉNÉCHAL.

Té-lé-maque, maque ? Qu'est-ce que Té-lé-maque ?

LE MARQUIS.

C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études ?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études ? Oh ! ma foi, je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de grec et de latin ; c'est bien assez de parler correctement sa langue ; et je connais mille gens qui ne se soucient pas d'en savoir davantage.

LE MARQUIS.

(*A part.*) Soucient !... Vous êtes marié depuis peu, je pense ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originaire de province.

LE MARQUIS.

De province ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est un roman que tout cela ; et le grand-père de ma femme était, je crois, bourgmestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

En Espagne ou dans un autre endroit, je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parents en Angleterre, qu'elle me presse toujours d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage ; mais,

ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être longtemps en chemin et aller par terre, car je crains les rivières comme le diable. Au revoir, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *seul.*

Cet homme-là est cruellement ignorant ! disons plutôt qu'il est sot. Quand un homme de cette espèce aurait tous les livres du monde, il n'en parlerait pas mieux. Mais, n'importe, je sens que ma mère a raison ; il est impossible de justifier tous les ridicules que je viens de voir ; je dois suivre ses conseils, et quitter un genre de vie qui ferait à la fois son malheur et le mien.

(*Les Originaux.*)

DUCLOS

1704 — 1772

Peu d'hommes sont nés avec plus d'esprit que Duclos, non-seulement de celui qu'on met dans un livre, mais de celui dont on se fait honneur dans la société. Son entretien ressemblait à son style : une précision tranchante, des saillies fréquentes, des phrases arrangées comme pour être retenues ; en un mot ce qu'on appelle du trait : voilà ce qui lui donnait, dans ses écrits et dans le monde, une physionomie particulière. Son livre intitulé *Considérations sur les mœurs de ce siècle* est du nombre de ceux que tout le monde a lus, et d'autant plus estimable, que l'auteur s'y est refusé la ressource facile et attrayante de ces portraits satiriques qui remplissent les ouvrages composés sur les mœurs. Duclos, quoique d'une vivacité quelquefois caustique dans la conversation, et qui même ressemblait à l'humeur, n'avait point l'esprit porté à la satire : il n'est ni amer comme La Bruyère, ni dur et triste comme La Rochefoucauld. On voit qu'en écrivant sur la morale, il évita de répéter la manière d'aucun moraliste. Il ne songea ni à composer des caractères, où il entre toujours un peu d'exagération et de fantaisie, ni à réduire toutes ses pen-

sées en maximes. Il voulut faire un précis de la connaissance du monde, et paraît l'avoir vu d'un coup d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé plus d'idées justes et réfléchies, et ingénieusement encadrées. Son ouvrage est plein de mots saillants, qui sont des leçons utiles. C'est partout un style concis et serré, dont l'effet ne tient ni à l'imagination ni au sentiment, mais au choix et à la quantité de termes énergiques, et quelquefois singuliers, qui forment sa phrase, et qui tous sont des pensées. Il en résulte un peu de sécheresse; mais il a en revanche une plénitude et une force de sens qui plaît beaucoup à la raison.

L'ouvrage que nous venons d'apprécier, et les *Mémoires pour servir à l'Histoire du XVIII^e siècle*, qu'il publia ensuite, lui ouvrirent, en 1747, les portes de l'Académie, dont il devint le secrétaire perpétuel. Son *Histoire de Louis XI* lui avait valu, deux ans auparavant, la place d'historiographe de France. Ses *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV* ne furent publiés qu'après sa mort : on y trouve des aperçus fins et piquants sur les mœurs de la société à cette époque.

Duclos mourut en 1792; il était né à Dinan en 1704.

Caractère des Français.

On ne doit se permettre aucun parallèle injurieux et téméraire; mais s'il est permis de remarquer les défauts de sa nation, il est de devoir d'en relever le mérite, et le Français en a un distinctif.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français; l'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité, qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus, le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt

fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

Anecdote.

Le cardinal Dubois mangeait habituellement une aile de poulet tous les soirs. Un jour, à l'heure qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet. Les gens n'y surent autre chose que d'en remettre promptement un autre à la broche. Le cardinal demanda à l'instant son poulet; le maître d'hôtel, prévoyant la fureur où il se mettrait en lui disant le fait ou lui proposant d'attendre plus tard que l'heure ordinaire, prend son parti et lui dit froidement : « Monseigneur, vous avez soupé. — J'ai soupé ? répondit le cardinal. — Sans doute, monseigneur. Il est vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort occupé d'affaires; mais, si vous voulez, on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas. » Le médecin Chirac, qui le voyait tous les soirs, arrive dans ce moment. Les valets le préviennent et le prient de les seconder. « Parblou, dit-il, voici quelque chose d'étrange ! mes gens veulent me persuader que j'ai soupé : je n'en ai pas le moindre souvenir, et, qui plus est, je me sens beaucoup d'appétit. — Tant mieux, répondit Chirac, le travail vous a épuisé : les premiers morceaux n'auront fait que réveiller votre appétit, et vous pourriez, sans danger, manger encore, mais peu. Faites servir monseigneur, dit-il aux gens, je le verrai achever son souper. » Le poulet fut apporté. Le cardinal regarda comme une marque évidente de santé de souper deux fois, de l'ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, et fut, en mangeant, de la meilleure humeur du monde.

BUFFON

1707 — 1788

BUFFON (*Georges-Louis Leclerc, comte de*), né à Montbard, en

Bourgogne, n'est pas moins célèbre par la beauté de son style que par ses recherches en histoire naturelle. Après une jeunesse consacrée à l'étude et passée auprès de son père, conseiller au parlement de Dijon, il visita l'Italie et l'Angleterre, puis il débuta dans les sciences par la traduction de la *Statique des végétaux* de Haller, et le *Traité des fluxions* de Newton. Ses travaux de géométrie et de physique le firent nommer membre de l'Académie des Sciences, en 1733; et, six ans plus tard, il fut chargé de la direction du *Jardin du Roi*. De ce moment, il s'occupa, avec zèle, de l'histoire naturelle, qui n'avait été écrite, dans les temps modernes, que par des compilateurs sans talent. Il résolut de réunir l'exacritude et le détail des observations des modernes au plan vaste et à l'éloquence de Plin, aux vues profondes d'Aristote. Il se sentait la force de tête propre à embrasser ce vaste ensemble, et l'imagination nécessaire pour la peindre; mais il n'avait ni la patience ni les organes physiques convenables pour observer et pour décrire des objets si nombreux et souvent si minutieux. Il s'attacha un de ses compatriotes, Daubenton, on qui il avait reconnu dès l'enfance les qualités qui lui manquaient à lui-même, et, après trente-quatre ans d'étude, de 1749 à 1783, il publia son *Histoire naturelle*, qui devait d'abord renfermer le tableau de la nature entière, et qui ne comprend que les minéraux et une partie des animaux, les quadrupèdes et les oiseaux. Buffon y déploya la magnificence de son style, et fut heureusement secondé, pour la partie des oiseaux, par Guéneau de Montbéliard; il ne cessa de travailler à ce grand ouvrage jusqu'à sa mort, sans pouvoir le terminer. Les parties qu'il avait achevées ont suffi pour l'immortaliser. L'élévation des idées, la pompe et la majesté des images, la noble gravité de l'expression, l'harmonie soutenue du style ont obtenu d'unanimes éloges. Le langage magnifique de Buffon, où quelques personnes ne veulent voir que les traces de la patience et de l'art, est en même temps la représentation fidèle des sensations les plus vives. Quoi qu'en ait dit un célèbre écrivain (*Chateaubriand*), la bonté du cœur n'est pas étrangère à ses récits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sen-

timent qu'il ne cultive et ne rappelle. On lui a reproché plus justement d'avoir repoussé les classifications qui font la gloire de Linné, son rival; mais son mérite, comme écrivain, est resté incontesté; son ouvrage est un des plus beaux monuments de la littérature française.

Les *Époques de la nature*, qui font suite à l'*Histoire naturelle*, proposent une nouvelle explication du globe; l'auteur y émet le premier cette idée que l'état présent du globe est le résultat de révolutions successives, et Cuvier a donné à ce soupçon sublime la confirmation de son génie.

En 1753, l'Académie française admit Buffon dans son sein. Son *Discours sur le style*, qu'il prononça pour sa réception, n'est pas le moindre de ses chefs-d'œuvre; il y donne lui-même la théorie de son style: il a toujours recherché la noblesse, la majesté, l'harmonie, et c'est pour cela qu'il recommande l'emploi des termes les plus généraux.

Buffon a joui de sa gloire: intendant du *Jardin du Roi*, en crédit à la cour, il fut admiré de l'Europe entière; sa terre de Montbard fut érigée en comté par Louis XV; enfin, sous Louis XVI, il vit, avant de mourir, sa statue placée à l'entrée du Muséum d'Histoire naturelle, avec cette inscription: *Majestati naturæ par ingenium, Génie égal à la majesté de la nature.*

Il était d'une figure noble et d'une taille imposante, qu'il relevait encore par sa contenance. Les traditions de Montbard nous le représentent s'enfermant dans un petit pavillon de son château, que le soleil inondait de lumière, et se parant avec recherche pour écrire les belles pages de son *Histoire naturelle*: on eût dit un prêtre de l'art d'écrire, chargé de veiller au dépôt des formes impérissables du langage, et d'en continuer les traditions immortelles.

Le Style est l'homme même.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité; la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans

goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, *le style est l'homme même* : le style ne peut donc ni s'enlever ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel, en effet, que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, peut-être plus précieuses pour le genre humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

L'Histoire naturelle et l'Histoire politique.

Comme dans l'histoire politique, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions, pour déterminer les époques des révolutions humaines, et constater les dates des événements moraux ; de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents âges de la nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, et de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps. Le passé est comme la distance ; notre vue y décroît, et s'y perdrait de même, si l'histoire et la chronologie n'eussent placé des fanaux aux points les plus obscurs ; mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits ! que d'erreurs sur les causes des événements ! et quelle obscurité profonde n'environne pas les temps antérieurs à cette tradition ! D'ailleurs elle ne nous a transmis que les gestes de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très-petite partie du genre humain ; tout le reste des hommes est resté nul pour la postérité ; ils ne sont sortis de leur néant que pour passer comme des ombres qui ne laissent point de traces ; et plût au Ciel que le nom de tous ces prétendus

héros, dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire, fût également enseveli dans la nuit de l'oubli!

Ainsi, l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées successivement les peuples soigneux de leur mémoire; au lieu que l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres limites que celles de l'univers.

L'Homme.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants : il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au

dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent. L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Les Savanes de l'Amérique.

Les savanes sont de vastes plaines de fange noyées ; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé, et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées ; et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplés que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. D'énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse ; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange ; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore ; toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux

ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés au coassement des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

Le Lion et le Tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité; tandis que le tigre est basement féroce, cruel sans justice, [c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le

naturel. Le lion a l'air noble; la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit!

MABLY

1709 — 1783

MABLY naquit à Grenoble. Il fut mis au séminaire de Saint-Sulpice par son oncle, le cardinal de Tencin, et reçut le sous-diaconat. Secrétaire du cardinal, il fut chargé par lui de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta heureusement; mais il rompit bientôt avec le cardinal pour se consacrer entièrement à l'étude des rapports que la morale peut avoir avec la politique. Avant qu'il eût rien produit, les salons, habitués à sa conversation savante, auguraient bien de son talent et ne se trompaient pas.

Le *Parallèle des Romains et des Français*, publié en 1740, fit une longue sensation.

En 1749, Mably mit au jour ses *Observations sur les Grecs*. Il les reproduisit plus tard avec de grands changements et un titre nouveau.

Ses *Principes des Négociations* parurent en 1757, et ses *Entretiens de Phocion* en 1763. Ce dernier ouvrage eut, dès son apparition, une grande vogue, qu'il méritait par la pureté de

la morale, par l'attrait d'une argumentation socratique, et par l'élégance de la diction.

En 1765, il fit imprimer les *Observations sur l'Histoire de France*, où il protesta contre la monarchie absolue, en recherchant la trace des libertés nationales et communales.

N.-B. — Deux historiens avant Mably méritent d'être cités : *Boulainvilliers* (1658-1722) et *Du'los* (1670-1742). Le premier retrouva dans la conquête des Francs les titres de la noblesse, titres réels dont son *Histoire de l'ancien gouvernement de France* a exagéré la valeur; le second protesta, comme plus tard Mably, contre la monarchie absolue.

Principal objet de la Politique.

La source de tout bien, c'est l'amour de la liberté; mais il doit être accompagné du respect pour les lois. Sans l'union de ces deux sentiments, les lois, toujours incertaines et flottantes, seront tour à tour dictées et détruites par les passions de la multitude, et l'anarchie produira la tyrannie. L'amour de la liberté suffit pour donner naissance à une république, mais le respect seul pour les lois peut la conserver et la faire fleurir; et c'est de l'union de ces deux sentiments que la politique doit faire par conséquent son principal objet. On travaillera utilement à établir cette union précieuse ou à la conserver, si l'on cherche sans cesse à rendre le gouvernement impartial et favorable à tous les ordres de citoyens; en vous proposant cette fin, ne craignez point de faire des lois injustes; en la négligeant, n'espérez pas le bonheur public. Le législateur, prêt à porter une loi pour corriger un abus qui s'est glissé dans l'Etat, doit se demander avec soin si cette loi n'est point propre à diminuer, soit directement, soit indirectement, l'amour de la liberté ou le respect pour les lois. Si elle produit un de ces deux effets, soyez sûr que, malgré le bien apparent et passager qu'elle produira, elle a fait une plaie mortelle à la république.

Des Lois naturelles.

Les lois naturelles n'étant que les préceptes de notre raison même, on ne saurait trop les étudier; elles sont si

simples, si claires, si lumineuses, qu'il suffit de les présenter aux hommes pour qu'ils y acquiescent, à moins qu'ils ne soient troublés par quelque passion, ou que les organes de leur cerveau ne soient dérangés. L'esprit le plus faux et le paysan le plus grossier savent, aussi bien que le philosophe le plus profond, qu'ils ne doivent pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'il leur fût fait. Cet homme est avili par la misère et la bassesse de ses emplois : soyez sûr, cependant, que vous parviendrez à lui donner quelque idée de la dignité de son être ; tandis qu'Auguste, au milieu des sacrifices que lui offrent les flamines et des flatteries honteuses que lui prodigue le sénat, est encore capable de sentir qu'il n'est qu'un homme. Plus on approfondira ces lois de la nature, plus l'esprit s'en répandra dans nos lois politiques : n'est-ce pas en nous écartant de cette règle que nous avons tout gâté ?

FAVART

1710 — 1792

FAVART naquit à Paris. Son père était pâtissier ; c'est à lui qu'on doit l'invention des échaudés ; grand amateur de l'opéra-comique, il faisait des couplets avec facilité. Le jeune Favart fit ses études, et apprit en même temps l'état de son père ; comme lui, il faisait alternativement des brioches et des couplets. Bientôt il s'éleva jusqu'au théâtre de l'Opéra-Comique ; il y donna plus de cent pièces avant *la Chercheuse d'esprit*, la première qu'il ait avouée et fait imprimer. La Révolution détruisit sa modeste fortune, mais son âme n'en fut point abattue. Tous ses ouvrages se distinguent par la fraîcheur des idées, le naturel, la finesse, la grâce, la délicatesse et le sentiment. Favart fut un homme vraiment estimable, autant par les qualités sociales que par celles d'écrivain.

La Chercheuse d'esprit.

NICETTE.

Que je suis malheureuse ! Ma mère me dit tous les jours : Allez chercher de l'esprit ; et quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules et se moque de moi. On dit comme ça, monsieur Narquois, que vous êtes bien savant, que vous avez beaucoup d'esprit : je ne puis donc mieux m'adresser pour en avoir.

M. NARQUOIS.

Mais de quelle espèce d'esprit voulez-vous ? car il y en a de plusieurs sortes.

NICETTE.

Dame ! je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet esprit, chef-d'œuvre brillanté par l'imagination et rectifié par le bon sens ?

NICETTE.

Je ne connais pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

L'esprit que vous me demandez est une chose bien rare.

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre ?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons livres.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pour quoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilletter, afin de trouver tout d'un coup de l'esprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah ! ah ! l'esprit ne se trouve pas si promptement. Le mien est le fruit d'une longue étude. J'ai commencé par les humanités.

NICETTE.

Je suis déjà fort humaine.

M. NARQUOIS.

Ensuite, j'ai étudié la rhétorique, la philosophie, le droit.

NICETTE.

Et ma mère, a-t-elle aussi étudié tout cela?

M. NARQUOIS.

Non, vraiment.

NICETTE.

Oh bien! tenez, donnez-moi du même esprit dont se sert ma mère.

M. NARQUOIS.

C'est-à-dire que vous me demandez de l'esprit naturel.

NICETTE.

Naturel, soit.

M. NARQUOIS.

Oh! oh! celui-là est un présent de la nature, que l'éducation ne saurait donner.

NICETTE.

Comment! est-ce que vous n'avez pas de cet esprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai, mais....

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner : c'est bien vilain. (*A part.*) Il me quitte. Je ne connais pas de plus chiche que ce vieillard-là.

RAYNAL

1711 — 1796

RAYNAL, admirateur et disciple de Voltaire, entra dans l'ordre des Jésuites, et eut des succès comme professeur et comme prédicateur. Il finit par s'enrôler parmi les Encyclo-

pédistes, et écrivit, sous l'inspiration de Diderot, l'*Histoire philosophique des deux grandes Indes*. Cet ouvrage manque de méthode; il est plein de hors-d'œuvre, de digressions, de lieux communs contre le despotisme et la religion, de déclamations furibondes; le style en est très-inégal, décousu, souvent boursoufflé; mais, au milieu de tous ces défauts, on trouve des pages éloquentes et d'un puissant effet oratoire. — Raynal resta en France pendant la crise révolutionnaire, et se montra, au milieu des désordres civils, juste, modéré et courageux. Il venait d'être nommé membre de l'Académie, lorsqu'il mourut à Chaillot. Il était né à Saint-Geniez (Aveyron).

Le Peuple hollandais.

Le peuple hollandais peut se dire : Cette terre que j'habite, c'est moi qui l'ai rendue féconde; c'est moi qui l'ai embellie; c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvrait nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupissantes remplissaient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase et le limon où flottait l'océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés reçoivent toutes les productions de l'univers, que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme; celui que je laisserai à mes enfants, je l'ai arraché aux éléments conjurés contre ma demeure, et j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avait rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé; et, lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquilles dans les mêmes lieux où nos pères voyaient se former des tempêtes.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES)

1712 — 1778

Jean-Jacques ROUSSEAU, l'écrivain le plus éloquent du XVIII^e siècle, naquit à Genève. Son père, simple horloger, descendait d'une famille française que les guerres de religion avaient déterminée à s'expatrier. Jean-Jacques perdit sa mère en naissant; une tante maternelle prit soin de ses premières années. Son éducation commençait à peine, lorsque les suites d'un duel contraignirent son père à quitter Genève. Laisse aux soins d'un oncle, il fut mis en apprentissage chez un graveur, qui le maltraita. Il s'enfuit, erra quelque temps autour de Genève, et fut recueilli par la baronne de Warens, nouvellement convertie au catholicisme. Envoyé par elle à Turin, à l'hospice des catéchumènes, il y abjura le protestantisme, servit comme domestique dans quelques grandes maisons, puis revint auprès de madame de Warens, qui essaya sans succès de lui procurer un état. Retiré avec sa bienfaitrice aux *Charmettes*, campagne voisine de Chambéry, il se mit à cultiver sérieusement son intelligence. A quelque temps de là, le prévôt de Lyon, Mably, le donna pour précepteur à ses fils. Rousseau abandonna bientôt cet emploi, et vint, en 1744, chercher fortune à Paris, où il connut quelques gens de lettres. Il apportait une méthode de notation musicale en chiffres, méthode qui n'eut pas beaucoup de succès. Alors il dut accepter l'emploi de secrétaire près de l'ambassadeur de France à Venise, Monseigneur de Montaigu. De retour à Paris, il écrivit pour l'*Encyclopédie*, dont il rédigea la partie musicale. Il venait d'entrer, comme secrétaire, chez monsieur Dupin, fermier général, lorsque l'Académie de Dijon mit au concours cette question : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* En lisant ce programme, il sentit son génie s'éveiller. On sait avec quelle éloquence il traita ce sujet, avec quelle verve paradoxale il se constitua l'ennemi des sciences et des arts, qu'il accusa de

tous les maux de la société. C'était en 1750; l'auteur avait alors trente-huit ans.

Ce succès commença sa réputation; mais, voulant garder son indépendance, il se fit copiste de musique, et consacra à l'étude et à divers écrits les loisirs que lui laissait ce travail. C'est alors qu'il publia le *Devin du village* et une *Lettre sur la musique française*. Dans un voyage qu'il fit à Genève, ses compatriotes l'accueillirent parfaitement, et son désir de recouvrer son titre de citoyen le fit revenir à la foi de ses pères.

De retour en France, l'amitié de madame d'Épinay l'y retint. Il accepta d'elle (1756) un asile modeste, à l'Ermitage, dans la vallée de Montmorency. C'est là qu'il composa ses plus beaux ouvrages : la *Lettre sur les spectacles*, la *Nouvelle Héloïse*, roman mêlé d'idées fausses et de pages éloquentes, l'*Émile* et le *Contrat social*. Dans ce dernier ouvrage, il proclama le principe de la souveraineté nationale et du suffrage universel, plaçant à côté de grandes vérités de grandes erreurs, mais exprimant toujours les unes et les autres avec une singulière éloquence. Nommer l'*Émile*, c'est nommer le chef-d'œuvre de Rousseau, non que l'*Émile* doive être pris à la lettre, et renferme une méthode d'éducation directement applicable, Rousseau lui-même ne l'a pas entendu ainsi; l'ouvrage entier n'est qu'un développement dramatique de cette pensée, que l'éducation doit tendre à former l'homme, et non le personnage de tel ou tel rôle, non l'homme de telle ou telle condition. A côté de cette pensée vient s'en placer une autre, dont il ne faut point outrer l'application, mais qu'on doit reconnaître vraie dans une certaine mesure : c'est que les meilleurs enseignements sont ceux qui découlent des choses, et non ceux que nous recevons des hommes. De belles et nombreuses vérités de détail viennent, mêlées de quelques exagérations et même de quelques erreurs, se grouper autour de ces vérités générales. Elles ont amené dans l'éducation plus d'une réforme salutaire : les mères ont appris de Rousseau à nourrir elles-mêmes leurs enfants; plus de liberté, plus d'activité corporelle ont été accordées au jeune âge. L'*Émile* est peut-être le livre le mieux écrit de la langue française; à part les premières pages où se montre encore un peu de ten-

sion et d'effort, c'est une perfection continuelle. L'intérêt du style se soutient toujours, relevé par un choix exquis des plus belles formes du langage. C'est surtout dans la *Profession de foi du vicaire Savoyard* que ces mérites divers se réunissent au plus haut degré, pour éclairer les consolantes vérités de la loi naturelle, et pour apprendre la tolérance aux croyances trop exclusives; plus religieux que son siècle, Jean-Jacques proclama l'existence de Dieu.

Les ouvrages de Rousseau eurent un succès immense; mais comme ils contenaient des objections contre la monarchie et le catholicisme, ils attirèrent des persécutions à leur auteur. Condamné en même temps à Paris et à Genève, il se réfugia dans la principauté de Neuchâtel; puis, forcé de quitter la Suisse, il se rendit en Angleterre auprès de Hume, qu'il quitta bientôt pour rentrer en France, où sa présence fut tolérée. Cependant, il ne revint à Paris qu'en 1770; sa santé déclinait visiblement; il était atteint d'une espèce d'hypocondrie causée par les persécutions de ses adversaires, et il voyait dans tous ceux qui l'entouraient autant d'ennemis acharnés à sa perte. Peu avant sa mort, il accepta l'asile que lui offrit Girardin dans sa terre d'Ermenonville. Durant quelques semaines, il y parut heureux de l'accueil de ses hôtes et du séjour des champs, lorsque, le 3 juillet 1778, il fut enlevé par une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-six ans, trente-quatre jours après la mort de Voltaire. Plusieurs ont cru au suicide; cette supposition nous paraît dénuée de toute espèce de fondement et même d'apparence.

Rousseau fut enterré à Ermenonville, dans l'île des Peupliers. Depuis, ses cendres ont été transportées au Panthéon. En 1815, lors de l'invasion de la France, les généraux alliés, en mémoire du grand écrivain, exemptèrent de réquisitions le village d'Ermenonville. Sa femme, Thérèse Levasseur, paraît avoir été peu digne de son mari. Devenue veuve, elle épousa un palefrenier, et mourut, en 1801, âgée de quatre-vingts ans.

Outre les écrits que nous avons mentionnés, nous devons citer encore, parmi les œuvres de Rousseau : le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, où il déclare la guerre à l'ordre social tout entier; le *Lévite d'Ephraïm*, poème en prose,

composé pendant sa fuite hors de France; le *Dictionnaire de musique*; l'*Essai sur l'origine des langues*, excellent morceau dont la date est inconnue; des *Lettres sur la Botanique*; la *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris*, chef-d'œuvre de dialectique passionnée et d'éloquence incisive : l'auteur y défend son *Émile* contre le mandement du prélat; les *Lettres de la montagne*, où il se venge du décret de proscription rendu contre lui par le conseil de Genève, aussi à l'occasion d'*Émile*; enfin, ses *Confessions*, dont le manuscrit fut trouvé à sa mort. Le titre de cet ouvrage n'est pas menteur : Jean-Jacques s'y confesse avec une sévère franchise. Des fautes dont il s'accuse, une surtout est grave ! Il fut père, et ne remplit pas les devoirs que ce titre impose. Cet acte est triste à rappeler, non que l'abandon paternel ait dû beaucoup empirer le sort des enfants : Jean-Jacques, pauvre et incapable de tout ce qui fait sortir de la pauvreté, n'avait à leur laisser ni éducation, ni fortune ; la famille de leur mère n'avait à leur apporter que de fâcheux enseignements et de plus fâcheux exemples. Ce qu'ici nous avons à déplorer, ce n'est point le mal causé, c'est l'oubli du sentiment le plus saint et du devoir le plus impérieux. On peut croire que Rousseau fut cruellement puni par ses remords. C'est à lui-même qu'il a fait allusion dans son *Émile*, lorsqu'il a dit : « Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a pas le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères et n'en sera jamais consolé. »

Le style de Jean-Jacques Rousseau est admirable; aussi, ne fût-ce que sous ce rapport, il faut lire ses ouvrages, puis les relire, et les relire encore.

La Liberté humaine.

La Providence ne veut point le mal que fait l'homme en abusant de la liberté qu'elle lui donne; mais elle ne l'em-

pêche pas de le faire, soit que de la part d'un être si faible ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre, afin qu'il fit, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même? Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature, et donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-il le borner à l'instinct? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi!

Immortalité de l'âme.

L'âme est immortelle. Quand je n'aurais d'autre preuve de cette immortalité que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout entre dans l'ordre à la mort. J'aurais, à la vérité, l'embaras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'apercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est rompue, je conçois que

l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entrainerait-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étaient, par leur union, dans un état violent; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel : la substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et morte. Hélas! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps. Je connais, en effet, comment le corps s'use et se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant, et n'imaginant point comment il peut mourir, j'en conclus qu'il ne meurt pas.

L'homme est le roi de la terre.

L'homme est le roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des éléments par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre être sur la terre qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes!... Content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce, et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être homme? Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche, car cet état n'est pas de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter d'occuper ce poste honorable, et sans bénir la main qui s'est plu à m'y placer? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaisante. J'adore la puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits.

Contemplation de la Nature.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables; mais, vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces, au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais. Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd, avec une délicieuse ivresse, dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors, tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit, il ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser.

Élévation vers Dieu.

Adorez l'Être éternel, rien n'existe que par celui qui est : c'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié : Tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchants. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil, le charme de la méditation l'arrache aux désirs ter-

restres; et quand l'Être immense dont il s'occupe n'existerait pas, il serait encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux et plus sage.

Une Chasse aux pommes.

Un souvenir qui me fait frémir et rire tout à la fois, c'est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une dépense (1) qui, par une jalousie élevée, recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la may (2) pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourrait atteindre : elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès; enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très-doucement : déjà la pomme touchait à la jalousie, j'étais près de la saisir. Qui dira ma douleur? la pomme était trop grosse, elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer. Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre; mais à peine furent-elles séparées qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction. Je ne perdus point courage; mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, et je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la dépense. Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'allonge la broche, je l'ajuste; j'étais prêt à piquer... Malheureusement, le dragon ne dormait pas :

(1) *Dépense*, lieu où l'on serre des provisions et différents objets à l'usage de la table.

(2) *May*, espèce de pétrin.

tout à coup la porte de la dépense s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, et me dit : Courage!... la plume me tombe des mains.

DIDEROT

1713 — 1784

Ses parents le destinèrent d'abord à l'Église, ensuite au barreau; mais son goût impérieux pour les lettres le fit bientôt ce qu'il voulait être, en dépit de ce qu'on voulait qu'il fût.

Venu à Paris, malgré son père, coutelier à Langres, sans autre ressource que celle de la plupart des gens de lettres au commencement de leur carrière, c'est-à-dire le produit éventuel du travail et du talent, il épousa une jeune personne qui lui apporta en dot la beauté et l'honnêteté, riche dot, il est vrai, mais qui ne diminua point son embarras et ses besoins. Il suppléait à tout : il travailla pour diverses publications qui se faisaient alors, il traduisit des ouvrages anglais et s'occupa beaucoup de physique et de géométrie. Il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, dont le premier volume parut en 1751, immense revue de toutes les connaissances humaines, qui toutes y étaient exposées d'une manière nouvelle, souvent menaçante pour l'ordre social, toujours hostile pour la religion. Avec d'Alembert, il se mit à la tête de ce recueil immense, auquel travaillèrent beaucoup d'autres écrivains : Condillac, Condorcet, Helvétius, d'Holbach, de Lamétrie, Grim, Dupuis. Diderot est l'auteur du *Prospectus*, non moins remarquable que le *Discours préliminaire*, et du *Système des Connaissances humaines*. Il se chargea spécialement des articles de philosophie et d'arts et métiers. Il essaya, d'un autre côté, de renouveler le théâtre (*Entretiens sur la poésie dramatique*) et protesta contre les règles établies. Il réclama une imitation plus exacte de la nature. Il montra qu'il était, en effet, capable de la connaître et de la peindre; mais la prétention d'être chef d'une nouvelle école dramatique le fit tomber dans l'affectation et dans les

déclamations les plus ampoulées. Ainsi, il s'écarta de la nature bien plus que ceux contre lesquels il s'était élevé (le *Père de Famille*, — le *Fils naturel*, drames). Il écrivit sur la morale et la philosophie (*Pensées philosophiques*, — *Étrennes aux Esprits forts*, — *Lettre sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient*); on lui doit aussi deux romans (la *Religieuse* et *Jacques le Fataliste*).

Diderot était incapable de faire un bon livre; il ne pouvait écrire que de belles pages. Sa conversation, pleine de feu, d'illuminations subites, était éblouissante; elle se reflète dans son style, qui est celui de l'improvisation, impétueux et négligé.

Intelligence suprême prouvée par celle de l'homme.

« Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. — Sans doute, mais que s'ensuit-il? — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je l'univers? si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence suprême, que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence que dans le mécanisme d'un insecte? La Divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton? Quoi! le monde formé prouverait mieux une intelligence que le monde expliqué? quelle assertion! L'intelligence d'un premier être n'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. »

Regrets sur ma vieille robe de chambre.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée? Elle était faite à moi :

j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât, car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un domestique, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle....

A chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancienne, mon humble, ma commode robe de chambre ?

Mes amis, gardez vos vieux amis, craignez l'atteinte de la richesse; que mon exemple vous instruisse. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

CONDILLAC

1715 — 1780

Lié avec Diderot, Jean-Jacques Rousseau et Duclos, CONDILLAC attira de bonne heure sur lui l'attention publique, par la publication d'ouvrages remarquables par la nouveauté des idées et la clarté du style. Désigné, en 1757, par la reine Marie Leczinska, pour être le précepteur de l'infant Ferdinand, duc de Parme, il s'acquitta consciencieusement de sa mission. De retour à Paris, il fut admis à l'Académie française; mais il ne prit aucune part aux travaux de cette compagnie, et vécut dans la retraite. Il mourut dans sa terre de Fluy, près de Beaugency. Il était né à Grenoble.

Condillac est, en France, le chef de l'école sensualiste. Peu d'écrivains ont obtenu plus de succès. Il réduisit à la portée du vulgaire la science de la pensée, en retranchant tout ce qu'elle avait d'élevé. Chacun fut surpris et glorieux de pouvoir philosopher si facilement, et l'on eut une grande reconnaissance pour celui à qui l'on devait ce bienfait. On ne s'aperçut pas qu'il avait abaissé la science, au lieu de rendre ses disciples capables d'y atteindre. Ses doctrines ont servi de base à tout le mouvement de la philosophie jusqu'à l'époque de la réaction spiritualiste commencée par Royer-Collard. Comme historien, il a écrit de nombreux volumes où il ne fait qu'étaler des systèmes et des raisonnements.

Les principaux ouvrages de Condillac sont : un *Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, un *Traité des Sensations*, un *Cours d'Études* et la *Langue des Calculs*, ouvrage posthume, publié seulement en 1798, par les soins de Larømi-guère.

Du coloris dans le style.

Les rayons de lumière tombent sur les corps et se réfléchissent les uns sur les autres. Par là les objets se renvoient mutuellement leurs couleurs. Il n'en est point qui n'emprunté des nuances ; il n'en est point qui n'en prête ; et aucun d'eux, lorsqu'ils sont réunis, n'a exactement la couleur qui lui serait propre, s'ils étaient séparés. De ces reflets naît cette dégradation de lumière qui, d'un objet à l'autre, conduit la vue par des passages imperceptibles. Les couleurs se mêlent sans se confondre ; elles contrastent sans dureté ; elles s'adoucissent mutuellement ; elles se donnent mutuellement de l'éclat, et tout s'embellit : l'art du peintre est de copier cette harmonie.

C'est ainsi que nos pensées s'embellissent mutuellement : aucune n'est par elle-même ce qu'elle est avec le secours de celles qui la précèdent et qui la suivent. Il y a en quelque sorte entre elles des reflets qui portent des nuances de l'une sur l'autre, et chacune doit à celles qui l'approchent tout le charme du coloris. L'art de l'écrivain est de saisir cette harmonie : il faut qu'on aperçoive dans son style ce ton

qui plait dans un beau tableau. Les périphrases, les comparaisons, et en général les figures sont très-propres à cet effet; mais il faut un grand discernement. Quels que soient les tours dont on fait usage, la liaison des idées doit toujours être la même; cette liaison est la lumière dont les reflets doivent tout embellir... La beauté d'une comparaison dépend de la vivacité dont elle peint : c'est un tableau dont l'ensemble veut être saisi d'un coup d'œil et sans effort. Il faut donc qu'un écrivain aperçoive toujours en même temps les deux termes qu'il rapproche; car il ne lui suffit pas de dire ce qui convient à chacun séparément, il doit dire ce qui convient à tous deux à la fois; encore même ne s'arrêterait-il pas sur toutes les qualités qui appartiennent également à l'un et à l'autre; il se bornera au contraire à celles qui se rapportent au but dans lequel il les envisage.

VAUVENARGUES

1715 — 1747

VAUVENARGUES naquit à Aix, en Provence. Voué par sa naissance, — il était d'une famille noble, — au métier des armes, il fit avec distinction les campagnes de 1734 et de 1741; mais sa santé, épuisée par les fatigues qu'il essuya pendant la retraite de Prague, le contraignit à abandonner la carrière militaire; il se retira du service, et vécut dès lors dans la retraite et la méditation. Il nous a laissé une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Réflexions sur divers auteurs* et des *Maximes*.

Vauvenargues est un critique très-éclairé. Corneille et Racine, en particulier, n'ont peut-être jamais été appréciés avec autant de sagacité et de justesse, et c'est là que l'on rencontre, pour la première fois, les idées qui ont été développées depuis dans le *Commentaire* de Voltaire sur Corneille. Comme moraliste, il a plus d'élévation dans les pensées que La Rochefoucauld, et relève l'homme autant que celui-ci l'a abattu. Il n'a

point le piquant et le pittoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos; mais il a plus d'imagination dans le style que ce dernier et parle à l'âme plus que tous deux.

Le Paresseux.

Un homme pesant se lève le plus tard qu'il peut, dit qu'il a besoin de sommeil et qu'il faut qu'il dorme pour se porter bien. Il est toute la matinée à se laver la bouche: il tracasse en robe de chambre, prend du thé à plusieurs reprises, et ne dîne point parce qu'il n'en a pas le temps. S'il va voir une dame, que cette visite importune, mais qui ne veut pas que personne sorte mécontent d'auprès d'elle, il lui laisse toute la peine de l'entretenir; elle fait des efforts visibles pour ne pas laisser tomber la conversation. L'indolent ne s'aperçoit pas que lui-même ne parle point; il ne sent pas qu'il pèse à cette dame; il s'enfonce dans son fauteuil, où il est à son aise, où il s'oublie et n'imagine pas qu'il y ait au monde quelqu'un qui s'ennuie, pendant qu'un homme qui l'attend chez lui et auquel il a donné rendez-vous pour finir une affaire ne peut comprendre ce qui le retarde. De retour chez lui, on lui dit que cet homme a longtemps attendu, et, s'en est enfin allé. Il répond qu'il n'y a pas grand mal, et dit qu'on le fasse souper.

Titus ou l'Activité.

Titus se lève seul et sans feu pendant l'hiver, et quand ses domestiques entrent dans sa chambre, ils trouvent déjà sur sa table un tas de lettres qui attendent la poste. Il commence à la fois plusieurs ouvrages qu'il achève avec une rapidité inconcevable, et que son génie impatient ne lui permet pas de polir. Quelque chose qu'il entreprenne, il lui est impossible de la retarder; une affaire qu'il remettrait l'inquiéterait jusqu'au moment où il pourrait la reprendre. Occupé de soins si sérieux, on le rencontre partout dans le monde comme les hommes les plus désœuvrés. Il ne se renferme pas dans une seule société, il cultive en même temps plusieurs sociétés; il entretient des relations sans nombre au dedans et au dehors du royaume. Il a voyagé, il a écrit, il a été à

la cour et à la guerre; il a excellé en plusieurs métiers, et connaît tous les hommes et tous les livres. Les heures qu'il est dans le monde, il les emploie à former des intrigues et à cultiver ses amis; il ne comprend pas que les hommes puissent parler pour parler, et agir seulement pour agir, et l'on voit que son âme souffre quand la nécessité et la politesse le retiennent inutilement. S'il recherche quelque plaisir, il n'y emploie pas moins de manége que dans les affaires les plus sérieux, et cet usage qu'il fait de son esprit l'occupe plus vivement que le plaisir même qu'il poursuit. Sain et malade, il conserve la même activité; il va solliciter un procès le jour qu'il a pris médecine, et fait des vers une autre fois avec la fièvre, et quand on le prie de se ménager : Hé! dit-il, *le puis-je un moment? vous voyez les affaires qui m'accablent*, quoique, au vrai, il n'en ait aucune qui ne soit tout à fait volontaire. Attaqué d'une maladie plus dangereuse, il se fait habiller pour mettre ses papiers en ordre; il se souvient des paroles de Vespasien, et, comme cet empereur, veut mourir debout.

BARTHÉLEMY

1716 — 1796

Né à Cassis, en Provence, BARTHÉLEMY fit son séminaire et renonça au sacerdoce. Après avoir étudié le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe, il vint à Paris, et fut attaché au cabinet des médailles, qu'il enrichit de nombreuses acquisitions. Sa vaste érudition lui valut le titre de membre de l'Académie des Inscriptions (1747). Son *Voyage d'Anacharsis en Grèce* lui coûta plus de trente années de recherches et de travail : c'est un monument d'érudition. Un Scythe, venant en Grèce quelques années avant la naissance d'Alexandre, et retournant dans sa patrie dès qu'il voit la Grèce asservie à Philippe de Macédoine : voilà la fable. D'un côté, pour les lettres, le siècle de Périclès se liant à celui d'Alexandre; pour la politique, une révolution ébranlant ici la

République; plus loin, la Monarchie, comme preuve que le glaive vainqueur ou vaincu secoue également les Empires : voilà les faits. Et, pour que rien ne soit omis, tout ce qui est antérieur se trouve reproduit dans une brillante *Introduction*, écrite avec beaucoup d'art.

Un an après la publication du *Voyage d'Anacharsis*, l'Académie française ouvrit ses portes à Barthélemy. La Révolution le dépouilla de ses places; mais on le rétablit bientôt dans ses fonctions de garde du cabinet des médailles, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Les Thermopyles.

Un secret frémissement m'a saisi à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêterent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandait. Nous l'avons parcouru plusieurs fois; nous avons visité les Thermes, ou bains chauds, qui lui ont fait donner le nom de Thermopyles, nous avons vu la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros; nous les avons suivis à l'autre extrémité du détroit, jusqu'à la tente de Xerxès, qu'ils avaient résolu d'immoler au milieu de son armée. Autour de nous étaient les monuments que fit élever l'assemblée des Amphyctions : ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates et des différentes troupes grecques qui combattirent. Sur un premier nous avons lu : « C'est ici que quatre mille Grecs ont combattu contre trois millions de Perses. » Nous nous sommes approchés d'un second, et nous y avons lu ces mots de Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. »

Une Séance au théâtre d'Athènes.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup d'œil; d'un côté, la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de

gradins qui s'élevent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très-grande hauteur; des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartiments, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abondait en foule; il allait, venait, montait, descendait, criait, riait, se pressait, se poussait, et bravait les officiers qui couraient pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte sont arrivés successivement les neuf archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-dessus, on rassemblait tous les jeunes gens qui avaient atteint leur dix-huitième année. Les femmes se plaçaient dans un endroit qui les tenait éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre était vide : on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse qu'on donne après la représentation des pièces; car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre, et s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs esclaves; d'autres qui, avant et pendant la représentation, faisaient venir du vin, des fruits et des gâteaux; d'autres qui se précipitaient sur des gradins pour choisir une place commode, et l'ôter à celui qui l'occupait. « Ils en ont le droit, m'a dit Philotas; c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services. »

Comme j'étais étonné du nombre des spectateurs : « Il peut monter, m'a-t-il dit, à trente mille. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce et répand un esprit de vertige parmi les habitants de cette ville. Pendant plusieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes; mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept ou huit pièces nouvelles. N'en soyez pas surpris : tous ceux qui, dans la Grèce, travaillent pour le théâtre s'empressent à nous offrir

l'hommage de leurs talents. D'ailleurs nous reprenons quelquefois les pièces de nos anciens auteurs; et la lice va s'ouvrir par l'*Antigone* de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellents acteurs, Théodore et Aristodème. »

Philotas achevait à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : « Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle ! » C'était l'annonce de la pièce. Le théâtre représentait le vestibule de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'Œdipe, ont ouvert la scène, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. « Comment nommez-vous ces actrices ? ai-je dit. — Théodore et Aristodème, a répondu Philotas; car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. » Un moment après, un chœur de quinze vieillards thébains est entré, marchant à pas mesurés sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré dans des chants mélodieux la victoire que les Thébains venaient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais m'était si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissait avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières du vertueux Hémon, son fils, qu'elle était sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paraissait au fond du théâtre, et qui devait lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'où sortaient des hurlements effroyables : c'étaient ceux de son fils. Il serrait entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur : il tire l'épée contre son père; il s'en perce lui-même, et va tomber aux pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à vue, ces événements cruels, ou plutôt un heureux éloignement en adoucissait l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrais soutenir l'aspect? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités! Je volais aux secours des deux amants; je détestais l'impitoyable auteur de leurs maux!... Les passions les plus fortes déchiraient mon âme

sans la tourmenter; et, pour la première fois, je trouvai des charmes à la haine.

D'ALEMBERT

1717 — 1783

Le 16 novembre 1717, un enfant nouveau-né fut trouvé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, église située près de Notre-Dame, et aujourd'hui détruite. Un pauvre vitrier (1) et sa femme le recueillirent, le firent baptiser sous le nom de Jean le Rond, et, grâce à une pension annuelle qui leur fut mystérieusement servie, lui firent donner au collège Mazarin une éducation libérale. Quand la gloire eut illustré son nom, il connut son père et sa mère (2), mais il ne cessa d'aimer les pauvres gens qui l'avaient adopté, et revint sur ses vieux jours habiter avec eux. Dès l'âge de vingt-deux ans, il se fit connaître par de savants mémoires, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, en 1741. Il entreprit avec Diderot, comme nous l'avons déjà dit, la publication de l'*Encyclopédie*, et enrichit cet ouvrage du *Discours préliminaire*, vaste et savant tableau des connaissances humaines, tracé avec une grande vigueur et une rare indépendance d'esprit; il fournit au même ouvrage de nombreux articles de mathématiques et de littérature. Il composa, en outre, des écrits séparés qui eurent un grand succès, entre autres : un *Essai sur les Gens de lettres*, des *Recherches sur différents points du système du monde*, des *Mélanges de Littérature et de Philosophie* et des *Éloges historiques* de la plupart des académiciens morts. Ce dernier ouvrage, plein d'exactitude et de justice, mais d'un style froid, forme une suite naturelle à l'*Histoire de l'Académie française*,

(1) Nommé Rousseau.

(2) Le chevalier *Destouches*, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur du *Glorieux*, et *M^{me} de Tencin*, femme célèbre par son esprit.

par Pellisson et d'Olivet. D'Alembert mourut en 1783; il était membre de l'Académie française depuis 1754, et il en avait été nommé secrétaire perpétuel en 1772. Par sa bienfaisance, son désintéressement, les éminentes qualités de son esprit et de son cœur, il avait su se faire aimer et estimer de ses contemporains. « D'Alembert, dit M. Villemain, est un esprit supérieur, et même créateur, dans les sciences mathématiques; mais, sur la philosophie morale, il est écrivain froid et sans idées nouvelles, et il a traité de la littérature avec des vues étroites, mesquines, paradoxales, sans être piquantes. »

Origine des Langues, des Lois et de la Politique.

Un des principaux fruits de l'étude des empires et de leurs révolutions, c'est d'examiner comment les hommes, séparés pour ainsi dire en plusieurs grandes familles, ont formé diverses sociétés; comment ces différentes sociétés ont donné naissance aux différentes espèces de gouvernements; comment elles se sont efforcées de se distinguer les unes des autres, tant par les lois qu'elles se sont données que par les signes particuliers que chacune a imaginés pour que ses membres communiquassent plus facilement entre eux. Telle est la source de cette diversité de langues et de lois qui est devenue, pour notre malheur, un objet considérable d'étude. Telle est encore l'origine de la politique, espèce de morale d'un genre particulier et supérieur à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accorder qu'avec beaucoup de finesse, et qui, pénétrant dans les ressorts du gouvernement des Etats, démêle ce qui peut les conserver, les affaiblir ou les détruire. Cette étude est peut-être la plus difficile de toutes, par les connaissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples et sur les hommes, et par l'étendue et la variété des talents qu'elle suppose; car le politique ne doit point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulières, est aussi la première loi des peuples, et que, pour être homme d'Etat, on ne doit pas cesser d'être homme.

MARMONTEL

1723 — 1799

MARMONTEL naquit d'une famille pauvre du Limousin. Il abandonna la carrière ecclésiastique, à laquelle on le destinait. pour se consacrer entièrement aux lettres, vint à Paris, s'y lia avec Voltaire et les principaux écrivains de l'époque, et rédigea pour l'*Encyclopédie* des articles qu'il réunit plus tard. en 1787, sous forme de dictionnaire, avec le titre d'*Éléments de littérature*. Il ne s'attache pas à des règles, qui sont impuissantes à faire naître le talent; il enseigne à sentir, à admirer les œuvres de l'imagination et non point à les comparer froidement avec le modèle prescrit par la rhétorique, pour les juger d'après leur conformité plus ou moins exacte avec ce modèle. Tandis que les anciennes rhétoriques, au milieu de leur marche et de leur langage technique, n'apportent à l'esprit aucune espèce de plaisir, Marmontel sait retracer, dans son style, les vives impressions que font en nous les jouissances littéraires. Lire et admirer est, en effet, un sentiment comme les autres; il peut être fidèlement représenté.

Après avoir remporté deux prix de poésie à l'Académie française, il fit paraître, dans le *Mercure*, ses *Contes moraux*, qui retracent avec un grand charme des événements et des sentiments pris dans l'ordre habituel des choses. On lui a reproché d'avoir copié sans goût et sans fidélité le langage de la société de son temps. Il faudrait savoir si, au milieu de la dépravation des mœurs, les paroles n'avaient pas perdu la pudeur et la convenance. Au reste, Marmontel a depuis publié d'autres *Contes* où il n'a pas essayé de reproduire les nuances passagères du ton de la société, et ils ont plus d'intérêt et de simplicité.

La protection de M^{me} de Pompadour valut à Marmontel la charge de secrétaire des bâtiments et le brevet du *Mercure*, qu'il ne garda que deux ans; il fut même enfermé à la Bastille pour une satire qui lui fut faussement attribuée et dont il ne

voulut pas nommer l'auteur. L'Académie lui ouvrit ses portes en 1763; il en devint le secrétaire perpétuel. Pendant les orages de la Révolution, il s'éloigna de Paris; en 1797, il fut nommé député de l'Eure au conseil des Anciens, et mourut deux ans après, à l'âge de soixante-seize ans. Il s'était essayé dans presque tous les genres littéraires, sans être supérieur dans aucun.

Outre les ouvrages que nous avons cités, nous avons de Marmontel une *Poétique française*; des tragédies, dont la meilleure est *Denis le Tyran*; une traduction de la *Pharsale*, de Lucain, dont il a reconnu lui-même l'imperfection; des opéras, qui eurent beaucoup de succès; les *Leçons d'un père à son fils sur la langue française*, ouvrage médiocre et superficiel; une *Histoire de la Régence du duc d'Orléans*, amusante, mais trop favorable aux hommes de cette triste époque. A tous ces ouvrages, ajoutons encore deux romans philosophiques : *Bélisaire* et *les Incas*. Le premier de ces deux romans fit grand bruit, et son auteur s'attira les censures de la Sorbonne, pour avoir dit que Dieu admettra dans le ciel tous les héros païens qui ont suivi la loi naturelle. Les premiers chapitres de *Bélisaire* rappellent le *Télémaque*, et l'on regrette que l'auteur, au lieu de prétendre à instruire les rois, comme tout écrivain s'y croyait obligé, n'ait pas suivi la vraie route de son talent, qui était de raconter et de peindre avec vérité. Le but que l'auteur s'est proposé, dans *les Incas*, est de combattre le plus grand et le plus dangereux ennemi de l'humanité : le fanatisme religieux. A côté de beaucoup de déclamation et de désordre, il y a des beautés supérieures dans *les Incas*; les descriptions et les épisodes offrent le plus grand intérêt.

Les Figures de style.

(L'auteur s'est amusé à réunir à peu près toutes les figures de style, dans le langage d'un homme du peuple en colère contre sa femme.)

Si je dis oui, elle dit non; soir et matin, nuit et jour, elle gronde (*antithèse*). Jamais, jamais de repos avec elle (*répé-*

tion). C'est une furie, un démon (*hyperbole*). Mais, malheureuse, dis-moi donc (*apostrophe*) : que t'ai-je fait (*interrogation*)? O ciel! quelle fut ma folie en t'épousant (*exclamation*)! Que ne me suis-je plutôt noyé (*optation*)! Je ne te reproche ni ce que tu me coûtes, ni les peines que je me donne pour y suffire (*prétérition*). Mais, je t'en prie, je t'en conjure, laisse-moi travailler en paix (*obsécration*). Ou que je meure si..... Tremble de me pousser à bout (*réticence et imprécation*). Elle pleure! ah! la bonne âme! Vous allez voir que c'est moi qui ai tort (*ironie*). Eh bien! je suppose que cela soit. Oui, je suis trop vif, trop sensible (*concession*). J'ai souhaité cent fois que tu fusses laide; j'ai maudit ces yeux perfides, cette mine trompeuse qui m'avait affolé (*astéisme*). Mais dis-moi si par la douceur il ne vaudrait pas mieux me ramener (*communication*)? Nos enfants, nos amis, nos voisins, tout le monde nous voit faire mauvais ménage (*énumération*). Ils entendent tes cris, tes plaintes, les injures dont tu m'accables (*accumulation*). Ils t'ont vue, le visage en feu, la tête échevelée, me poursuivre, me menacer (*description*). Ils en parlent avec frayeur. La voisine arrive, on le lui raconte; le passant écoute et va le répéter (*hypotypose*). Ils croiront que je suis un méchant, un brutal, que je te laisse manquer de tout, que je te bats, que je t'assomme (*gradation*). Mais non: ils savent bien que je t'aime, que j'ai bon cœur, que je désire de te voir tranquille et contente (*correction*). Va, le monde n'est pas injuste : le tort reste à celui qui l'a (*sentence*). Hélas! ta pauvre mère m'avait tant promis que tu lui ressemblerais! Que dirait-elle? que dit-elle? car elle voit ce qui se passe. Oui, j'espère qu'elle m'écoute, et je l'entends qui te reproche de me rendre malheureux : « Ah! mon pauvre gendre, dit-elle, tu méritais un meilleur sort (*proso-popée*). »

ANQUETIL.

1723 — 1806

Il entra, dès l'âge de dix-sept ans, dans la congrégation de Sainte-Geneviève, où il se forma aux études historiques. Sa

première publication fut une *Histoire de la Ville de Reims* : c'est le tableau assez bien dessiné d'une commune au moyen âge. Quelques années après, il composa l'*Esprit de la Ligue*, sa meilleure production; l'*Intrigue du Cabinet sous Henri IV et sous Louis XIII*, terminée par *la Fronde; Louis XIV, sa Cour et le Régent*, amas d'anecdotes sans liaison; un *Précis de l'Histoire universelle*, composé pendant sa réclusion à Saint-Lazare, sous la Terreur; enfin, l'*Histoire de France*, ouvrage beaucoup lu et médiocrement goûté; l'auteur a négligé de donner aux premiers temps de notre histoire leur couleur, leur caractère et leur physionomie véritables. Il était membre de la seconde classe de l'Institut et attaché au ministère des relations étrangères lorsqu'il mourut, en 1806, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il était né à Paris.

Anquetil manque de critique et de style.

Mort de Brunehaut.

On frémit au spectacle de la catastrophe qui termina la vie de Brunehaut, et de la conduite atroce de Clotaire, son neveu, aussi impitoyable qu'elle. Il s'assied sur un tribunal : la plupart de ses chefs l'entourent; il fait comparaître la fille, l'épouse, la mère des rois, âgée de soixante-dix ans. Elle s'avance revêtue du manteau royal et la couronne en tête, portant dans ses yeux la fureur de la haine. Le meurtrier des deux enfants de Thierry, qu'il venait de faire tuer lui-même, a la hardiesse de reprocher à sa tante, entre autres forfaits, la mort de ces innocents. On ne sait ce qu'elle répondit, mais elle avait au moins le droit à de justes récriminations; elle fut condamnée tout d'une voix. La malheureuse reine, après s'être vu accabler d'outrages par la populace, fut promenée dans le camp, liée sur un vieux charmeau, couverte d'un habit déchiré, et avec les livrées de la plus humiliante ignominie. Ce supplice fut renouvelé trois jours consécutifs. Enfin, elle fut attachée par les cheveux et par une jambe à la queue d'un cheval indompté qui, d'une ruade, lui fracassa la tête, et traîna le corps sur les pierres et les ronces, où il fut réduit en lambeaux. Justice divine! Quel doute peut-il rester encore d'un avenir réparateur,

quand on compare la mort affreuse de Brunehaut avec la mort si douce et si tranquille de Frédégonde?

GAILLARD

1726 — 1806

GAILLARD, né en Picardie, a publié plusieurs ouvrages historiques : *l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, *l'Histoire de François I^{er}*, son meilleur ouvrage; des *Observations sur l'Histoire de France de Velly* (1), etc. Ces ouvrages sont savants, mais pèchent par la méthode; ils sont hérissés de citations et de dissertations qui entravent la marche du récit; on lui reproche aussi d'avoir souvent préféré l'ordre des matières (histoire militaire, ecclésiastique, civile, littéraire) à l'ordre chronologique, qui eût montré plus fidèlement la marche d'événements qui se préparent et s'amènent les uns les autres. Du reste, il recherche la vérité avec passion et sagacité, et, en outre, il écrit avec élégance et correction.

Il était membre de l'Académie française.

Henri IV et Sully.

Une calomnie travaillée de main de courtisan avait sapé les fondements de l'amitié qui régnait entre le roi et son ministre; on avait représenté Sully comme dangereux, comme prêt à s'armer contre son maître; on avait cité les exemples de tant d'ingrats et de traîtres dont ces temps malheureux abondaient. Les avis étaient si multipliés, si détaillés; les circonstances avaient été rassemblées avec tant d'art, qu'elles avaient ébranlé Henri. Déjà son cœur se resserre et s'éloigne; Sully voit le progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot, et ne daigne pas le dire. Henri

(1) Velly a défiguré l'histoire de France.

attend ce mot et ne l'exige point; la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance, avaient fui de leurs entretiens. Henri n'était plus que poli, Sully n'était plus que respectueux; le ministre n'était pas renvoyé, mais l'ami était disgracié. Qu'il est dur et difficile de cesser d'aimer! Henri jette de temps en temps sur celui qu'il aimait encore des regards de tendresse et de regret, et l'on voit sur son visage des traces de douleur, s'il croit reconnaître à quelque marque son fidèle ami. Une mauvaise honte, un reste de défiance, et toujours ce fier silence de Sully le retiennent encore..... Il succombe enfin. « Sully, lui dit-il, n'auriez-vous rien à me dire? Quoi! Sully n'a plus rien à me dire? Eh bien! c'est donc à moi de parler. » Il lui dévoile alors son âme tout entière avec tous les combats qui l'ont agitée. « Cruel, comment pouviez-vous laisser à votre ami le désespoir de vous croire infidèle? » Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, tombe aux pieds de Henri..... « Que faites-vous, Sully? lui dit le roi; vos ennemis vous voient, ils vont penser que je vous pardonne; ne leur donnez point la satisfaction de vous avoir cru coupable. »

(Mélanges académiques.)

BEAUMARCHAIS

1732 — 1799

BEAUMARCHAIS était fils d'un horloger de Paris. Il était destiné à exercer la profession de son père; ses premières études furent même dirigées vers ce but. Il fit quelques découvertes en mécanique; mais, entraîné par son goût pour les arts, il se passionna d'abord pour la musique, et ce goût fut la première cause de sa fortune. Introduit à la cour pour donner des leçons de harpe et de guitare aux filles de Louis XV, il se lia avec le fameux financier Paris-Duvernay et acquit en peu de temps une fortune considérable, en fournissant des armes et des munitions aux Américains pendant la Guerre de l'Indépendance. Un procès avec les héritiers de Paris-Duvernay lui

valut une célébrité subite. Cette célébrité, il la dut à ses *Mémoires judiciaires* contre le conseiller Goëzman, membre de ce Parlement servile flétri sous le nom de *Parlement Maupeou*. Drame, roman, satire, tout est dans ces *Mémoires*, qui préparèrent merveilleusement le succès du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*.

La comédie fut pour Beaumarchais ce que la tragédie avait été pour Voltaire; le théâtre devint sa tribune; il y fit parvenir aux masses, dans un langage brillant et spirituel, avec une audace de pensées qui ne connut ni frein ni limites, toutes les idées philosophiques et politiques qui fermentaient dans les esprits et semblaient ne plus attendre qu'un interprète. Jamais on n'avait peint sous des couleurs si énergiques et si vraies les excès de l'aristocratie et le pouvoir naissant du tiers-état : son succès fut de l'enthousiasme. Figaro ne fut point une des causes de la Révolution, mais il en fut, en quelque sorte, l'expression anticipée; et, s'il ne dit pas encore tout, cet homme du parterre devina la portée de ce drame de circonstance, lorsque, au vers du poëte :

« Tout finit par des chansons. »

il substitua cette variante prophétique :

« Tout finit par des canons. »

Monologue de Figaro.

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte, et veux courir ma carrière honnête ; et partout je suis repoussé. J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! Las du métier d'attrister les bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule : à l'instant, un envoyé de... je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-

Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont aucun, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de Chrétiens!* Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.... Mes joues creusaient, mon terme était échu, je voyais arriver de loin l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant, je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur les valeurs de l'argent et sur son produit net; aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté.... Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours : que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.... Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme : *Journal inutile*. Pou... ou! Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi. — Le désespoir m'allait saisir : on pense à moi pour une place, mais, par malheur, j'y étais propre; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler : je me fais banquier de pharaon. Alors, germent gens, je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment

leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallait bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde, et vingt brasses d'eau allaient m'en séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais maintenant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

THOMAS

1732 — 1783

THOMAS, né à Clermont-Ferrand, était professeur au collège de Beauvais, à Paris, lorsqu'il se fit connaître par les brillants succès qu'il obtint dans les concours académiques : cinq fois il remporta le prix d'éloquence pour ses *Éloges du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully et de Descartes*. Tous ces *Éloges*, auxquels il faut ajouter celui de *Marc-Aurèle*, chef-d'œuvre de ce genre au xviii^e siècle, lui ont fait une juste et durable renommée, malgré le mot si connu de Voltaire : « Il ne faut plus dire du *Galimathias*, mais du *Galithomas*. » Sa santé délicate l'obligeant de renoncer à l'enseignement, il fut nommé secrétaire interprète des cantons suisses, emploi qui le laissait libre de satisfaire son goût pour l'étude. En 1767, l'Académie française l'admit dans son sein. Thomas mourut à Oullins, près de Lyon, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant le souvenir d'un homme de bien, et une réputation littéraire appuyée sur de nombreuses productions, dont quelques-unes en vers, écrites avec un grand talent, quoique avec emphase et monotonie.

La Liberté.

La liberté est le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux lois et de ne craindre qu'elles. Marc-Aurèle, en montant sur le trône, connut ce droit sacré ; il vit que l'homme, né libre, mais avec le besoin d'être gouverné, s'était soumis à des lois, jamais aux caprices d'un maître ; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre ; que qui usurpe son pouvoir détruit son pouvoir même. Il avait vu dans vos annales, ô Romains, les maux de vos ancêtres sous les Tibère et les Néron, le despotisme de ces monstres, sous lesquels il n'y avait d'autre vertu que de savoir mourir ; le despotisme aussi odieux et plus lâche encore des affranchis ; l'oppression dans l'empire ; l'univers esclave ; un homme, sous le nom d'empereur, qui anéantissait tout, parce qu'il se faisait le centre de tout, et qui semblait dire aux nations : « Vos biens et votre sang, tout est à moi, souffrez et mourez. »

O Dieu ! faut-il que deux cents nations puissent être malheureuses, s'il arrive qu'un seul homme ne soit pas vertueux ? Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abusér de sa puissance, il la limite de toutes parts. Il augmente l'autorité des lois, que trop d'empereurs avaient voulu anéantir ; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avaient été que des fantômes ou des esclaves.... Romains, je ne crains pas de le dire, jamais, dans les plus beaux jours de Rome, sous vos consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné par un seul ou par plusieurs ? Rois, dictateurs, consuls, décemvirs, empereurs, tous ces noms différents n'expriment qu'une seule chose, les ministres de la loi. La loi est tout : la constitution des Etats peut changer : les droits du citoyen sont toujours les mêmes.

(Eloge de Marc-Aurèle.)

POINSINET DE SIVRY

1733 — 1769

POINSINET DE SIVRY, né à Fontainebleau en 1735, fit jouer à l'Opéra-Comique un grand nombre de petits ouvrages, tous oubliés depuis longtemps. Son seul titre littéraire est sa comédie en prose, intitulée : *le Cercle ou la Soirée à la mode*, tableau assez piquant des ridicules et de la frivolité des salons parisiens d'alors. On lui a reproché d'avoir avili l'homme de lettres dans le personnage de son poëte : ce reproche n'est pas fondé. Son Damon n'est autre chose qu'un de ces rimeurs subalternes qui s'attachaient alors à telle ou telle maison. Ces poëtes de mince talent et de misérable esprit pullulaient autrefois dans Paris : chaque cercle à la mode avait le sien. Poinset estimait d'ailleurs beaucoup trop le caractère d'homme de lettres en lui-même, pour avoir jamais eu la pensée de le livrer au ridicule.

Poinset périt dans le Guadalquivir, à Cordoue, en 1769, pour s'être, dit-on, baigné après un repas. Sa présomption, son ignorance et sa crédulité le rendirent longtemps le jouet des salons. M. Andrieux, dans un de ses contes, a mis en vers une des anecdotes qui, après avoir amusé les salons de nos pères, ont encore cours aujourd'hui.

 La Tragédie et l'Opéra-comique.

ARAMINTE.

Que faites-vous donc là, Lisette ? Ne vous ai-je pas dit que j'allais au spectacle ? Il est près de cinq heures : vous ne songez pas à ma toilette.

LISIDOR.

Je vous en félicite ; vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur ? je m'en garderai bien. Ah ! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc ! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes, et le cœur de soupirs : j'ai vu même quelquefois qu'il m'en restait sur le visage et dans l'âme une empreinte de tristesse que rien ne pouvait éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît ? Un tintamarre d'incidents impossibles, des reconnaissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus rien faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait et que personne ne croit, des injures contre les grands, et par-ci, par-là, quelques imprécations ; en vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes....

ARAMINTE.

Eh ! vive l'opéra-comique, monsieur ! vive l'opéra-comique ! le théâtre italien est, à mon gré, le vrai spectacle de la nation ; il n'intéresse point l'âme, il n'attache point l'esprit : il réveille, il anime, il égaye, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune ; n' imaginez donc pas que ce soit le genre de pièce qui m'y attire ! Est-ce qu'on y prend garde ? Eh non ! monsieur ; c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est de bon ton de trouver sublime. Pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serais fort embarrassée de vous dire le titre ; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un poète prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter....

(*Le Cercle.*)

RULHIÈRE

1735 — 1791

RULHIÈRE, homme du monde autant qu'écrivain, naquit à Bondy, près de Paris, et fut secrétaire du baron de Breteuil, qu'il accompagna dans son ambassade en Russie. C'est pendant ce voyage et d'autres qu'il fit ensuite, qu'il recueillit les matériaux de deux ouvrages considérables : l'*Histoire de la Révolution de Russie en 1762* et l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne*. Rulhière a écrit en véritable historien, qui sait coordonner habilement toutes les parties d'un vaste ensemble. Dans les meilleures parties, il approche de Thucydide, dont il retrace les formes heureuses; et, si l'ouvrage entier se soutenait à ce degré de vigueur, nous cherchons en vain quelle histoire il serait possible de lui comparer pour la beauté du plan, pour l'art de mettre en jeu les caractères, pour la chaleur et la grâce du style.

Rulhière était membre de l'Académie française.

Avènement de Catherine II.

Vers midi, les chefs du clergé russe, tous vieillards d'un aspect vénérable, tous avec de belles chevelures blanches, de longues barbes blanches, tous vêtus avec éclat et dignité, portant les ornements du sacre, la couronne, le globe impérial, les livres antiques, traversèrent, d'une marche tranquille et majestueuse, toute cette armée, à qui une impression de respect fit garder un moment de silence; et ils montèrent au palais pour sacrer l'impératrice, et cette vue imprimait dans tous les cœurs je ne sais quel mouvement qui semblait légitimer la violence et l'usurpation.

Aussitôt qu'elle fut sacrée, elle se revêtit de l'ancien uniforme des gardes, qu'elle emprunta d'un jeune officier de même taille qu'elle. Aux cérémonies imposantes de la religion succéda une toilette guerrière, où les charmes de la galanterie ajoutèrent encore aux plus vifs intérêts, où cette

femme, jeune et belle, prit, avec les grâces les plus séduisantes, de tous les seigneurs qui l'environnaient, un chapeau, une épée, et surtout le cordon du premier ordre de l'Empire. Dans cette nouvelle parure, elle monta à cheval à la porte de son palais, fit le tour de la place, s'annonça aux troupes comme allant elle-même être leur général ; et par son air riant et assuré, elle rendait à cette multitude la confiance qu'elle-même en recevait. L'impératrice rentra ensuite dans son palais, et dina près d'une fenêtre ouverte sur la place. En tenant son verre, elle parut saluer les troupes, qui répondirent par une longue acclamation.

BAILLY

1736 — 1793

BAILLY naquit à Paris ; Clairaut et Lacaille lui donnèrent des leçons de mathématiques. Son *Histoire de l'Astronomie ancienne* est un des plus beaux monuments de la science ; ses *Lettres sur l'Origine des Sciences*, son *Essai sur les Fables et leur Histoire*, et plusieurs autres publications, vinrent ajouter encore à sa réputation. Ces ouvrages, qui se distinguent d'ailleurs par le naturel, l'élégance et la correction du style, valurent à leur auteur son admission à l'Académie des Inscriptions et à l'Académie française. En 1789, Bailly fut élu membre des États-Généraux. Le premier, il présida l'Assemblée nationale, et c'est à lui qu'on doit la célèbre séance du Jeu de Paume. Le lendemain de la prise de la Bastille, il fut nommé par acclamation maire de Paris. Entre la famine et l'émeute, il eut de pénibles devoirs à remplir, et il s'en acquitta sans perdre sa popularité. Mais, après la fuite du roi, au milieu des divisions et des résistances qui se manifestèrent, un mouvement qui eut lieu au Champ-de-Mars contraignit de recourir à la force ; Bailly dut faire couler le sang et suscita contre lui des haines aveugles. Le 18 novembre 1791, il remit ses pouvoirs à Péthion et rentra dans la vie privée. Retiré d'abord à Nantes, il crut

trouver un asile plus sûr à Melun, auprès de son ami, le savant Laplace. Arrêté à son arrivée, il fut transféré à Paris, et son arrêt de mort fut bientôt prononcé. Le jour fatal, Bailly se leva de bonne heure et s'entretint longtemps avec son neveu. Midi venait de sonner : la porte s'ouvrit ; le bourreau parut, et Bailly le suivit. La pluie tombait froide sur la tête découverte du condamné ; au moment de monter sur l'échafaud, Bailly frissonnait. « Tu trembles, Bailly ! lui dit un spectateur de cette horrible scène. — Oui, répondit avec douceur la victime ; mais c'est de froid. » Telles furent les dernières paroles de cet homme vertueux.

Théorie de l'Aurore.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre ; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil : c'est dans ce phénomène coloré de la réfraction que les poètes ont vu la déesse du matin ; elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons du soleil nous parvenaient en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées, le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et des ténèbres épaisses prendraient tout à coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques moments de plus de la présence du soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière ; et la nature a établi des gradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance ; il s'échappe sans qu'on y songe, et la lumière se perd comme nos forces, comme la santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

1737 — 1814

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE naquit au Havre; sa famille prétendait descendre d'Eustache de Saint-Pierre. Il essaya de diverses carrières avant d'entrer à l'École des Ponts et chaussées, d'où il sortit avec le grade d'ingénieur. Il prit du service en Hollande, en Russie, en Pologne; à son retour, il fut envoyé, par le baron de Breteuil, comme ingénieur à l'Île-de-France, où il resta trois ans. Le récit de ce voyage, qu'il publia en 1773, commença sa réputation littéraire; ses *Études de la Nature* (1784) la grandirent singulièrement: l'originalité de cet ouvrage, qui laissait de côté les lois et les divisions de la science et refaisait la science par le sentiment; les raisonnements éloquentes par lesquels l'auteur prouvait la Providence; les tableaux enchanteurs où il peignait les beautés de la création, la poésie et la grâce des détails; un style simple et animé, qui rappelait la douceur harmonieuse de Fénelon et l'ingénieuse abondance de Plutarque, ne pouvaient manquer de donner à Bernardin une brillante réputation. Un succès plus grand encore était réservé à *Paul et Virginie*, admirable pastorale où l'auteur s'est mis au premier rang des peintres de la nature et de la passion. Cette églogue si touchante représente deux familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence et ces infortunes de l'âme dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet du poème. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue: ce sont deux beaux enfants dont on aperçoit le berceau et la tombe, deux fidèles esclaves et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien digne de leur vie: un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui survit à ce qu'il aime, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis sur les débris de leurs cabanes.

Bernardin de Saint-Pierre, qui avait salué avec assez d'en-

thousiasme l'aurore de la Révolution , publia alors (1789) les *Vœux d'un Solitaire*, dont le but était de concilier les idées nouvelles avec les anciennes : la plus noble indépendance s'allie, dans cette nouvelle publication, aux plus belles qualités du style. Les autres ouvrages de Bernardin sont : l'*Arcadie*, description de la république parfaite que rêvait l'auteur; la *Chaumière indienne*, le meilleur, le plus moral et le plus court des romans; les *Harmonies de la Nature*, qui, malgré l'ambition de science qu'elles annoncent, ne sont, comme les *Études*, autre chose qu'un hymne en l'honneur de la création; enfin, le *Café de Surate*, tableau d'une philosophie piquante et spirituelle.

Bernardin de Saint-Pierre fut nommé, en 1792, intendant du Jardin des Plantes, puis professeur de morale à l'École normale; il entra à l'Institut en 1795. Terminons en rappelant qu'il connut Jean-Jacques Rousseau et qu'il se lia intimement avec lui.

Bernardin se maria deux fois : d'abord avec la fille de Didot, qui fut l'éditeur de ses *Études de la Nature*; il eut de sa première femme deux enfants, qu'il nomma Paul et Virginie. Plus tard, et déjà très-âgé, il épousa une jeune fille noble et distinguée par l'esprit, qui devint, après sa mort, M^{me} Aimé Martin.

L'Étude de la Nature.

Les âmes aimantes cherchent partout un objet aimable qui ne puisse plus changer : elles croient le trouver dans un livre; mais je pense qu'il vaut mieux pour elles s'attacher à la nature qui, comme nous, change toujours. Le livre le plus sublime ne nous rappelle qu'un auteur mort, et la plus humble plante nous parle d'un auteur toujours vivant; d'ailleurs le meilleur ouvrage sorti de la main des hommes peut-il égaler jamais celui qui est sorti de la puissance de Dieu? L'art peut produire des milliers de Théocrites et de Virgiles, mais la nature seule crée des milliers de paysages nouveaux dans les deux mondes. L'art nous ramène en arrière dans un passé qui n'est plus : la nature marche avec nous en avant, et

nous porte vers un avenir qui vient à nous. Laissons-nous donc aller comme elle au cours du temps; cherchons nos jouissances dans les eaux, les prés, les bois, les cieus, et dans les révolutions que les saisons et les siècles y amènent. Ne portons point, dans notre vieillesse caduque, nos regards et nos regrets vers une jeunesse fugitive; mais avançons-nous avec joie, sous la protection de la Divinité, vers des jours qui doivent être éternels.

Spectacle d'une Forêt agitée par les vents.

Que de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, je me suis plu à voir les cimes majestueuses des arbres balancées par les vents! Le retroussis de leur feuillage fait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions: l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent: il a vécu dans un autre siècle. Cependant, ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominante; ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ces gazouillements des bois ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords: mon âme s'y abandonne, elle

se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos raisonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages!

LA HARPE

1739 — 1803

LA HARPE naquit à Paris, de parents pauvres. Orphelin à l'âge de neuf ans, il fut recueilli par des sœurs de charité, qui le gardèrent pendant six mois. Son intelligence précoce intéressa en sa faveur, et il fut admis, comme boursier, au collège d'Harcourt, où il fit de brillantes études. Lancé dans le monde littéraire, il y débuta heureusement, et ses succès au théâtre lui valurent l'amitié de Voltaire. La liste des tragédies de La Harpe n'est guère aujourd'hui qu'un nécrologe. Le principal fondement de sa réputation est son *Cours de Littérature*, résumé des leçons qu'il professa au Lycée, aujourd'hui l'Athénée. Il ne s'occupa point, comme a fait Marmontel, des principes généraux de la littérature; il examina comment ces principes avaient été appliqués dans la composition de tel ou tel ouvrage en particulier, et s'attacha surtout à reproduire les sentiments que faisait naître en lui l'examen des écrits soumis à son jugement. Personne n'a montré plus de verve que lui dans ce genre de littérature. Comme il était absolu dans ses opinions, qu'il les embrassait avec orgueil et s'y abandonnait

sans mesure; comme nul n'abonda jamais davantage dans son propre sens, son langage prenait une force et une fécondité extrême; souvent il a employé la plus vive éloquence pour dépeindre l'effet que produisaient sur son esprit les beautés et les défauts littéraires. Mais il résulte d'une pareille nature de talents des inconvénients que La Harpe n'a pu éviter. Il n'apporta aucune réserve ni aucune hésitation dans ses jugements, ne se doutant pas que parfois ils lui étaient dictés par des influences étrangères à la littérature. Ses amitiés, et plus souvent encore ses haines, furent les guides de sa critique. Le peu de flexibilité de son esprit nuisit aussi beaucoup à la finesse et à la profondeur de ses vues. Il ne sut jamais voir la littérature que d'après ses idées habituelles; prenant pour un type parfait les formes auxquelles il était habitué, il ne sentit pas les beautés qui n'entraient point dans ce système. Aussi apprécia-t-il d'une manière très-superficielle toute la littérature ancienne. On peut observer aussi que l'admiration de la Harpe s'attache trop souvent aux artifices de composition, aux calculs de l'art qu'il croit démêler dans les chefs-d'œuvre, pendant qu'il néglige de s'occuper du sentiment qui les a dictés, des circonstances qui ont influé sur l'auteur, du caractère de son talent, en un mot de tout ce qui est l'âme et le principe des œuvres de l'esprit. C'est au contraire dans ce dernier système qu'écrivent les nombreux critiques de nos jours, quelle que soit d'ailleurs leur opinion. Il en est peu qui aient montré autant d'éloquence que La Harpe, mais plusieurs font preuve d'une plus grande pénétration et d'une analyse plus subtile et plus profonde. — Vers la fin de sa vie, La Harpe se déclara l'un des plus ardents adversaires du parti philosophique, dont il avait jusqu'alors approuvé et suivi les doctrines.

Athalie.

Athalie est le dernier et le plus étonnant des chefs-d'œuvre de Racine. La conception la plus étendue et la plus riche, dans le sujet le plus simple, et qui paraissait le plus stérile; le mérite unique d'intéresser pendant cinq actes avec

un prêtre et un enfant, sans mettre en œuvre aucune des passions qui sont les ressorts ordinaires de l'art dramatique, sans amour, sans épisodes, sans confidens; la vérité des caractères, l'expression des mœurs empreinte dans chaque vers; la magnificence d'un spectacle auguste et religieux, qui montre la tragédie dans toute la dignité qui lui appartient; la sublimité d'un style également admirable dans un pontife qui parle le langage des prophètes, et dans un enfant qui parle celui de son âge; la beauté soutenue d'une versification où Racine a été au-dessus de lui-même; un dénouement en action, et qui présente un des plus grands tableaux qu'on ait jamais offerts sur la scène : voilà ce qui a placé *Athalie* au premier rang des productions du genre poétique; voilà ce qui a justifié Boileau, lorsque, seul contre l'opinion générale, et représentant la postérité, il disait à son ami découragé :

« *Athalie* est votre plus bel ouvrage. »

Quelle est la plus belle tragédie du théâtre français ?

On a disputé, et l'on disputera encore longtemps sur cette question interminable, et il y a de bonnes raisons pour que ceux-mêmes qui pourraient le mieux discuter cette question n'entreprennent pas de la décider. L'art dramatique est composé de tant de parties différentes, il est susceptible de produire des impressions si diverses, qu'il est à peu près impossible, ou qu'un même ouvrage réunisse tous les mérites, au même degré, ou qu'il plaise également à tous les hommes. Tout ce qu'on peut affirmer en connaissance de cause, c'est que telle pièce excelle par tel ou tel endroit; et si l'on s'en rapporte aux effets du théâtre, si souvent et si vivement manifestés depuis plus de cinquante ans, si l'on consulte l'opinion la plus générale dans toutes les classes des spectateurs, je ne crois pas trop hasarder en assurant que *Zaire* est la plus touchante de toutes les tragédies qui existent.

MERCIER

1740 — 1814

MERCIER s'essaya, sans succès, dans divers genres; sa réputation ne repose que sur un seul ouvrage, le *Tableau de Paris*. Malgré les justes critiques qu'a soulevées cette composition sans ordre et sans plan, que déparent des redites sans nombre et d'insupportables déclamations, ce n'en est pas moins l'œuvre d'un esprit profond et observateur, d'un critique spirituel et pénétrant, et d'un ingénieux peintre de mœurs. L'ouvrage restera comme un curieux monument des mœurs françaises à une époque qui précéda de bien près cette révolution que présentait Mercier, et qu'il semblait annoncer dans tous ses écrits comme le seul remède aux abus dont il fut l'adversaire énergique et intrépide.

Il fut nommé membre de l'Institut en 1795.

Nos grand'mères.

Nos grand'mères n'étaient pas si bien vêtues que nos femmes; mais elles apercevaient d'un coup d'œil tout ce qui pouvait intéresser le bien-être de la famille. Elles n'étaient pas aussi répandues, on ne les voyait pas incessamment hors de leur maison; contentes d'une royauté domestique, elles regardaient comme très-importantes toutes les parties de cette administration. Telle était la source de leurs plaisirs et le fondement de leur gloire; elles entretenaient le bon ordre et l'harmonie dans leurs empires, fixaient le bonheur dans leurs foyers, tandis que nos femmes vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçaient leurs facultés; l'économie soutenait les maisons les plus opulentes qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paraissait s'acquitter d'une tâche égale aux travaux de son mari, en embrassant cette infinité de soins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées

de bonne heure, concouraient à faire régner dans les maisons les charmes doux et paisibles de la vie privée; l'homme à marier ne craignait plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mère, devait perpétuer la race des femmes soigneuses et attentives.

Que nous sommes loin de ces devoirs si simples, si attachants! Une conduite réglée et uniforme ferait le tourment de nos femmes; il leur faut une dissipation perpétuelle, des liaisons à l'infini, tous les dehors de la représentation et de la vanité.

Les Domestiques d'autrefois et les Domestiques d'aujourd'hui.

Les domestiques d'autrefois faisaient partie de la famille; on les traitait moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyaient et devenaient sensibles et reconnaissants. Les maîtres étaient mieux servis, et pouvaient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchait à la fois d'être infortunés et vicieux, et, pour l'obéissance, on leur accordait en échange bienveillance et protection. Aujourd'hui, les domestiques passent de maison en maison, indifférents à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion; ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets qu'ils ont pu découvrir; ils sont espions, et, comme on les paye bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien; mais qu'on les méprise, ils le sentent, et sont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie était laborieuse, dure et frugale; mais on les comptait pour quelque chose, et le domestique mourait de vieillesse à côté de son maître.

DUPATY

1744 — 1788

DUPATY, président à mortier au parlement de Bordeaux, est célèbre par de beaux plaidoyers, par de beaux écrits, et surtout par de belles actions. Ses *Réflexions historiques sur les lois cri-*

minelles préparèrent la réforme de notre code criminel. Un *mémoire*, adressé à Louis XVI, fit éclater l'innocence de trois malheureux injustement condamnés à la roue, et leur sauva la vie. Un voyage que Dupaty fit au delà des Alpes lui fournit le sujet de ses *Lettres sur l'Italie*, qui eurent un brillant succès. Il y a de l'éclat, du mouvement, de l'originalité dans le style, mais elles ne sont pas exemptes de mauvais goût, et l'auteur y fait abus de l'esprit.

Dupaty mourut à Paris en 1788; il était né à La Rochelle, en 1744.

Le Capitole.

Cet endroit qui a dominé l'univers, où Jupiter avait son temple et Rome son sénat; d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues qui exerçaient encore sur l'univers une autorité souveraine : eh bien ! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes des peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le Capitole.

Saint-Pierre de Rome.

Ce monument est un des plus étendus que l'on connaisse; il sépare en deux le mont Vatican. Rien ne peut rendre le ravissement qui saisit l'âme lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois, lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme..... enfin, dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en

or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler, à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout, c'est le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange.

Il y a, dans l'Eglise de Saint-Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple! tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu,..... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur. Il est impossible d'avoir ici des sentiments médiocres et des pensées communes.

MAURY (ABBÉ)

1746—1817

Né à Vauréas, petite ville de l'ancien comtat Venaissin, l'abbé MAURY ne dut son élévation qu'à son mérite. Il était fils d'un de ces artisans qui, comme le dit Voltaire,

. Viennent de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure.

On dit même que cet artisan ne travaillait pas dans le neuf.

Après avoir terminé ses études, il vint à Paris, et obtint, en 1772, une mention de l'Académie française pour son *Éloge de Fénelon*. Il se distingua bientôt dans la chaire évangélique, et fut appelé à Versailles pour prêcher devant le roi. Le *Panegyrique de saint Louis* et celui de *saint Augustin* qu'il prononça, l'un devant l'Académie, l'autre devant l'Assemblée du clergé, achevèrent sa réputation comme orateur. En 1785, il remplaça à l'Académie Le Franc de Pompignan. En 1789, envoyé aux états généraux comme député du clergé, il lutta

avec succès contre Mirabeau. Improvisant toujours avec facilité, et souvent avec chaleur, ce défenseur de l'Église et de la royauté fit preuve de connaissances spéciales sur chaque matière soumise à la délibération de l'Assemblée, et se rendit surtout remarquable par sa présence d'esprit et ses vives reparties. Poursuivi un jour par la populace qui criait : *L'abbé Maury à la lanterne!* — *En verrez-vous plus clair?* répondit-il. Ce mot lui sauva la vie.

Après la clôture de l'Assemblée constitutionnelle, il se hâta de se soustraire aux orages politiques, et se rendit à Rome, où le pape Pie VI, qui l'estimait beaucoup, lui donna successivement l'évêché de Montefiascone, la barrette de cardinal; le comte de Provence (depuis Louis XVIII) le fit son ambassadeur auprès du Saint-Siège.

En 1804, il écrivit à Napoléon une lettre dans laquelle il lui exprimait son admiration et son dévouement; il put alors rentrer en France.

En 1810, l'empereur lui donna l'archevêché de Paris, qu'il occupa malgré la défense du pape; mais en 1814, repoussé par les Bourbons, dont il s'était détaché, il se rendit de nouveau à Rome, où il expia sa désobéissance au souverain pontife par quelques mois de captivité au château Saint-Ange. Relégué ensuite dans un couvent de lazaristes, il y mourut en 1817.

L'abbé Maury a laissé un ouvrage intitulé *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Tout y fait sentir à quel haut degré l'écrivain possède la matière qu'il traite et les orateurs célèbres qui furent ses modèles. Lui-même est toujours orateur. Impartial dans ses jugements, il loue le mérite du protestant Saurin; mais il blâme en lui l'intolérance, si blâmable en effet dans toutes les choses humaines. Le livre de l'abbé Maury est, d'un bout à l'autre, aussi intéressant que solide.

Des Métaphores.

J'aime, dit Montesquieu, que les mots aillent ainsi où va la pensée. Mais, pour énoncer une idée dans toute sa force, l'expression ordinaire ne suffit pas toujours, et alors la mé-

taphore devient le mot propre dans le style oratoire. Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à démêler, et qu'ils présentent une ressemblance frappante, comme *enflammé de colère*, *riantes prairies*, *moisson de gloire*, etc. L'art de saisir et de rapprocher heureusement ces analogies forme la figure oratoire qui donne du relief au discours, en montrant ainsi le mot propre dans le signe d'emprunt; *toute métaphore n'est, par conséquent, qu'une comparaison abrégée.*

Le langage métaphorique est très-familier aux enfants et aux hommes du peuple, quand ils sont dominés par une forte passion. Dumarsais a judicieusement observé qu'*on fait plus de tropes à la Halle que dans les académies.* Il est vrai que ces métaphores ne sont pas toujours heureuses. On ne saurait citer un exemple plus frappant de l'abus que l'on peut faire de l'élocution figurée, que cet affreux galimatias d'un écrivain : « Les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement. » Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression; mais il y faut, avant tout, de la vérité et du jugement.

MIRABEAU

1749—1791

MIRABEAU, le plus grand orateur de la Révolution française, était d'une ancienne famille italienne venue, au XIII^e siècle, de Florence à Marseille, et portant le nom de *Riquetti*. Il naquit au Bignon, propriété entre Sens et Nemours. Il eut une jeunesse orageuse, et vécut sans cesse sous le coup de lettres de cachet obtenues contre lui par son père, économiste distingué; il fut même enfermé pendant quarante-deux mois au donjon de Vincennes. Revenu de ses égarements, il commença, vers 1784, à s'occuper de politique, et fut chargé d'une mission en Prusse par M. de Calonne, ministre de Louis XVI. A son retour, rejeté

par la noblesse, il se fit élire à Aix député du Tiers-État. Il domina les États-Généraux de 1789 par la fougue et l'éloquence de ses nombreux discours qui lui valurent le surnom de Démosthène français. Outre ses *Discours*, Mirabeau a laissé un *Essai sur le despotisme*, ouvrage remarquable; des *Considérations sur les lettres de cachet*; son beau livre de la *Monarchie prussienne*, où il montre la vaste étendue de ses connaissances en politique, en administration, en finances; ses *Lettres à ses Commettants*, qui assurèrent au pays la liberté de la presse; ses *Lettres à Sophie*, écrites du donjon de Vincennes : ces lettres sont un des monuments les plus originaux de la vie et du talent de Mirabeau. Les restes de ce grand orateur furent ensevelis dans l'église Sainte-Geneviève, érigée en *Panthéon français* à cette occasion, et destinée désormais à la sépulture des grands hommes.

Discours de Mirabeau sur la mort de Franklin.

« Messieurs, Franklin est mort.... Il est retourné au sein de la [Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

« Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

« Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

« Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment un tribut de vénération pour l'un des pères de sa Constitution.

« Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute

la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

« Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin. »

RIVAROL

1754 — 1801

RIVAROL, l'un des plus brillants esprits qui signalèrent la fin du XVIII^e siècle, se prétendait issu d'une famille italienne, tandis que d'autres assurent qu'il était fils d'un aubergiste. Voici, à ce sujet, une anecdote assez piquante. Au commencement de la Révolution, dans une société où se trouvait M. de Créqui, Rivarol répétait avec une affectation marquée : « *Nous avons perdu tous nos droits, perdu notre fortune, etc.* » Sur quoi M. de Créqui répétait à son tour, en murmurant : « *Nous ? Nous?... — Eh bien !* s'écria Rivarol, *que trouvez-vous d'extraordinaire dans ce mot ?* — Alors M. de Créqui lui dit : « *C'est ce pluriel que je trouve singulier.* »

Avant d'avoir écrit une seule ligne, Rivarol était déjà célèbre dans les cercles de Paris par son esprit caustique, ses nombreux bons mots et l'art séduisant de causer et de raconter. Son premier ouvrage fut le *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné en 1784, par l'Académie de Berlin qui avait mis ce sujet au concours. C'est un panégyrique brillant et spirituel de la langue française, et des qualités qui lui ont conquis l'empire. Rivarol avait alors trente ans. La même année, il publia l'*Enfer du Dante*, traduction libre où il mit tout son esprit à la place du génie du poète italien, dont il reproduit souvent la sombre énergie.

Parmi les ouvrages légers de Rivarol, on cite le *Petit alma-*

nach des grands hommes vivants, avec cette épigraphe : *a Diis ignotis* (aux dieux inconnus) ; cet ouvrage est le type de l'esprit français léger et railleur.

Adversaire déclaré de la Révolution, Rivarol l'attaqua dans le *Journal politique* et dans les *Actes des Apôtres* ; l'émigration put seule sauver sa tête. Il mourut à Berlin en 1801, avant d'avoir pu obtenir l'autorisation de rentrer en France. Homme de plaisir et de loisir avant tout, il ne travailla de temps en temps que pour donner plus d'attrait aux naturelles saillies de sa chère paresse. Se lever après midi, se coucher après minuit, et du lever au coucher, tirer des feux d'artifice avec la poudre fulminante d'un esprit français allumé par la verve italienne : voilà ce que faisait cet écrivain spirituel que les gloires de passage et les fausses réputations faisaient sourire de dédain.

Il était né à Bagnols, en Languedoc, vers 1754.

Le Jugement, le Goût et l'Esprit de critique.

Le jugement se contente d'approuver et de condamner, mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité : ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. L'honneur est tendre et se blesse de peu : tel est le goût ; et, tandis que le jugement se mesure avec son objet, ou le pèse dans la balance, il ne faut au goût qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance. Je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt ! aussi les gens de goût sont-ils les hauts justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre ; il connaît ses délits contre le goût et les porte au tribunal du ridicule ; car le rire est souvent l'expression de sa colère, et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit qu'un homme a l'esprit de critique, lorsqu'il a reçu du ciel non-seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite des autres, une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et l'accable de son ennui.

ROLAND (MADAME)

1754 — 1793

Madame ROLAND était fille d'un graveur nommé Phlipon. Elle passa les vingt-cinq premières années de sa vie à lire, avec une profonde méditation, les principaux auteurs de l'antiquité et des temps modernes; les œuvres de Plutarque faisaient ses délices. La lecture de ce grave écrivain dut contribuer puissamment à lui donner cette fermeté d'âme, cette élévation de sentiments dont elle fit preuve plus tard. En 1780, elle accepta, malgré la disproportion d'âge, la main de Roland. Pendant le ministère de son mari, elle fut son guide et son conseil. Les Girondins venaient s'inspirer auprès de cette femme antique, qui fut entraînée dans la ruine de ce parti. Elle fut jetée en prison et condamnée à mort. Elle monta sur l'échafaud avec le plus grand courage; son mari y avait échappé par le suicide; M^{me} Roland avait une âme fortement trempée dans un corps pétri de grâces. Elle écrivait facilement, et même avec élégance, en anglais et en italien. La vanité ne conduisit jamais sa plume, car pas un seul de ses écrits ne fut livré à l'impression de son vivant. On a d'elle un *Voyage à Souci*, plein de détails spirituels et gracieux. Mais ces œuvres pâlissent devant ses admirables *Mémoires*, qui furent composés dans sa prison, et rédigés dans l'espace de deux mois, au milieu des inquiétudes, des tourments de toute nature, et en présence de l'échafaud! Son style est plein de vivacité, de chaleur et d'énergie; sa narration est entraînant de verve et d'intérêt; ses portraits sont saisissants de vérité et de coloris. Sans cette mort cruelle qui l'enleva dans toute la vigueur de l'âge et de l'esprit, jusqu'où ne se serait pas élevé le talent de cette femme supérieure, qui se sentait un génie suffisant pour écrire l'histoire de son siècle, et qui se jugeait elle-même aussi bien qu'elle jugeait les autres?

Mon éducation.

Je soupirais en pensant à Athènes ; je me promenais en esprit dans la Grèce libre, j'assistais aux jeux olympiques, et je me dépitais d'être Française. Frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les nombreux orages dont elles avaient été agitées ; j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savais pas que le Ciel me réservait pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent les victimes, et pour participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le Ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir ; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlements, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers ; je me procurais toutes les remontrances qu'ils avaient osé faire, et celles-là me plaisaient davantage dont les vérités étaient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendait toujours davantage : mon propre bonheur, et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de bonne heure : le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire, et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait ; les rapports de mon espèce avec la Divinité, si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention ; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

A ma fille.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore. Souviens-toi de ta mère. Ce peu de mots renferment tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être. Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions ; il n'y a que ces moyens de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort. Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée

à des épreuves semblables aux miennes ; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls, et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement. Sois digne de tes parents ; ils te laissent de grands exemples ; et, si tu sais en profiter, tu n'auras pas une existence inutile.

Adieu, mon enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait, et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je fais pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon cœur. Adieu, mon Eudora.

Sainte-Pélagie, 18 octobre 1793.

VOLNEY

1757 — 1820

VOLNEY naquit à Craon (Mayenne) où son père était avocat. A l'âge de deux ans, il perdit sa mère et fut abandonné aux mains d'une servante de campagne et d'une vieille parente, gâté par l'une, grondé par l'autre. Il était déjà ce qu'il devait être toute sa vie, d'une santé faible et délicate. A sept ans, il fut mis dans un petit collège à Ancenis, où il fut assez maltraité. Chagrin et méditatif par nature, il inspira de l'intérêt à un oncle maternel, la seule personne de sa famille qui vint quelquefois le voir. Cet oncle décida le père à mettre son fils au collège d'Angers où le jeune homme acheva brillamment ses études. Il vint à Paris vers 1776, y poussa fortement ses études de linguistique et d'histoire, débuta par un *Mémoire sur la chronologie d'Hérodote*, et brisa une lance avec Larcher. Dès ses débuts, il fut présenté dans la société du baron d'Holbach, où il connut Franklin, et fut admis dans le cercle littéraire de M^{me} Helvétius. En 1781, il fit un héritage qui lui permit de voyager ; il partit pour l'Egypte. Après une absence de quatre années, pendant lesquelles il s'enferma huit mois dans un couvent de cophtes,

pour y apprendre l'arabe, il publia le *Voyage en Egypte et en Syrie*, son premier titre de gloire. En 1788, il fit paraître un écrit de circonstance, *Considérations sur la guerre des Turcs*, dans lequel il parlait de ces peuples d'Orient en connaissance de cause. Sa renommée de voyageur et la confiance qu'inspiraient alors les hommes de lettres, le portèrent aux états généraux en 1789 : il y fut nommé par ses compatriotes de l'Anjou. Partisan des principes de la Révolution, il souleva le premier la discussion sur les biens du clergé, et fit rendre un décret en vertu duquel la France ne devait entreprendre aucune guerre pour l'agrandissement de son territoire. En 1791, il publia les *Ruines*, fruit de ses réflexions sur l'histoire des nations, et sur les effets du despotisme et de la superstition, tels qu'il les avait observés en Orient. Deux ans après, parut la *Loi naturelle*, un des meilleurs ouvrages de cet écrivain philosophe. Accusé de royalisme et emprisonné pendant la Terreur, il recouvra la liberté au 9 thermidor. En 1794, il fut nommé professeur d'histoire à l'Ecole Normale; cette école ayant été supprimée l'année suivante, il passa aux Etats-Unis, où il fut chaudement accueilli comme ami de Franklin. Nommé à son retour, membre de l'Institut, il s'associa au 18 brumaire, mais refusa de partager le consulat avec Bonaparte; il entra au sénat conservateur, dont devint vice-président. Ennemi du despotisme autant que des excès populaires, il s'opposa à la création de l'Empire, et signa l'acte de déchéance de Napoléon, en 1814.

Comme écrivain, Volney est un disciple des philosophes du XVIII^e siècle; il se plaît à attaquer les croyances religieuses.

Méditation sur les révolutions des Empires.

A la vue des ruines de la Syrie et de l'Egypte, je me rappelai les riches campagnes de la France, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'un et l'autre Inde; et, comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monuments, aux arts et à l'industrie de ses habitants, tout ce que l'Egypte et la Syrie purent jadis pos-

séder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne ; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de ma comparaison : Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées ? Qui sait si sur les rives mêmes de la Seine, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations, qui sait si un voyageur comme moi ne s'assoira pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur ?

A ces mots, mes yeux se remplirent de larmes, et je demeurai immobile, absorbé dans une mélancolie profonde.



XIX^e SIÈCLE

LACÉPÈDE

1756—1825

LACÉPÈDE, grâce à l'heureuse situation de fortune de ses parents, put se livrer de bonne heure à son goût pour l'étude des sciences et des arts. En 1776, il quitta Agen, sa ville natale, et vint à Paris où il publia plusieurs ouvrages, entre autres la *Poétique de la Musique*, ouvrage médiocre, et qui cependant eut un grand succès. L'appui de Daubenton et de Buffon lui valut la place de sous-démonstrateur au Jardin du roi. De 1788 à 1789, parut, comme suite aux *Œuvres* de Buffon, dont il était le disciple favori, l'*Histoire des Quadrupèdes ovipares et des Serpents*, ouvrage où l'on trouve un grand esprit de méthode, mais une classification fondée sur des caractères beaucoup trop superficiels et une multitude d'erreurs, inévitables, du reste, à une époque où tant de pays restaient inexplorés. Son *Histoire des Poissons* et son *Histoire naturelle des Cétacés* présentent les mêmes qualités et les mêmes défauts que les ouvrages précédents. Lacépède fut député à l'Assemblée législative, membre de l'Institut, sénateur, grand-chancelier de la Légion d'honneur, pair de France. C'était un homme très-labourieux, de vie et de mœurs simples; il était d'une indifférence parfaite en matières politiques. Il ne fut jamais riche, car il pratiquait largement la bienfaisance. — Son style est pompeux et brillanté,

Exhortation à l'étude des sciences naturelles.

L'étude des sciences naturelles a pour but le perfectionnement, pour jouissance une paix intérieure, un contentement secret et inexprimable, et pour récompense l'estime de son siècle et de la postérité. Comme elle embellit tous les objets avec lesquels elle s'allie ! A quel âge, à quel état, à quelle fortune ne convient-elle pas ? Elle enchante nos jeunes années, elle plaît à l'âge mûr, elle pare la vieillesse de fleurs, dissipant les chagrins, calmant les douleurs, écartant les ennuis, allégeant le fardeau du pouvoir, soulageant du souci des affaires pénibles, faisant oublier jusques à la misère, consolant du malheur d'une trop grande renommée ; quelle adversité ne diminue-t-elle pas ?

Jetez les yeux sur les hommes célèbres dont on nous a transmis les actions les plus secrètes. Quels ont été les plus heureux ? Ceux qui se sont livrés à la contemplation de la nature. J'en atteste Aristote, Linné, Buffon, Bonnet, et ce Bernard de Jussieu, dont la tendre sollicitude pour la conservation d'une plante nouvelle peignait si bien la paisible félicité ; et ce naturaliste que nous possédons encore parmi nous, et dont la vieillesse, si justement honorée, jouit, au milieu du calme d'une vie très-prolongée, heureuse et seraine, de la reconnaissance de ses contemporains et de l'affection de mes savants collègues. J'en atteste même les illustres victimes de leur passion sacrée : Pline, qui meurt au milieu du Vésuve ; tant de célèbres voyageurs qui expirent pour la science sur une terre étrangère ; ces infortunés compagnons de La Peyrouse, dont la mer a tout dévoré, excepté leurs droits sur la postérité. Et les sacrifices utiles, le dévouement généreux, le saint enthousiasme n'ont-ils pas aussi leur bonheur suprême ?

Non, après la vertu, rien ne peut nous conduire plus sûrement à la félicité que l'amour des sciences naturelles. Et vous qui m'écoutez, et qui, jeunes encore, formez notre plus jeune espérance ; vous, devant qui s'ouvre une carrière que vous pouvez illustrer par tant de travaux : ah ! lorsque vous aurez éprouvé cette vérité consolante que le bonheur est dans la vertu qui aime et dans la science qui éclaire, lorsqu'au milieu de l'éclat de la gloire, ou, dans l'obscurité d'une retraite paisible, vous jouirez du charme attaché à

l'étude de la nature, et que votre cœur vous retracera vos premières années, vos premiers efforts, vos premiers succès, mêlez quelquefois à ces pensées le souvenir de celui qui alors ne sera plus, mais qui, aujourd'hui, et de toutes les facultés de son âme et de son esprit, vous appelle aux plus heureuses destinées. (*Discours de clôture du cours d'Histoire naturelle*).

STAEL-HOLSTEIN (MADAME DE)

1766—1817

Née à Paris, M^{me} de STAEL, fille de Necker, ministre des finances sous Louis XVI, est une des plus illustres renommées de notre époque; le XIX^e siècle la considère comme le premier apôtre des nouvelles doctrines littéraires et philosophiques. Elle fut élevée par sa mère, femme froide et sévère, qui s'appliqua à comprimer cette nature riche et un peu exubérante, plutôt qu'à en diriger le développement. Le salon de M^{me} Necker, qui rassemblait Buffon, Thomas, Marmontel, Chamfort, Grimm, Raynal, fut la véritable école de l'enfant, dont le plus grand bonheur était d'écouter les discussions de ces hôtes distingués sur les plus hautes questions de littérature, d'histoire, de philosophie et de politique. Elle épousa, à l'âge de vingt ans, le baron de STAEL-HOLSTEIN, ambassadeur de Suède; et l'incompatibilité d'humeur des deux époux ne tarda pas à amener une séparation. M^{me} de Stael fut d'ailleurs froidement accueillie à la cour de France, où les négligences de sa toilette excitaient l'hilarité. Quand éclata la Révolution, elle fit des vœux pour le triomphe de sa cause; mais, admiratrice passionnée pour son père, elle sacrifia à ses affections privées son enthousiasme pour la liberté; elle vit avec douleur décroître et tomber la popularité de M. de Necker. D'ailleurs, ses théories politiques ne s'accordaient pas avec les désordres et les excès de la Révolution. Profondément affligée de la mort de Louis XVI, elle publia une admirable apologie de

Marie-Antoinette. Après le 9 thermidor, elle fit paraître plusieurs brochures politiques et joua un grand rôle dans les affaires de cette époque.

Son caractère enthousiaste devait la mettre au nombre des admirateurs de Napoléon; mais, comme il avait cruellement blessé sa vanité de femme, elle devint son ennemie : l'amour-propre offensé ne pardonne jamais. Il s'engagea donc entre eux une lutte dans laquelle tout l'avantage devait rester à M^{me} de Stael, quoique vaincue. Exilée de France, elle retrouva une patrie en Allemagne, au milieu des savants, des philosophes et des poètes de ce pays. C'est à cet exil que nous devons *Delphine* et *Corinne*, et son bel ouvrage : *De l'Allemagne*.

Delphine est un roman assez défectueux au point de vue de l'art, mais qui joint à une grande finesse d'observation morale une certaine verve pleine d'éloquence.

Corinne est une œuvre originale et touchante, qui tient du roman, du poème et du traité philosophique. On y retrouve ce caractère de son génie, d'exceller surtout dans la peinture du monde et du cœur humain, de sentir et d'exprimer la vie sociale mieux encore que le spectacle de la nature et des arts. L'alliance de l'imagination et du génie méditatif donne à cet ouvrage une originalité qui ne passera point.

Le livre *De l'Allemagne* est peut-être le chef-d'œuvre de M^{me} de Stael; c'est encore aujourd'hui le meilleur ouvrage qui ait été fait sur l'Allemagne littéraire.

Parmi les autres productions de M^{me} de Stael, on remarque ses *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* et un livre intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*.

Son style, qui réunit l'éloquence et la force, est en rapport avec l'énergie des pensées et avec l'enthousiasme qui les caractérise très-souvent.

M^{me} de Stael mourut à Paris, en 1817.

De la Contemplation de la Nature.

La contemplation de la nature accable la pensée; on se

sent des rapports avec elle; elle vient chercher notre âme et s'entretient avec nous. Les ténèbres nous épouvantent; le soleil, au contraire, est comme une émanation de la Divinité, comme le messager éclatant d'une prière exaucée; ses rayons descendent sur la terre, non-seulement pour guider les travaux de l'homme, mais pour exprimer de l'amour à la nature.

Les fleurs se retournent vers la lumière afin de l'accueillir; elles se referment pendant la nuit, et le matin et le soir semblent exhaler en parfums odoriférants leurs hymnes de louanges. Quand on élève ces fleurs dans l'obscurité, pâles, elles ne revêtent plus leurs couleurs accoutumées; mais quand on les rend au jour, le soleil réfléchit en elles ses rayons variés comme dans l'arc-en-ciel, et l'on dirait qu'il se mire avec orgueil dans la beauté dont il les a parées. Le sommeil des végétaux, pendant certaines heures et certaines saisons de l'année, est d'accord avec le mouvement de la terre : elle entraîne dans les régions qu'elle parcourt la moitié des plantes, des animaux et des hommes endormis. Les passagers de ce grand vaisseau qu'on appelle le monde se laissent bercer dans le cercle que décrit leur voyageuse demeure.

L'harmonie et la dissonance sont les premières lois de la nature. Ainsi, le ciel est un noble allié de l'océan; l'azur du firmament se fait voir dans les ondes, et les vagues se peignent dans les nues. Quelquefois, quand l'orage se prépare dans l'atmosphère, la mer frémit au loin, et l'on dirait qu'elle répond par le trouble de ses flots au mystérieux signal qu'elle a reçu de la tempête.

Non-seulement la nature se répète elle-même, mais elle semble vouloir proposer des modèles pour les ouvrages des hommes et leur donner ainsi un témoignage singulier de sa correspondance avec eux. Les beaux-arts ont leur type dans la nature; la symétrie des formes dans le règne végétal et dans le règne minéral a servi de modèle aux architectes, et le reflet des objets et des couleurs dans l'onde donne l'idée des illusions de la peinture; le vent dont le murmure se prolonge sous les feuilles tremblantes nous révèle la musique.

Souvent, à l'aspect d'une belle contrée, on est tenté de croire qu'elle a pour unique but d'exciter en nous des sentiments élevés et nobles. Je ne sais quel rapport existe entre les cieux et la fierté du cœur, entre les rayons de la lune

qui reposent sur la montagne et le calme de la conscience ; mais ces objets nous parlent un beau langage, et l'on peut s'abandonner au tressaillement qu'ils causent, l'âme s'en trouvera bien. Quand le soir, à l'extrémité du paysage, le ciel semble toucher de si près à la terre, l'imagination se figure, par delà l'horizon, un asile de l'espérance, une patrie de l'amour, et la nature semble répéter silencieusement que l'homme est immortel.

Les vraies causes finales de la nature, ce sont ses rapports physiques avec notre âme et avec notre sort immortel : les objets physiques eux-mêmes ont une destination qui ne se borne point à la courte existence de l'homme ici-bas ; ils sont là pour concourir au développement de nos pensées, à l'œuvre de notre vie morale. Les phénomènes de la nature ne doivent pas être compris seulement d'après les lois de la matière, quelque bien combinées qu'elles soient ; ils ont un sens philosophique et un but religieux, dont la contemplation la plus attendrie ne pourra jamais connaître toute l'étendue.

Pompéia.

A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés ; mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfin s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie, est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublée, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs

d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, mines sur mines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe ! Qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanium et à Pompéïa, et que l'on essaye de dérouler, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(*Corinne*).

MICHAUD

1767—1839

MICHAUD, né en Savoie, fit ses études au collège de Bourg, puis fut placé à Lyon comme commis de librairie. En 1791, il vint tenter fortune à Paris et écrivit, dans les journaux, en faveur de la monarchie : métier périlleux alors. Obligé

de prendre la fuite, il fut arrêté à Orléans et ramené à Paris. Il parvint à s'échapper et fut condamné à mort comme contumax; mais il ne fut pas recherché bien activement. Il passa quatre années en Suisse et même en France, dans le département de l'Ain, caché ou à peu près chez des parents ou des amis. Il revint à Paris, après le 18 brumaire, et se tourna vers le commerce de la librairie, s'occupant en même temps de littérature. En 1803, il publia le *Printemps d'un Proscrit*, poëme descriptif où l'on trouve quelques morceaux d'une versification facile et brillante. Mais son ouvrage capital est l'*Histoire des Croisades*. Au mérite de l'intérêt du sujet, de l'exactitude, de la couleur des vieux siècles, de l'impartialité des jugements, cette histoire joint celui d'un style pur, clair, soutenu et sans emphase; elle recommande honorablement le nom de son auteur à la postérité et est digne du succès qu'elle a obtenu.

Départ pour la première croisade.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars trainés par des bœufs ferrés; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lames, d'épées, de javelots, de massues de fer. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers; la débauche et les joies profanes se montraient au milieu de l'austérité, de la pénitence et de la piété. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fêtes

solennelles. D'un côté un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'évangile; on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient leurs enfants et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leurs affections, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes : ceux qui allaient chercher leur mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis par leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvant croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur voyage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient *si c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec

eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leurs faucons sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

CHATEAUBRIAND

1768—1848

CHATEAUBRIAND naquit à Saint-Malo d'une famille noble et ancienne. Après de brillantes études faites en Bretagne, il fut nommé sous-lieutenant au régiment de Navarre, séjourna à Paris et s'y lia avec les principaux écrivains de l'époque. Les progrès de la Révolution lui firent quitter la carrière des armes; en 1791, il s'embarqua pour l'Amérique avec le projet de découvrir par terre un passage aux Indes par le N.-O. Il parcourut pendant une année entière les solitudes et les forêts du Nouveau-Monde. Il revint en Europe en 1792, fit un court séjour à Paris, puis se rendit à l'armée de Condé. Blessé au siège de Thionville, il passa en Angleterre, où il vécut plusieurs années dans la misère. Il ne rentra en France qu'en 1800. Deux ans après son retour, il donna son *Génie du Christianisme*, ouvrage qui a pour but de prouver que, de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; qu'elle favorise le génie,

épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. La partie dogmatique et historique est faible; il en est de même de ce qui touche au mouvement des sciences, mais les autres parties sont traitées d'une manière supérieure. Le *Génie du Christianisme* seconda puissamment le rétablissement officiel du culte, et opéra une véritable révolution contre les doctrines du XVIII^e siècle. Le premier consul, voulant s'attacher l'auteur, le nomma secrétaire d'ambassade à Rome (1803). A la mort du duc d'Enghien, Chateaubriand donna sa démission et revint à la culture des lettres. En 1805, il publia son beau roman *René*, peinture vive et transparente de sa jeunesse agitée et rêveuse. L'année suivante, son goût pour les voyages se réveilla, il partit pour Jérusalem, visita en passant la Grèce et la Syrie, toucha au retour l'Égypte et Tunis et traversa l'Espagne. Nous devons à ce voyage deux ouvrages : les *Martyrs*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Les *Martyrs* (1809) sont la mise en œuvre des théories littéraires développées dans le *Génie du Christianisme*; l'auteur place dans un récit épique, en prose, le monde chrétien en face du paganisme, et montre la supériorité poétique du premier. Si plusieurs parties sont fatigantes à relire, il y a aussi des pages admirables qui seront toujours l'honneur de notre littérature et de notre langue au XIX^e siècle.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) est un modèle de narration vive et intéressante, où les impressions du voyageur et les souvenirs du savant se mêlent sans se confondre, nous promènent du présent au passé, mettent l'un sous les yeux, dans sa réalité, et illuminent l'autre de toute la magie des souvenirs. Le style, moins éclatant que dans les autres ouvrages, est peut-être plus irréprochable; il marque dans sa pureté et sa franchise la plus grande maturité du talent de l'auteur. Chateaubriand avait alors quarante-trois ans.

A la chute de Napoléon, il entra dans la carrière politique et fut successivement ambassadeur en Suède, ministre d'État, pair de France, ministre de France à Berlin, ambassadeur en Angleterre et ministre des affaires étrangères. Cependant la

faveur dont il jouit fut loin d'être constante, il fut à plusieurs reprises écarté des affaires. Après la révolution de juillet il alla s'enfermer dans une modeste retraite à Aunay, près de Sceaux, où il reprit ses travaux littéraires longtemps interrompus. C'est là qu'il mourut en 1848; il avait souhaité d'être inhumé dans un îlot de la rade de Saint-Malo, sa ville natale : son vœu fut accompli au milieu d'un immense concours des populations bretonnes et des admirateurs de son génie.

Outre les ouvrages que nous avons cités, nous devons encore à Chateaubriand : le *Voyage en Amérique*, *Atala*, *les Natchez*, *le Dernier Abencérage*, un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction en prose du *Paradis perdu*, de Milton, la *Vie de Rancé*, des *Études historiques*, une tragédie, *Moïse*, et des *Mémoires d'outre-tombe*. Apprécions brièvement les plus importantes de ces productions.

Le *Voyage en Amérique* renferme des détails qu'on lit toujours avec plaisir.

Atala parut en 1801. Pour sonder l'opinion publique, avant de lui livrer son *Génie du Christianisme*, l'auteur en avait détaché cet épisode, qui excita un sentiment presque universel d'admiration : après le déluge, qui avait tout submergé, *Atala* fut, comme on l'a dit, la colombe sortie de l'arche et rapportant le rameau d'olivier ; le christianisme, qu'on croyait mort, ressuscitait avec gloire.

Les Natchez sont une composition de jeunesse, composition moitié épopée, moitié roman, d'un sujet moins intéressant et d'un style moins pur que celui des *Martyrs*.

Le Dernier Abencérage est un charmant récit que lui avaient fourni, à son retour d'Orient, l'Espagne et son Alhambra ; c'est peut-être le plus parfait de ses ouvrages.

Les *Études historiques* sont une espèce de résumé ou d'esquisse d'histoire universelle dont la pensée-mère est le dogme chrétien opérant la transformation sociale et lui survivant. Malgré de belles parties, l'exécution est loin d'être parfaite.

Moïse, tragédie en vers, est une œuvre froide, une pâle imitation d'*Athalie*.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, l'âme manque ; on ne sait pas si l'auteur a jamais aimé quelque chose ou quelqu'un.

tant son âme se fait vide avec affectation!... Et pourtant, malgré l'affectation générale du style, qui répond à celle du caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, on retrouve à chaque instant des beautés de formes grandes, simples et fraîches.

Terminons cette notice, déjà trop longue, par une dernière remarque : la langue de Chateaubriand, coloriste incomparable, a quelque chose de magnifique, mais elle est souvent bizarre dans cette magnificence même, et, si elle s'éloigne de la sécheresse où était tombée la prose du XVIII^e siècle, il s'en faut bien qu'elle remonte à la belle simplicité du XVII^e.

Une belle Nuit dans les Déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon opposé, une brise embaumée, qu'elle amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaisait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque

d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Funérailles d'Atala.

Vers le soir, nous transportâmes ces précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère ; c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une feuille de magnolia fanée... Ses lèvres, comme un bouton de rose, cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène, le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

Le Chrétien mourant.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre, venez voir le fidèle mourant. Cet homme n'est plus l'homme du monde. Il n'appartient plus à son pays. Toutes

ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus de la grande ère de l'éternité.

Un prêtre, assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de l'âme, et la scène sublime que l'antiquité n'a présenté qu'une fois, dans le premier de ses philosophes mourant, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Enfin, le moment suprême est arrivé. Un sacrement a ouvert au juste les portes du monde ; un sacrement va les clore. La religion le balança dans le berceau de la vie ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle. Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler loin de ce monde, vers les régions où l'invite cette espérance à la vie future, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferme délicieusement à la lumière ; il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur !

CUVIER

1769—1832

Georges CUVIER naquit à Montbéliard. Après de brillantes études faites au collège de sa ville natale, puis à la savante université de Stuttgart, où il lisait passionnément les descriptions de Buffon, il accepta une place de précepteur en Normandie : la vue des falaises de la Manche et la proximité de l'Océan attirèrent sa pensée vers la géologie et vers l'étude des poissons. A l'âge de vingt-trois ans, il publia ses premiers mémoires sur des questions d'histoire naturelle. Appelé à Paris par l'abbé Tessier, savant agronome, il fut mis par lui en rapport avec

Parmentier, Jussieu, Geoffroy Saint-Hilaire et autres savants de l'époque, et ne tarda pas à se faire remarquer par ses cours et ses écrits. Ses *Leçons d'Anatomie comparée* au Muséum d'histoire naturelle, et surtout ses *Recherches sur les Ossements fossiles* lui donnèrent une immense célébrité. A l'aide de débris d'animaux dont les races sont disparues depuis le déluge, il a recomposé l'histoire de la création antédiluvienne. Cette brillante théorie fut saluée comme une révolution dans les sciences naturelles.

En 1816, il publia un autre ouvrage qui fit sensation, *le Règne animal distribué d'après son organisation* : il donne à la zoologie une classification naturelle, les animaux y sont distribués, d'après leur structure, en quatre grands embranchements : les vertébrés, les mollusques, les articulés et les zoophytes, se décomposant chacun en classes, ordres, familles, tribus, genres et espèces. Cette classification est aujourd'hui attaquée par les savants, qui reviennent à la classification de Linné. Les distinctions honorifiques s'accumulèrent sur la tête du savant illustre et heureux : Napoléon le nomma chancelier de l'Université en 1808; Louis XVIII le fit conseiller d'État; Louis-Philippe, pair de France. Il était à la fois secrétaire perpétuel de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. La précision et la clarté sont les qualités les plus brillantes de son style.

Révolutions du globe.

La surface du globe a été bouleversée par des révolutions et des catastrophes ; les traces de ces révolutions deviennent imposantes quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes de montagnes. La plupart de ces révolutions ont été subites, cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes, pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore, dans les pays du nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poi

et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Et d'un autre côté, cette gelée éternelle n'occupait pas auparavant les lieux où ils ont été saisis, car ils n'auraient pu vivre sous une pareille température. C'est donc le même instant qui a fait périr les animaux et qui a rendu glacial le pays qu'ils habitaient.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes : Les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges ; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé ; leurs races même ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

(*Recherches sur les Ossements fossiles.*)

COURIER

1773—1825

Paul-Louis COURIER, élevé par un père très-instruit, acquit une érudition précoce. De 1793 à 1809, il prit part, comme officier d'artillerie, à plusieurs campagnes en Allemagne et en Italie ; mais, plus jaloux de la gloire des lettres que de celle des armes, il ne parvint qu'au grade de chef d'escadron. Une traduction de *Daphnis et Chloé*, qu'il donna en 1810, avec le texte complet de Longus, le fit connaître de tout le monde savant ; mais ce fut seulement sous la *Restauration* qu'il se fit célèbre par ses pamphlets politiques, pleins d'esprit, de causticité, de hardiesse et d'originalité. « Comme publiciste, *Courier* appartient à l'école philosophique du XVIII^e siècle ; comme écrivain, c'est un atticiste, qui a poussé jusqu'à l'excès la pureté et la naïveté de la diction. Tout ce qui est sorti de sa plume est extrêmement travaillé ; ses *Lettres* même, très-agréables d'ailleurs, et dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, ont toutes ce caractère. »

Courier, né à Paris, fut assassiné en 1825 par son garde-chasse.

Dialogue entre un noble lieutenant de la garnison de Saumur et son sergent-major (1820).

« Prends ton briquet, Francisque, et allons assommer ce Benjamin Constant. — Allons, mon lieutenant. Mais qui est-ce Benjamin ? — C'est un coquin, un homme de la révolution. — Allons, mon lieutenant, courons vite l'assommer. C'est donc un de ces gens qui disent que tout allait mal du temps de mon grand-père ? — Oui. — Oh ! le mauvais homme ! et je gage qu'il dit que tout va mieux maintenant ? — Oui. — Oh ! le scélérat. Dites-moi, mon lieutenant : on va donc rétablir tout ce qui était jadis ? — Assurément, mon cher. — Et ce Benjamin ne veut pas ? — Non, le coquin ne veut pas. — Et il veut qu'on maintienne ce qui est à présent ? — Justement. — Quel maraud ! Dites-moi, mon lieutenant : ce bon temps-là, c'était le temps des coups de bâton pour les soldats ? — Que sais-je, moi ? — C'était le temps des coups de plat de sabre ? — Que veux-tu que je te dise ? ma foi, je n'y étais pas. — Je n'y étais pas non plus ; mais j'en ai ouï parler ; et, s'il vous plaît, il dit, ce monsieur Benjamin, que tout cela n'était pas bien ? — Oui, C'est un drôle qui n'aime que sa révolution ; il blâme généralement tout ce qui se faisait alors. — Alors, mon lieutenant, nous autres sergents, pouvions-nous devenir officiers ? — Non certes, dans ce temps-là. — Mais la révolution changea cela, je crois, nous fit des officiers, ôta les coups de bâton ? — Peut-être ; mais qu'importe ? — Et ce Benjamin-là, dites-vous, mon lieutenant, approuve la révolution, ne veut pas qu'on remette les choses comme elles étaient ? — Que de discours ; marchons. — Allez, mon lieutenant, allez en m'attendant. — Ah ! coquin, je te devine. Tu penses comme Benjamin ; tu aimes la révolution. — Je hais les coups de bâton. — Tu as tort, mon ami ; tu ne sais pas ce que c'est. Ils ne déshonorent point quand on les reçoit d'un chef ou bien d'un camarade. Que moi, ton lieutenant, je te donne la bastonnade, tu la donnes aux soldats en qualité de sergent ; aucun de nous, je t'assure, ne serait déshonoré. — Fort bien. Mais, mon lieutenant, qui vous la donnerait ?

— A moi ? personne, j'espère. Je suis gentilhomme. — Je suis homme. — Tu es un sot, mon cher. C'était comme cela jadis. Tout allait bien. L'ancien régime vaut mieux que la révolution. — Pour vous, mon lieutenant. — Puis, c'est la discipline des puissances étrangères : Anglais, Suisses, Allemands, Russes, Prussiens, Polonais, tous bâtonnent le soldat. Ce sont nos bons amis, nos fidèles alliés, il faut faire comme eux. Les cabinets se fâcheront, si nous voulons toujours vivre et nous gouverner à notre fantaisie. Martin bâton commande les troupes de la Sainte-Alliance. — Ma foi, mon lieutenant, je n'ai pas grande envie de servir sous ce général ; et puis, je vous l'avoue, j'aime l'avancement. Je voudrais devenir, s'il y avait moyen, maréchal. — Oui, j'entends maréchal-des-logis dans la cavalerie. — Non, ce n'est pas cela. — Quoi ? maréchal-ferrant ? — Non. — Propos séditieux. Tu te gâtes, Francisque. Qui diable te met donc ces idées dans la tête ? tu ne sais ce que tu dis. Tu rêves, mon ami ; ou bien tu n'entends pas la distinction des classes. Moi, noble, ton lieutenant, je suis de la haute classe. Toi, fils de mon fermier, tu es de la basse classe. Comprends-tu, maintenant ? Or, il faut que chacun demeure dans sa classe ; autrement, ce serait un désordre, une cohue : ce serait la révolution. — Pardon, mon lieutenant ; répondez-moi, je vous prie. Vous voulez, j'imagine, devenir capitaine ? — Oui. — Colonel ensuite ? — Assurément. — Et puis général ? — A mon tour. — Puis maréchal de France ? — Pourquoi non ? Je peux bien l'espérer comme un autre. — Et moi, je reste sergent ? — Quoi ! ce n'est pas assez pour un homme de ta sorte, né rustre, fils d'un rustre ? Souviens-toi donc, mon cher, que ton père est paysan. Tu voudrais me commander peut-être ? — Mon lieutenant, le maréchal duc de... qui nous passe en revue, est fils d'un paysan ? — On le dit. — Il vous commande. — Eh ! vraiment, c'est mal. Voilà le désordre qu'a produit la révolution. Mais on y remédiera, et bientôt, j'en suis sûr, mon oncle me l'a dit, on arrangera cela en dépit de Benjamin, qui sera pendu le premier, si nous ne l'assomons tout à l'heure. Viens, Francisque, mon ami, mon frère de lait, mon camarade ; viens, sabrons tous ces vilains avec leur Benjamin. Il n'y a point de danger ; tu sais bien qu'à Paris ils se sont laissé faire. — Allez, mon lieutenant, mon camarade, allez devant et m'attendez. — Francisque, écoute-moi. Si tu te conduis bien, que tu

sabres ces vilains quand je te le commanderai, si je suis content de toi, j'écrirai à mon père qu'il te fasse laquais, garde-chasse ou portier. — Allez, mon lieutenant. — Oh ! le mauvais sujet. Va, tu en mangeras, de la prison, je te le promets.

NODIER

1780—1844

Charles NODIER naquit à Besançon ; son père appartenait à la magistrature. En 1801, il vint à Paris et se fit connaître dans le monde des lettres ; mais une publication injurieuse, lancée contre le premier consul, lui valut un séjour de quelques mois à Sainto-Pélagie. Nodier retourna ensuite à Besançon et professa la littérature à Dôle. En 1815, il revint à Paris, fut attaché à la rédaction du journal des *Débats*, et nommé en 1824, bibliothécaire à l'Arsenal. On a de lui des romans dont les plus remarquables sont : *Stella*, *Trilby*, *la Fée aux miettes*, *Jean Shogar* ; des travaux historiques, entre autres le *Dernier banquet des Girondins* ; des *Poésies diverses*, des ouvrages de critique et de philologie : *Dictionnaire des Onomatopées*, *Examen critique de la langue française*, etc., et des *Souvenirs*. Nodier, doué d'une imagination riche mais capricieuse, d'une sensibilité poussée jusqu'à l'exaltation, d'une curiosité minutieuse et passionnée de savant, d'une rare finesse d'esprit, ne fut pas un grand écrivain ; il fut seulement un artiste de science et de style, un conteur charmant.

Il fut admis à l'Académie française en 1834, et eut pour successeur M. Prosper Mérimée.

Le Chien de Brisquet.

Monseigneur, — En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine, qui appartient à la chapelle de Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu, et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la Bichonne, parce que c'était peut-être une chienne.

Vous souvenez-vous du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions? C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotiné, tant que M. le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne laisser sortir la Bichonne qui ne demande qu'à trotter. » Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait et ressortait, et disait en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il est attardé!... » — Et puis elle sortait encore en criant : « Eh! Brisquet! » — Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas? — « Paix! » lui dit Brisquette. — « Ecoute, Biscotine, va jusque devant la butte, pour voir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent, et crie fort : Brisquet! Brisquet!... — Paix! la Bichonne! »

Les enfants allèrent, allèrent, — et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : « Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père ou les loups m'y mangeront. — Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. — « As-tu vu nos enfants ! lui dit Brisquette. — Nos enfants ? dit Brisquet, nos enfants ? Mon Dieu ! sont-ils sortis ? — Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang ; mais tu as pris par un autre chemin. » Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte. « Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin ! Biscotine ! » on ne lui répondait pas..... Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort ; mais il était trop tard pour Bichonne : elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura ; il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.*

(*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.*)

Les ruines de l'abbaye de Jumièges.

La destruction a ménagé jusqu'ici ce monument, parce qu'il sert comme un fanal diurne aux navires qui remontent la Seine; et cette considération a protégé jusqu'aux ailes du bâtiment, qui menacent de tout entraîner dans leur chute quand on osera les ébranler. Ainsi, ces vieilles tours, qui réveillaient de loin des idées solennelles et religieuses aux voyageurs, et du haut desquelles descendait de la presque île le signal de la prière, n'ont pas tout à fait oublié, même aujourd'hui, leur première destination. Pendant des siècles, elles ont indiqué aux fidèles la voie de la pénitence et du salut; pendant des siècles, elles conserveront, comme un emblème de leur ancien usage, le privilège d'indiquer la route aux navigateurs. Ainsi, toute détruite qu'est l'abbaye de Jumièges, l'existence du peu qui en reste sera encore un bienfait pour l'humanité, et il en est de même de cette foule de monuments d'où l'impiété a entrepris de chasser Dieu. Quand la rivière, déjà large et houleuse à cette hauteur, est repoussée par des marées violentes, élevée par les grandes eaux et tourmentée par les orages, il se recommande avec confiance aux saints de Jumièges, protecteurs familiers et accoutumés de son bateau, et il rêve sans inquiétude le plaisir du retour.

DE BARANTE

1782

M. DE BARANTE, né à Riom, a rempli de hautes fonctions politiques; il a été conseiller d'État, député, pair de France, ambassadeur, sans cesser d'être homme de lettres. Il a écrit de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous distinguons *la Littérature française pendant le dix-septième siècle* et *l'Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*.

Le premier de ces deux ouvrages est conçu dans l'esprit de

réaction politique et religieuse dont M. Chateaubriand avait donné le signal.

L'Histoire des ducs de Bourgogne n'est qu'une suite de récits extraits des chroniques contemporaines, sorte de pastiche où la couleur locale est le premier mérite, et qui reste bien loin des travaux de M. Guizot et de M. Mignet, historiens de l'école philosophique. M. de Barante appartient, lui, à l'école descriptive, *qui écrit pour raconter et non pour prouver, pour conclure.* « Cette école, comme le fait observer M. Demogeot, ne justifie pas même la prétention qu'elle affiche de rester en dehors de toute conclusion; il n'est pas donné à l'homme de s'abstenir de toute opinion sur les faits qu'il considère. L'historien descriptif fera passer à son insu son jugement personnel dans le choix des circonstances, et jusque dans les formes de son langage. S'il se trompe, ses erreurs seront d'autant plus dangereuses pour le lecteur qu'elles glisseront dans son esprit sans l'avertir de leur présence. »

L'Histoire des ducs de Bourgogne, dont la lecture est d'ailleurs si attrayante, ouvrit à son auteur les portes de l'Académie française (1828).

Démence de Charles VI.

On était alors au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait un jacque; le sien était en velours noir et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chapeau de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles que lui avait donné la reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval; l'un portait un de ces beaux casques d'acier, légers et polis, qu'on fabriquait alors à Montauban; l'autre tenait une lance dont le fer avait été donné au roi par le sire de la Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que partout ailleurs.

Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissa marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berri étaient à gauche, quelques pas

en avant, formant un autre groupe. Par derrière, les sires de Navarre, d'Albret, de Bar, d'Artois et beaucoup d'autres, formaient une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride : « Ne va pas plus loin, noble roi, s'écria-t-il d'une voix terrible ; retourne, tu es trahi ! » Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et frappant du bâton de leur lance sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le roi près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite ; sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée. Cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient plus éclatants et plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque, et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit, et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élançer en criant : « En avant sur ces traîtres ! ils veulent me livrer aux ennemis. » Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt cependant pour que quelques-uns ne fussent blessés. On dit même que plusieurs furent tués. Le duc d'Orléans se trouvait là tout auprès. Le roi courut sur lui l'épée levée, et allait le frapper. « Fuyez, mon neveu d'Orléans, s'écria le duc de Bourgogne qui était accouru ; monseigneur veut vous tuer. Ah ! quel malheur ! monseigneur est dans le délire ! Mon Dieu ! qu'on tâche de le prendre ! » Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissait courir çà et là, et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume de Martel, s'approcha par derrière et le prit à bras le corps. On l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval ; il fut couché doucement par terre, on lui défit son jacque. Son frère et ses oncles s'approchèrent ; ses yeux fixes ne reconnaissaient personne, il ne disait pas une parole.

« Il faut retourner au Mans, dirent les ducs de Berri et de Bourgogne; voilà le voyage de Bretagne fini. » On trouva sur le chemin une charrette à bœufs; on y plaça le roi de France en le liant, de peur que sa fureur ne le reprit, et on le ramena à la ville, sans mouvement et sans parole.

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

LAMENNAIS

1782—1854

LAMENNAIS naquit à Saint-Malo, d'une famille d'armateurs. Il eut une enfance difficile, une éducation étrange, personnelle, où les maîtres ne pouvaient rien, où l'intelligence solitaire faisait tout à elle seule. Ses humanités terminées, il ne voulut pas entrer dans le commerce et accepta une place de professeur de mathématiques au collège de sa ville natale. Après la mort de son père, il se retira à La Chesnaie, petite propriété près de Dinan, et s'y livra tout entier à l'étude. En 1816, il se fit ordonner prêtre à Rennes, et ne tarda pas à se révéler comme un génie du premier ordre, et comme un des apôtres les plus éloquents du catholicisme. Son premier ouvrage, *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1818) produisit une sensation universelle, et lui fit donner le glorieux surnom de *Bossuet moderne*; mais parurent ensuite d'autres ouvrages, les *Paroles d'un croyant*, le *Livre du peuple*, etc., où l'auteur, mêlant la politique à la religion, et brûlant ce qu'il avait adoré, s'exposa à de nombreuses luttes contre l'autorité civile et contre l'autorité ecclésiastique, qui le censura. Lamennais ne devait plus rentrer dans le giron de l'Eglise. En 1848, il siégea à l'Assemblée constituante, sur les bancs de la Montagne. Les événements politiques des années suivantes assombrirent la fin de ses jours. Il mourut dans les opinions de la seconde partie de sa vie. Selon son vœu, le plus simple des convois emporta sa dépouille mortelle au cimetière du Père-Lachaise.

On peut ranger Lamennais parmi les plus grands écrivains du XIX^e siècle. Dans son style biblique, « il brûle comme Rousseau, il tonne comme Bossuet, il éclaire comme Pascal. » (V. HUGO.) « Chercheur infatigable, âme ardente, tourmentée, inconséquente, il était préparé par l'excès même de ses premières convictions à toutes les contradictions et à tous les revirements. Nul n'a écrit de plus éloquents paroles contre et pour la Révolution, contre et pour le peuple, pour et contre l'Église. Il exagère le mal qu'il attaque, voit dans tout adversaire un ennemi, dans tout abus un crime. Cette intelligence audacieuse, cette imagination emportée, étaient renfermées dans une de ces enveloppes qui prédestinent à la misanthropie, dans un corps malingre et toujours souffrant. Sa vie privée fut d'ailleurs exemplaire; elle resta pure parmi le scandale de tout le reste. On pourrait prendre pour le juger ces mots qui sont de lui : « Nous n'avons à désavouer aucune de nos paroles en tant que sincères, mais nous nous sommes souvent trompé, et même gravement. » (MANUEL.)

Dieu.

Toute existence émane de l'Être suprême, éternel, infini; et la création, tout entière avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels enferme en soi des myriades de mondes; n'est que l'auréole de ce grand Être. Source féconde des réalités, tout sort de lui, tout y rentre; et tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance, et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit, et que sa justice rend à plusieurs d'entre elles, ou comme récompense ou comme châtiment, seul, immobile au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous les êtres, il est à lui-même son principe, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée, il le tire de lui-même, et conserver, pour lui, c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il

conçoit, et voilà l'univers. Il anime, si on peut le dire, quelques-unes de ses pensées; il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent de sa substance en se nourrissant de sa vérité, leur aliment nécessaire. Mais, lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la sève qui les vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : Il existe un Dieu. Les ténèbres fuient devant ce grand nom; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse, et l'homme, à qui toute vérité et son être même échappaient sans qu'il pût les retenir, renaît délicieusement à l'aspect de celui qui est, et par qui tout est.

La Famille.

La famille, permanente comme la société, en est l'élément primitif. Les relations qui la constituent, antérieures aux lois positives, dérivent directement de la nature même. Un être incapable de se reproduire est un être incomplet : la femme est donc le complément de l'homme. Ils s'appellent, se supposent l'un l'autre, ne forment en deux corps qu'une même unité, et les enfants qui procèdent d'eux ne sont en réalité qu'un prolongement, une continuation de leur être commun; ils revivent en eux, comme on le dit, et, par les générations successives, se perpétuent indéfiniment.

Ainsi, le mariage n'est point une institution arbitraire; il est l'union physique et morale d'un seul homme avec une seule femme, qui se complètent l'un l'autre en s'unissant. et toute atteinte portée au mariage, à son unité, à sa sainteté, est une violation des lois naturelles, une révolte insensée contre le Créateur, une source de désordres et de maux sans nombre.

Plus d'une fois on a vu se répandre dans le monde d'abjectes et licencieuses doctrines, destructrices du lien conjugal. Repoussez avec horreur et dégoût ces hideux enseignements de quelques esprits dépravés, qui voudraient ravaler l'homme au niveau de la brute, et même au-dessous de la brute, car en plusieurs espèces d'animaux on aperçoit déjà comme une faible ombre de ce que devient, en s'élevant, l'union sainte d'où dépend la perpétuité du genre humain.

Devoirs des Enfants envers leurs parents.

Enfants, apprenez quels sont vos devoirs envers vos parents? car vous ne serez heureux et bénis qu'en y restant fidèles.

Vous êtes à vos parents un grand objet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toute sorte, et ne faut-il pas qu'ils fatiguent sans cesse afin d'y subvenir? Le jour, ils travaillent pour vous; et la nuit encore, pendant que vous dormez, souvent ils veillent pour n'avoir pas, le lendemain, à vous répondre quand vous leur demandez du pain : « Attendez, il n'y en a pas. »

Si vous ne pouvez maintenant partager leur tâche, efforcez-vous au moins de la leur rendre moins rude par le soin que vous prendrez de leur complaire et de les aider selon votre âge, avec une tendresse toute filiale.

Vous manquez d'expérience et de raison; il est donc nécessaire que vous soyez guidés par leur raison et leur expérience, et ainsi, selon l'ordre naturel et la volonté de Dieu, vous devez leur obéir, prêter à leurs conseils, à leurs enseignements, une oreille docile. Les petits même des animaux n'écoutent-ils pas leur père et mère; et ne leur obéissent-ils pas à l'instant lorsqu'ils les appellent, ou les reprennent, ou les avertissent de ce qui leur nuirait? Faites par devoir ce qu'ils font par instinct.

Les hommes ont besoin les uns des autres.

La nature entière nous avertit de l'indispensable besoin que tous ont les uns des autres; le précepte divin du secours mutuel et du dévouement et de l'amour nous est à chaque instant rappelé par ce que nos yeux voient autour de nous. Lorsque le temps est venu pour elles d'aller chercher en d'autres climats la pâture que le Père céleste leur y a préparée, les hirondelles s'assemblent; puis, sans se séparer jamais, elles voguent, nautonniers aériens, vers les rivages où elles se reposeront dans la paix et dans l'abondance. Seule, que deviendrait chacune d'elles? Pas une seule n'échapperait aux périls de la route; réunies, elles résistent aux vents; l'aile débile ou fatiguée s'appuie sur une aile moins frêle. Pauvres douces petites créatures que le dernier printemps

vit éclore, les plus jeunes, abritées par leurs aînées, atteignent sous leur garde le terme du voyage, et, sur la terre lointaine où la Providence les a conduites par-dessus les mers, rêvent le nid natal et ses premières joies; ces joies mystérieuses, ineffables, que Dieu a mises pour tous les êtres à l'entrée de la vie.

GUIZOT

1787

M. Guizot est né à Nîmes, d'une honorable famille protestante. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud en 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues. Il vint, en 1805, faire son droit à Paris. En 1809, lorsqu'il n'était encore que simple homme de lettres, il publia son premier ouvrage : le *Nouveau Dictionnaire des Synonymes français*, intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière. Une édition annotée de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, de Gibbon, le fit bientôt connaître; et M. de Fontanes (1812) le nomma suppléant d'histoire à la Sorbonne, où le jeune professeur travailla à la régénération des études historiques en France.

A la chute de l'Empire, il servit avec zèle la cause royaliste. Ses relations avec Royer-Collard le portèrent au secrétariat général du ministère de la justice, qu'il quitta, lors de la disgrâce de Barbé-Marbois (1816), pour entrer au Conseil d'État. Rentré, en 1821, dans l'aire professorale, il fit paraître de nombreux ouvrages historiques, d'importantes *Collections de Mémoires*, relatifs à l'histoire de France et à la Révolution d'Angleterre; ses savantes leçons, dans la chaire de la Sorbonne, étaient écoutées avec recueillement par un public nombreux, sympathique et empressé. C'est le moment de sa plus grande popularité. Envoyé par l'opposition de Lisieux à la Chambre des députés, il y combattit vivement le ministère Polignac.

Après la révolution de 1830, M. Guizot fut successivement

ministre de l'intérieur, de l'instruction publique, ambassadeur en Angleterre et ministre des affaires étrangères. Il occupait encore ce poste, en 1848, lorsque éclata la Révolution : M. Guizot succomba sous l'impopularité, qu'il avait courageusement bravée. Rentré dans la vie privée, il consacra de nouveau à l'étude la plus grande partie de son temps ; et son dernier ouvrage, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, prouve que les années n'ont pas diminué son génie d'historien.

Nous ne pouvons pas nommer tous les ouvrages de M. Guizot ; il suffit de rappeler son *Histoire de la civilisation en Europe* et son *Histoire de la civilisation en France*, qui ont fait de lui le chef de l'école philosophique, genre d'histoire inconnu, avant lui, à la France. On retrouve dans tous ses écrits un reflet de sa rigidité de caractère, pour ainsi dire puritaine ; il ne sacrifie jamais aux agréments de la forme, et pourtant, par cette sobriété même de langage, par le ton magistral et ferme de ses raisonnements, par le soin qu'il met à resserrer sa pensée dans un nombre de mots sévèrement mesurés, il arrive à plaire, autant qu'à persuader, et justifie ainsi son dédain pour des ornements qu'il sait rendre inutiles.

M. Guizot est membre de l'Académie française.

Washington.

Washington fut convaincu que la cause de son pays était juste, et qu'à une cause si juste, dans un pays déjà si grand, le succès ne pouvait manquer. Pour conquérir l'indépendance par la guerre, il fallut neuf ans ; pour fonder le gouvernement par la politique, dix ans. Les obstacles, les revers, les inimitiés, les trahisons, les erreurs et les langueurs publiques, les dégoûts personnels abondèrent, ainsi qu'il arrive, sous les pas de Washington, dans cette longue carrière. Pas un moment, sa foi et son espérance ne furent ébranlées. Dans les plus mauvais jours, quand il avait à se défendre de sa propre tristesse, il disait : « Je ne puis pas ne pas espérer et croire que le bon sens du peuple prévaudra à la fin sur ses préjugés. . . . Je ne saurais penser que la Providence ait tant fait pour rien. . . . Le grand Souverain de l'univers nous a conduits trop longtemps et trop loin sur

la route du bonheur et de la gloire pour nous abandonner au milieu. Par notre folie et notre mauvaise conduite, nous pouvons de temps à autre nous égarer ; mais j'ai cette confiance qu'il reste en nous assez de bon sens et de veru pour que nous rentrions dans le droit chemin avant d'être entièrement perdus. »

La même énergie de conviction, la même fidélité à son propre jugement, qu'il portait dans l'appréciation générale des choses, l'accompagnaient dans la pratique des affaires. Esprit admirablement libre, plutôt à force de justesse que par la richesse et la flexibilité, il ne recevait ses idées de personne, ne les adoptait en vertu d'aucun préjugé, mais en toute occasion, les formait lui-même, par la vue simple ou l'étude attentive des faits, sans aucune entremise ni influence, toujours en rapport direct et personnel avec la réalité. Que l'occasion fût grande ou petite, les conséquences prochaines ou éloignées, Washington, convaincu, n'hésitait jamais à se porter en avant, sur la foi de sa conviction. On eût dit, à sa résolution nette et tranquille, que c'était pour lui une chose naturelle de décider des affaires et d'en répondre. Signe assuré d'un génie né pour gouverner ; puissance admirable quand elle s'unit à un désintéressement consciencieux.

Entre les grands hommes, s'il en est qui ont brillé d'un éclat plus éblouissant, nul n'a été soumis à une plus complète épreuve : dans la guerre et dans le gouvernement, résister, au nom de la liberté et au nom du pouvoir, au roi et au peuple ; commencer une révolution et la finir.

Berceau de la nation française.

C'est à la fin du x^e siècle qu'est placé le berceau de cet être unique et complexe à la fois qui est devenu la nation française. A cette époque, les situations sociales ont acquis quelque fixité ; des institutions, non pas les mêmes, mais partout analogues, les institutions féodales, ont prévalu, ou à peu près, sur le territoire. Deux langues commencent à se former ; la langue romane du Midi et la langue romane du Nord, différentes sans doute, cependant de même origine, de même caractère, et destinées à s'amalgamer un jour. Dans l'âme des hommes, dans leur existence morale, la diversité commence aussi à s'effacer. Le Germain est moins adonné à ses traditions, à ses habitudes germaniques ; il se

détache peu à peu de son passé, pour appartenir à sa situation présente. Il en arrive autant du Romain, il se souvient moins de l'ancien empire et de sa chute, et des sentiments qui en naissaient pour lui. Sur les vainqueurs et sur les vaincus, les faits nouveaux, actuels, qui leur sont communs, eurent chaque jour plus d'empire. En un mot, l'unité politique est à peu près nulle, la diversité réelle encore très-grande; cependant il y a au fond plus d'unité véritable, qu'il n'y en a eu depuis cinq siècles. On commence à entrevoir les éléments d'une nation; et la preuve, c'est que, depuis cette époque, la tendance de tous ces éléments sociaux à se rapprocher, à s'assimiler, à se former en grandes masses, c'est-à-dire la tendance vers l'unité nationale, et par là vers l'unité politique, devient le caractère dominant de l'histoire de la civilisation française, le fait général, constant, autour duquel tournera notre étude.

Le développement de ce fait, Messieurs, le triomphe de cette tendance a été la bonne fortune de la France. C'est par là surtout qu'elle a devancé les autres peuples du continent dans la carrière de la civilisation. Plus heureuse qu'eux, elle est arrivée plus tôt et plus complètement à l'unité morale et à l'unité politique, seul gage de la force et de la grandeur des nations.

(*Histoire de la civilisation en France.*)

BIBLIOTEKI
ANDRZEJA GAWROŃSKIEGO

LAMARTINE

1790—1869

p. 305

Alphonse DE LAMARTINE, né à Mâcon, fut élevé par une pieuse mère, sur les genoux de laquelle il lisait la Bible. Il acheva son éducation au collège de Belley; puis, après un court séjour à Paris et à Lyon, il fit un voyage en Italie. Revenu en France, il tourna son esprit incertain vers le théâtre, et Talma encouragea ses essais. Après un second voyage en Italie et quelques années de rêveries et de plaisirs, il publia (1820) ses premières *Méditations*, qui excitèrent un enthousiasme général et lui ouvrirent la carrière diplomatique. Attaché à la

légation de Florence, il épousa, dans cette ville, une jeune anglaise qui lui apporta une double dot : son admiration et ses richesses. Il devint successivement secrétaire d'ambassade à Naples et à Londres, puis chargé d'affaires en Toscane. En 1830, lorsque la Révolution éclata, il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en Grèce. Il donna sa démission. Deux ans plus tard, il équipa et arma un vaisseau à ses frais et partit avec sa femme pour un voyage en Orient, voyage dans lequel il eut la douleur de perdre sa fille unique, *Julia*. Il parcourut les côtes de la Grèce et de la Syrie et visita Jérusalem. Cette pittoresque excursion, effectuée avec une prodigalité tout orientale, qu'on lui a souvent reprochée, nous a valu les intéressants volumes du *Voyage en Orient*, pleins de descriptions d'une grande richesse, digne pendant de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Élu député pendant son absence, il ne parut à la tribune qu'en 1844. En 1847 parut son *Histoire des Girondins*, tout empreinte de sentiments républicains et propre à en inspirer ; la fantaisie tient trop de place dans cette histoire pour qu'on puisse la considérer comme une œuvre définitive sur la Révolution, mais on y trouve des pages pleines de souffle, des portraits faits de main de maître, quoique démesurément agrandis, une poésie étincelante jetée sur les plus sombres figures. L'effet produit par cet ouvrage sur la foule fut immense, et l'on put y sentir comme le frisson précurseur d'un orage. En 1848, il fut élu membre du gouvernement provisoire, qu'il couvrit de son immense popularité. Sa vie politique se termina au coup d'État du 2 décembre. Il revint à la culture des lettres et publia son *Cours familier de littérature*, dont tant d'entretiens ont conquis une juste popularité, malgré quelques défaillances. Lamartine passa tristement et presque oublié les dernières années de sa vie. Des pertes cruelles, surtout celle de sa femme, assombrirent son caractère. Il s'éteignit à Passy, le 1^{er} mars 1869, dans un élégant chalet, où il vivait très-retiré et très-morose, et que la ville de Paris avait mis à sa disposition sa vie durant.

Ainsi finit cette existence pleine de grandeurs, de défaillances et d'amertumes.

Depuis les *Girondins*, Lamartine avait publié, outre son *Cours familier de littérature*, de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Raphaël*, les *Confidences*, *Geneviève*, le *Tailleur de pierre de Saint-Point* et *Graziella*.

Raphaël est un livre écrit avec de prodigieux défauts, mais aussi avec des qualités rares.

Les *Confidences* sont un roman ; elles offrent de jolies pages, mais elles n'ont aucune suite, aucun ensemble, et elles n'ont pas assez de vérité pour inspirer confiance en ce qui est des faits ou même des sentiments. L'auteur s'y souvient, mais à peu près ; les portraits de ses amis sont forcés, exagérés.

Geneviève et le *Tailleur de pierre de Saint-Point* sont des livres où s'étaient complaisamment de vagues théories humanitaires ; mais il y a toujours de belles pages.

Graziella est, comme il le dit lui-même, une réminiscence de dix-huit ans, une première larme du cœur, pure et chaude dans le cœur, comme la goutte de rosée dans une fente de rocher, et qui a fini par couler sur une page.

Le Parthénon.

Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples, bâti par Ictinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias, — type unique et exclusif du beau dans les arts de l'architecture et de la sculpture, — espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par le peuple artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité, en blocs de marbre impérissables, et en sculptures qui vivront à jamais. Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée ; — ce monument écrase depuis des siècles l'admiration sans l'assouvir ; — quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, on sent que c'est le plus parfait poème écrit en pierre sur la face de la terre.

Une habitude de ma mère.

Quand nous avions diné, que les voisins qui venaient quelquefois en visite s'étaient retirés, et que l'ombre de la montagne, s'allongeant sur notre petit jardin, y versait déjà le crépuscule de la journée qui allait finir, ma mère se séparait un moment de nous. Elle nous l'issait, soit dans le petit salon, soit au coin du jardin, à distance d'elle. Elle prenait enfin son heure de repos et de méditation à elle seule. C'était le moment où elle se recueillait, avec toutes ses pensées rappelées à elle et tous ses sentiments extravasés de son cœur pendant le jour, dans le sein de Dieu, où elle aimait tant à se replonger. Nous connaissions, tout jeunes que nous étions, cette heure à part qui lui était réservée entre toutes les heures. Nous nous écartions tout naturellement de l'allée où elle se promenait, comme si nous eussions craint d'interrompre ou d'entendre les mystérieuses confidences d'elle à Dieu et de Dieu à elle ! C'était une petite allée de sable jaune tirant sur le rouge, bordée de fraisiers, entre des arbres fruitiers qui ne s'élevaient pas plus haut que sa tête. Un gros bouquet de noisetiers était au bout de l'allée d'un côté, un mur de l'autre. C'était le site le plus désert et le plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle et non dans l'horizon de la terre. Elle y marchait d'un pas rapide, mais très-régulier, comme quelqu'un qui pense fortement, qui va à un but certain et que l'enthousiasme soulève en marchant. Elle avait ordinairement la tête nue : ses beaux cheveux noirs à demi livrés au vent, son visage un peu plus grave que le reste du jour, tantôt légèrement incliné vers la terre, tantôt relevé vers le ciel, où ses regards semblaient chercher les premières étoiles qui commençaient à se détacher du bleu de la nuit dans le firmament. Ses bras étaient nus à partir du coude ; ses mains étaient tantôt jointes comme celles de quelqu'un qui prie, tantôt libres et cueillant par distraction quelques roses ou quelques mauves violettes, dont les hautes tiges croissaient au bord de l'allée. Quelquefois ses lèvres étaient entr'ouvertes et immobiles, quelquefois fermées et agitées d'un imperceptible mouvement, comme celles de quelqu'un qui parle en rêvant.

Elle parcourait ainsi pendant une demi-heure, plus ou

moins, selon la beauté de la soirée, la liberté de son temps ou l'abondance de l'inspiration intérieure, deux ou trois cents fois l'espace de l'allée. Que faisait-elle ainsi? Vous l'avez deviné. Elle vivait un moment en Dieu seul. Elle échappait à la terre. Elle se séparait volontairement de tout ce qui la touchait ici-bas, pour aller chercher dans une communication anticipée avec le Créateur, au sein même de la création, ce rafraîchissement céleste dont l'âme souffrante et aimante a besoin pour reprendre les forces de souffrir et d'aimer toujours davantage.

L'Ouvrier des champs et l'Ouvrier des villes.

La vie de l'ouvrier, de l'habitant pauvre de la campagne, est une vie humaine en comparaison de cette vie machinale de l'ouvrier des villes. Celui-là ne se dépayse ni de son sol, ni de son ciel, ni de sa maison, pour aller s'exiler entre quatre murs. L'ouvrier des champs grandit où il est né. Les sentiments et les habitudes de famille, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections innées, cruelles à rompre, lentes à reformer. Il n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme pour que l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, l'air dans sa poitrine. l'horizon vaste et libre devant ses regards, le spectacle irréféchi, mais perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras. Presque tous ces travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté de l'homme. L'homme n'y est point machine; il est homme : il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son exactitude, son habileté; il y est actif et assidu, mais il n'y est pas esclave. Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas. Il y devient robuste, il y reste sain; sans cesse aux prises avec les forces de la nature, il y exerce les siennes; il a la fierté et le courage de sa liberté, il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette forte discipline des travaux champêtres, le sabre

ou le fusil lui paraîtront légers après la charrue ou le pic ; il est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser. Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste virilise (1) ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine ; il ne craint et il n'envie personne. Placez à côté l'un de l'autre un ouvrier en soie de Lyon et un paysan de l'Auvergne ou des Alpes, du même âge, et comparez l'homme à l'homme : l'un vous rendra fier, l'autre vous rendra triste d'appartenir à la race humaine, qui a produit tant de faiblesse à côté de tant de majesté !

VILLEMMAIN

1791—1870

VILLEMMAIN (*Abel-François*), l'un des maîtres de la critique moderne, naquit à Paris. Il suivit les cours du Lycée Louis-le-Grand comme élève de la pension tenuc par l'helléniste Planche. Après de brillantes études, il fut nommé (1810) professeur suppléant de rhétorique au Lycée Charlemagne, et, peu de temps après, maître de conférences à l'École normale. Son *Éloge de Montaigne*, son *Discours sur les avantages et les inconvénients de la critique* et son *Éloge de Montesquieu* furent couronnés par l'Académie. En 1819, son *Histoire de Cromwell*, œuvre sérieuse, lui valut de grands éloges et de vives critiques. Dix ans d'enseignement à la Sorbonne (1816-1826) lui firent un nom dont le temps n'a pas terni l'éclat. A la mort de Fontanes (1821), il fut élu par l'Académie française, dont il devint le secrétaire perpétuel en 1833. Nous devons à M. Villemain une étude dramatique, intitulée : *Lascaris, ou les Grecs du xv^e siècle* (1825), qu'on a appelée un bon ouvrage et une bonne action ; un *Cours de littérature française*, comprenant le *Tableau de la littérature au moyen âge* et le *Tableau du xviii^e siècle* ; des *Mélanges*

(1) Néologisme.

historiques et littéraires; des Études de littérature ancienne et étrangère; des Études d'histoire moderne; un Choix d'Études sur la littérature contemporaine; un grand nombre de Discours, de Préfaces, etc.

M. Villemain fut un des membres de ce brillant triumvirat intellectuel (Villemain, Cousin, Guizot) qui rajeunit la Sorbonne. « Il se distinguait, dit M. Demogeot, dans ce triumvirat par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée; d'entendre un homme plein de savoir, qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent; enfin, de voir cette figure peu régulière se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. Les écrits de M. Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison, parée des ornements les plus délicats du style; cependant, on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons, sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence. »

Ajoutons que M. Villemain est le premier qui ait analysé les influences produites par le milieu social sur les écrivains, et par les écrivains sur la société qui les vit naître.

Éducation d'un chevalier.

L'éducation d'un chevalier commençait dès ses premières années. Quand un enfant avait le bonheur de naître fils d'un gentilhomme, et qu'il était vif, allègre, on le tirait à sept ans des mains des femmes; il n'avait rien autre à faire qu'à courir, à s'exercer au saut et à la lutte : bientôt il devenait *damoisel, varlet* ou *page*, qualités à peu près semblables, mais qui ont varié avec les temps. Il était dès lors éloigné de la maison paternelle et placé chez quelque haut baron

ou seigneur du voisinage. Il y servait le maître, ou souvent la dame du château, suivait sa haquenée, portait ses lettres; mais en même temps il faisait l'apprentissage de la chasse et de la guerre, lançait et rappelait le faucon, maniait la lance et l'épée, s'endurcissait à la fatigue et aux plus pénibles exercices. Puis on l'entretenait sans cesse de récits et d'exploits guerriers. La grande salle du château était une école où se réunissaient écuyers et chevaliers, où se formaient les jeunes pages.

Le jeune homme gagnait ainsi quatorze ou quinze ans, alors il était fait *écuyer*; il y avait plusieurs ordres d'écuyers : l'*écuyer de corps* ou d'*honnur*, c'était celui-là qui montait à cheval et marchait à la suite du seigneur ou de la dame; l'*écuyer tranchant*; l'*écuyer échanson* ou *panctier*; toutes formes de domesticité; mais d'après un usage venu des forêts de la Germanie, ou emprunté au Bas-Empire, certains officiers domestiques étaient nobles, devenaient des titres ou des grades d'honneur.

Le jeune homme que l'on faisait écuyer était présenté à l'autel, et là commençait l'*uniforme* des cérémonies religieuses. Car la chevalerie, c'était la réunion de deux choses qui occupaient le moyen âge, la religion et la guerre. Écuyer, il continuait à se former par la conversation et l'action, puis il devenait *archer* ou *homme d'armes*. Là surtout l'éducation militaire était appliquée dans toute sa rigueur, et faisait des prodiges supérieurs à toute la gymnastique des anciens. Lorsqu'au milieu de tous ces exercices le jeune homme avait atteint vingt et un ans, arrivait le moment de le faire *chevalier*.

Les veilles d'armes dans l'Église duraient plusieurs nuits. L'aspirant à la chevalerie était amené à l'autel par son père et sa mère, ou par ses parrains qui portaient des cierges. Le prêtre, après avoir célébré la messe, prenait sur l'autel même l'épée et le bannier, et en ceignait le jeune chevalier. Une foule de cérémonies symboliques avaient précédé; c'étaient le bain, le vêtement de lin blanc, la confession, souvent à haute voix, la communion, le serment, qui renfermait tous les sacrifices et toutes les vertus imposés au chevalier. Enfin, on amenait un cheval de bataille : le jeune homme bondissait de joie en le faisant vivement caracoler, et tout le monde reconnaissait en lui un bon chrétien et un excellent chevalier.

COUSIN

1792—1867

Victor Cousin, fils d'un horloger de Paris, fit de brillantes études au Lycée Charlemagne, puis il entra à l'École normale où l'enseignement de Laromiguière et de Royer-Collard décida de sa vocation philosophique. Il y devint répétiteur de grec, et bientôt après (1814) maître de conférences de philosophie. Appelé, à la fin de 1815, à suppléer M. Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne, il voua tous ses instants à la poursuite de la réforme philosophique commencée par son prédécesseur, et il mit son patrimoine à rechercher et à recueillir, pour la France, les vérités éparses dans toutes les grandes philosophies européennes. Ses leçons étaient improvisées et sans nul appareil, mais animées d'un souffle que la reproduction qui en a été donnée n'a pu conserver. « Son auditoire restreint, dit M. Sainte-Beuve, composé en grande partie d'élèves de l'École normale et de collégiens, écoutait avec enthousiasme ce jeune homme à l'œil ardent, à la parole inspirée, au geste quasi prophétique, s'abandonnant à d'éloquents sorties contre cette philosophie mesquine et dégradante qui prétend renfermer l'âme humaine dans le cercle étroit de la sensation; qui, pour se délivrer des faits intellectuels qui l'embarrassent, les mutile, les amoindrit ou les passe sous silence; qui peut bien faire sortir de son principe les conseils de la prudence, la morale de l'intérêt, mais qui n'en tirera jamais les règles du devoir, les croyances de l'homme de bien; car elle sape la vertu par les fondements et anéantit la conscience. Toutes ces jeunes intelligences aimaient à voir le jeune professeur pénétrer dans les abîmes de l'âme, au fond desquels il apercevait confusément les idées d'étendue, de temps, de substance, de cause, et découvrait ces notions sublimes, qui révèlent à un être passager et borné l'immensité, l'éternité, l'infini, et qui, sans lever entièrement le voile, lui laissent entrevoir de si grandes choses. » Dans un langage magnifique, il exaltait l'histoire de la philosophie plus

que la philosophie elle-même. Cette passion pour la méthode historique le conduisit à l'*éclectisme*, qui consiste à chercher, à dégager et à rapprocher les éléments dispersés de la vérité philosophique, en se montrant juste envers tous les systèmes sans être la dupe d'aucun d'eux. Cette doctrine fut l'objet des plus vives attaques; les leçons du hardi professeur furent même suspendues; mais, sous le ministère de Martignac (1828), elles furent reprises avec un succès immense, accru encore par les passions politiques qui s'agitaient alors.

Après la Révolution de 1830, M. Cousin devint conseiller d'État, plus tard pair de France, et, en 1840, ministre de l'instruction publique. L'Académie française l'avait admis, en 1830, parmi ses membres; l'Académie des sciences morales et politiques le compta parmi les siens en 1832. Nous avons de lui, — outre son *Cours de philosophie professé à la Sorbonne*, et de nombreux ouvrages de philosophie, — des *Études historiques sur les femmes et la société du XIX^e siècle*.

M. Cousin est un penseur profond, un écrivain plein de feu, d'éclat et de vivacité; il est une des gloires de notre siècle.

Alliance de la philosophie et des lettres.

Il y a d'étroits liens entre la philosophie et la littérature. Toutes deux travaillent sur le même fonds, la nature humaine : l'une la peint, l'autre essaye d'en rendre compte. Souvent elles ont échangé d'heureux services. Plus d'une fois les lettres ont prêté leur voix à la philosophie; elles ont accredité, répandu, popularisé la vérité parmi les hommes; et quelquefois aussi la philosophie reconnaissante a apporté à la littérature des beautés inconnues. N'est-ce pas au génie même de la métaphysique que les lettres antiques doivent ces pages inspirées, où la grâce d'Aristophane le dispute à la sublimité d'Orphée? C'est Aristote, c'est sa concision élégante qui a donné le modèle du style didactique. Et dans l'Europe moderne, celui qui a créé une seconde fois la géométrie et la philosophie, n'est-il pas aussi un des fondateurs de notre langue? Cherchez dans Rabelais et dans Montaigne cette précision sévère, cette dignité dans la simplicité, ce

caractère mâle et élevé que prend tour à tour la prose française dans le *Discours sur la méthode*. Quand on lit Descartes, on croit entendre le grand Corneille parlant en prose. Écartez Malebranche, n'est-ce pas Fénelon lui-même avec tout le charme et la mélodie de sa parole, et peut être avec plus de force? Sans doute Condillac ne s'offre point à l'imagination avec les attributs éminents de ses deux illustres devanciers; il n'a ni l'énergie du premier ni l'éclat du second; mais on ne peut lui refuser cette simplicité de bon goût, cette lucidité constante, cette finesse ingénieuse sans affectation, cette dignité tempérée qui sont aussi des qualités supérieures.

La Philosophie de l'histoire

L'histoire proprement dite, l'histoire par excellence, l'histoire digne de ce nom (*historia*, de *istamai*, savoir), la science de ce qui fut, ne se trouve que dans le rapport des faits aux idées. Le premier devoir de l'historien est donc de demander aux faits le rapport qu'ils soutiennent avec l'esprit de l'époque où ils ont fait leur apparition. Or, à quelles conditions se manifeste l'esprit d'une époque? A trois conditions. D'abord, il faut que l'esprit d'une époque, pour être visible, prenne possession de l'espace, s'y établisse, et occupe une portion quelconque, plus ou moins considérable de ce monde; il faut qu'il ait son lieu, son théâtre : c'est la condition même du drame de l'histoire. Mais, sur ce théâtre, il faut que quelqu'un paraisse pour jouer la pièce; ce quelqu'un, c'est l'humanité, c'est-à-dire les masses. Les masses sont le fond de l'humanité; c'est avec elles, en elles, et pour elles, que tout se fait; elles remplissent la scène de l'histoire, mais elles y figurent seulement; elles n'y ont qu'un rôle muet, et laissent, pour ainsi dire, le soin des gestes et des paroles à quelques individus éminents qui les représentent. En effet, les peuples ne paraissent pas dans l'histoire, leurs chefs seuls y paraissent. Et, par chefs, je n'entends pas ceux qui commandent en apparence, j'entends ceux qui commandent en réalité; ceux que les peuples suivent en tout genre, parce qu'ils ont foi en eux, et qu'ils les considèrent comme leurs interprètes et leurs organes, et parce qu'ils le sont en effet. Les lieux, les peuples, les grands hommes, voilà les trois choses par lesquelles l'esprit d'une

époque se manifeste nécessairement, et sans lesquelles il ne pourrait pas se manifester; ce sont donc là les trois points importants auxquels l'histoire doit s'attacher. Si tout exprime quelque idée, comme nous l'avons démontré, tout ce'a n'est qu'une manifestation quelconque d'idées cachées que la philosophie de l'histoire doit dégager et mettre en lumière.

THIERRY (AUGUSTIN)

1795—1836

Augustin THIERRY, né d'une famille pauvre, fit ses études au collège de Blois, sa ville natale. Il entra ensuite à l'École normale, et obtint une chaire de professeur en province; mais il ne tarda pas à quitter l'Université pour s'attacher à Saint-Simon, le créateur de la doctrine qui a pris son nom, et devint son disciple et son ami. En 1818, il se sépara de lui et travailla à la rédaction du *Censeur Européen* et du *Courrier Français*. Une polémique libérale, soutenue dans ce dernier journal contre les vieilles prétentions de la noblesse, le conduisit à de sérieuses recherches sur les origines de la France, et c'est alors que furent publiées (1820) les *Dix lettres sur l'Histoire de France*, qui annonçaient pour notre histoire nationale toute une révolution. Longtemps après parurent *Dix ans d'études historiques*, les *Récits des temps mérovingiens*, et l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Tous ces remarquables ouvrages eurent un succès immense et mérité, mais ils coûtèrent la vue à leur auteur. Il n'en continua pas moins ses études, grâce au dévouement et à la rare intelligence de sa femme, qui se constitua son secrétaire, et lui fit toutes les recherches et toutes les lectures dont il pouvait avoir besoin : l'histoire a maintenant son Homère.

Augustin THIERRY fut nommé, en 1830, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et l'Académie lui adjugea le prix Monthyon dont il jouit jusqu'à sa mort.

Augustin THIERRY est l'homme de France qui a le plus con-

tribué, après M. Guizot, au progrès des études historiques; sans fonder en lui l'école philosophique et l'école descriptive, il les suit alternativement et presque avec un égal bonheur; son style est coloré, pittoresque, vif, ferme, mais jamais cherché, jamais emphatique ni déclamatoire.

Défauts de l'ancienne école historique; ce que doit faire la nouvelle.

Jusqu'ici, les historiens des peuples modernes, en racontant les grands événements, ont transporté les idées, les mœurs et l'état politique de leur temps dans les temps passés. Les chroniqueurs de l'époque féodale ont placé les barons et la pairie de Philippe-Auguste dans la cour de Charlemagne, et ils ont confondu le gouvernement brutal et l'état violent de la conquête avec le régime plus régulier et les usages plus fixes de l'établissement féodal. Les historiens de l'ère monarchique, qui se sont exclusivement rendus les historiens du prince, ont eu des idées plus singulières et plus étroites encore. Ils ont modelé la royauté monarchique des premiers conquérants de l'empire romain et de la royauté féodale du XII^e siècle sur les vastes et puissantes royautés du XVII^e siècle. Vivant dans un temps où il n'y avait qu'un seul prince et qu'une seule cour, ils ont commodément attribué cet ordre de choses aux époques précédentes. Pour ce qui concerne l'histoire de France, les diverses invasions des Gauls, les nombreuses populations différentes d'origine et de mœurs, placées sur leur territoire, la division du sol en plusieurs pays parce qu'il y a eu plusieurs peuples, enfin la réunion lente, opérée pendant six cents ans, de tous ces pays sous le même sceptre, sont des faits entièrement négligés par eux. Les historiens formés par le XVIII^e siècle ont été également trop préoccupés de la philosophie de leur temps. Témoins des progrès de la classe moyenne, et organes de ses besoins contre la législation et les croyances du moyen âge, ils n'ont point envisagé de sang-froid, ni décrit avec exactitude les temps anciens où cette classe jouissait à peine de l'existence civile. Ils ont traité les faits avec le dédain du droit et de la raison; ce qui est très-bon pour opérer une révolution dans les esprits et dans

l'État, mais l'est beaucoup moins pour écrire l'histoire. Du reste, il ne faut pas que cela surprenne : on ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, dépasser l'horizon de son siècle, et chaque nouvelle époque donne à l'histoire de nouveaux points de vue et une forme particulière.

Aujourd'hui, il n'est plus permis de faire l'histoire au profit d'une seule idée, et notre siècle ne le veut point, il demande qu'on lui apprenne tout, qu'on lui retrace et qu'on lui explique l'existence des nations aux diverses époques, et qu'on donne à chaque siècle passé sa véritable place, sa couleur et sa signification.

MIGNET

1796

Né à Aix, en Provence, il y commença ses études qu'il alla terminer, comme boursier, au collège d'Avignon; puis il revint (1815) faire son droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il se rencontra avec M. Thiers, et de cette époque date leur longue et étroite amitié. M. Mignet suivit d'abord la carrière du barreau, mais il la quitta bientôt pour la littérature. Il avait déjà obtenu plusieurs couronnes académiques, et s'était fait un nom dans le journalisme, quand, en 1824, parut son *Histoire de la Révolution française de 1789 à 1814*, tableau rapide et animé, résumé brillant, où les faits condensés avec art servent à mettre en relief les conclusions philosophiques. Nous devons encore au même écrivain, entre autres ouvrages, une *Histoire de Marie Stuart* : appuyée sur des preuves irréfragables, cette histoire porte un coup fatal à la réputation de Marie Stuart; on plaint toujours les infortunes de cette reine, mais on ne croit plus à sa vertu.

M. Mignet est un des écrivains les plus honorables et les plus justement honorés de notre époque. Appelé à de très-hautes fonctions politiques, il les a remplies avec plus de conscience que d'éclat; content d'être utile, il n'a jamais recherché la

popularité; savant modeste, il a voué sa vie au culte des lettres, et n'a voulu devoir qu'à sa plume sa fortune et sa renommée. Son style a de la variété, de la vivacité et de l'éclat, et sa phrase académique excelle à présenter dans un ensemble bien préparé les hommes et les choses.

M. Mignet est membre de l'Académie française depuis 1836, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales depuis 1839.

Napoléon I^{er}.

Le génie entreprenant et organisateur de Napoléon, sa puissance de vie et de volonté, son amour de la gloire et l'immense force disponible que la révolution avait mise entre ses mains ont fait de lui le plus surprenant des capitaines et le plus gigantesque des dominateurs. Ce qui rendrait la destinée d'un autre extraordinaire compte à peine dans la sienne. Sorti de l'obscurité, porté au rang suprême, de simple officier d'artillerie devenu le chef de la plus grande des nations, il a osé concevoir la monarchie universelle, et l'a réalisée un moment. Après avoir obtenu l'empire par ses victoires, il a voulu soumettre l'Europe au moyen de la France, réduire l'Angleterre au moyen de l'Europe, en dominant l'une par son système militaire, en domptant l'autre par son blocus continental. Ce dessein lui a réussi pendant quelques années; et de Lisbonne à Moscou il a assujéti les peuples et les potentats à son mot d'ordre de général et au vaste séquestre qu'il avait prescrit. Mais en exerçant pour son propre compte la puissance qu'il avait reçue, en attaquant la liberté du peuple par ses institutions despotiques, l'indépendance des États par la guerre, il a mécontenté et les opinions et les intérêts du genre humain; il a excité d'universelles inimitiés; la nation s'est retirée de lui; et, après avoir été longtemps victorieux, après avoir planté ses étendards sur toutes les capitales; après avoir, pendant dix années, augmenté son pouvoir et gagné un royaume à chaque bataille, un seul revers a réuni le monde contre lui, et il a succombé en prouvant combien de nos jours le despotisme est impossible à maintenir.

THIERS

1797

Louis-Adolphe THIERS, de la famille des deux Chénier, par sa mère, fit, comme boursier, de solides et brillantes études au collège de Marseille, sa ville natale; puis il alla faire son droit à Aix, où il se lia avec M. Mignet d'une amitié ins'parable. Après avoir débuté au barreau sans beaucoup de succès, il vint, à peu près en même temps que son ami, chercher fortune à Paris (1821). Pauvre et sans protecteurs, relégué au fond du passage Montesquieu, dans une petite chambre au quatrième étage, il travailla nuit et jour à se frayer une voie. Ses efforts furent couronnés de succès : le *Constitutionnel*, journal libéral, ouvrit ses colonnes au jeune écrivain, dont les articles de critique politique, artistique ou littéraire, ne tardèrent pas à être remarqués. Quelques brochures ajoutèrent à sa réputation que grandit tout à coup l'*Histoire de la Révolution*, dont le premier volume parut en 1822. Cette publication excita les sympathies de tout ce qui était jeune et libéral. Peu de livres ont exercé plus d'influence sur les contemporains. La critique reproche cependant à l'auteur une sorte de fatalisme historique qui fait de lui tout à coup l'homme du parti le plus fort et l'apologiste de quiconque triomphe; elle lui reproche aussi un certain laisser-aller dans le langage peu d'accord parfois avec la dignité de l'histoire. Quinze ans environ s'écoulèrent entre la publication de l'*Histoire de la Révolution* et celle du commencement de son second ouvrage, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il avait employé deux de ces années à voyager en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, pour explorer les champs de bataille et puiser dans les chancelleries des documents certains. Il fut bien récompensé des fatigues que lui causèrent ces voyages : son œuvre, pensée et écrite avec une haute modération, une impartialité calme et une noble liberté d'esprit, fut accueillie avec un immense applaudissement. Le style en est simple, net, limpide, mais on y

trouve parfois des longueurs dues sans doute à la multitude de matériaux que l'auteur a rassemblés. *L'Histoire de la Révolution et l'Histoire du Consulat et de l'Empire* sont deux beaux monuments élevés à la gloire de la France.

M. Thiers a été successivement député, ministre, président de la République actuelle. Pendant une belle et longue carrière, il a prononcé à la tribune des discours remarquables par la netteté et la force du raisonnement.

Il est membre de l'Académie française depuis 1833.

Episode du Passage du mont Saint-Bernard

Napoléon se mit en marche pour traverser le col, le 20 mai 1800, avant le jour. L'aide de camp Duroc et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs; entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalle, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition. Ce montagnard vient de

mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice de conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière, de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté; elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

L'Homme est fait pour la Société.

L'homme n'a été découvert nulle part dans l'isolement, même parmi les sauvages les plus grossiers, les plus stupides de l'Amérique et de l'Océanie. De même que parmi les animaux il y en a qui, gouvernés par l'instinct, vivent en troupes, tels que les herbivores qui paissent en commun, tandis que les carnivores vivent isolés pour chasser sans rivaux; de même l'homme a toujours été aperçu en société. L'instinct, la première, la plus ancienne des lois, le rapproche de son semblable, et le constitue un animal sociable. Que ferait-il, s'il en était autrement, de ce regard intelligent par lequel il interroge et répond avant de savoir parler? Que ferait-il de cet esprit qui conçoit, qui généralise et qualifie les choses, de cette voix qui les désigne par des sons, de cette parole enfin, de cet instrument de la pensée, lien et charme de la société? Un être si noblement organisé, ayant le besoin et le moyen de communiquer avec ses semblables, ne pouvait être fait pour l'isolement. Ces tristes habitants de l'Océanie, les plus semblables aux singes, que la création nous présente consacrés à la pêche, la moins instructive de toutes les manières d'être pour l'homme, ont été trouvés rapprochés les uns des autres, vivant en commun, et communiquant entre eux par des sons rauques et sauvages.

Toujours encore on a trouvé l'homme ayant sa demeure, sa femme, ses enfants, formant de premières agglomérations qu'on appelle familles, lesquelles, juxtaposées les unes aux autres, forment des rassemblements ou peuplades, qui, par un instinct naturel, se défendent en commun, comme

elles vivent en commun. L'homme attaqué, au lieu de fuir, se jette sur les armes plus ou moins perfectionnées qu'il a imaginées, se serre à son voisin, fait tête à l'ennemi, résiste où cède tour à tour, suivant la direction qu'il reçoit du plus adroit, du plus hardi des membres de la peuplade.

MICHELET

1798 — 1874

MICHELET, né à Paris, fit de brillantes études au collège Charlemagne, où il eut la chance de rencontrer des maîtres tels que MM. Villemain et Leclerc, qui lui prodiguèrent, avec les encouragements, les leçons et les conseils. Un remarquable concours d'agrégation lui valut une chaire d'histoire au collège Rollin. En 1826, parut son premier ouvrage, les *Tableaux synchroniques de l'Histoire moderne*, et le jeune écrivain fut nommé maître de conférences à l'École normale. Il se maria quelque temps après.

Après la Révolution de 1830, il fut nommé chef de la section historique aux archives du royaume, puis suppléant de M. Guizot à la Sorbonne. En 1838, il succéda à M. Daunou au collège de France, et fut élu membre de l'Académie des sciences morales. Il avait alors publié plusieurs ouvrages importants : une *traduction* de l'Italien Vico, qui lui aida à comprendre le génie des civilisations antiques et en particulier celui de la vieille Rome; une *Introduction à l'Histoire universelle* et un *Précis de l'Histoire moderne*, un de ces livres classiques que l'on aime toujours à relire.

La chaire de M. Michelet au collège de France devint bientôt une tribune, dans laquelle, soutenu par les sympathies de la jeunesse, il commença en faveur de l'idée démocratique et surtout contre la société de Jésus, cette vive et brillante croisade qui déclencha contre lui de si violentes haines. Ceux qui ont entendu Michelet n'oublieront jamais cette

jeune, spirituelle et grave figure sous des cheveux blanchis avant l'âge, ces grands et beaux yeux noirs qui dardaient l'intelligence, cette voix profonde et mélodieuse qui s'échappait d'une bouche aux lèvres tour à tour dédaigneuses et pleines de bonhomie, cette parole lente et grave, entrecoupée de silences qui tout à coup passait des plus petits et des plus vulgaires détails de la vie aux considérations les plus élevées de la philosophie. Parfois le trait partait acéré comme une flèche, vibrait dans l'air, et atteignait en plein cœur les idées et les hommes accusés et cités par l'éloquent professeur au tribunal de l'histoire. A cette époque de la vie de Michelet se rapporte la publication de trois ouvrages, *les Jésuites*, en collaboration avec M. Quinet; *le Prêtre, la Femme et la Famille*; *le Peuple*. L'ardente propagande démocratique qu'il continua au collège de France amena le gouvernement à fermer son cours (1851).

A la suite du 2 décembre, M. Michelet quitta sa place aux archives pour refus de serment. Il vécut dans la retraite et chercha dans la nature et la liberté la consolation des amertumes de la vie. Là, sous l'influence ou sous le charme de la seconde femme qu'il avait appelé à partager son existence, il publia plusieurs ouvrages où l'on croit sentir une active mais discrète collaboration; citons trois de ces ouvrages qui sont dans toutes les mains, *l'Oiseau, l'Insecte et la Mer*.

Outre les ouvrages que nous avons indiqués, nous devons encore à M. Michelet une grande *Histoire de France* et une *Histoire de la Révolution française*.

Comme historien, M. Michelet appartient, pour la pensée, à l'école philosophique et idéaliste; à ses yeux, l'individu n'est rien, les multitudes sont tout. Pour la forme, il ne relève que de lui-même; il est le fondateur et le premier peintre de l'école dite pittoresque. C'est un écrivain d'une vaste et profonde érudition.

L'An 1000.

Une terreur panique s'était répandue : l'an 1000 approchait, amenant, selon l'attente universelle, la fin du monde

et le jugement dernier. Cette effroyable crainte du jugement s'accrut dans les calamités qui précédèrent l'an 1000, ou suivirent de près. Il semblait que l'ordre des saisons se fût interverti, que les éléments suivissent des lois nouvelles. Une peste terrible désola l'Aquitaine ; la chair des malades semblait frappée par le feu, se détachait de leurs os, et tombait en pourriture. Ces misérables couvraient les routes des lieux de pèlerinages, assiégeaient les églises, particulièrement Saint-Martial, à Limoges. Ils s'étouffaient aux portes et s'y entassaient. La puanteur qui entourait l'église ne pouvait les rebuter. La plupart des évêques du Midi s'y rendirent et y firent porter les reliques de leurs églises. La foule augmenta l'infection ; aussi, ils mouraient sur les reliques des saints. Ce fut pis encore quelques années après. La famine ravagea tout le monde depuis l'Orient, la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre. Le muid de blé s'éleva à soixante sols d'or. Les riches maigrèrent et pâlirent ; les pauvres rongèrent les racines des forêts ; plusieurs, chose horrible à dire ! se laissèrent aller à dévorer des chairs humaines. Sur les chemins les forts saisissaient les faibles, les déchiraient, les rôtissaient, les mangeaient. Quelques-uns présentaient à des enfants un œuf, un fruit, et les attiraient à l'écart pour les dévorer. Ce délire, cette rage alla au point que la bête était plus en sûreté que l'homme. Comme si c'eût été désormais une coutume établie que de manger de la chair humaine, il y en eut un qui osa en étaler à vendre dans le marché de Tournus (Saône-et-Loire). Il ne nia point, et fut brûlé. Un autre alla pendant la nuit déterrer cette même chair, la mangea et fut brûlé de même. Dans la forêt de Mâcon, près de l'église Saint-Jean de Castanedo, un misérable avait bâti une chaumière, où il égorgeait la nuit ceux qui lui demandaient l'hospitalité. Un homme y aperçut des ossements et parvint à fuir. On y trouva quarante-huit têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Le tourment de la faim était si affreux que plusieurs, tirant de la craie du fond de la terre, la mêlaient à la farine. Une autre calamité survint : c'est que les loups, alléchés par la multitude des cadavres sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes ; alors les gens craignant Dieu ouvrirent des fosses, où le fils traînait son père, le frère son frère, la mère son fils, quand ils les voyaient défaillir, et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux. Cependant les

prélats des cités de la Gaule s'étant rassemblés en concile pour chercher remède à de tels maux, avisèrent que, puisqu'on ne pouvait alimenter tous ces affamés, on sustentât comme on pourrait ceux qui semblaient les plus robustes, de peur que la terre ne demeurât sans culture.

Sur la bataille de Crécy.

La bataille de Crécy n'est pas seulement une bataille, la prise de Calais n'est pas une simple prise de ville; ces deux événements renferment une grande révolution sociale. La chevalerie tout entière, du peuple le plus chevalier, avait été exterminée par une petite bande de fantassins. Les victoires des Suisses sur la chevalerie autrichienne, à Morgaten, à Laupen, présentaient un fait analogue; mais elles n'eurent pas la même importance, le même retentissement dans la chrétienté. Une tactique nouvelle sortait d'un état nouveau de la société; ce n'était pas une œuvre de génie ni de réflexion; Edouard III n'était ni un Gustave Adolphe ni un Frédéric. Il avait employé les fantassins faute de cavalerie.....

La bataille de Crécy révéla un secret dont personne ne se doutait : l'impuissance militaire de ce monde féodal, qui s'était cru le seul monde militaire. Malgré la romanesque bravoure de Jean de Bohême et de maint autre, les brillantes bannières furent tachées ce jour-là. D'avoir été traînées, non par le noble gantelet du seigneur, mais par les mains calleuses, c'était difficile à laver. La religion de la noblesse eut dès lors plus d'un incrédule. Le symbolisme armorial perdit tout son effet. On commença à douter que ces lions mordissent, que ces dragons de soie vomissent feu et flammes. La vache de Suisse et la vache de Galles semblèrent aussi de bonnes armoiries.

Pour que le peuple s'avisât de tout cela, il fallut bien du temps, bien des défaites. Cette réprobation des nobles, qui s'éleva hardiment après la bataille d'Azincourt, elle est muette encore et respectueuse sous Philippe de Valois. Il n'y a ni plainte, ni révolte; mais souffrance, langueur, engourdissement sous les maux.

L'Alouette.

L'oiseau des champs par excellence, l'oiseau du laboureur, c'est l'alouette, sa compagne assidue, qu'il retrouve partout dans son sillon pénible pour l'encourager, le soutenir, lui chanter l'espérance. *Espoir*, c'est la vieille devise de nos Gaulois, et c'est pour cela qu'ils avaient pris comme oiseau national cet humble oiseau si pauvrement vêtu, mais si riche de cœur et de chant.

La nature semble avoir traité sévèrement l'alouette. La disposition de ses ongles la rend impropre à percher sur les arbres. Elle niche à terre, tout près du pauvre lièvre, et sans abri que le sillon. Quelle vie précaire, aventurée, au moment où elle couve ! que de soucis, que d'inquiétudes ! A peine une motte de gazon dérober au chien, au milan, au faucon, le doux trésor de cette mère. Elle couve à la hâte, elle élève à la hâte la tremblante couvée. Qui ne croirait que cette infortunée participera à la mélancolie de son triste voisin, le lièvre ?

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

(LA FONTAINE.)

Mais le contraire a lieu par un miracle inattendu de gaieté et d'oubli facile, de légèreté, si l'on veut, et d'insouciance française : l'oiseau national, à peine hors de danger, retrouve toute sa sérénité, son chant, son indomptable joie. Autre merveille : ses périls, sa vie précaire, ses épreuves cruelles, n'endurcissent pas son cœur ; elle reste bonne autant que gaie, sociable et confiante, offrant un modèle, assez rare parmi les oiseaux, d'amour fraternel ; l'alouette, comme l'hirondelle, au besoin, nourrira ses sœurs.

Deux choses la soutiennent et l'animent : la lumière et l'amour. Elle aime la moitié de l'année. Deux fois, trois fois, elle s'impose le périlleux bonheur de la maternité, le travail incessant d'une éducation de hasards. Mais quand l'amour lui manque, la lumière lui reste et la ravive. Le moindre rayon de lumière suffit pour lui rendre son chant.

C'est la fille du jour. Dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche, porte au ciel l'hymne de joie. Sainte poésie, fraîche comme l'aube, pure et gaie comme un rieur

enfant ! Cette voix sonore, puissante, donne le signal aux moissonneurs. « Il faut partir, dit le père ; n'entendez-vous pas l'alouette ? » Elle les suit, leur dit d'avoir courage ; aux heures chaudes, les invite au sommeil, écarte les insectes. Sur la tête penchée de la jeune fille, à demi éveillée, elle verse des torrents d'harmonie.

C'est un bienfait donné au monde que ce chant de lumière, et vous le retrouvez presque en tout pays qu'éclaire le soleil. Autant de contrées différentes, autant d'espèces d'alouettes : alouettes de bois, alouettes de prés, de buissons, de marais, alouettes des contrées boréales, alouettes du midi. Persévérante réclamation de l'aimable nature, tendres consolations de la maternité de Dieu !

(*L'Oiseau.*)

Le Rouge-gorge.

Quand, par les premières brumes d'octobre, un peu avant l'hiver, le pauvre prolétaire vient chercher dans la forêt sa chétive provision de bois mort, un petit oiseau s'approche de lui, attire par le bruit de la cognée ; il circule à ses côtés et s'ingénie à lui faire fête en lui chantant tout bas ses plus douces chansonnettes. C'est le rouge-gorge, qu'une fée charitable a député vers le travailleur solitaire pour lui dire qu'il y a encore quelqu'un dans la nature qui s'intéresse à lui.

Quand le bûcheron a rapproché l'un de l'autre les tisons de la veille engourdis dans la cendre, quand le copeau et la branche sèche pétillent dans la flamme, le rouge-gorge accourt en chantant pour prendre sa part de feu et des joies du bûcheron.

Quand la nature s'endort et s'enveloppe de son manteau de neige, quand on n'entend plus d'autre voix que celle des oiseaux du Nord qui dessinent dans l'air leurs triangles rapides, ou celle de la bise qui mugit et s'engouffre au chaume des cabanes, un petit chant flûté, modulé à voix basse, vient protester encore au nom du travail créateur contre l'atonie universelle, le deuil et le chômage.

Ouvrez, de grâce, donnez-lui quelques miettes, un peu de grain. S'il voit des visages amis, il entrera dans la chambre ; il n'est pas insensible au feu ; de l'hiver, par ce court été, le pauvre petit va plus fort rentrer dans l'hiver. Comment se

fait-il qu'aucun poète n'ait chanté le rouge-gorge? Mais l'oiseau même est son poète; si l'on pouvait écrire sa petite chanson, elle exprimerait parfaitement l'humble poésie de sa vie.

(L'Oiseau.)

DE VIGNY (ALFRED)

1799—1863

Alfred DE VIGNY naquit à Loches; sa mère était cousine de Bougainville. Il vint tout jeune à Paris, où il fit ses études; puis il embrassa la profession des armes. Il n'avait que seize ans quand arriva la Restauration; il continua la carrière militaire, et fut sur le point de prendre part à l'expédition d'Espagne, mais son régiment reçut l'ordre de rester au pied des Pyrénées. Désenchanté de la vie de soldat — il n'avait pu parvenir qu'au grade de capitaine, — il donna sa démission et se livra tout entier à la culture des lettres. Ses deux principaux ouvrages en prose sont : *Cinq-Mars* et *Servitude et Grandeur militaires*.

Cinq-Mars est un roman dont le style et l'action dramatique sont généralement admirés, mais on reproche à l'auteur d'avoir faussé l'histoire et d'avoir trop exalté Cinq-Mars aux dépens de Richelieu.

Son second ouvrage : *Servitude et Grandeur militaires*, auquel s'adresse les mêmes reproches, est cependant un de ses plus beaux titres de gloire; c'est, dit M. Sainte-Beuve, un noble livre, tout plein de choses fines, pures, maniérées et charmantes.

Alfred de Vigny fut reçu à l'Académie française en 1835.

Les Nuages.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel? Qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit lorsque, roulés en masse par

les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée; soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et allongés comme des oiseaux de passage, transparents comme de vastes opales détachées du trésor des cieux, ou bien éblouissants de blancheur comme les neiges des monts que les vents emporteraient sur leurs ailes? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides; rapides moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant, en un seul jour, tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance; ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connaît pas et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre, un rocher sauvage, une plaine aride, où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie des hommes, et ne se peigne dans ses souvenirs; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trouver l'infaillible naufrage, nous laissons un débris de nous-mêmes sur tous les écueils.

Le Théâtre.

Le théâtre est un livre dont chaque phrase prend une voix humaine, un tableau dont chaque figure s'anime et sort de la toile. Comme écrivain et comme peintre, l'auteur jouit plus pleinement de sa pensée et de sa fortune; il entend l'une, il voit l'autre, il les juge et les perfectionne par les sens, et peut étudier désormais avec moins de fatigue son invention réalisée. Ajoutez à ces jouissances complètes de l'art quelque chose des émotions de la guerre; car le théâtre met l'auteur en face de l'ennemi, le lui fait voir, compter et combattre. Les livres ne disent point comment ils l'ont rencontré; leurs luttes ont été des duels secrets et silencieux, dont les triomphes se devinent d'année en année, et leur inventeur n'a pu mesurer que rarement et imparfaitement les effets des émotions qu'il a voulu donner; le théâtre les fait sortir à la clarté de mille flambeaux, par des cris de joie ou par des larmes; le peuple s'avoue vaincu et applaudit à sa défaite et à la victoire d'une idée heureuse. Ne soyez donc pas étonnés que ce travail charmant soit devenu, dans beaucoup de cœurs, une véritable passion.

De la Carrière des lettres.

Sur ce mot vide de sens se sont embarqués, pour faire naufrage dans la mer perdue de la publicité, des milliers de jeunes gens dont le cœur généreux était déçu par un espoir chimérique, et les yeux fascinés par je ne sais quel phare toujours errant. Comparant cette carrière aux autres, il leur semblait y voir une élévation successive, de grade en grade, jusqu'à un rang pareil à une somme de pairie. Mais ils n'ont pas assez aperçu les différences profondes des autres professions à celle-ci. Partout le temps de service est un titre, et on ne demande à l'officier dans son régiment ou sur son navire, au diplomate dans les chancelleries, à l'employé dans son administration, que sa présence assidue et des travaux monotones et constants, d'où il ne peut sortir, que par de rares rencontres, une action d'éclat ou une négociation habile : travaux qui, dans leur régularité, amènent presque à jour fixe un avancement inmanquable. Mais la vie de l'homme de lettres tient malheureusement par l'inégalité de ses chances à celles du joueur et de l'ouvrier. Les lettres et les arts ont cela de fatal que la position n'y est jamais conquise définitivement, et c'est ce qui doit nous rendre modestes après nos combats les plus heureux. Le nom de chaque auteur est remis en loterie à chaque nouvel écrit, et secoué, tiré pêle-mêle avec les plus indignes. L'art du théâtre est le plus insulté de tous. On pourrait contester au public le droit d'être si léger; mais enfin il le prend, et tous les jours on cherche à le rendre plus dédaigneux des œuvres d'imagination, au lieu de lui en faire comprendre les immenses difficultés. Chaque production est un début pour les poètes et les écrivains les plus célèbres. L'ingratitude du public est inexorable et féroce. A peine a-t-il applaudi une œuvre qu'il s'enquiert de celle qui va suivre, la regarde d'avance et la toise. Si elle ne réussit pas, le passé est rayé, l'homme brisé comme un enfant et foulé aux pieds, eût-il précédemment entassé vingt couronnes sur son front. Ce n'est qu'après sa mort que tout est remis à sa place, et que justice lui est rendue. Mais la *carrière* n'existe pas.

BALZAC

1799—1850

Honoré DE BALZAC naquit à Tours, de parents pauvres. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par des romans médiocres, publiés sous divers pseudonymes, il se livra à des entreprises typographiques qu'il abandonna bientôt pour reprendre sa plume, et ne tarda pas à révéler un talent qu'on ne soupçonnait point en lui. Parvenu à la plus vaste renommée et à l'aisance après une vie laborieuse, il fut enlevé par un mort prématurée dans la force de l'âge et du talent.

Balzac a écrit un très-grand nombre de romans : *le Père Goriot, les Parents pauvres, Eugénie Grandet, le Lys dans la vallée, le Médecin de campagne, le Curé de village, la Peau de chagrin*, etc. Il a essayé de relier tous ces romans entre eux sous le titre de *Comédie humaine*, et les a divisés en huit grandes séries : *Scènes de la vie privée, Scènes de la vie parisienne, Scènes de la vie de province, Scènes de la vie politique, Scènes de la vie militaire, Scènes de la vie de campagne; Études philosophiques, Études analytiques*. Ce sont des études philosophiques et sociales qui se distinguent par un merveilleux talent d'observation. Il est à regretter que la langue de Balzac ne soit pas plus correcte; son style est souvent rocailleux et plein de néologismes.

Mort de l'avare Grandet.

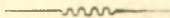
Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Son avarice le soutenait instinctivement, aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle pas avec sa vie. Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonne-

ment du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec des closiers ou donner des quittances. Il s'agissait alors dans son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures qu'on mettait sur lui, et disait à sa domestique : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me le vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils ? » d'un son de voix qui dénotait une sorte de terreur panique. « Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi. » Eugénie lui étendait de l'or sur une table, et il demeurait des heures entières, les yeux attachés sur les pièces d'or, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme à un enfant, il lui échappait un soufre pénible. « Ça me réchauffe, » disait-il quelque ois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide. « Mon père, bénissez-moi ? — Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça là-bas, » dit-il, et il expira.

(*Eugénie Grandet.*)



HUGO

1802 - 1885

Marie-Victor Hugo naquit à Besançon, et alors

Le siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte;
Napoleon déjà perçait sous Bonaparte.

Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République devint général sous l'Empire. Sa mère, au contraire, était Vendéenne, ce qui explique les aspirations royalistes et impérialistes du jeune Victor Hugo. Ses premières années s'écoulèrent dans les marches forcées du régiment de son père, de Besançon à Marseille, à Bastia, à Porto-Ferrajo. En 1807, pendant que le capitaine Hugo allait guerroyer en Italie contre les bandes du fameux Fra-Diavolo et gagner l'épaulette de colonel, son fils fut amené à Paris, et il apprit à lire chez un vieux magister de la rue du Mont-Blanc. Un rapide voyage à travers les Apennins, Rome et Naples se place à cette époque ; puis M^{me} Hugo revint à Paris avec ses trois enfants, — Victor était le second, — se fixer au faubourg Saint-Jacques, dans cette vieille maison de l'impasse des Feuillantines que le poète a si souvent chantée. Là vint se réfugier un prosaïte, le général Lahorie, compromis dans la conspiration de Moreau, et qui, depuis 1804, errait de retraite en retraite, sans cesse poursuivi.

De 1809 à 1811, il vécut là, caché à tous les yeux, et il fut le premier précepteur du poète, à qui il faisait lire Polybe dans une traduction française, et qu'il initiait au rude latin de Tacite. Un vieux prêtre, M. de la Rivière, ami de M^{me} Hugo, complétait cette instruction toute militaire, quoique lettrée, car Lahorie était une intelligence d'élite. Le général fut trahi, emmené et fusillé avec Malet. L'année même où se dénouait ce drame sanglant, le jeune Hugo partit pour l'Espagne avec sa mère. Son père, général depuis 1809, était nommé major-dome du palais du roi Joseph et gouverneur de trois provinces. Le voyage à travers les guérillas et les villages abandonnés ne fut pas sans péril ; la famille s'installa à Madrid, et les

enfants furent internés dans le collège des nobles, cloître sinistre où les jeunes Espagnols s'essayaient à coups de couteau contre les nouveaux venus, fils de leurs vainqueurs. Le jeune Hugo visita une partie de l'Espagne, et si rapides que fussent ces visites, elles laissèrent en lui une empreinte ineffaçable. En 1812, l'horizon politique s'obscurcit en Espagne, et M^{me} Hugo ramena son fils aux Feuillantines. La fécondité précoce du jeune Victor se fit remarquer sur les bancs même d'une petite école, la pension Cordier, où il fut placé; de treize à dix-sept ans, il écrivit la matière de plusieurs volumes, se fit bientôt connaître dans le monde littéraire, et fut baptisé du nom d'*Enfant sublime* par Chateaubriand. Rien n'égale l'ardeur qu'il apporta dans la lutte contre les traditions du xvii^e siècle; et le rôle important qu'il a rempli dans cette lutte lui a valu d'être, en France, le chef incontesté de l'*école romantique*. En 1841, il fut élu membre de l'Académie, et nommé pair de France en 1845. Après la Révolution de 1848, il fit partie de l'Assemblée constituante, puis de l'Assemblée législative. Après le coup d'État du 2 Décembre, il se retira à Jersey; il n'est rentré en France qu'en 1870, et ses nombreuses publications prouvent que l'âge n'a pas épuisé la fécondité de son génie.

Les principaux ouvrages en prose de Victor Hugo sont : *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *le Dernier jour d'un Condamné*, *Notre-Dame de Paris*, *le Rhin*, *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, *l'Homme qui rit* et *Quatre-Vingt-Treize*.

Bug-Jargal (1821) fut fait en quinze jours, par suite d'un pari; mais ce roman ne parut que plus tard et après avoir été remanié.

Han d'Islande (1823) est un farouche roman, où sourit avec une grâce exquise, dans les intervalles des descriptions horribles, une tendre idylle inspirée à l'auteur par sa propre situation.

Le Dernier jour d'un Condamné (1829) est une effrayante analyse psychologique des idées et des sensations d'un condamné à mort; c'est le premier plaidoyer de l'auteur contre la peine de mort; *Claude Gueux* est le second.

Notre-Dame de Paris (1831) est une admirable résurrection

du moyen âge, où l'alliage du beau et de l'horrible est masqué avec plus d'art que dans *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*.

Le Rhin (1842) renferme de charmantes descriptions; ce sont les souvenirs étincelants d'un voyageur artiste et poète.

Les Misérables (1862) sont le dramatique tableau des inégalités sociales, où l'auteur, dans des digressions qui, pour un autre, seraient des livres, a écrit d'une façon magistrale, tantôt de larges pages d'histoire, tantôt de curieuses pages d'érudition et d'archéologie, enchâssées dans une des fictions les plus émouvantes qu'il ait conçues. Si ce roman a moins d'unité que *Notre-Dame*, si la forme en est moins châtiée, il ouvre des horizons infiniment plus vastes et agite de plus sérieux problèmes.

Les Travailleurs de la mer furent loin d'obtenir un succès égal à celui des *Misérables*; c'est, en effet, un roman peu intéressant, où cependant resplendit une des plus suaves figures de femme.

L'Homme qui rit est une création bizarre et gigantesque, où l'auteur est arrivé aux plus grands effets de terreur et de sublime, de grâce et d'horreur.

Quatre-Vingt-Treize (1873) est un récit épisodique de la lutte des blancs et des bleus, des royalistes et des républicains.

L'Île de la Cité, à Paris (AU MOYEN ÂGE).

L'île de la Cité est faite comme un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine. Ce navire est amarré aux deux rives du fleuve par dix ponts. Cette forme de vaisseau avait frappé les scribes héraldiques; car c'est de là que vient le navire qui blasonne le vieil écusson de Paris. La Cité donc s'offre aux yeux avec sa poupe au levant et sa proue au couchant. Tourné vers la proue, on a devant soi un innombrable troupeau de vieux toits, sur lesquels s'arrondit largement le chevet plombé de la Sainte-Chapelle, pareil à une croupe d'éléphant chargé de sa tour. Devant Notre-Dame se penche la façade rechignée de l'Hôtel-Dieu. Enfin, à droite de la Sainte-Chapelle, le Palais-de-Justice assied au bord de l'eau son groupe de tours. Quant à l'eau, du haut des tours Notre-Dame on ne la voit guère

des deux côtés de la Cité : la Seine disparaît sous les ponts, les ponts sous les maisons.

La Vallée de Chamonix.

La vallée de Chamonix se présente dans sa longueur à l'œil du voyageur qui arrive de Sallanches. L'Arve tortueuse la traverse de part en part. Les trois paroisses qui s'en sont partagé le territoire, les Ouches, Chamonix, Argentière, montrent de loin à loin, dans l'étroite plaine, leurs clochers d'ardoises luisantes. A gauche, au-dessus d'un amphithéâtre bariolé de jardins, de chalets ou de champs cultivés, le Bréven élève presque à pic sa forêt de sapins et ses pitons autour desquels le vent roule et déroule les nuées comme le fil sur un fuseau. A droite, c'est le Mont-Blanc dont le sommet fait briller vivement l'arête de ses contours sur le bleu foncé du ciel, au-dessus du haut glacier de Taconay et de l'Aiguille du Midi, qui se dresse avec ses mille pointes ainsi qu'une hydre à plusieurs têtes. Plus bas, à l'extrémité d'un immense manteau bleuâtre que le Mont-Blanc laisse traîner jusque dans la verdure de Chamonix, se dessine le profil découpé des Bossons (Buissons), dont la merveilleuse structure semble d'abord offrir au regard je ne sais quoi d'incroyable et d'impossible. Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, étroitement liés les uns aux autres, affectant une foule d'attitudes variées : ceux-là inclinés, ceux-ci debout, et détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélezes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits, et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier, à l'heure où le jour vient rendre son éclat à l'albâtre de leurs frontons, et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Au delà du glacier des Bossons, vis-à-vis le prieuré de Chamonix, s'arrondit la coupe boisée du Montanvert; et plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pèlerins et des Charmoz, qui ont l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen âge, toutes chargées de tours et de tourelles, d'aiguilles, de flèches et de clochers, et entre les-

quels le glacier des Pèlerins répand ses ondulations pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Le fond du tableau complète dignement ce magnifique ensemble. L'œil, qui ne peut se lasser de se promener sur tous les étages du vaste édifice de ces montagnes, rencontre partout des sujets d'admiration. C'est d'abord une forêt de gigantesques mélèzes qui tapisse le bout opposé de la vallée. Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la mer de glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses blocs marmorés, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent, et ouvre dans la plaine cette bouche effrayante, d'où naît l'Aveyron.

Derrière la mer de glace, dominant tout ce qui l'environne, s'élève le Dru, pyramide de granit, d'un seul bloc, de trois mille mètres de hauteur. L'horizon dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de la Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le soleil est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses entablements déserts.

VITET

1802 — 1873

VITET, élève de l'École normale, fut d'abord professeur, puis il se fit journaliste. En 1826, il donna, sous le voile de l'anonyme, *les Barricades*, faits historiques présentés sous une forme dramatique. Cette introduction du drame moderne dans l'histoire fut couronnée d'un éclatant succès, et sembla ouvrir une voie nouvelle à la littérature. Plus tard parurent *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*, ouvrages composés sur le même plan. Ces différentes scènes d'une même époque ont été réunies

depuis en un seul ouvrage intitulé *la Ligue*. On doit encore à M. Vitet *les États d'Orléans*, scènes historiques et dramatiques analogues, mais inférieures à ses premières, enfin de nombreuses études de critique et d'archéologie, articles qui se distinguent par la justesse des idées et la pureté de la forme.

M. Vitet, né à Paris, fut élu membre de l'Académie française en 1845, en remplacement de M. Soumet.

L'Auteur explique le plan de ses Scènes historiques.

Je me suis imaginé que je me promenais dans Paris au mois de mai 1588, pendant l'orageuse journée des Barricades, et pendant les jours qui la précédèrent; que j'entrais tour à tour dans les salons du Louvre, dans ceux de l'hôtel de Guise, dans les cabarets, dans les logis des bourgeois ligueurs, politiques ou huguenots, et chaque fois qu'une scène pittoresque, un tableau de mœurs, un trait de caractère sont venus s'offrir à mes yeux, j'ai essayé d'en reproduire l'image en esquissant une scène. On sent qu'il n'a pu résulter de là qu'une suite de portraits, ou, pour parler comme les peintres, d'études, de croquis, qui n'ont pas le droit d'aspirer à un autre mérite que celui de la ressemblance.

Toutefois, ces scènes ne sont pas détachées les unes des autres, elles forment un tout; il y a une action au développement de laquelle elles concourent; mais cette action n'est là, en quelque sorte, que pour les faire naître et leur servir de lien. Si j'eusse voulu faire un drame, au contraire, il eût fallu songer avant tout à la marche de l'action, sacrifier, pour la rendre plus vive, la peinture d'une foule de détails et d'accessoires, piquer la curiosité par des réticences, mettre en relief, aux dépens de la vérité, quelques personnages et quelques événements principaux, et ne faire voir les autres qu'en perspective; j'ai préféré laisser les choses telles que je les trouvais, introduire dans mon premier plan tous les hommes et tous les événements à mesure qu'ils se présentaient, ne combinant rien, et ne me faisant pas faute d'interrompre souvent l'action par des digressions et des épisodes, ainsi que cela arrive dans la vie réelle. Je me suis résigné à exciter moins vivement l'intérêt pour copier avec plus d'exactitude.

Importance de l'histoire de l'art.

On ne sait pas assez quel enseignement peut sortir de l'histoire de l'art; combien ces séries d'exemples, ces leçons, à la fois théoriques et pratiques, sont plus claires et plus éloquentes que tous les préceptes abstraits. Dissertez tant qu'il vous plaira sur l'essence de la beauté, creusez l'éternel mystère des émotions qu'elle fait naître, et tirez-en les lois de l'art, vous trouverez à peine quelques esprits pour vous comprendre, et la conscience des artistes n'en sera pas même effleurée; tandis que si vous chargez l'histoire d'étaler à leurs yeux toutes les créations humaines qui, d'âge en âge, ont excité l'amour, l'admiration, l'enthousiasme des hommes; s'ils voient qu'en tout temps, en tout lieu, les mêmes conditions ont produit des chefs-d'œuvre, les mêmes causes, des œuvres dégénérées; que les grandes époques ont même raison d'être et procèdent, non de hasards heureux, mais de constantes lois; que toujours et partout, sous Périclès et sous Louis XIV, c'est la simplicité, le naturel, l'observation fidèle de la forme, la franche expression de la vie et de la pensée qui ont assuré à quelques œuvres une jeunesse éternelle et une impérissable estime, tandis que les dons acquis, les qualités savantes, les effets recherchés, le fini précieux, et même la fougue, le désordre, le hasardé, le téméraire, s'ils ont parfois surpris la renommée, ne l'ont jamais gardée longtemps, ou ne conservent en vieillissant que l'éclat affaibli d'une célébrité secondaire; si tel est le spectacle que vos récits déroulent devant eux, vous leur inculquerez le respect des saines traditions, l'amour des grands principes, mieux qu'en les accablant de règles, de formules et de doctes prédictions. L'histoire de l'art ainsi comprise n'est donc pas seulement un délassement, un jeu d'oisifs et de raffinés, une satisfaction d'esprit, une science sans application, elle est l'enseignement le plus sûr et le plus pratique, le plus efficace des leçons.

DUPANLOUP

1802

M. DUPANLOUP, évêque d'Orléans, est une des illustrations de l'épiscopat et des lettres, en France. Né en Savoie, il fit ses études dans un séminaire de Paris. Ordonné prêtre en 1825, il fut successivement attaché à la paroisse de l'Assomption, préfet des études à Saint-Nicolas, puis directeur de ce séminaire, vicaire à Saint-Roch, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, membre du Conseil de l'instruction publique et de l'Académie française. Caractère ardent, esprit vif et mobile, M. Dupanloup a, comme orateur, la parole colorée, abondante. Son style, autrefois emphatique, unit aujourd'hui l'élégance à l'autorité. Les principaux ouvrages du prélat sont relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Le plus important est celui qui a pour titre *De l'Éducation*. M. Dupanloup a publié aussi beaucoup de livres spéciaux à l'Œuvre du catéchisme et quelques brochures de circonstance où éclate son esprit ardent et vif.

L'Émulation.

Qu'est-ce que l'émulation? L'émulation est un noble sentiment d'honneur qui nous porte à faire de généreux efforts pour imiter un modèle, ou surpasser des rivaux dans la poursuite d'un but louable...

L'émulation repose donc sur un sentiment légitime et sacré, profond dans l'âme humaine, noble et vaillant : l'honneur, voilà sa raison et son principe...

Quelle différence entre l'enfant, le jeune homme, qui reçoit une éducation solitaire, et celui qui a des compagnons et des émules!

Celui-ci, si le noble sentiment de l'émulation lui a été inspiré, quelle flamme dans son âme, et quel courage dans ses travaux!

L'effort solitaire tend toujours à se ralentir, à s'éteindre ;

les émules tiennent toujours en haleine, et excitent sans cesse l'ardeur.

Courir, non-seulement pour arriver, mais pour arriver le premier, avant celui qui court à vos côtés, quelle excitation puissante!

Pourquoi, un jour de bataille, un soldat n'est-il plus le même pour ainsi dire, et, au tressaillement généreux qui l'anime, se sent-il comme transformé? Les accents de la trompette, l'éclat des armes, la voix des chefs, la présence de l'ennemi, et, quand la lutte a commencé, l'entraînement du combat, l'élan guerrier, tout le transporte et l'élève au-dessus de soi-même.

De même, dans l'éducation, quand l'éducation est fondée sur l'émulation, un jeune homme, qui veut vaincre dans les luttes de la science ou de la vertu, n'est pas animé seulement de sa propre ardeur, mais de celle aussi de ses émules. Il se fait des uns aux autres une inspiration d'enthousiasme noblement contagieux, qui double leur courage et leur force.

L'étude devient alors comme un champ d'honneur; les palmes y fleurissent; l'honneur décide de tout.

L'honneur du succès, comme la tristesse de la défaite anime également. Les concurrents pressent, aiguillonnent la noble ardeur.

Et n'est-ce pas cette ardeur pour le bien et pour toute vertu, que saint Paul voulait exciter dans l'âme des premiers fidèles, quand il les animait par le spectacle des jeux olympiques et l'exemple des athlètes, et leur disait : *Sic currite, ut comprehendatis!*

C'est ainsi que les modèles, les émules incitent à s'élever plus haut, plus haut encore, à monter, à courir, à ne s'arrêter jamais; ils donnent des ailes à l'âme.

Et en même temps qu'ils ajoutent à l'ardeur, au courage, ils ajoutent à l'honneur du succès par le mérite de la difficulté vaincue.

Mérite proportionné au nombre même et à la force des concurrents :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire

a dit le poète; mais la gloire grandit avec les périls.

Ils sont là tous, sur leur tâche, sur leur travail, sur la

composition qui décidera leur défaite ou leur victoire, animés, palpitants, la flamme au cœur!

Sous le coup de cette noble émotion, la source vive jaillit de leur intelligence, de leur cœur, de leur âme.

Voilà la puissance de l'émulation et l'avantage des luttes entre émules.

Et qu'on ne dise pas que c'est là substituer l'amour du succès à l'amour du bien. Non, qu'on veuille bien le remarquer, l'honneur ne remplace pas la conscience, pas plus qu'il ne la contredit; il la soutient.

La conscience seule, l'austère amour du devoir, sans doute c'est aussi un aiguillon, et le premier de tous; c'est la racine de l'émulation pour le bien; les combats des émules que nous glorifions sont des combats pour la science et pour la vertu.

Mais la conscience seule, l'austère amour du devoir, ne suffisent pas toujours, dans la jeunesse surtout, à nous exciter et à nous soutenir. Et cela est si vrai, que Dieu lui-même y a joint, comme un supplément inappréciable à la conscience, et comme une excitation puissante de plus, la récompense. Et c'est pourquoi saint Augustin ne craint pas de donner aussi ce mobile à la vertu, sans pour cela la rabaisser jusqu'à un calcul.

MÉRIMÉE

1803—1870

Il débuta dans la carrière littéraire par la publication, sous le pseudonyme de Joseph Lestrangé, du *Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole*; cette publication apocryphe précipita la révolution romantique en France. Il donna ensuite *la Chronique du temps de Charles IX, la Jacquerie, Carmen, la Prise de la Redoute, Matteo Falcone, Colomba, etc.*, nouvelles charmantes qui présentent, sous une forme sobre et élégante, du mouvement et de l'intérêt. Nommé, en 1831, inspecteur des monuments historiques de la France, il nous a laissé des descriptions archéologiques qui se distinguent autant par la grâce du style que par

l'esprit d'observation. En 1844, il remplaça M. Charles Nodier à l'Académie française.

M. Prosper Mérimée est mort en 1870.

Le Château des papes à Avignon.

A voir ce château, on dirait la citadelle d'un tyran asiatique plutôt que la demeure du vicaire d'un Dieu de paix. Construit sur un rocher escarpé, il élève ses tours massives à une hauteur prodigieuse. Rien dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art, partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non-seulement l'épaisseur des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent, semblent défier les attaques de vive force; mais on a prévu encore le cas d'une surprise. L'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous côtés par des tours et de hautes courtines. Maître de la porte et de cette cour, l'assaillant n'a rien fait encore, c'est un nouveau siège qu'il lui faut entreprendre; enfin toutes ces défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier, il va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus une espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garnie de soldats qui peuvent assommer un à un ceux qui déjà se croyaient vainqueurs.

Ce château, dont la plus grande partie date de la première moitié du xiv^e siècle, peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire à cette époque.

Cannes, 22 janvier 1859, au soir.

Merveilleux clair de lune, pas un nuage, la mer unie comme une glace, point de vent. Il fait chaud comme en juin de dix heures à cinq. Plus je vais, plus je suis convaincu que c'est la lumière qui me fait du bien, plus que la chaleur et le mouvement. Nous avons eu un jour de pluie, et le lendemain un ciel sombre et menaçant. J'ai eu des spasmes horribles. Aussitôt que le soleil est revenu, j'étais Richard

Again. — Comment vous portez-vous, chère amie? Les dîners de carnaval vous engraisent-ils? Pour moi, je ne mange pas du tout. — Cannes se civilise beaucoup, — trop même. On travaille activement à détruire une de mes plus jolies promenades, les rochers près de la Napoule, pour y faire passer le chemin de fer. Quand il sera établi, nous pourrons en profiter comme de celui de Bellevue; mais Cannes deviendra la proie des Marseillais, et tout son pittoresque sera perdu. Connaissez-vous une bête qu'on nomme bernard-l'ermite? C'est un très-petit homard, gros comme une sauterelle, qui a une queue sans écailles. Il prend la coquille qui convient à sa queue, l'y fourre et se promène ainsi au bord de la mer. Hier, j'en ai trouvé un dont j'ai cassé la coquille très-proprement, sans écraser l'animal, puis je l'ai mis dans un plat d'eau de mer. Il y faisait la plus piteuse mine. Un moment après, j'ai mis une coquille vide dans le plat. La petite bête s'en est approchée, a tourné autour, puis a levé une patte en l'air, évidemment pour mesurer la hauteur de la coquille. Après avoir médité une demi-minute, il a mis une de ses pinces dans la coquille pour s'assurer qu'elle était bien vide. Alors il l'a saisie avec ses deux pattes de devant et a fait en l'air une culbute, de façon que la coquille reçût sa queue... elle y est entrée. Aussitôt il s'est promené dans le plat, de l'air assuré d'un homme qui sort d'un magasin de confection avec un habit neuf. J'ai rarement vu des animaux faire un raisonnement aussi évident que celui-ci. Vous comprenez bien que je me livre tout entier à l'étude de la nature. Mon ami, qui est plus peintre que moi, est dans une perpétuelle admiration de ce pays-ci.

Adieu; écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez.

ALEXANDRE DUMAS, PÈRE

1803—1871

Alexandre DUMAS naquit à Villers-Cotterets, et fut élevé par sa mère, veuve du général républicain Alexandre-Davy Dumas, d'origine mulâtre. A l'âge de vingt ans, il vint à Paris; et, sur la

recommandation du général Foy, il fut placé dans le secrétariat du duc d'Orléans. La réaction contre les traditions classiques faisait beaucoup de bruit alors : le jeune Dumas voulut y prendre part, et fit jouer au Théâtre-Français *Henri III et sa cour*, drame historique en prose; la pièce fut accueillie par des bravos et des applaudissements enthousiastes. A partir de ce moment, *Dumas* fournit rapidement sa carrière littéraire; il donne au théâtre une multitude de pièces : *Antony*, *la Tour de Nesle*, *Angèle*, *Don Juan de Marana* ou *la Chute d'un ange*, *Mademoiselle de Belle Isle*, etc.; il jette à l'avidité impatiente de ses lecteurs des *Impressions de Voyages*, une quantité de romans : *les Trois Mousquetaires*, *la Dame de Monsoreau*, *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Monte-Christo*, et bien d'autres; en même temps il inonde les journaux de ses feuilletons, qui laissent habilement chaque jour le lecteur en suspens et désireux de connaître le dénouement.

Ces ouvrages étaient trop nombreux pour sortir d'un seul cerveau, d'une seule plume, et un procès nous a révélé qu'Alexandre Dumas eut des collaborateurs : Gaillardet, qui réclama la paternité de *la Tour de Nesle*; Gérard de Nerval, Maquet, Maurice, Souvestre, et bien d'autres.

« Quelques sacrifices, dit M. Vapereau, qu'Alexandre Dumas ait faits à ce besoin de produire tant et si vite, il n'en conserve pas moins une valeur propre qu'il serait puéril de nier. Ces sujets ou ces matériaux de romans et de drames, qu'il n'a souvent ni trouvés ni cherchés, il les emploie avec une habileté, une puissance de mise en œuvre qui fait l'unité de ses livres, et son originalité. Nul n'a poussé plus loin le talent de l'arrangement et de la disposition dramatique des faits et des personnages. De là l'intérêt soutenu, entraînant de ces interminables récits qui, après avoir trouvé tant de lecteurs en France et à l'étranger, ont encore captivé la foule au théâtre avec les mêmes héros et les mêmes aventures. Tant il y avait de vie et de mouvement dans ces combinaisons improvisées de la réalité et de la fantaisie, de l'histoire et du roman! Tant il y a de véritable verve dans cette hablerie perpétuelle de langage qui est comme la forme propre de son talent! Le sentiment de cette facilité puissante a donné à l'auteur une confiance

en soi, qui se manifeste par la mise en scène perpétuelle de lui-même et de tout ce qui le touche, et par l'emploi imperturbable de ce *moi* qui, haïssable pour le philosophe, agit toujours sur la foule, comme l'expression naïve d'une forte personnalité. »

Alexandre Dumas père n'a pas été membre de l'Académie.

Terminons en rappelant qu'il a composé plusieurs tragédies en vers : *Christine à Fontainebleau*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, etc.

Grenade.

Grenade, plus éclatante que la fleur et plus savoureuse que le fruit dont elle porte le nom, semble une vierge paresseuse qui s'est couchée au soleil depuis le jour de la création, dans un lit de bruyères et de mousse défendu par une muraille de cactus et d'aloès. Le soir, elle s'endort gaiement aux chansons des oiseaux; et, le matin, elle s'éveille souriante au murmure de ses cascates. Dieu, qui l'aimait entre toutes ses sœurs, lui a fait une couronne qu'envierait un ange, couronne qui ne se fane jamais, et avec laquelle se confondent la nuit dans un hymen mystérieux et parfumé les étoiles du firmament, et qui s'emplit de tant de parfums que, lorsqu'au réveil la vierge agite son front aux premières brises du matin, aux premiers rayons du soleil, les voyageurs qui passent dans les castilles voisines s'arrêtent, et se demandent d'où viennent ces parfums inconnus et presque célestes. Grenade était trop belle, les Maures la prirent et se l'enchaînèrent par un magnifique présent : ils lui ciselèrent un superbe bijou, l'Alhambra. Depuis, les Espagnols ont repris Grenade, mais ils ont peu fait pour elle, et ses plus beaux bijoux, ses plus riches joyaux sont encore ceux que lui ont donnés les Maures.

Le Prisonnier de Chillon.

Bonnivard, ayant voulu affranchir Genève, échoua dans son entreprise; transporté à Chillon, il y trouva une captivité affreuse. Lié par la moitié du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un

pilier, il resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière, ou la matière la pensée? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle, devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et, pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs: car alors sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors, vous seul, ô mon Dieu, vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots, et ses geôliers qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur comme dans la nature. Oh! sans cela, ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier? Aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois: « Bonnivard, tu es libre! — Et Genève? — Libre aussi! »

SAND (GEORGE)

1804

M^{me} GEORGE SAND (pseudonyme de M^{me} DUDEVANT), née à Paris, fut élevée par sa grand'mère au château de Nohant, près de la Châtre, dans le Berri; puis elle fut mise au couvent, où elle passa trois ans. De retour à Nohant, elle s'y livra passionnément à l'étude. En 1822, elle épousa M. Dudevant, fils d'un

ancien officier de l'Empire ; mais, son caractère ne s'accordant pas avec celui de son mari, elle fit un arrangement avec lui et vint tenter à Paris la fortune littéraire. Elle composa alors, avec M. Jules Sandeau, son premier roman, *Rose et Blanche* ; puis elle écrivit seule *Indiana*, qui parut sous le pseudonyme de GEORGE SAND, qu'elle a gardé depuis. Cette femme célèbre, qui écrit encore avec un admirable talent, a publié de nombreux romans : *Mauprat*, *André*, le *Marquis de Villemer*, etc., etc. ; ses œuvres dramatiques lui ont acquis aussi une grande popularité. M^{me} George Sand s'est jugée elle-même, sous le rapport de sa doctrine : « Ma religion, dit-elle dans *l'Histoire de sa vie*, n'a jamais varié, quant au fond ; les formes du passé se sont évanouies, pour moi comme pour mon siècle, à la lumière de la réflexion ; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion, et même à des intervalles de doute désespéré. »

« Le talent de M^{me} George Sand, dit M. Vapereau, est incontesté. Tous ses romans ne sont pas d'égale valeur ; plusieurs renferment trop de théories philosophiques et de discussions sociales, les unes et les autres souvent aventureuses ; la fin de quelques-uns, et des meilleurs, est brusquée, il ya des personnages trop abstraits ; mais certaines parties des œuvres, même les moins parfaites, et des œuvres entières excellentes lui ont créé une réputation durable. On lui reconnaît un don particulier d'observation intérieure pour suivre les progrès de la passion, une imagination puissante qui crée en se jouant des fables, des scènes et des personnages, tout un monde divers et charmant ; une inspiration spiritualiste, même mystique ; un profond sentiment de la nature et de l'art, de la musique, surtout, dont elle parle en maître ; enfin, une langue pure, forte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses allures, malgré le soin de la perfection ; elle est, pour le talent et pour l'influence, un des premiers écrivains de notre temps. »

Beauté de la Nature.

Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphinx (1) aux yeux de rubis bourdonne autour des cœnothères (2) et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile mais étourdi buveur d'ambrosie. Rien ne me donne l'idée d'un sylphe déguisé allant en conquête, comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphinx et des noctuelles (3) et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant; de même, quand les sphinx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique, tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Ah! c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Quelles belles courses nous faisons à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la vallée noire! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de fer-blanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conserve la pas-

(1) Sorte de papillon.

(2) Espèce de fleur.

(3) Sorte de papillon.

sion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher longtemps, nous échangeions alternativement le fardeau de la boîte de fer-blanc et celui de l'enfant. Nous faisons ainsi plusieurs lieues à travers les champs dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse....

Le rossignol a envoyé une si belle modulation à mon oreille, que j'ai été l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle. Tout est silence, mystère, ténèbres; pas une grenouille verte dans les fossés, pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas, le vent souffle du sud et l'emporte en traversant la vallée. Il semble que tout se taise pour écouter et recueillir avidement cette voix brûlante de désirs et palpitante de joies que le rossignol exhale.

JANIN (JULES)

1804

Jules JANIN, dans sa modestie, s'est proclamé lui-même « *le prince de la critique*. » Laisant de côté la sévérité traditionnelle de ses devanciers, il a su, en effet, se faire goûter du public, pendant plus de trente ans, par ses feuilletons gracieux, par son esprit de bon aloi, par un sentiment fin et gai du ridicule, enfin par le mérite inappréciable de faire justice des sottes réputations littéraires. Mais, disons aussi, pour qu'on ne nous accuse pas de partialité, qu'il a un style prolix, qu'il voltige sur cent sujets divers avant d'arriver à celui dont il s'agit, et qu'il fatigue souvent par le fastueux étalage de ses allusions, de ses citations historiques.

JULES JANIN ne s'est pas occupé seulement de critique, nous

devons encore à sa plume plusieurs ouvrages bien connus : *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, des *Contes fantastiques*, le *Chemin de traverse*, *l'Histoire de la littérature dramatique*, la *Normandie historique, pittoresque et monumentale*. Il a fourni en outre des articles, des préfaces à une foule de publications. Enfin, il a donné une traduction d'Horace, traduction que, malgré notre bonne volonté, nous ne considérons pas comme un chef-d'œuvre.

Jules Janin, né à Saint-Étienne, est membre de l'Académie française depuis 1870.

La Mort de Molière.

C'est à la troisième représentation du *Malade imaginaire* que Molière est mort. Pauvre homme ! Depuis longtemps déjà il était malade, et il disputait courageusement les restes précieux de cette vie si glorieuse et à laquelle tant d'existences étaient attachées. Dans toutes ces fatigues de la tête, de l'âme et du corps, la poitrine était prise, et chaque jour Molière se sentait mourir ; mais pour lui, le beau génie, la mort, c'était la délivrance. Tant que sa vie avait été mêlée de plaisirs et de peines, il s'était trouvé heureux de vivre ; mais à présent tout était peine ; il ne restait plus de lui-même que son esprit et son cœur, il était devenu vieux avant le temps, et à aucun prix il n'aurait voulu qu'on lui parlât de repos. Le repos n'était pas fait pour lui. Il devait accomplir jusqu'à la fin sa triste tâche de poète, de comédien, de directeur de théâtre ; trois tâches pour lesquelles il ne faut rien moins que sept hommes aujourd'hui ; deux poètes comiques, au moins, pour faire une comédie ; trois comédiens qui jouent : celui-ci la tragédie, celui-là la comédie, cet autre le drame ; enfin, un commissaire du gouvernement et un directeur du Théâtre français. A lui seul, Molière accomplissait le travail de ces sept hommes, et il l'a accompli toute sa vie, pendant que chez nous les sept hommes en question, en leur supposant tout le zèle et tout le talent imaginables, n'en peuvent plus et demandent grâce au bout de dix ans de ce rude métier.

NISARD (DÉSIRÉ)

1806

Après de brillantes études, faites à Sainte-Barbe, M. NISARD entra dans la carrière du journalisme, qu'il quitta bientôt pour celle des lettres. Son premier ouvrage important, les *Poètes latins de la décadence*, est une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence qu'il tient à constater dans la littérature française. Par suite de cette publication, qui révélait un critique judicieux, plein de politesse, d'urbanité et d'indulgence, M. Nisard fut nommé maître de conférences de littérature française à l'École normale. En 1843, il remplaça M. Burnouf dans la chaire d'éloquence latine au Collège de France; sept ans plus tard, l'Académie française lui ouvrit ses portes; enfin, en 1852, il reçut la chaire d'éloquence française, laissée vide par la mise à la retraite de M. Villemain. Il est aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement supérieur. Il a publié beaucoup d'ouvrages; nous n'en citerons qu'un: son *Histoire de la littérature française*, œuvre de talent, de science et de volonté courageusement soutenue pendant vingt ans. C'est moins l'histoire de la littérature française que celle de l'origine, de la formation et de la chute du xviii^e siècle. Il n'étudie le xviii^e siècle que dans ses rapports avec le xvii^e; prenant chaque genre l'un après l'autre, il examine quels ont été, en ces genres, les gains ou les pertes de notre littérature, dans le xviii^e siècle, comparativement au xvii^e. Il s'arrête, au xix^e siècle, à Chateaubriand. Di e ce qui durera de tout ce qui a déjà paru dans notre siècle, lui paraît une tâche trop difficile; il ne craint pas, d'ailleurs, de se déclarer comme un adversaire du romantisme.

Le style de M. Nisard est serré, savant et fin; mais une trop constante solennité jette quelquefois un peu de monotonie.

M. Nisard a dirigé la publication de la *Collection des classiques latins*, avec la traduction en français.

La plus belle période de l'esprit français.

Les trente années qui s'écoulent, de 1665 à 1695, sont la plus belle période de l'esprit français, parce que c'est à ce moment-là que l'esprit français a exprimé, dans le langage le plus pur, le plus grand nombre de vérités universelles. Et, s'il y avait des places à donner et des rangs à assigner entre tant de grands esprits, il faudrait proclamer les premiers Molière et La Fontaine, parce qu'ils ont réalisé le mieux la double pensée de cette époque glorieuse, et que, dans ce grand corps de vérités universelles qu'elle a exprimées, ils ont une part plus forte que leurs amis. Molière et La Fontaine ne sont les plus populaires des écrivains de notre langue que parce qu'ils ont tout à la fois le plus de ces choses qui sont propres à tous les temps, à tous les âges, à tous les pays, à toutes les conditions, et le moins de celles qui ne sont que de convention et de mode. Cette supériorité ne vient-elle pas d'abord de facultés plus vastes dans ces deux grands hommes; ensuite, pour Molière, de ce que la comédie vieillit moins que la tragédie, le rire sérieux étant plus près de la raison que les larmes, qui séchent si vite; et, pour La Fontaine, de ce que la fable est, de toutes les formes littéraires, la plus simple et la plus appropriée aux facultés élémentaires et aux goûts permanents de l'homme?

De la Clarté dans le discours.

Pour écrire clairement en français, c'est à-dire pour arracher les idées de ce fonds obscur où nous les concevons et les amener à la pleine lumière, que d'efforts et de travail! Si nous ne les voyions pas, dans le lointain, poindre d'avant nous comme des lueurs qui nous attirent invinciblement et nous dérobent la longueur du chemin, qui donc entreprendrait un si rude labeur? Quelques-unes naissent spontanément et tout exprimées, c'est la facile conquête de ceux qui sont nés sous une heureuse étoile; mais combien d'autres qui sont le fruit d'une poursuite ingrate; qu'il faut remonter sans cesse; qui, après avoir contenté un moment l'écrivain, le rebutent; qui ne paraissent jamais qu'une image imparfaite du vrai, mais non le vrai lui-même! Faut-il parler de la défiance que doit avoir l'écrivain de cette demi-clarté

trompeuse, qui peut lui suffire, mais qui laisse le lecteur dans les ténèbres? Le plaisir, même, que donne à l'inventeur une vérité trouvée ne lui est permis que le jour où tout le monde la voit comme lui; jusque-là, c'est peut-être un piège. Malheur à qui se contente trop facilement! Molière l'a dit : c'est une marque de médiocrité d'esprit.

MARTIN (HENRI)

1810

Henri MARTIN est né à Saint-Quentin (Aisne), d'un père juge au tribunal civil de cette ville. Il eut de bonne heure à sa disposition une partie d'une belle bibliothèque laissée par son aïeul maternel, et fut conduit par le goût de la lecture aux études historiques. Il débuta cependant, ses études terminées, par des romans qui parurent sous divers pseudonymes. Ses relations avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) le décidèrent à s'occuper d'histoire. Ils conçurent ensemble une *Histoire de France par les principaux historiens*. Cette publication fut bientôt abandonnée. Henri Martin y substitua une œuvre toute personnelle : l'*Histoire de France*, ouvrage auquel il a consacré trente-cinq ans de sa vie. Cette histoire, qui a été l'objet des plus flatteuses distinctions de la part de l'Académie, allie heureusement, au besoin de l'exactitude dans les faits, un sentiment philosophique très-élevé : c'est une des œuvres les plus consciencieuses et les plus honorables de notre siècle.

Vercingétorix.

Vercingétorix rentra dans Alésia. Tout était perdu.

Vercingétorix n'avait pu sauver la liberté de sa patrie : il voulut sauver au moins ce qui restait de ses compagnons d'armes.

Il était le seul homme qui eût arrêté la fortune de César

et qui eût gagné sur lui une victoire, et il savait que César n'avait de ressentiment que contre lui seul.

Il jugea qu'il pouvait encore racheter ses amis.

Jusque-là, les héros gaulois vaincus avaient coutume de se donner la mort : lui, renonça à mourir de sa propre main et à mourir libre.

Il fit demander à César ses volontés : César prescrivit que les Gaulois livrassent leurs chefs.

Le lendemain, comme César était assis sur un tribunal, au milieu de son armée, voici qu'un cavalier de grande taille et de haute mine, couvert d'une armure magnifique, arriva tout à coup au galop droit à César. C'était Vercingétorix.

Il fit tourner son cheval en cercle autour du tribunal de César, sauta à terre, jeta ses armes aux pieds du vainqueur et se tut.

Une grande âme est plus qu'un grand génie.

Le vainqueur fut moins grand que le vaincu.

César accorda la vie et la liberté à vingt mille guerriers d'Auvergne et du pays éduen pour prix du sacrifice de Vercingétorix ; mais il fit charger de fers le bras qui, un jour, avait eu sur lui la victoire, et il envoya Vercingétorix prisonnier à Rome (an 52 avant J.-C.).

Il le laissa six ans dans la Mamertine, la prison de Rome où l'on enfermait les rois et les généraux vaincus, et que l'on voit encore au pied du Capitole. Quand il eut fini le cours de ses guerres et renversé la république romaine, après la république gauloise, il traina Vercingétorix derrière son char, dans une pompe fameuse où il triompha de Rome elle-même aussi bien que de la Gaule, puis il livra Vercingétorix au bourreau.

Ainsi finit le héros de nos siècles anciens.

Mort de Louis XIV.

Depuis l'été de 1714, une fièvre lente minait le vieux roi. A partir du 11 août 1715, Louis ne sortit plus du château de Versailles. La fièvre augmenta. Le 24 août, la gangrène parut sur une de ses jambes. Le 25, il reçut les sacrements. Le 26, il fit ses adieux aux principaux de la cour, les pria de rester unis et de se souvenir quelquefois de lui. Il adressa des paroles bienveillantes au duc d'Orléans, tant accusé naguère, comme pour chasser les mauvais desseins de son cœur, s'il

en avait eu; puis il se fit amener le dauphin Louis, bel enfant de cinq ans, seul reste de sa postérité en France. Il lui recommanda de n'oublier jamais les obligations qu'il avait à Dieu, et de tâcher de conserver la paix avec ses voisins. « J'ai trop aimé la guerre », lui dit-il; « ne m'imitiez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. » Il retrouva, pour bien finir, la fermeté de son caractère. Il dit à M^{me} de Maintenon : « J'avais cru plus difficile de mourir »; et à deux de ses valets, qui pleuraient au pied de son lit : « Pourquoi pleurez-vous? m'avez-vous cru immortel? »

Louis languit encore la journée suivante.

Le 1^{er} septembre, à huit heures du matin, il rendit le dernier soupir.

Il avait vécu soixante-dix-sept ans, régné soixante-douze ans, gouverné cinquante-quatre.

Avec lui, la monarchie était montée au comble de sa grandeur et de sa puissance; puis, avec lui, elle avait commencé à descendre la pente de sa décadence. Elle ne devait plus s'arrêter sur cette pente, jusqu'à ce qu'elle s'engloutit dans la Révolution.

Louis XIV avait montré au monde tout ce qui peut se faire de grand par la concentration de tous les pouvoirs dans la main d'un seul homme, résolu, appliqué et persévérant; mais aussi à quelles catastrophes le pouvoir absolu d'un seul, si capable qu'il soit, finit par conduire inévitablement les peuples.

MONTALEMBERT

1810.—1870

Le comte de MONTALEMBERT, célèbre orateur, publiciste et homme politique, né à Londres, descend d'une ancienne famille du Poitou. Dès le début de sa carrière, il se déclara catholique et libéral. Il fonda, avec Lamennais et Lacordaire, le

journal *l'Avenir*, qui portait pour épigraphe : *Dieu et la Liberté*. En 1831, il devint pair de France, par la mort de son père; mais son âge ne lui permit d'avoir voix délibérative qu'en 1840. La condamnation de Lamennais le ramena à la plus pure orthodoxie; il alla visiter l'Allemagne, et, pendant le séjour qu'il y fit, fut séduit par la touchante légende d'*Élisabeth de Hongrie*; il écrivit la vie de cette sainte. Cette histoire, écrite avec amour, reflète fidèlement les habitudes et les mœurs de la société, à une époque où l'empire de l'Église et de la Chevalerie était à son apogée. M. de Montalembert, que nous ne suivrons pas dans sa carrière politique, nous a laissé plusieurs autres ouvrages, dont le plus important est *l'Histoire des Moines d'Occident*, où l'auteur, dont la diction est toujours correcte, noble, claire et souvent éloquente, sait éclairer l'histoire générale tout en traçant des vies particulières de saints.

M. de Montalembert était membre de l'Académie française depuis 1852.

Le Miracle des roses.

Élisabeth de Hongrie aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobée, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-dur que l'on montre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi, ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez; » et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie. Cela le surprit d'autant plus que ce n'était pas la saison des fleurs. Voyant le trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête

une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses, qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme.

BLANC (LOUIS)

1814

Louis BLANC, que nous n'avons à apprécier que comme écrivain, est né à Madrid, d'une famille française. Il a publié deux ouvrages d'histoire bien connus : *l'Histoire de Dix ans* et *l'Histoire de la Révolution française*. Le succès de la première de ces deux publications (1841) fut immense : c'est le récit des événements accomplis en France de 1830 à 1840. Ce livre, interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition, porta un coup terrible à la dynastie de Juillet. *La Révolution française* est un ouvrage de longue haleine : le huitième volume ne mène qu'aux massacres de septembre. Des documents curieux et des plaidoyers toujours un peu pompeux, en faveur d'hommes ou d'actes généralement condamnés, menacent d'étendre outre mesure cet ouvrage, dont toute histoire ultérieure devra pourtant tenir compte en même temps que des œuvres de Mignet, de Thiers et de Michelet.

Famine dans Paris en 1789.

Le corps couvert de vêtements en lambeaux, des milliers de malheureux au visage amaigri par le jeûne et au teint livide se pressaient, à Paris, devant la porte des boulangers, et y passaient la moitié des jours dans une impatience ter-

rible. On était en pleine disette; le prix du pain variait entre quatre sols et quatre sols et demi la livre, chiffres homicides à cette époque. Plus de travail, d'ailleurs, plus de salaires; et, parmi tant de pâles journaliers, bien peu qui n'eussent laissé au logis des enfants criant la faim. Mais ce pain, dont on avait tant de peine à obtenir un morceau, il était terreux, amer, il causait des inflammations de gorge et des ardeurs d'estomac. Les moulins à bras établis à l'École militaire ne fournissaient que des farines aigries, d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, et formant des masses tellement dures que, pour en détacher des portions, il les fallait frapper à coups de hache. Voilà quel était l'unique aliment du peuple; et, comme la France entière souffrait, la capitale voyait, à toute heure, entrer dans ses murs des bandes d'inconnus en guenilles, tenant à la main de longs bâtons et se traînant courbés sous leurs besaces vides, foule sans gîte et sans lendemain que la province en détresse rejetait sur Paris affamé. Ainsi, la misère prenait d'épouvantables aspects; les marchés, de plus en plus orageux, semblaient se dessiner en champ de bataille; le long de la Seine, les soldats faisaient la haie sur la route des convois, mais l'anxiété universelle arrêtait les transports au point de départ; le parlement de Bourgogne, celui de Franche-Comté, celui de Nancy avaient jeté l'interdit sur la circulation des grains; au lieu de blé attendu, c'étaient des consommateurs qui arrivaient avec l'irrésistible mouvement de la marée montante; et chaque nuit, dans de tragiques assemblées, tenues chez le lieutenant de police, cette question revenait : *Comment nourrir Paris?*

ALEXANDRE DUMAS FILS

1824

Alexandre DUMAS fils est un esprit observateur; ses romans : la *Dame aux camélias*, le *Roman d'une femme*, *Diane de Lys*, la *Dame aux perles*, la *Vie à vingt ans*, etc., prouvent qu'il a beaucoup étudié le monde, surtout le demi-monde, où le vice brillant cache tant de misère. Plusieurs de ces romans ont été

transportés au théâtre et ont valu à leur auteur la gloire et la fortune.

On a encore d'Alexandre Dumas fils les drames suivants : le *Demi-Monde*, la *Question d'argent*, le *Fils naturel*, le *Père prodigue* et plusieurs autres.

Alexandre Dumas fils est membre de l'Académie française.

Une profession de foi.

Les religions, les philosophies, les sciences, la littérature, l'histoire, l'expérience, le travail, la douleur, l'observation de nos semblables, l'examen des choses, tous les courants de l'intelligence, du cœur et de l'âme, ont déposé en nous, or et fange, une quantité de notions contradictoires, matériaux disparates à l'aide desquels, avant de mourir, il nous faut cependant, si nous sommes vraiment des hommes, établir notre conscience. Pour moi, rien ne me trouble, rien ne m'opprime; mon intelligence est en équilibre, mon cœur est en harmonie, mon âme est en confiance, et je sens en moi, bien distinctes dans leurs attributions, bien concordants vers leur fin, ces trois agents immatériels, qui sont ma part de divin en ce monde. Ni l'ambition, ni l'orgueil, ni l'argent n'ont le pouvoir, le plus tyrannique de tous, de me faire dire ce que je ne pense pas, ni de m'empêcher de dire ce que je pense. Je n'appartiens ni à une doctrine, ni à une secte, ni à une coterie; enfin je suis libre, dans l'acception éternelle du mot, et je suis conscient. Je m'isole, je me recueille, je gravis la montagne et je regarde loyalement au-dessous, autour, au-dessus et au delà.

Toujours le même spectacle :

Au-dessous : les cités, le bruit, la terre, les hommes, à la recherche du bonheur par tous les moyens possibles.

Autour : la nature, régulière, féconde, silencieuse, impassible, de bon conseil, voilée, mais pénétrable;

Au-dessus : le ciel étincelant de secrets, incommensurable, infini;

Au delà : l'inconnu, où chaque religion a mis une promesse, où chaque philosophie a admis un mystère, et dont, somme toute, l'homme ne se préoccupe guère qu'au moment d'y entrer. Dégagé de toute préoccupation et de toute in-

fluence terrestres, je suis là au centre même de la vie universelle, et la création entière me parle, à moi, atome, tout comme elle a parlé à Noé sur le mont Ararat, à Moïse sur le mont Sinaï, à Jésus sur le mont des Oliviers, comme elle parle au plus humble des mortels quand il est décidé à l'écouter et à la croire.

Eh bien ! si j'avais un fils, je lui dirais : « De ce que tu ne peux imaginer ni définir la forme du Créateur, dois-tu conclure qu'il n'existe pas ? Peux-tu davantage imaginer et définir la forme, le siège, le mécanisme de ta pensée, de ta douleur, de ta mémoire, de ta vie ? Il s'ensuivrait donc que ta pensée, ta douleur, ta mémoire, ta vie n'existent pas non plus, et que ceux qui disent qu'ils pensent, qu'ils souffrent, qu'ils se souviennent, qu'ils vivent, sont des fous, tandis qu'ils ne le sont au contraire que lorsqu'ils cessent de penser, de souffrir, de se souvenir, de vivre de cette vie indéfinissable. Du moment que mille choses peuvent être évidentes par leurs effets sans être évidentes dans leur forme, le Créateur invisible devient évident par sa création formelle, comme ma pensée, ma douleur, ma mémoire, ma vie, par les manifestations visibles que j'en donne. Partout où cette idée de Dieu n'est pas encore ou n'est plus, il n'y a que ténèbres, confusion et barbarie. *Je suis parce qu'il est, il est puisque je suis.* »

DEUXIÈME PARTIE

POÈTES

XVIII^e SIÈCLE

CRÉBILLON

1674 — 1762

CRÉBILLON, né à Dijon, s'était fait un nom sur la scène tragique longtemps avant que Voltaire parût. Dès les premières années du XVIII^e siècle (1703-1711), il avait donné *Idoménée*, *Atrée et Thyeste*, et *Electre*, qui eurent un grand succès, puis *Rhadamiste* et *Zénobie* : cette dernière pièce assure à Crébillon une place élevée parmi nos poètes dramatiques *Xerxès*, *Sémiramis* et *Pyrrhus* réussirent moins. Éloigné de la scène par les triomphes de Voltaire, son jeune rival, il n'y revint qu'à l'âge de soixante-douze ans, après vingt-deux ans de silence. Son retour ne fut pas heureux : son *Catilina* ne répondit pas à l'importance qu'on lui avait donnée. M^{me} de Pompadour avait vainement essayé de réchauffer sa verve depuis longtemps glacée, pour l'opposer à Voltaire qui commençait à décliner. C'est à cette tardive rivalité que nous devons plusieurs tragédies de Voltaire, qui voulut montrer sa supériorité en remaniant les sujets qu'avait traités Crébillon. Ce dernier termina sa carrière par sa tragédie du *Triumvirat*, qu'il fit jouer à l'âge de quatre-vingt un ans.

Crébillon manque d'élégance et de correction, mais il a de la vigueur et du mouvement : il a forcé le ressort de la tragédie en portant la *terreur* jusqu'à l'horreur. Du reste, chez Crébillon, le poète et l'homme ne faisaient qu'un ; l'exaltation poétique et la rudesse de son caractère dégénéraient en misanthropie : il aimait mieux la société des animaux que celle des hommes. Qui sait si l'ingratitude de ses contemporains et l'extrême pauvreté dans laquelle il passa la plus grande partie de sa vie n'avaient pas contribué à cette misanthropie ? Il mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il était membre de l'Académie française depuis 1731. Sa réception offrit une singularité remarquable : il fit son discours en vers.

Caton reproche aux sénateurs leur indolence.

De quoi vous plaignez-vous ? Catilina conspire !
 Est-il si criminel d'aspirer à l'empire ;
 Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
 Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
 Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable.
 Voyez de votre état la chute épouvantable,
 Ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
 Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
 Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage,
 Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage,
 Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
 Par un vil délateur se vit presque flétri :
 Alors la liberté ne savait pas dans Rome
 Du simple citoyen distinguer le grand homme ;
 Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
 Se soumit en tremblant à votre tribunal.
 Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
 Du sang des sénateurs inonde nos murailles ;
 Il fait plus : ce tyran, las de régner enfin,
 Abdique insolemment le pouvoir souverain,
 Comme un bon citoyen, meurt, heureux et tranquille,
 En bravant le courroux d'un sénat imbécile,
 Qui, charmé d'hériter de son autorité,
 Eleva jusqu'au ciel sa générosité

Et nomma, sans rougir, père de la patrie
 Celui qui l'égorgeait chaque jour de sa vie.
 Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
 Vous ne trembleriez point devant Catilina :
 Par là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
 Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.
 (*Catilina*, act. IV, sc. I.)

La Mort de Cicéron.

(*Récit de Mécène à Octave.*)

L'intrépide orateur a vu sans s'ébranler
 Lever sur lui le bras qui l'allait immoler.
 « C'est toi, Léna ! dit-il ; que rien ne te retienne.
 « J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
 « Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,
 « Puisque tu dois des mienstrancher le trop long cours. »
 A ces mots, Cicéron lui présente la tête,
 En s'écriant : « Léna, frappe ; la voilà prête. »
 Léna, tandis que l'air retentissait de cris,
 L'abat, court chez Fulvie en demander le prix.
 Un objet si touchant, loin d'attendrir son âme,
 N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme.
 Les yeux étincelants de rage et de fureur,
 Elle embrasse Léna, sans honte et sans pudeur ;
 Saisit avec transport cette tête divine,
 Qui semble avec les dieux disputer d'origine,
 En arrache.... Épargnez à ma vive douleur
 La suite d'un récit qui vous ferait horreur.
 Nous ne l'entendrons plus du feu de son génie
 Répandre dans nos cœurs le charme et l'harmonie.
 Fulvie a déchiré de ses indignes mains
 Cet objet précieux, l'oracle des humains :
 Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,
 Ce que sa barbarie a pu faire du reste.
 (*Le Triumvirat*, act. IV, sc. II.)

DESTOUCHES

1680 — 1754

DESTOUCHES, de l'Académie française, naquit à Tours. Dans sa jeunesse, il servit comme volontaire. Plus tard, il suivit la carrière diplomatique, tout en travaillant pour le théâtre ; il accompagna le cardinal Dubois en Angleterre, où il remplit plusieurs missions importantes. A la mort du régent, il rentra dans la vie privée. Il a composé de nombreuses comédies : deux seulement, *le Philosophe marié* et *le Glorieux* ont survécu à l'oubli dans lequel sont tombées les autres.

 Le Philosophe.

... La philosophie est sobre en ses discours,
 Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
 Que de la vérité l'on atteint l'excellence
 Par la réflexion et le profond silence.
 Le but d'un philosophe est de si bien agir,
 Que de ses actions il n'ait point à rougir :
 Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
 C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
 Sans vouloir imposer par ses opinions,
 Il ne parle jamais que par ses actions.
 Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
 Être vrai, juste et bon, c'est son système unique.
 Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
 Dans la seule vertu trouvant la vérité,
 Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
 Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
 Voilà le philosophe ; et s'il n'est ainsi fait,
 Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

(*Le Philosophe marié*, act. IV, sc. III.)

PIRON

1689 — 1778

PIRON était destiné au barreau, mais il y renonça après un revers de fortune, et se livra à la culture des lettres. Sa *Métromanie*, qu'il fit à l'âge de cinquante ans, est connue de tout le monde. Un jeune métromane, Damis, avec du talent; un vieux métromane, Francaleu, avec des ridicules; Baliveau, frondant la passion de la poésie; Danis et Francaleu la défendant; la première représentation d'une pièce nouvelle et des vers envoyés au *Mercur*e : tels sont les principaux ressorts de l'intrigue.

La *Métromanie* est un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté et de bon sens; et l'intrigue, sans être bien intéressante, en est très-ingénieusement inventée et tissée. Le style a de l'élégance, de la verve, et on y trouve beaucoup de vers qui sont devenus proverbes. Enfin, c'est une des meilleures comédies de la scène française, mais de second ordre, parce qu'elle ne peint qu'un travers et non un caractère.

Homme de plaisirs, Piron passa la plus grande partie de sa vie dans l'insouciance d'un véritable épicurien. Chez lui, les bons mots et les épigrammes coulaient de source. L'Académie elle-même ne fut pas à l'abri de ses traits acérés; en montrant le lieu où siégeaient les membres de cette compagnie, il disait : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. » L'Académie ne lui garda pas rancune, et, en 1753, voulut se l'adjoindre. Il fut élu, mais le Roi refusa son agrément, à cause d'une ode licencieuse que le poète avait composée dans sa jeunesse. Il faut rendre à Piron cette justice que cette malheureuse production lui inspira un vif repentir, dont il consigna l'expression dans tous ses ouvrages, et dans le testament qu'il adressa à l'Académie, et où il s'exprime ainsi : « Je lègue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition et mon

repentir amer et public. » Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans; il était né à Amiens.

Piron sera nommé quand on ne répétera plus que sept ou huit noms de ce XVIII^e siècle, où tant d'hommes furent célèbres.

Le Métromane.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non ;
 Car, selon la pensée où son esprit se plonge,
 Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
 Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
 D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
 C'est un homme isolé, qui vit en volontaire ;
 Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
 Qui va, vient, veille, sue, et, se tourmentant bien,
 Travaille nuit et jour et jamais ne fait rien ;
 Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
 Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne :
 Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
 Distract.... Ce dernier-ci le désigne le mieux ;
 Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
 Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles.
 S'approchant pas à pas, d'un haha qui l'attend
 Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

(*La Métromanie*, act. I, sc. 1.)

Le Poète et l'Avocat.

BALIVEAU.

Prends un parti solide, et fais choix d'un état
 Qu'aussi bien que le temps le bon sens autorise,
 Qui te distingue, et non qui te singularise ;
 Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau ?

BALIVEAU.

Protégeant la veuve et le pupille,
 C'est là qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile,

Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète ?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru !
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
L'ancre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune :
J'y monte ; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes ;
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait ! pour barreau, je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour lois la vérité ;
Et pour juge mon siècle et la postérité.

(*La Métromanie*, act. III, sc. VII.)

LA CHAUSSÉE

1692 — 1754

LA CHAUSSÉE mit à la mode la *Comédie larmoyante*, espèce

de tragédie bourgeoise qui conduisait naturellement au drame moderne. Ses deux meilleures pièces sont *la Gouvernante* et surtout *l'École des Mères*; ce sont ses deux couronnes les plus brillantes, et le temps ne les a point flétries.

Le sujet de *la Gouvernante* est un fait réel arrivé à Monsieur Faluère, qui fut depuis premier président du parlement de Bretagne. Trompé par un secrétaire qui aurait soustrait une pièce décisive, ce magistrat fit rendre un jugement injuste dans un procès dont il était rapporteur, et ce procès ruina la personne qui le perdait. Le juge, instruit de son erreur, la paya d'une partie de sa fortune, et remboursa en entier une somme considérable qui était l'objet du procès. Il ne fit que son devoir, mais quand le devoir coûte un sacrifice, il est vertu ! Cette belle action nous a valu ce bel ouvrage.

L'École des Mères est encore supérieure à la pièce précédente, parce qu'elle réunit à l'intérêt du drame, des caractères, des mœurs et des situations de comédie. Le but en est d'une utilité morale très-directe : c'est de montrer le danger et l'injustice de ces prédilections que les parents accordent trop souvent à l'un de leurs enfants au préjudice de l'autre. C'est une des meilleures comédies de ce siècle.

La Chaussée, malgré son style lâche, sa versification faible et sans couleur, a fait cependant honneur au théâtre français. Voltaire l'a jugé « un des premiers après ceux qui ont eu du génie. » Et il l'a bien jugé.

L'Esprit d'à présent.

Rien n'est plus ordinaire ;
 C'est un titre banal ; on ne peut faire un pas
 Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
 A tout venant, à ces gens qui ne sont bien souvent
 Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
 Que les plus fats de tous les hommes.
 Ce qu'on prend pour l'esprit, dans le siècle où nous sommes,
 N'est, ou je me trompe fort,
 Qu'une frivole effervescence,
 Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,

Que l'on nomme autrement, faute de connaissance,
 Proverbes, quolibets, folles allusions,
 Pointes, frivolités, plaisamment habillées,
 Quelque superficie, et des expressions
 Artistement entortillées;
 Joignez-y le ton suffisant ;
 Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
 Pour moi, mon avis est, dût-il paraître étrange,
 Que ces petits messieurs, qui sont si florissants,
 Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
 Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.
 (*L'Ecole des Mères*, act. III, sc. III.)

RACINE (LOUIS)

1692 — 1763

Louis RACINE était fils de l'immortel auteur d'*Athalie*; il fut recommandé par son père mourant aux soins de Rollin, alors principal d'un des collèges de Paris. Ses études terminées, il fit son droit et se fit recevoir avocat. Il entra ensuite à l'Oratoire, où il passa trois années. Le chancelier d'Aguesseau le pressa alors de venir partager son exil de Fresnes (Seine-et-Marne) pendant la régence du duc d'Orléans. Notre poète passa dans cette charmante retraite les moments qu'il regardait comme les plus heureux de sa vie, et ne revint à Paris qu'avec son illustre protecteur. Sa réputation et la mémoire de son père lui firent ouvrir, en 1719, les portes de l'Académie des Inscriptions; et, trois mois plus tard, ses amis l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour une place vacante à l'Académie française. Le cardinal Fleury traversa son élection. Il manda Racine et lui promit un poste lucratif au lieu du fauteuil académique, auquel il fallut renoncer pour le moment. Racine, dont la fortune déjà très-médiocre se trouvait réduite de moitié par suite des perturbations financières du système de Law, se soumit aux volontés du prélat, et accepta une place d'inspecteur des fermes de la Provence. Tout en

remplissant avec zèle des occupations si peu conformes à ses goûts, il trouvait encore le temps de cultiver les lettres ; et, presque chaque année, il payait son tribut à l'Académie des Inscriptions par des mémoires qu'il venait y lire, sur des questions élevées de théorie ou de critique. C'est au milieu de ces fonctions qu'il composa presque tous ses ouvrages.

En 1726, il donna son poème de *la Grâce*. Cet ouvrage du janséniste lui valut une épître satirique du jeune Arouet, qui avait deux ans de moins que lui.

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques
De ton *Jansénius* les leçons fanatiques.
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien ;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père.

.
Tu le sers en esclave et je l'adore en fils ;
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce ;
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens et non pas des docteurs.

En 1742, parut le poème de *la Religion*, où l'auteur démontre l'existence de Dieu, la nécessité de la Révélation, ses caractères dans la religion chrétienne, et réfute les objections des sophistes et des incrédules. Ce poème, comme celui de *la Grâce*, se distingue par une versification élégante et correcte, mais on voudrait y trouver plus d'animation, d'invention et de poésie. Par ses études et son maître, Rollin, Racine se rattache à l'école janséniste du xvii^e siècle ; et par son *talent descriptif*, au xviii^e.

En 1750, il donna sa démission d'inspecteur. Il venait d'épouser la fille de monsieur de Presle, l'un des secrétaires du roi. Cette union, d'ailleurs assortie pour les caractères et les vertus, avait assuré sa fortune. Il vint se fixer à Paris, centre de ses études, et se mit une seconde fois sur les rangs pour une place à l'Académie française ; mais il se retira dans la crainte d'être exclu par la cour, à cause des opinions jansénistes qui avaient percé dans son premier poème.

Il venait de terminer sa traduction du *Paradis perdu*, traduction plus exacte que agréable, quand il reçut l'affreuse nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme de la plus grande espérance. Ce coup terrible le plongea dans le désespoir. Il loua un petit jardin dans le faubourg Saint-Denis et chercha un peu de consolation dans la culture des fleurs. C'est dans cette honorable retraite qu'il recueillit et encouragea Delille venant lui soumettre sa traduction des *Georgiques*. Il mourut en 1763.

Voici, avec une courte appréciation, les autres ouvrages de Louis Racine :

Odes et Poésies diverses : l'ardeur lyrique manque aux unes, la verve aux autres.

Réflexions sur la poésie : Défense et Traité de cet art.

Mémoires sur la vie de Jean Racine : Monument de piété filiale ; pages charmantes, où se trouvent pourtant quelques erreurs.

Remarques sur les tragédies de Jean Racine et Traité de la Poésie dramatique : Ouvrages médiocres.

Immortalité de l'âme.

Je pense : la pensée, éclatante lumière,
 Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
 J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
 N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
 Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
 Plus noble que mon corps un autre être m'anime.
 Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
 Deux êtres opposés sont réunis entre eux ;
 De la chair et du sang, le corps, vil assemblage,
 L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
 Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets,
 Séparent rarement leurs plus chers intérêts.
 Leurs plaisirs sont communs aussi bien que leurs peines.
 L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
 Mais par des maux cruels, quand le corps est troublé,
 De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
 Dans un vaisseau brisé, sans voile et sans cordage,

Triste jouet des vents, victoire de leur rage,
 Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
 Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
 Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
 Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
 Comment périrait-il ? Le corps fatal au corps
 Divise les liens, déränge les ressorts :
 Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
 Et sur l'âme, la mort ne trouve point de prise,
 Que dis-je ? tous ces corps, dans la terre engloutis,
 Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ?
 D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ;
 Tout en sort, rien n'y rentre ; et la nature avare
 Dans tous ses changements, ne perd jamais son bien.
 Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
 Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
 Dans ton laboratoire, invoques Trismégiste.
 Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
 Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
 Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
 Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ;
 Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
 L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir ?
 Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
 L'instant où de ses fers une âme se délivre.
 Le corps, né de la terre, à la terre est rendu,
 L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

(*La Religion.*)

VOLTAIRE

(Pour la biographie, voyez page 25)

VOLTAIRE est le roi de la poésie au XVIII^e siècle ; il opprime ceux qu'il n'entraîne pas à sa suite, et l'on ne compte guère parmi les poètes contemporains que des satellites ou des victimes de ce brillant génie, qui a abordé tous les genres.

ÉPOPÉE. *La Henriade* serait une épopée si les personnages

avaient plus de mouvement et de physionomie; l'action, plus d'intérêt et de merveilleux, plus de grandeur et de vraisemblance; le style seul est à la hauteur de l'épopée.

Faut-il parler de cet autre poëme où Voltaire a profané le sujet si touchant et si héroïque de Jeanne d'Arc? Il y travailla presque toute sa vie, et en fit l'instrument de ses haines et de ses vengeances; c'est un mauvais ouvrage, même au point de vue littéraire, et une satire grossière indigne d'un Français, contre une jeune fille dont le nom est étroitement lié à celui de notre pays.

THÉÂTRE. Comme poëte tragique, Voltaire vient immédiatement après Corneille et Racine. Ses tragédies n'ont ni l'exquise pureté de celles de Racine ni la vigueur de celles de Corneille; mais elles ont plus de mouvement et d'éclat; *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, *Sémiramis* et *Tancrède*, sont de puissantes créations.

Voltaire déplaisait à Louis XV et surtout à M^{me} de Pompadour, qui aimait mieux la modestie soumise de Crébillon que les prétentions orgueilleuses du poëte philosophe; celui-ci quitta la cour pour passer dans une autre, seulement plus petite, celle de Sceaux, chez la duchesse du Maine. C'est là qu'il entreprit de refaire en quelque sorte les tragédies de Crébillon, quo M^{me} de Pompadour lui avait opposé: Crébillon fut vaincu.

Voltaire est médiocre dans la comédie: *l'Indiscret*, *l'Enfant prodigue*, *Nanine*, le *Dépositaire infidèle*, sont des pièces très-faibles. Il est vulgaire dans l'opéra: *Le Temple de la Gloire*, *Samson*, *Pandore*, sont des ouvrages bien inférieurs à ceux de Quinault.

GENRES DIVERS. Parsees épîtres: *Le Mondain*, *A Uranie*, etc., et par ses satires: *Le Pauvre Diable*, *Le Russe à Paris*, *Pégase et le Vieillard*, *Sur la Calomnie*, Voltaire se place à côté de Boileau, qu'il n'imite pas. Enfin, on ne louera jamais trop ses *Poésies fugitives*, où se trouvent réunies toutes les qualités de l'esprit français: naturel, saillie, finesse et bon sens.

Le Temple du Goût, *Le Désastre de Lisbonne*, *La Loi natu-*

relle, sont de petits poèmes qui enrichissent encore l'écrin poétique de leur auteur.

L'Angleterre et son gouvernement sous Élisabeth.

Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
 De l'éclat de son règne étonnait les humains.
 C'était Elisabeth; elle dont la prudence
 De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
 Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
 Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
 Ses peuples, sous son règne, ont oublié leurs pertes.
 De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes;
 Les guérets, de leurs blés; les mers, de leurs vaisseaux.
 Ils sont craints sur la terre; ils sont rois sur les eaux.
 Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
 Des bouts de l'univers appelle la fortune.
 Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
 Le magasin du monde, et le temple de Mars.
 Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
 Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.
 Les députés du peuple, et les grands et le roi,
 Divisés d'intérêts, réunis par la loi;
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
 Heureux, lorsque le peuple, instruit de son devoir,
 Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!

(*La Henriade.*)

Monologue de Brutus.

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
 Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
 Voilà vos successeurs, Horace, Décius;
 Et toi, vengeur des lois; toi, mon sang; toi, Brutus!
 Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
 Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne;
 César nous a ravi jusques à nos vertus,
 Et je cherche ici Rome et ne la trouve plus.
 Vous que j'ai vus périr, vous, immortels courages,

Héros dont en pleurant j'aperçois les images,
 Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
 Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
 Vous ranimez en moi ces vives étincelles
 Des vertus dont brillaient vos âmes immortelles;
 Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
 Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
 Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue ?
 Quel billet sous mon nom se présente à ma vue ?
 Lisons : « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers ! »
 Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts ;
 Ne me reproche pas des chaînes que j'abhorre.
 Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?
 « Non, tu n'es pas Brutus ! » Ah ! reproche cruel !
 César, tremble ; tyran ! voilà ton coup mortel.
 « Non, tu n'es pas Brutus ! » Je le suis, je veux l'être ;
 Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
 Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux ;
 On demande un vengeur ; on a sur moi les yeux ;
 On excite cette âme, et cette main trop lente ;
 On demande du sang.... Rome sera contente.
 (*La Mort de César.*)

GRESSET

1709 — 1777

GRESSET entra à l'âge de seize ans chez les Jésuites et fut envoyé à Paris au collège Louis-le-Grand. A vingt-quatre ans, il publia le petit poëme de *Vert-Vert*, chef-d'œuvre de grâce badine qui obtint beaucoup de succès ; il y chante les aventures d'un perroquet des Visitandines de Nevers. Après *Vert-Vert* vinrent le *Lutrin vivant* et le *Carême impromptu*, espèces de contes en vers, auxquels on ne saurait refuser le mérite d'une narration vive et piquante, et l'art de lutter avec grâce contre des difficultés qui semblaient insurmontables. Gresset publia ensuite plusieurs épîtres où respire un parfum de franchise, d'abandon et de bonté qui font aimer le poëte. La meilleure est

la *Chartreuse*, qu'il intitula ainsi de la petite chambre qu'il avait au collège Louis-le-Grand. Blâmé par ses supérieurs à cause de ses idées mondaines, Gresset fut relégué à Tours, où il professa les humanités ; puis il fut envoyé au collège de la Flèche. En 1735, il quitta l'habit religieux, et vint à Paris, où il se maria.

Depuis sa sortie du collège des Jésuites, notre poète, en allant souvent au théâtre, avait pu étudier l'art dramatique. Il voulut s'essayer dans la tragédie, mais son *Edouard III* fut accueilli froidement : c'est une suite de vers souvent médiocres, quelquefois heureux, toujours sans plan, sans mouvement, sans passions.

Après cette première tentative, les succès qu'obtenait La Chaussée dans la comédie sérieuse, lui inspirèrent son *Sidney*, drame d'une monotonie fatigante : un homme qui a la naissance, la fortune, la faveur, et qui, ne souffrant ni de la folie ni de la gloire ni des tourments du cœur, ne parle que de se donner la mort, parce qu'il a le dégoût de la vie : voilà l'insipide et fade personnage mis en scène.

L'œuvre principale de Gresset au théâtre est le *Méchant*. C'est une bonne et franche comédie, qui attaquait un vice fort à la mode alors, la *rouerie* ; on y désirerait plus d'action et de force comique, mais les portraits y sont d'un naturel parfait, et les vers excellents : beaucoup sont devenus proverbes dès leur naissance.

Gresset, comme fatigué des efforts que lui avait coûtés sa comédie du *Méchant*, entraîné d'autre part par son amour du calme et son goût pour la famille, se retira bientôt à Amiens, sa patrie. Les principes religieux qu'il avait puisés chez les Jésuites reprirent tout à coup sur lui un nouvel empire, et il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la piété. Il mourut en 1777 ; il était membre de l'Académie française depuis près de trente ans.

Ma Chartreuse.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;

Tout ce que je sais, sans compas,
 C'est que, depuis l'oblique entrée,
 Dans cette cage resserrée,
 On peut former jusqu'à six pas.
 Une lucarne mal vitrée,
 Près d'une gouttière livrée
 A d'interminables sabbats,
 Où l'université des chats,
 A minuit, en robe fourrée,
 Vient tenir ses bruyants États;
 Une table mi-démembrée
 Près du plus humble des grabats;
 Six brins de paille délabrée,
 Tressés sur deux vieux échelas :
 Voilà les meubles délicats,
 Dont ma chartreuse est décorée,
 Et que les frères de Borée
 Bouleversent avec fracas,
 Lorsque sur ma niche éthérée
 Ils préludent aux fiers combats
 Qu'ils vont livrer sur nos climats;
 Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient préparer ces frimas
 Qui versent sur chaque contrée
 Les catarrhes et les trépas (1).

Le Méchant.

Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
 Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
 Un commerce de suite avec les mêmes gens,
 L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
 Une société peu nombreuse et qui s'aime,
 Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
 Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
 Dans le sein de la paix et de la sûreté :
 Voilà le seul bonheur honorable et paisible
 D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
 Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
 L'homme frivole et vague est déjà malheureux.

(1) La chartreuse de Gresset existe encore aujourd'hui. }
 }
 }

Mais jugez avec moi combien l'est davantage
 Un méchant affiché, dont on craint le passage ;
 Qui, traînant après lui les rapports, les erreurs,
 Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
 Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.

(*Le Méchant*, act. IV.)

LE FRANC DE POMPIGNAN

1709 — 1784

Né à Montauban, il fit ses humanités au collège Louis-le-Grand, sous le P. Poirée, étudia ensuite le droit, remplit de hautes fonctions dans la magistrature, et sut faire marcher de front le droit et les lettres. En 1760, il s'attira la haine des plus célèbres écrivains du XVIII^e siècle, en dirigeant dans son discours de réception à l'Académie française une violente diatribe contre les philosophes et les encyclopédistes. Il eut alors à supporter une guerre de satires, d'épigrammes et de facéties qui mirent rarement les rieurs de son côté. Il céda à cette tourmente, et se retira dans sa terre de Pompignan, où il se distingua jusqu'à la fin de ses jours par ses actes de bienfaisance et par son ardeur pour l'étude.

Le Franc a donné au théâtre *Énée et Didon*, tragédie dont le sujet est emprunté à Virgile. Le caractère d'Énée est assez faible, mais celui de la reine de Carthage et celui d'Isabe y sont tracés d'une main vigoureuse.

Son *Voyage de Languedoc et de Provence* (en prose mêlée de vers) est un badinage charmant, où l'on trouve sans doute moins d'abandon, mais plus de décence et de correction que dans celui de Chapelle et Bachaumont.

Ses *Poésies sacrées*, imitations des cantiques et des prophéties de la Bible, ont obtenu le suffrage des connaisseurs, pour qui un trait de satire (1) lancé par une main ennemie

(1) *Sacrés ils sont, car personne n'y touche. (Voltaire.)*

n'est ni le jugement de la raison ni la condamnation du talent. On sait que l'auteur avait étudié l'hébreu pour mieux se pénétrer des beautés de son modèle.

Nous avons encore de Le Franc quelques odes profanes, toutes médiocres, à l'exception d'une seule, *la Mort de Jean-Baptiste Rousseau*. Cette ode et les meilleures des *Poésies sacrées* de l'auteur lui composent un assez grand nombre de morceaux pour lui assurer la place du second de nos lyriques.

La Bienfaisance.

Comme aux jours de l'automne, en des sillons fertiles,
 Le sage laboureur répand des grains utiles
 Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
 Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
 Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
 Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
 Sème des fruits de vie en des champs précieux,
 Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.
 Vous voyez ces torrents qui tombent des nuages.
 Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages.
 Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs :
 Là, vous n'apercevez que verdure et que fleurs ;
 Ici l'herbe languit ou meurt à peine éclosé
 Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
 Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés ?
 Dieu, qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.
 L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste,
 Et si l'emploi se perd, au moins le bienfait reste.
 Ce sont là les vertus, les trésors assurés
 Qui ne périssent point et par qui vous vivrez :
 Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
 Et la Mort et l'Enfer se tairont devant elles.
 Ne formez point ailleurs vos vœux ni votre espoir,
 Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
 Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
 Le ciel aurait tissu le cours de votre vie ;
 Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
 Et que chaque instant même eût comblé vos désirs :
 Ce sont des jours perdus, des instants inutiles,

Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
 Et ces derniers moments d'ennui, d'obscurité,
 Qui vous diront trop tard què tout fut vanité!
 Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie;
 Vous crûtes en jouir, le temps en fit sa proie :
 Il vous en laissait l'ombre, elle fuit à son tour.
 Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour;
 Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
 Imprimera l'effroi, gravera la tristesse;
 Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens;
 Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines;
 Vous serez sourds aux chants de vos jeunes sirènes;
 Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts,
 Feront pour le traîner d'inutiles efforts!
 La Mort, d'un cri lugubre, annoncera votre heure;
 L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure;
 On verra quelques pleurs, suivis d'un prompt oubli.
 Le corps, né de la fange, y rentre enseveli,
 Et l'esprit, remonté vers sa source divine,
 Va chercher un arrêt où fut son origine.

(*Poésies sacrées.*)

GENTIL-BERNARD

1710 — 1775

Joseph-Pierre BERNARD, à qui Voltaire donna le nom de *Gentil*, à cause de son esprit et de sa personne, naquit à Grenoble. Il se fit connaître de bonne heure, dans le genre critique, par sa spirituelle *Épître à Claudine* et sa jolie chanson de la *Rose*; son opéra de *Castor et Pollux*, dont Rameau fit la musique, et regardé longtemps comme le chef-d'œuvre du genre, vint bientôt accroître sa réputation. Quant à *l'Art d'aimer*, que l'auteur garda prudemment en portefeuille pendant trente ans, se bornant à en faire des lectures dans les salons, c'est un poème très-froid; la verve du poète et la sensibilité de l'homme y font complètement défaut. *Phrosine et Mélidor* n'est pas un meilleur poème. Le talent de Bernard

porte, en général, l'empreinte de la société prétentieuse au milieu de laquelle il a vécu.

Il mourut fou à Charenton.

La Rose.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Si quelque main a l'imprudence
De venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

ROSSET

.... — 1788

ROSSET, de Montpellier, a laissé un poëme didactique, *l'Agriculture*. Ce poëme fut composé dans le temps de la guerre de 1741, des victoires de Louis XV en Flandre, et de la paix qui les suivit : c'est ce que l'auteur nous apprend dans un discours

préliminaire. Le poëte y chante les champs, les vignes, les bois, les prairies, les troupeaux, la basse-cour, les plantes et le jardin potager, les étangs, les rivières et les jardins, mais il ne relève son ouvrage par aucun trait d'imagination, par aucun épisode. Il faudrait pourtant aux tableaux purement rustiques, dont le fond est le moins noble et le moins attachant, joindre tour à tour des traits de sentiment, d'imagination ou de morale, nécessaires pour racheter la sécheresse du poëme didactique. Rosset a borné son ambition à rendre en vers français tous les travaux champêtres; et, dans plus d'un endroit, il s'en est tiré avec succès, et a surmonté la difficulté. On trouve chez lui des morceaux très-bien écrits, des vers très-bien tournés. La diction est, en général, assez correcte, mais elle manque trop souvent d'élégance, de rythme et de poésie : tout est précepte ou description, et souvent en prose rimée, en prose sèche ou dure. Cette monotonie serait peu supportable dans un ouvrage fort court; combien l'est-elle moins dans un poëme en six chants!

L'Orage.

Une vapeur paraît, s'étend et s'épaissit;
 Le jour pâlit, l'air siffle, et le ciel s'obscurcit.
 Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
 La main de l'Éternel les suspend sur nos têtes.
 Il vient, et devant lui s'élancent les éclairs;
 Son trône redoutable est au milieu des airs.
 Il abaisse les cieus; l'orage l'environne;
 Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne.
 La foudre étincelante éclate dans ses mains;
 Elle part, elle frappe, elle instruit les humains.
 De ses traits enflammés voyez les tours brisées.
 Les rochers abattus, les forêts embrasées.
 La terre est en silence, et la pâle frayeur
 Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
 De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
 Bat les tristes épis, les brise, les accable.
 Tous les vents déchainés arrachent des sillons
 Les blés enveloppés dans leurs noirs tourbillons.

Les torrents en fureur des montagnes descendent ;
 Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent ;
 Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
 O travaux d'une année, un jour vous a perdus !

ANALYSE CRITIQUE. — « Cette description, que nous avons choisie entre mille, parce qu'elle donne bien une idée de la manière de faire du poète, réunit toutes les sortes de fautes; elle est mal conçue et mal écrite. D'abord ce n'est point ici qu'il convenait de mettre la tempête et la foudre dans les mains de l'Éternel, ni de prendre toutes les expressions de l'Écriture, que nos grands poètes ont su employer plus à propos. Il faut réserver les tableaux de la vengeance divine pour de plus grands sujets. De plus, il n'est permis en aucun cas de faire tant de vers, avec tant d'hémistiches connus et pillés partout. *Le jour pâlit, l'air siffle, la foudre étincelante éclate*, etc.; tout cela est de Voltaire. *Il abaisse les cieux* est de Rousseau. Ce qui n'est ni de l'un ni de l'autre, c'est cet hémistiche sur la foudre, *elle instruit les humains*. Il suffit d'un pareil trait pour refroidir tout.

Voltaire a dit :

La foudre en est formée, et les mortels frémissent.

Vous voyez la différence d'un trait qui fait image et d'une réflexion qui glace. Et combien d'autres fautes dans la versification ! *Le terrible courroux, les redoutables coups, le trône redoutable, la grêle impitoyable*, etc; ce sont des épithètes accumulées, ces hémistiches qui énervent le style. Que font ici *les rochers abattus* et *les tours brisées* ? Il s'agit bien de tours et de rochers : il s'agit des vignes et des moissons. Et *la pâle frayeur qui flétrit le cœur des peuples consternés* ! Quel amas de mots qui ne disent que la même chose dans une longue suite de vers tous accouplés uniformément ! » (*La Harpe*.) Nous préférons le morceau suivant.

Le Coq.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
 Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
 Il peut, dix ans entiers, les aimer, les conduire ;

Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
 En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
 Une crête de pourpre orne son front royal;
 Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
 Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
 Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
 De sanglants éperons arment ses pieds nerveux;
 Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
 S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.
 Des Grecs et des Romains autrefois révééré,
 Le coq était des dieux l'interprète sacré.
 J'omets ses vains honneurs, je chante ses services.
 Lorsque du jour l'aurore, apportant les prémices,
 Blanchit de sa lumière et les monts et les toits,
 Du héraut du soleil vous entendez la voix.
 Il l'appelle, il l'annonce, et lui rend son hommage:
 Des heures de la nuit son chant fait le partage,
 Il en marque le cours et celui du sommeil;
 Il fixe le travail, le repos, le réveil;
 Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
 Sa tendresse, toujours active et vigilante,
 Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins,
 Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.

SAINT-LAMBERT

1717 — 1803

SAINT-LAMBERT passa sa jeunesse à Nancy, dans cette cour Stanislas, où des femmes spirituelles faisaient régner un goût exquis; c'est là qu'il forma son esprit, et qu'il acquit ce charme de la conversation, par lequel il se fit aimer plus tard dans les salons. En 1757, il vint à Paris, où il se lia bientôt avec Duclos, Diderot et J.-J. Rousseau. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, il excita l'enthousiasme du parti des philosophes par la publication de son poëme descriptif des *Saisons*. Les encyclopédistes et leurs disciples voulaient, pour embrasser tout le cercle des connaissances humaines, allier la science à la philosophie et

diriger en même temps le mouvement littéraire. Que pouvaient-ils rêver de mieux qu'une poésie tout à la fois philosophique et scientifique? Mettre en vers les résultats de l'observation, décrire les phénomènes célestes et terrestres, mêler aux descriptions des préceptes et des règles : tel devait être le but du vrai poète encyclopédiste. On comprend, d'après cela, que les philosophes ne durent pas manquer de prôner le poème des *Saisons*. Pour nous, c'est une composition qui renferme de belles descriptions, mais d'une grande froideur et d'une monotonie fatigante : nous n'aimons pas cette scène si minutieusement décrite, d'où l'homme est presque toujours absent.

Pendant la tourmente révolutionnaire, Saint-Lambert se retira près de M^{me} d'Houdetot, à Eaubonne, dans la vallée de Montmorency. Il y mourut en 1803, au moment où il allait retrouver son fauteuil à l'Académie reconstituée; il était né à Vézelize, en Lorraine.

Outre son poème des *Saisons*, et un autre petit poème intitulé *le Matin et le Soir*, Saint-Lambert a laissé des *Poésies fugitives*, où l'on trouve du naturel et de la grâce.

L'Orage.

On voit, à l'horizon, de deux points opposés,
 Des nuages monter dans les airs embrasés;
 On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre;
 D'un tonnerre lointain le bruit s'est fait entendre;
 Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
 Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
 Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
 Dont le son lent et sourd attriste la nature.
 Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
 Et la terre en silence attend dans la terreur.
 Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
 Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
 Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
 Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
 Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
 Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;

Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
 Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
 En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
 Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
 Qui tournoie sur la plaine, et, rasant les sillons,
 Enlève un sable noir qui roule en tourbillons.
 Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
 Dérobe à la campagne un reste de lumière.
 La peur, l'airain sonnante, dans les temples sacrés
 Font entrer à grands flots les peuples égarés.
 Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
 Te demander le prix des travaux de l'année.
 Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
 Écrasent en tombant les épis renversés;
 Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
 Le fermier de ses champs contemple les ravages,
 Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
 La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
 Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
 Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
 O récolte, ô moisson! tout périt sans retour :
 L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

ANALYSE CRITIQUE. — Voilà le tableau d'un grand peintre; voilà le style d'un grand poète. Toutes les tournures, toutes les expressions sont à lui; c'est lui qui a vu et senti. Ce vers :

Et la terre en silence attend dans la terreur,

rappelle le *terra tremuit et quievit* de l'Écriture. Tous les indices d'un orage prochain sont ici tracés si vivement, qu'ils produisent dans l'imagination du lecteur la même attente et la même inquiétude que l'orage peut produire dans les campagnes qu'il menace. L'observation de la nature est parfaite :

D'un tonnerre lointain le bruit s'est fait entendre,

• • • • •
 Et le long du vallon le feuillage a tremblé.

C'est avec cet art et cette vérité que le poète donne aux approches d'un orage l'effet d'une scène de terreur. A-t-on

jamais mieux rendu l'effet du tonnerre, dont le son se prolonge dans l'éloignement, que dans ce vers admirable :

Et la foudre en grondant roule dans l'étendue.

Il n'adresse à Dieu qu'un mot, et ce mot est une prière touchante qui rappelle la grandeur du péril :

Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.

Il ne s'arrête pas plus longtemps, et continue la description, mais il la relève encore par un détail d'action et de sentiment emprunté à Virgile, il est vrai, mais bien placé et bien rendu :

Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.

Poursuivons :

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés, etc.

Cela vaut un peu mieux que la *grêle impitoyable* de Rosset : quelle heureuse opposition des *globules glacés* et du *ciel en feu* ! et cette opposition est fondée sur la saine physique.

. Et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents, etc.

La phrase court, la construction descend et se précipite : voilà les secrets du style poétique.

On a reproché à Saint-Lambert que sa description était trop détaillée : c'est une grande ignorance. Sans doute elle le serait trop dans un poème épique, parce qu'elle y ferait partie d'une action principale dont elle détournerait trop longtemps. Mais dans les *Saisons*, dans un poème descriptif, l'orage devait avoir toutes ces circonstances intéressantes et pittoresques. Il ne s'agissait que du choix et de l'effet ; et ce n'est pas trop ici de quarante vers pour peindre un des fléaux de la campagne. (La Harpe.)

SEDAINE

1719 — 1797

SEDAINE fut d'abord tailleur de pierres. L'architecte Buron,

aïeul du célèbre peintre David, surprit un jour le jeune ouvrier un livre à la main; il le questionna, lui trouva de l'intelligence, en fit d'abord son élève, puis son associé. Devenu plus libre, Sedaine fit marcher de front les travaux d'architecture et la culture des lettres.

Il débuta par l'*Épître à mon habit*, badinage gracieux et spirituel qui attira sur lui l'attention publique. Il travailla ensuite pour le théâtre, et devint le véritable créateur de l'opéra-comique, associant presque toujours son talent à celui de Grétry et d'autres musiciens de l'époque. Outre *le Diable à Quatre*, par lequel il débuta et dont le succès fut très-brillant, ses meilleurs ouvrages sont *Rose et Colas*, *le Déserteur*, *Richard Cœur de Lion*, *le Comte d'Albert*. Ces pièces sont pleines de naturel, d'intérêt et d'esprit, qualités qui rachètent la négligence et l'incorrection du style.

Sedaine fit aussi deux comédies en prose : *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*. Ces deux pièces, qu'il donna au Théâtre-Français, sont le plus solide fondement de sa renommée. Disons, en terminant cette courte biographie, que si Sedaine a sa valeur, c'est que sa conception est originale, et que son talent est très-personnel.

A mon habit.

Ah! mon habit, que je vous remercie,
 Que je valus hier, grâce à votre valeur!
 Je me connais, et plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois que mon tailleur,
 Par une secrète magie ,
 A caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
 Quels honneurs je reçus! Quels égards! Quel accueil!
 Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire,
 J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
 Cette femme à grands falbalas
 Me consulta sur l'air de son visage;

Un blondin sur un mot d'usage;
 Un robin sur des opéras;
 Ce que je décidai fut le *nec plus ultrá*.
 On applaudit à tout, j'avais tant de génie!
 Ah! mon habit, que je vous remercie!
 C'est vous qui me valez cela.

Ce marquis, autrefois, mon ami de collège,
 Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil
 Il m'accorda par privilège
 Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
 Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
 Ma probité, mes mœurs que rien ne dérégla,
 N'eussent obtenu de ma vie,
 Votre aspect seul me l'attira.
 Ah! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.

Mais ma surprise fut extrême :
 Je m'aperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opérait.
 J'entrais jadis d'un air discret;
 Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutais en silence et ne me permettais
 Le moindre *si*, le moindre *mais*;
 Avec moi tout le monde était fort à son aise,
 Et moi je ne l'étais jamais;
 Un rien aurait pu me confondre :
 Un regard, tout m'était fatal;
 Je ne parlais que pour répondre.
 Je parlais bas, je parlais mal.
 Un sot provincial arrivé par le coche
 Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
 Je me mouchais presque au bord de ma poche,
 J'éternuais dans mon chapeau.

On pouvait me priver sans aucune indécence
 De ce salut que l'usage introduit,
 Il n'en coûtait de révérence
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
 Mais à présent, mon cher habit,
 Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
 Et ces tous décidés, qu'on prend pour de l'aisance,

Deviennent mes tons favoris ;
 Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
 Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
 De ne point habiter ce pays limitrophe
 Des conquêtes de notre roi !
 Dans la Hollande, il est une autre loi :
 En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
 En vain j'exalterais sa valeur, son débit,
 Ici l'habit fait valoir l'homme,
 Là, l'homme fait valoir l'habit.
 Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit
 Brillent à présent dans leur force,
 L'arbre n'est point jugé par ses fleurs, par son fruit ;
 On le juge sur son écorce.

LEMIERRE

1721 — 1793

LEMIERRE vit six fois ses pièces de vers couronnées par l'Académie française. En 1758, il donna au théâtre son *Hypermnestre*, tragédie qui fut bien accueillie. Son *Guillaume Tell* fut moins heureux. La rudesse des noms helvétiques fit ressortir encore le style habituellement dur et rocailleux de Lemierre ; aussi Voltaire, interrogé sur le mérite de cette tragédie, répondit : « Il n'y a rien à dire : elle est écrite en langue du pays. » Dans ce style barbare, il se trouve pourtant des morceaux où la déclamation ne manque pas de force et d'élévation ; mais Lemierre n'a su ni dessiner ni approfondir une situation.

La *Veuve de Malabar*, que La Harpe appelle, non sans raison, « une pièce mauvaise de tout point, » eut cependant quelque succès.

De la tragédie de *Barnevelt*, jouée en 1790, on n'a retenu qu'un beau vers : le fils de Barnevelt lui conseille de se soustraire à l'ignominie du supplice par la mort, il lui dit :

Caton se la donna.

Barnevelt répond :

Socrate l'attendit.

On a encore de Lemierre un poëme didactique, la *Peinture*, et un poëme descriptif en seize chants, les *Fastes*, où il voulut rivaliser avec Ovide. Ces deux ouvrages sont défectueux; on y trouve cependant quelques morceaux bien écrits.

Lemierre mourut à Paris, sa ville natale, à l'âge de soixante-douze ans, membre de l'Académie française. Il ne manquait pas de talent, mais de goût. Il était d'un caractère estimable, mais la dureté de ses vers et la naïveté de son amour-propre donnaient prise à la raillerie. Il rachetait ce ridicule par toutes les vertus domestiques, par une admirable piété filiale, par une candeur et une bonté qui ne se sont jamais démenties.

Épisode de la découverte de l'Amérique.

Hardi navigateur, chef non moins intrépide,
 Jaloux de reculer les colonnes d'Alcide,
 Des atlantiques mers Colomb franchit les eaux.
 Les vents d'un souffle heureux ont poussé ses vaisseaux :
 Déjà d'un ciel lointain s'étonnent les étoiles,
 Au spectacle inconnu de ces mâts, de ces voiles,
 De tant de matelots, de ces fiers bataillons,
 Des cylindres d'airain et de ses pavillons,
 Des cordages tendus et qui servent d'échelles
 A cent mousses épars dont les pieds ont des ailes.
 Diane cependant sept fois avait décrit
 Cet orbe que Newton dans les cieux lui prescrit :
 Lorsque, nouvel Ulysse, en un péril extrême
 Colomb se vit jeter par ses compagnons même (1),
 Non qu'ils eussent percé, sur les flots mutinés
 Des outres que gonflaient les vents emprisonnés;
 La mer est aplanie, et le ciel sans nuage;
 C'était dans ses vaisseaux que se formait l'orage.
 « C'est trop, se disent-ils, c'est trop, sur tant de mers,
 Errer au gré d'un homme, au bout de l'univers;

(1) Licence poétique pour *mêmes*.

Le dépôt du froment s'épuise dans la flotte ;
 L'aimant ne parle plus aux regards du pilote.
 Sur quels bords inconnus Colomb nous conduit-il ?
 Nous faudra-t-il périr, après un long exil ? »
 La fureur les transporte, ils saisissent leur guide,
 Ils vont frapper... ; mais lui, d'un visage intrépide :
 « Compagnons, leur dit-il, la terre n'est pas loin ;
 Ce parfum nous l'annonce et l'air en est témoin. »
 Il parle, le fer tombe ; une vive allégresse
 A changé leur furie en une douce ivresse :
 Ils voguent, pleins d'espoir, les bords sont découverts :
 Terre ! terre ! est le cri dont ils frappent les airs ;
 La flotte avance, aborde ; ils descendent par troupes,
 Des festons de la plage ils couronnent les poupes ;
 Et grâces (1) à ces fleurs qui germent sous leurs pas,
 Ils sont sauvés du crime, et Colomb du trépas.
 (Les Fustes.)

DESMABIS

1722 — 1761

DESMABIS, né à Sully-sur-Loire, débuta dans la carrière des lettres sous les auspices de Voltaire. C'était un esprit fin et enjoué. Sa délicatesse dégénère souvent en subtilité, sa grâce en afféterie. Il est l'auteur de *l'Honnête homme*, de *l'Impertinent* et du *Triomphe du sentiment*. Cette dernière comédie, qui est sa meilleure, pétille de jolis vers et d'épigrammes spirituelles ; mais l'action et la force y font complètement défaut : c'est une sorte de dissertation sur la fatuité. Desmabis a laissé aussi des *Poésies détachées*, où l'on remarque souvent une précision piquante et des idées rapides heureusement exprimées ; telle est l'épître adressée à M^{me} de *** , épître qui commence par ces vers :

Si votre rupture est sincère,
 Hâtez-vous de la confirmer.

(1) Licence poétique ; il faudrait *grâce*.

Avec moins d'art, plus de mystère,
 Profitant mieux des dons de plaire,
 Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
 Ecartez ce plaisir perfide,
 Ces petits *insectes* titrés,
 Qui, de leur figure enivrés,
 Chez vous, d'une course rapide,
 Apportent dans des chars dorés
 Des sens flétris, une âme vide,
 Et de grands noms déshonorés.

Ce style est excellent, au mot d'*insectes* près. On sait que des *insectes* ne peuvent pas être *enivrés de leur figure*. Ce mot ne s'accorde pas d'ailleurs avec ce qui suit.

L'Amitié.

Otez l'amitié de la vie,
 Ce qui reste de biens est peu digne d'envie;
 On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.
 L'amour, ce sentiment aveugle et passager,
 Est souvent un tourment et toujours un délire :
 Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
 L'amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon ;
 Pour se faire écouter il emprunte son nom.
 La perte des amis est la seule réelle ;
 Leur mémoire est pour nous une dette éternelle ;
 Et ne croyons jamais que pour un nœud si beau,
 Il n'est plus de devoir au delà du tombeau.
 Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
 Trésor des malheureux, divinité des sages,
 L'amitié vient du ciel habiter ici-bas ;
 Elle embellit la vie, et survit au trépas.

(*L'Honnête homme.*)

DE BELLOY

1727 — 1775

DE BELLOY eut le premier l'heureuse idée de transporter sur la scène l'histoire nationale. *Le Siège de Calais* fait époque dans les annales de notre théâtre. Cette pièce fut jouée, en 1765, à Versailles, et y excita la sensation la plus vive. Dans un moment où la France venait d'acheter par des sacrifices une paix nécessaire après sept ans d'une guerre malheureuse dans les quatre parties du monde ; lorsque, ruinée au dedans et humiliée au dehors, elle ne faisait entendre au gouvernement que des plaintes et des reproches, ce fut et ce dut être un événement à la cour qu'un spectacle où l'honneur du nom français était exalté à chaque vers, où les Français vaincus recevaient les hommages et l'admiration des vainqueurs. C'était véritablement appliquer le remède sur la blessure ; et l'on ne crut pas pouvoir trop chérir, trop caresser la main qui nous l'apportait. Des voix faites pour entraîner toutes les autres proclamèrent la gloire du *poète citoyen*, et furent bientôt suivies par d'innombrables échos. Alors l'opinion sur *le Siège de Calais* ne fut plus une affaire de goût, mais une affaire d'État. Quoi qu'il en soit, le succès de cette tragédie aurait été plus durable, si l'auteur n'eût pas altéré l'intérêt historique par des intrigues romanesques, et s'il eût écrit purement ce qu'il pensait avec force. Néanmoins le dévouement du maire de Calais et de ses compagnons vaincus produit au second acte une scène vraiment tragique ; il n'y a encore que des éloges à donner à celle où les six dévoués, qu'une méprise avait rendus libres, reviennent pour reprendre leurs fers, et par cette conduite forcent Edouard à exercer la générosité qui convient au vainqueur. A ces différentes parties d'invention joignez de grands sentiments, l'expression d'un patriotisme porté jusqu'à l'enthousiasme, et quelquefois de beaux vers, et vous aurez les causes du brillant succès de cette tragédie, la meilleure de De Belloy. Ce poète était né à Saint-Flour.

Édouard III, roi d'Angleterre, fait grâce aux six bourgeois de Londres.

AURÈLE, regardant Édouard et son père.

Je cède à mon effroi.

Seigneur...

(Il se jette aux pieds d'Édouard.)

SAINT-PIERRE, se retournant.

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURÈLE, à son père.

Oui, j'ose demander — c'est ma seule prière —

(A Édouard.)

De mourir le premier... loin des yeux de mon père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlants
Étaient près de percer et d'embraser ses flancs,
Si tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, relevant son fils.

Lève-toi, je rougis...

ÉDOUARD.

Où suis-je, et quel murmure,
Quels cris attendrissants jette en moi la nature?

ALIÉNOR, *filie du gouverneur de Calais.*

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix;
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois.

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissants mon âme est pénétrée!
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée!
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime.
Ah! je veux me punir. Je le veux, je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...
Mais, n'importe... vivez, ô généreux courages!

AURÈLE.

Mon père!

ÉDOUARD.

De la paix soyez les premiers gages;

Allez.

(ACT. V.)

LEBRUN

1729 — 1807

LEBRUN fut d'abord secrétaire des commandements du prince de Conti; à la mort de ce prince, il serait tombé dans la misère, si le ministre de Calonne ne lui eût fait obtenir une pension. Lebrun sut encenser tous les gouvernements et en tirer des bienfaits. Le Directoire le nomma membre de l'Institut, lors de la formation de ce corps; il se rallia au Consulat puis à l'Empire. Il mourut en 1807, à Paris, sa ville natale. Ses collègues de l'Académie, tous plus ou moins égratignés par lui, refusèrent pour la plupart d'assister à son convoi.

On a de lui des *Épigrammes* mordantes, qui lui firent de nombreux ennemis; des *Élégies*, assez médiocres; les *Veillées du Parnasse*, imitation de divers épisodes de Virgile et d'Ovide; son *Poème sur la Nature*, ouvrage inachevé; enfin des *Odes* qui lui firent donner par ses amis le surnom un peu exagéré de *Pindare français*. Ces odes manquent en effet d'une chaleur réelle, d'une inspiration vraie et spontanée; le style en est d'ailleurs raide, sec; l'accent déclamatoire s'y trahit à chaque instant.

Sur la bonne et la mauvaise plaisanterie.

Il est un art charmant d'amuser et de rire;
 Il faut de sel attique égayer la satire.
 L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer;

Qu'il effleure en volant et pique sans blesser.
 D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
 Et respectez le ciel, la pudeur et l'absence.
 Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
 En vain le repentir, honteux et désolé,
 Court après le bon mot aux ailes trop légères :
 Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
 Fuyez donc le sarcasme et les ris indiscrets :
 L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
 Ménagez-lui toujours une heureuse retraite ;
 Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
 On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
 La maligne étincelle éclate et vous atteint ;
 Mais on est indigné du cyclope difforme
 Qui sur l'aimable Acis jette une roche énorme :
Galatée en pleurant s'enfuit dans les roseaux.

(Épîtres.)

Sur les Poètes de l'Académie.

Malgré deux succès dramatiques,
 La Harpe n'est qu'un rimailleur ;
 Chamfort polit des vers étiques,
 Lemierre en forge d'helvétiques,
 Saint-Lambert les fait narcotiques,
 Marmontel ne plaît qu'au railleur ;
 L'adroit et gentil émailleur
 Qui brillanta les *Georgiques*,
 Des poètes académiques
 Delille est encor le meilleur.

(Épigrammes.)

AUBERT

1731 — 1814

AUBERT, professeur de littérature, puis censeur royal, nous a laissé des *Fables* où se trouvent les principes de la plus saine morale. On les lit avec plaisir, même après celles de La Fon-

taine, et ce n'est pas un mince éloge. Ce fabuliste fut aussi un critique plein de goût, d'érudition et de vivacité; mais son esprit caustique lui fit beaucoup d'ennemis : quelqu'un, voyant son buste à une exposition du Louvre, écrivit au bas : « Passez vite, car il mord. » Aubert, qu'on appelait l'abbé Aubert, bien qu'il ne fût pas prêtre, mourut en 1804.

L'Enfant et le petit Écu.

Possesseur d'un petit écu,
 Un enfant se croyait le plus riche du monde.
 Le voilà qui fait voir son trésor à la ronde,
 En criant gaîment : « J'ai bien lu !
 — A merveille, lui dit un sage ;
 C'est le prix du savoir que vous avez reçu
 Du savoir tel qu'on peut le montrer à votre âge.
 Mais voulez-vous encore être heureux davantage ?
 Aspirez, mon enfant, au prix de la vertu ;
 Vous l'aurez quand des biens vous saurez faire usage. »
 L'enfant entendit ce langage ;
 L'écu, d'après son cœur et sensible et bien né,
 A rapporter le double est soudain destiné :
 Avec le pauvre il le partage.

COLARDEAU

1732—1776

COLARDEAU, après avoir fini ses études au collège de Meung-sur-Loire, vint à Paris faire son cours de philosophie. Il travailla ensuite chez un procureur ; mais les querelles des Parlements l'obligèrent à revenir chez son père, à Janville, dans l'Orléanais. Il profita des loisirs que lui offrait son séjour à la campagne pour se livrer à la poésie. Il débuta par la *Lettre* (en vers) *d'Héloïse à Abélard* : cette lettre, imitée de Pope,

eut un succès brillant et mérité. *Le Temple de Gnide* de Montesquieu et deux nuits d'*Young* qu'il mit en vers, furent accueillis moins favorablement. *Astarbé*, tragédie dont il avait pris le sujet dans les *Aventures de Télémaque*, eut peu de succès; une autre tragédie, *Culliste*, ne réussit pas mieux. Les meilleurs ouvrages de Colardeau, habile versificateur plutôt que bon poète, sont : les *Hommes de Prométhée*, petit poème du genre descriptif, imité de la prose de Querlon, un des rédacteurs du *Mercure*; l'*Épître à Minette*, réponse à une satire écrite contre lui par Lebrun; enfin l'*Épître à Duhamel*, avec cette épigraphe :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt (1).

Colardeau venait d'être admis à l'Académie française quand il mourut.

Les Sciences naturelles

A M. DUHAMEL

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins partout, je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot, vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux un point déterminé,
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré,
Là, du haut de tes toits, inclinés vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau.
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle;
Et plus haut je vois l'ombre errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

(1) Heureux vieillard, tes champs te resteront donc.

MALFILATRE

1733 — 1767

MALFILATRE naquit à Caen, de parents qui, malgré leur position difficile et précaire, ne négligèrent rien pour donner à leur fils une éducation qui pût lui ouvrir une carrière distinguée. Le goût de la poésie se déclara, dès le collège, chez le jeune Malfilâtre. Il composa une ode qui fut applaudie et doublement couronnée par les académies de Caen et de Rouen. Cette ode fut envoyée à Marmontel, qui fit un cordial accueil au poétique message, et tout aussitôt les strophes : *Le soleil fixe au milieu des étoiles*, furent insérées au *Mercury*, encadrées d'encouragements mérités. Malfilâtre accourut à Paris, où, après avoir vu s'effeuiller une à une ses plus chères espérances, il devint, on ne sait trop comment, secrétaire du comte de Lauraguais, qui se piquait de talent littéraire. Un beau jour, le comte donna une tragédie, *Clytemnestre*, où éclataient des traits de génie et de beaux vers; la surprise fut générale : un demi-siècle plus tard, quelques feuillets jaunis d'un manuscrit du poète divulguèrent le secret.

Le comte de Beaujeu lui donna ensuite une hospitalité plus généreuse, et lui permit de rêver tout à son aise sous les ombres de sa délicieuse habitation des environs de Vincennes. C'est là que Malfilâtre conçut l'idée d'un poème épique, *la Découverte du nouveau monde*, et c'est sans doute pour se préparer à cette grande œuvre qu'il traduisit, en vers souvent beaux, différents morceaux de Virgile, son poète favori. Quelques années plus tard, nous retrouvons Malfilâtre vivant misérablement à Chaillot, dans une triste mansarde, et travaillant à un nouvel ouvrage, *Narcisse dans l'île de Vénus* : c'est un poème médiocre d'invention, mais qui renferme des détails gracieux et dont le style est facile, élégant et harmonieux; il ne parut qu'après la mort de l'auteur, mort précoce, occasionnée par l'inconduite et non par la faim, comme le ferait croire ce vers de Gilbert :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Le Soleil fixe au milieu des étoiles.

(Extrait.)

Quelle intelligence secrète
 Règle en son cours chaque planète
 Par d'imperceptibles ressorts?
 Le Soleil est-il le génie
 Qui fait avec tant d'harmonie
 Circuler les célestes corps?

.....Dans les bornes prescrites
 Volent et Mercure et Vénus.
 La Terre suit; Mars, moins rapide,
 D'un air sombre s'avance et guide
 Les pas tardifs de Jupiter;
 Et son père, le vieux Saturne,
 Roule à peine son char nocturne
 Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
 Demande au Soleil ses présents.
 A travers sa dure surface
 Il darde ses foux bienfaisants.
 Le jour voit les heures légères
 Présenter les deux hémisphères
 Tour à tour à ses doux rayons;
 Et sur les signes inclinée,
 La Terre, promenant l'année,
 Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
 Sacré Soleil, astre de feu.
 De tous les biens source féconde,
 Soleil, image de mon Dieu!
 Aux globes qui, dans leur carrière,
 Rendent hommage à ta lumière,
 Annonce Dieu par ta splendeur;
 Règne à jamais sur ses ouvrages,
 Triomphe, entretiens tous les âges
 De son éternelle grandeur.

DUCIS

1738 — 1816

Ducis mérite une place à part parmi les tragiques du dix-huitième siècle. Il lui a manqué, pour monter au premier rang, un style plus élégant et plus correct, et l'art de composer un plan. La plupart de ses tragédies renferment des scènes dignes des grands maîtres, mais l'ensemble en est défectueux. Il a tiré de Shakspeare, par voie d'imitation et d'élimination, tout ce qui pouvait s'approprier au génie de la scène française; *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Macbeth*, *Othello*, *le Roi Lear* sont d'heureuses importations que le suffrage public a naturalisées. Une seule imitation du poète anglais, *Jean sans Terre*, ne réussit pas. Ducis n'avait cependant pas rompu avec les traditions antiques. Il emprunta à Sophocle et à Euripide le sujet d'*Œdipe chez Admète*; mais comme il avait puisé à une double source, il en résulta une double action qui nuisit à l'effet de son nouvel ouvrage, dont cependant le succès fut assez éclatant pour lui ouvrir les portes de l'Académie française, où la mort de Voltaire laissait un fauteuil vacant. Il termina sa carrière dramatique par deux tragédies dont le sujet est de son invention : la première, *Abufar ou la Famille arabe*, est une œuvre pleine d'intérêt, où il a retracé de la manière la plus heureuse l'innocence des mœurs patriarcales; l'autre, *Fédor ou la Famille de la Sibirie*, sorte de pendant de la première, est une conception malheureuse, qui fut traitée par le public avec une extrême sévérité. Le poète de l'amour filial et de l'autorité paternelle était vieux; mais, au théâtre, on ne fait pas grâce, même à la vieillesse.

On a de Ducis, outre son théâtre, des poésies fugitives, des *Épîtres familières*, épanchements nobles et naïfs d'un poète homme de cœur et homme de bien.

Ducis vécut et mourut pauvre et libre; il résista à toutes les séductions dont Napoléon chercha à l'entourer; il traversa tous les grands événements de la dernière moitié du XVIII^e siècle et

des seize premières années du XIX^e siècle sans y prendre la moindre part, s'abandonnant tout entier à sa passion pour la poésie et le théâtre. Il s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-trois ans, au milieu des regrets universels. Il était né à Versailles.

Songe d'Hamlet.

Deux fois, dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
 Non point le bras levé, respirant la colère,
 Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
 Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
 J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
 Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde :
 Quel est ton sort ? lui dis-je ; apprends-moi quel tableau
 S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
 Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
 Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse ?
 « O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas !
 « Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
 « Aux profanes mortels doivent être invisibles.
 « Que du Ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
 « Ah ! s'il me permettait ce terrible entretien,
 « La pâleur de mon front passerait sur le tien.
 « Nos mains se sécheraient en touchant la couronne.
 « Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne.
 « Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
 « Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tom-
 [beau ! »

NORCESTE.

Grands dieux !

HAMLET.

Oh ! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
 Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
 Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
 Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir ?
 Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
 Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
 Hélas ! pour t'obéir ai-je assez de vertu ?
 Je t'écoute en tremblant ; réponds, que me veux-tu ?
 « O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre

« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre.
 « On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours :
 « Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
 « Ta mère, qui l'eût dit? oui, ta mère perfide
 « Osa me présenter un poison parricide;
 « L'infâme Claudius, du crime instigateur,
 « Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
 Il dit, et disparaît.

DORAT

1734—1780

DORAT, né à Paris, quitta le barreau pour entrer dans les mousquetaires; puis il jeta l'épée pour les lettres, et s'exerça dans presque tous les genres littéraires. Il a composé des poèmes, des héroïdes, des fables, des tragédies, des comédies, etc.; beaucoup d'ouvrages, peu de bons.

Le caractère distinctif des poésies de Dorat, c'est un vernis de persiflage assaisonné d'une forte dose de fatuité spirituelle. Il fut éminemment le poète des fats, des petits-maîtres et des hommes à bonnes fortunes. Il adopta l'afféterie accompagnée de négligence et rechercha la grâce aux dépens du naturel. Il avait une excessive facilité pour la versification, un coloris séduisant dans l'expression, une abondance singulière de mots si adroitement placés qu'ils tiennent quelquefois lieu d'idées.

Le poème didactique de *la Déclamation* est sans contredit ce que Dorat a fait de mieux dans le genre sérieux, et serait devenu classique s'il eût mieux choisi les épisodes, et qu'il eût su se restreindre.

Le poème du *Mois de Mai* offre une mollesse poétique qui a du charme.

Les *Héroïdes* manquent en général de passion, d'énergie et d'action.

Les *Tragédies* sont au-dessous de la critique.

De toutes les *Comédies*, une seule, *la Feinte par amour*, a eu quelques succès.

Des 99 *fables*, il en est tout au plus dix qui supportent la lecture.

Les *Contes* sont d'une narration plaisante et spirituelle, mais licencieux.

Le Temple de la Tragédie.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges.
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix ;
On grava sur les murs les illustres forfaits.
On avance en tremblant sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magiques.
On n'y rencontre point d'ornements fastueux ;
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux, entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres,
Et l'on n'entend partout que des frémissements,
Que sons entrecoupés et longs gémissements.
Deux femmes (1) sur le seuil en défendent l'entrée ;
L'une toujours plaintive est toujours éplorée ;
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée ;
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus, ses cheveux se hérissent ;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se raidissent ;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.
Plus loin règne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable,
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge et gémit sitôt qu'il est vengé ;
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste ;
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,

(1) La *Terreur* et la *Pitié*.

Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon,
De ces sombres objets Melpomène entourée
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

(*La Déclamation.*)

RULHIÈRE

(Voy. page 87)

RULHIÈRE nous a laissé des *Poésies diverses*, parmi lesquelles on remarque les *Disputes*, petit poème où l'auteur s'est montré capable d'atteindre à la bonne plaisanterie et à l'élégant mécanisme de la versification de Boileau. Rulhière avait prouvé, dans ses *Disputes*, qu'à force d'esprit on peut s'approcher du talent; mais pour un poème d'action, comme celui des *Jeux de mains*, le talent est indispensable. Que trouve-t-on dans ce dernier ouvrage? la composition la plus frêle: une société brillante, se réunissant dans une maison de plaisance, et presque aussitôt repartant pour la ville, par une suite de quelques jeux de mains qui brouillent des amis regardés jusque-là comme inséparables. On a regret au tourment que l'auteur se donna pour montrer une imagination qu'il n'a pas. Son ouvrage ressemble à ces camaïeux du pastel, où les traits du pinceau laissent à peine entrevoir les contours des figures et même l'intention du peintre.

Le Disputeur.

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
Qu'importe ; il vous citait ses lettres de l'armée ;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.

D'ailleurs, homme de sens, homme de vrai mérite :
 Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
 L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
 Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
 J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
 Près de l'injurier, le quitter en furie ;
 Et, rejetant la porte à son double battant,
 Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
 Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
 Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
 Un voisin asthmatique, en l'embraceant un soir,
 Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir ; »
 Et parmi cent vertus, cette unique faiblesse
 Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
 Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
 Las d'avoir écouté sans avoir contredit ;
 Et tout près d'expirer, gardant son caractère.
 Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
 Que la bonté divine, arbitre de son sort,
 Lui donne le repos que nous rendit sa mort !

(*Les Disputes.*)

BOUFFLERS

1737—1815

Le filleul du roi Stanislas, le marquis de BOUFFLERS, vint au monde dans cette cour de Lunéville qui ressemble de loin à une île enchantée. Sa très-belle maman, l'amie du roi, ne lui donna, je pense, d'autre leçon que celle-ci : « Aimez, soyez aimable. » Le fils suivit la leçon de la mère et promena par le monde sa destinée capricieuse et ses propos galants. Sa jeunesse se prolongea jusqu'à cinquante ans, jusqu'au jour où il fut reçu membre de l'Académie, après avoir été successivement abbé, soldat et gouverneur du Sénégal, où il se montra habile administrateur. En 1789, il fit partie de l'Assemblée constituante, émigra et ne rentra en France qu'en 1800. Sous l'Empire, il ne fit pas fortune, quoiqu'il fût le

courtisan de la princesse Élixa, et qu'il chantât les louanges du jeune prince Jérôme. En 1815, lorsqu'il mourut, il avait, depuis six mois, la direction de la bibliothèque Mazarine. Il a laissé des *Poésies fugitives*, très-gracieuses, mais où la liberté va jusqu'à la licence; des *Contes*, parmi lesquels on remarque *Aline*, reine de Golconde, chef-d'œuvre de grâce et d'enjouement que Voltaire enviait à Boufflers; enfin des *Lettres*, adressées à sa mère pendant qu'il voyageait en Suisse : c'est une correspondance d'enfant gâté où l'on ne trouve guère que de légers badinages, des bluettes d'esprit.

A Voltaire.

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
 Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens;
 Mais, s'il en était encor temps,
 Je voudrais bien changer de vie.
 Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
 Convertissez-moi, je vous prie:
 Vous en avez tant pervertis!...
 Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux,
 Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles,
 Je regrette vingt bons chevaux
 Que, courant par monts et par vaux,
 J'ai, comme moi, crevés pour elles;
 Et je regrette encor bien plus
 Ces utiles moments qu'en courant j'ai perdus.
 Les neuf muses ne suivent guère
 Ceux qui suivent l'Amour. Dans ce métier galant,
 Le corps est bientôt vieux, l'esprit longtemps enfant;
 Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
 Viennent chez vous, sans compliment:
 L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
 Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
 Jadis les chevaliers errants,
 Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
 Allaient retrouver dans la lune
 Un petit flacon de bon sens:

Moi, je vous en demande une bouteille entière;
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

DELILLE

1738—1813

DELILLE, le plus célèbre de nos poètes dans le genre descriptif, naquit dans la Limagne, à Aigueperse, près de Clermont. Après avoir fait de brillantes études à Paris, il exerça les modestes fonctions de maître de classe élémentaire; nommé ensuite professeur d'humanités au collège de la ville d'Amiens, puis à celui de la Marche, de Paris, il se fit connaître (1769) par la traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile, qui fut accueillie par un concert d'applaudissements mérités, et lui valut son admission à l'Académie française en 1774. Nommé peu de temps après à la chaire de poésie latine au collège de France, le nouvel académicien s'y vit bientôt entouré d'une foule d'auditeurs, qui ne se lassaient pas d'admirer cette grâce de diction qu'il possédait à un si haut degré, et qui le fit surnommer *le dupeur d'oreilles*.

Les Jardins, qui parurent en 1782, n'eurent pas moins de succès que ses *Géorgiques*. C'est, en effet, un poëme charmant, parsemé de descriptions brillantes et de tirades délicieuses. Cet ouvrage avait paru sous les auspices du comte d'Artois (depuis Charles X), et ce prince, voulant donner à l'auteur une marque particulière de son estime, lui offrit l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice *simple*, qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés.

En 1784, Delille accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople, et passa une partie de l'été dans la charmante retraite de Térapia, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, à l'entrée de la mer Noire, où il avait sans cesse sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore, et du Bosphore

dans la mer Noire, cette foule de barques légères qui se croisent à chaque instant sur ce bras de mer; et, sur l'autre bord, ces riantes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, arrosées de plusieurs rivières et ornées d'un nombre infini de kiosques. C'est dans ce lieu si propre aux inspirations poétiques qu'il travailla à son poème de *l'Imagination*, son œuvre la plus originale, où sa muse flexible et brillante a répandu tant d'intérêt et de richesses.

De retour à Paris, après une absence d'une année environ, Delille y reprit les fonctions qu'il remplissait avec tant d'éclat soit dans l'Université, soit au collège de France. La Révolution lui fit quitter la France, où il ne rentra qu'en 1802, se maria et reprit sa chaire au collège de France.

Outre les ouvrages que nous avons cités, nous avons de Delille : *L'Homme des champs*, qu'il écrivit en Suisse : ce poème manque de plan, d'ensemble, mais il est impossible de ne pas en admirer les détails; un magnifique *Dithyrambe* sur l'immortalité de l'âme; *la Pitié*, poème élégiaque sur les victimes de la Révolution, composé en Allemagne, ainsi que *les Trois règnes de la nature*, espèce de traité de physique en vers, où le poète s'est surpassé lui-même en tours de force descriptifs; *la Conversation*, production faible et sans agrément : c'est l'erreur d'un homme supérieur, abusé par son esprit; des *Poésies fugitives*, pleines de détails charmants.

Pendant son séjour en Angleterre, Delille traduisit le *Paradis perdu* de Milton, et s'inspira heureusement du génie de ce grand poète; il traduisit encore le traité de *l'Essai de l'Homme* de Pope. Il ne nous reste plus qu'à mentionner sa traduction de *l'Énéide* : cette traduction, fort inférieure, surtout dans les derniers chants, n'en est pas moins l'ouvrage d'un talent supérieur. Delille s'occupait d'un poème *sur la vieillesse*, disant quelquefois à ses amis qu'il n'était que trop *plein de son sujet*, lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à l'amitié, le 1^{er} mai 1813, à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait donné dans l'épître dédicatoire de son poème de *l'Imagination* l'idée du modeste monument où il désirait que reposât un jour sa dépouille mortelle :

Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
C'est de dormir auprès d'un clair ruisseau.

A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau :
 Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte ;
 Que la religion y répande l'eau sainte ;
 Et que de notre foi le signe glorieux,
 Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
 M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
 De mon réveil victorieux.

La veuve du poète chrétien a rempli ces pieuses intentions aussi fidèlement que les circonstances le permettaient, en lui faisant élever au cimetière du Père-Lachaise un modeste monument où se trouve pour toute inscription : *Jacques Delille*. Personne ne posséda comme lui les secrets de la versification ; il est admirable d'élégance, de nombre et d'harmonie. Malheureusement, il fut le chef d'une école qui s'attacha plus à imiter ses défauts que ses beautés, prodigua les effets de l'harmonie imitative, et poussa jusqu'au ridicule l'abus des images.

Le Cheval.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
 Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre.
 Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui.
 Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
 Il s'éveille, il s'anime, et redressant la tête,
 Provoque à la mêlée, insulte à la tempête :
 De ses naseaux brûlants, il souffle la terreur,
 Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur.
 On charge ; il dit : Allons, se courrouce et s'élançe.
 Il brave le mousquet, il affronte la lance ;
 Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
 Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs ;
 Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
 Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :
 Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
 Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
 S'enivre de valeur, de courage et de gloire.
 Et partage avec nous l'orgueil de la victoire ;
 Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,

Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois ;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.

(*Les Trois régnes.*)

Le Bavard.

De loin, à son babil, je reconnais un homme
Dont le bruit m'assourdit, dont le fracas m'assomme.

A son approche menaçante

Tout fuit : malheur à ceux qui tombent sous sa main !

De son bavardage inhumain

Les yeux étincelants et la bouche écumante,

Il vous harcèle, il vous tourmente.

Harassé, fatigué, je succombe au sommeil,

Et c'est lui que j'entends encore à mon réveil :

En vain vous espérez échapper par la fuite :

.
Inutile secours ! Bientôt à votre suite

Pour vous atteindre il a pris son essor :

Fuyez ! gardez qu'il ne vous voie ;

Dans quelque abri voisin, quelque asile écarté,

Enfoncez-vous : un bavard évité

Dès qu'il la ressaisit, ne lâche plus sa proie.

(*La Conversation.*)

CHAMFORT

1741—1794

Né dans un petit village d'Auvergne, Chamfort fut amené à Paris par sa mère, et y obtint une bourse dans un collège, où il n'était connu que sous le nom de *Nicolas*. En entrant dans le monde, il prit le nom de CHAMFORT, et débuta dans la carrière littéraire par une *Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, épître qui lui valut le prix de poésie à l'Académie française. Son *Éloge de Molière* lui valut une nouvelle couronne académique. Il travailla ensuite pour le théâtre, où il donna deux comédies : *le Marchand de Smyrne* et *la*

Jeune Indienne; il fit aussi une tragédie, *Mustapha et Zéangir* : toutes ces pièces eurent un grand succès.

En 1774, il remporta le prix à l'Académie de Marseille pour son *Éloge de la Fontaine*.

Chamfort embrassa avec chaleur la cause populaire en 1789, et lança force épigrammes contre l'ancien régime. Sous le ministre Roland, il fut nommé à la Bibliothèque nationale; dénoncé, sous la Terreur, par un agent subalterne, il fut arrêté, jété en prison, puis rendu bientôt après à la liberté. Menacé de nouveau de la prison, il essaya vainement de se brûler la cervelle. Il mourut de sa blessure, le 13 avril 1794, avant la chute de Robespierre. Il était membre de l'Académie française.

La réputation littéraire de Chamfort est peu de chose aujourd'hui; comme poète, il ne s'est pas élevé au-dessus du médiocre, malgré son élégance et sa correction; quant à ses ouvrages en prose, ils ne sont pas assez importants pour le tirer de la foule.

Un père à son fils

Sur la naissance d'un petit-fils.

Il est donc né, ce fils, objet de tant de vœux!
 Il respire! avec lui nous renaissions tous deux.
 Mon cœur s'est réveillé; cette ardeur qui m'enflamme
 Au jour de ta naissance a pénétré mon âme.
 Je te pris dans mes bras; un serment solennel
 Promit de t'élever dans le sein paternel.
 Le temps, qui m'a conduit au bout de ma carrière,
 De mes yeux par degrés épura la lumière :
 Vainement et trop tard allumant son flambeau,
 La raison nous éclaire aux portes du tombeau.
 Ah! si l'expérience, école du vrai sage,
 Pouvait de nos enfants devenir l'héritage!
 Si nos malheurs, au moins, n'étaient perdus pour eux!
 Un père, en expirant, se croirait trop heureux.
 Mais il meurt tout entier; et la triste vieillesse
 Dans la tombe avec elle emporte sa sagesse.
 De mon vaisseau, du moins, que les tristes débris,
 Épars sur les écueils, en écartent mon fils.

Je le vois, un moment, s'éloigner du rivage :
Ah ! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

Après avoir donné de nombreux conseils à son fils sur l'éducation de son petit-fils, le père ajoute :

Entends mes derniers mots, toi dont les soins prudents
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu son doux sourire à sa naissante aurore ;
Son premier sentiment à tes yeux doit éclore ;
Dans ton sein paternel il ira s'épancher ;
Et moi, d'entre tes bras, la mort va m'arracher.
Puisse un jour cet écrit, gage de ma tendresse,
Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieillesse !
Puisses-tu t'écrier, saisi d'un doux transport :
Il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort !
Oui, c'est toi qui, m'offrant une heureuse espérance,
Plus loin, dans l'avenir portes mon existence :
Je t'apprends le secret de vivre et de jouir :
Ma mort t'enseignera le grand art de mourir.

ROUCHER

1745 — 1894

ROUCHER, né à Montpellier, étudia chez les Jésuites, vint ensuite à Paris, où quelques poésies fugitives le firent connaître avantageusement. Il adopta d'abord les principes de la Révolution ; puis il en condamna hautement les excès. Sous la Terreur, il se laissa arrêter plutôt que de compromettre l'ami généreux qui lui avait donné un asile, le jurisconsulte Guyot-Desherbiers. Pendant une captivité de dix mois, Roucher conserva tout le calme, toute la sérénité de son âme. Sa consolation était dans le travail et dans les lettres qu'il écrivait à sa femme et à sa fille, alors âgée de dix-sept ans, et dont il dirigeait les études par une correspondance assidue. Il travaillait dans sa prison à une nouvelle édition de sa traduction de l'ouvrage de Smith, *De la Richesse des Nations*, lorsqu'il

fut appelé devant le tribunal révolutionnaire. Le 6 août 1794, veille du jour où il devait comparaître, il fit faire son portrait par un de ses compagnons d'infortune, le peintre Leroy; et, au bas de ce portrait, il écrivit les vers suivants, d'une expression si vive, si douloureuse, d'une mélancolie si déchirante :

A ma femme, à mes amis, à mes enfants.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

Le lendemain, 7 août, à onze heures, il comparaisait devant ses juges; le soir, à cinq heures, il n'était plus : il fut exécuté avec André Chénier.

Le principal ouvrage de Roucher est le poème didactique des *Mois*, ouvrage sans aucun plan : le poète consacre à chaque mois un chant où il s'efforce de peindre le climat, les travaux, les phénomènes de la nature, les fêtes ou coutumes de ce mois, le tout mêlé d'épisodes descriptifs ou historiques et de déclamations philosophiques. L'ouvrage est long, sans intérêt, très-inégalement écrit; on y trouve néanmoins de fort beaux morceaux.

La Pluie du Printemps.

Le zéphyr, qui des bois agitait la ramure,
Tout à coup de son vol assoupit le murmure;
Il se tait : avec lui les airs semblent dormir.
Le feuillage du tremble a cessé de frémir.
Les flots sont déridés. D'un beuglement sauvage
Le bœuf n'attriste point les échos du rivage,
Et l'arbre n'entend plus de sons mélodieux,
L'homme, au milieu des champs, lève un front radieux :
L'âme ouverte à l'espoir, il jouit en idée
Des plaisirs et des biens que versera l'ondée.
Elle a percé la nue, elle coule, un doux bruit
A peine dans les bois de sa chute m'instruit :

A peine goutte à goutte, humectant le feuillage,
 Laisse-t-elle à mes yeux soupçonner son passage.
 L'urne des airs s'épuise, un frais délicieux
 Ranime la verdure ; et cependant, aux cieux,
 Le soleil, que voilait la vapeur printanière,
 Commence à dégager sa flamme prisonnière.
 Elle brille. Le dieu transforme en vagues d'or
 Les nuages flottants dans l'air humide encor,
 Jette un réseau de pourpre au sommet des montagnes.
 Enflamme les forêts, les fleuves, les campagnes.
 Et sur l'émail des prés étincelle en rubis.
 Jusqu'au règne du soir, les tranquilles brebis
 De leurs doux bêlements remplissent la colline :
 L'ormeau plus vigoureux vers le tilleul s'incline ;
 Zéphyre se réveille, et le chant des oiseaux
 Se marie en concert au murmure des eaux ;
 Enfin, dans un nuage, où l'œil du jour se plonge,
 La ceinture d'Iris se voûte en arc, s'allonge.
 Salut. gage riant de la sérénité !

(*Les Mois.*)

GILBERT

1751—1780

GILBERT appartenait à une famille pauvre de la Lorraine. Ses études terminées, il vint à Paris, où il pensait que quelques odes, apportées de province, lui ouvriraient le chemin de la fortune. Trompé dans ses espérances, humilié par l'indifférence des hommes dont il rechercha la protection et par le refus de deux de ses pièces à l'Académie française, maltraité par La Harpe, il répandit dans la satire tout ce qu'il y avait en lui d'amertume, et dans l'ode tout l'enthousiasme d'une imagination exaltée ; il s'attaqua aux scandales des grands, à l'orgueil du parti philosophique, et se fit de nombreux ennemis en confondant trop souvent les hommes et les principes. Ses satires *Le Dix-huitième siècle* et *Mon Apologie* sont empreintes de la verve parfois déclamatoire et outrée, mais

énergique, austère et passionnée de Juvénal. Le style de ses *Odes* est souvent pénible et heurté; mais il y a dans plusieurs des mouvements et des images sublimes. Après une chute de cheval, Gilbert entra à l'Hôtel-Dieu de Paris, pour y subir l'opération du trépan. Il y mourut en 1780, à l'âge de trente ans, par un suicide involontaire : dans un accès de folie, il avala la clef de sa cassette.

Tout le monde connaît les vers suivants qu'il composa quelques jours avant sa mort :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour, et je meurs;
 Je meurs et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
 Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs fortunés ! Adieu, douce verdure !
 Adieu, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Adieu pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux !
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux !

Ces vers sont peut-être l'expression la plus éloquente et la plus touchante de la poésie lyrique au XVIII^e siècle.

Iris.

Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime;
 C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même :
 Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
 Frappe, en courant, son chien, qui jappe épouvanté,
 La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes;
 Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
 Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
 Lulli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
 Elle ira la première à cette horrible fête,
 Acheter le plaisir de voir tomber sa tête !

(*Le Dix-huitième siècle.*)

PARNY

1753—1811

Né à l'île Bourbon, envoyé à neuf ans en France et placé au collège de Rennes, où il fit ses études, Parny entra, à dix-huit ans, dans un régiment, vint à Versailles, puis à Paris, s'y lia avec son compatriote Bertin, militaire et poète comme lui. Rappelé, à l'âge de vingt ans, à l'île Bourbon, il y trouva ce qui lui avait manqué jusqu'alors pour animer ses vers et leur donner une inspiration originale. Il y connut la jeune créole qu'il a célébrée sous le nom d'Éléonore. Les *Élégies* de Parny, qui parurent en 1778, quelque temps après son retour en France, devinrent à l'instant une fête de l'esprit et du cœur pour toute la jeunesse du règne de Louis XVI. L'oreille était satisfaite par un rythme pur, mélodieux; le goût l'était également par une diction nette et élégante. Les connaisseurs faisaient une différence extrême entre cette langue poétique et celle des autres poètes du temps, les Boufflers, les Dorat : c'eût été une grossièreté de les confondre. Parny, dans ses trente dernières années, rima encore dans ses moments perdus, se maria, fut un homme de bonne compagnie, et mourut au seuil de la vieillesse proprement dite, à soixante et un ans. Il était membre de l'Académie française depuis onze ans.

Le Brun a appelé Parny un demi-Tibulle :

Parny, demi-Tibulle, écrivit mollement
Des vers inspirés par les Grâces,
Et dictés par le sentiment.

Le mot est juste. Pour être un Tibulle entier, ce n'est pas la passion élégiaque qui a manqué à Parny, c'est le sentiment large et naïf de la nature champêtre, ce qui fait de Tibulle le digne second du chantre des *Géorgiques*.

Outre ses *Élégies*, Parny a laissé plusieurs petits poèmes d'un style facile et élégant, mais où la morale est trop souvent offensée.

Sur la Mort d'une jeune fille.

Son âge échappait à l'enfance ;
 Riante comme l'innocence,
 Elle avait les traits de l'amour.
 Quelques mois, quelques jours encore,
 Dans ce cœur pur et sans détour
 Le sentiment allait éclore.
 Mais le ciel avait au trépas
 Condamné ses jeunes appas.
 Au ciel elle a rendu la vie,
 Et doucement s'est endormie
 Sans murmurer contre ses lois.
 Ainsi le sourire s'efface ;
 Ainsi meurt, sans laisser de trace.
 Le chant d'un oiseau dans les bois.

La Rose.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
 Sourit aux dieux charmés de sa présence,
 Un nouveau jour éclaira l'univers ;
 Dans ce moment la rose prit naissance.
 D'un jeune lis elle avait la blancheur ;
 Mais aussitôt le père de la treille,
 De ce nectar dont il fut l'inventeur,
 Laissa tomber une goutte vermeille,
 Et pour toujours il changea sa couleur.
 De Cythérée elle est la fleur chérie,
 Et de Paphos elle orne les bosquets.
 Sa douce odeur, aux célestes banquetts,
 Fait oublier celle de l'ambroisie ;
 Son vermillon doit parer la beauté ;
 C'est le seul fard que met la volupté ;
 A cette bouche où le sourire joue,
 Son coloris prête un charme divin ;
 De la pudeur elle couvre la joue,
 Et de l'aurore elle rougit la main.

FLORIAN

1755—1794

FLORIAN naquit au château de ce nom, sur les bords du Gardon (Languedoc), dans un charmant vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors; son nom de famille était CLARIS. Une triple influence agit sur sa vie entière : celle de la nature, qui lui donna l'amour des champs; celle de sa mère, qui était Castellane, et lui communiqua les instincts chevaleresques du sang espagnol; enfin celle de Voltaire, son grand-oncle, qui lui apprit à devenir un charmant conteur. En 1765, le petit Florian, âgé de dix ans, fut amené à Ferney. Le grand-oncle fut enchanté de la gentillesse de son petit-neveu, de ses grands yeux spirituels, de ses reparties vives, de sa gaieté naturelle, et le baptisa du nom de *Florianot*. « Le futur auteur des *Fables* resta tout l'été à Ferney, où il fit plus d'une espièglerie : je ne dirai rien des pavots coupés dans le jardin, et sur lesquels l'enfant, tout plein de son *Iliade*, s'exerçait en Ajax furieux : il croyait moissonner avec son sabre de bois des héros troyens. Je ne parlerai pas non plus des thèmes que Voltaire l'aidait à faire sous main, et qu'ensuite le P. Adam, son précepteur bienveillant, trouvait excellents. Le P. Adam les montrait comme des chefs-d'œuvre à Voltaire, qui disait, en souriant, que ce n'était pas trop mal pour un enfant de son âge. M^{lle} Clairon était alors à Ferney : on lui ménagea une surprise pour sa fête, de galants couplets que vinrent lui chanter un petit berger et sa bergère, portant une corbeille pleine de fleurs. Ce petit berger n'était autre que Florian. » (SAINTE-BEUVE). A seize ans, le petit-neveu de Voltaire entra comme page chez le duc de Penthièvre, homme vertueux et bienfaisant, qui en fit son favori et l'instrument de sa bienfaisance, aux châteaux d'Anet ou de Sceaux, et à Paris, sans l'empêcher pour cela de se livrer à la culture des lettres. La Révolution mit fin à la vie heureuse de notre poète : en 1793, il fut d'abord exilé de Paris comme noble, puis jeté en prison. Mis en liberté à la suite du 9 thermidor, il mourut

peu de temps après (1794). Son organisation délicate n'avait pu résister à l'ébranlement des émotions qu'il avait éprouvées. Il n'avait pas trente-neuf ans, et était membre de l'Académie française depuis 1788.

Florian nous a laissé divers ouvrages en prose, deux pastorales, *Galatée*, *Estelle et Némorin*; un roman, *Numa Pompilius*, etc.; mais sa réputation repose presque tout entière sur une églogue intitulée *Tobie*, dans laquelle il y a de la sensibilité exprimée en beaux vers, et surtout sur un petit volume de *Fables*, que distinguent le naturel et la grâce, une diction facile et spirituelle, une morale aimable et bienveillante, qui n'exclut ni la raillerie ni la malice; ces fables assurent à leur auteur le second rang... mais, entre ce second rang et le premier, il ne faut pas essayer de mesurer la distance.

La Chenille.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
 Louaient beaucoup le ver à soie.
 — Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
 En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
 Qui de l'homme font la richesse !
 Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
 Une chenille seule y trouvait des défauts,
 Aux animaux surpris en faisait la critique,
 Disait des mais et puis des si.
 Un renard s'écria : — Messieurs, cela s'explique,
 C'est que madame file aussi.

FABRE D'ÉGLANTINE

1755 1794

FABRE D'ÉGLANTINE, né à Limoux, quitta la profession de comédien pour se livrer à la poésie. Ayant remporté au con-

cours des *Jeux floraux* une *églantine d'argent*, il en fut transporté d'une joie si vive, qu'il ajouta désormais à son nom celui d'*Eglantine*. Après quelques essais médiocres, il donna, à l'âge de trente-cinq ans, le *Philinte de Molière* ou la *Suite du Misanthrope*, comédie de caractère sur laquelle repose toute sa réputation, et à laquelle on ne peut reprocher que l'incorrection d'un style trop souvent dur et bizarre. Depuis cent ans, dit Chénier, la scène comique offre-t-elle un rôle aussi brillant, aussi noble, aussi bien soutenu que celui d'Alceste? N'est-ce pas une situation bien conçue que celle de Philinte, puni de son égoïsme par la fraude même qu'il tolérait si paisiblement quand il n'y voyait que le mal d'autrui? — Fabre mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 5 avril 1794, à l'âge de quarante-neuf ans.

Corruption morale de la société.

Je cherchais, sur la terre, un endroit écarté,
 Où d'être homme d'honneur on eût la liberté;
 Je ne le trouve point. Hé! quel endroit sauvage
 Que le vice insolent ne parcoure et ravage?
 Ainsi, de proche en proche, et de chaque cité,
 Ffile au loin le poison de la perversité.
 Dans la corruption le luxe prend racine;
 Du luxe l'intérêt tire son origine;
 De l'intérêt provient la dureté du cœur.
 Cet endurcissement étouffe tout honneur;
 Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.
 D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice
 Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
 Sont le code effronté de ce siècle pervers.
 La vertu ridicule avec faste est vantée;
 Tandis qu'une morale en secret adoptée,
 Morale désastreuse, est l'âme du puissant
 Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

(Le *Philinte de Molière*.)

COLLIN D'HARLEVILLE

1753 — 1806

COLLIN D'HARLEVILLE naquit à Maintenon ; son nom *d'Harleville* lui vient d'une petite propriété que possédait son père. Après avoir fait d'excellentes études à Lisieux, il étudia le droit, fut reçu avocat, et plaida même quelque temps à Chartres avec peu de succès, puis il vint à Paris, où il se lia intimement avec Picard et Andrieux. En 1786, il donna au théâtre *l'Inconstant*, comédie qui fut accueillie favorablement. Encouragé par ce début, il fit jouer successivement *l'Optimiste*, *les Châteaux en Espagne*, *M. de Crac*, *le Célibataire*, son chef-d'œuvre, et d'autres pièces moins importantes. Toutes ces comédies sont en vers ; il n'en a point fait en prose. Sa versification est naturelle et facile, ses sentiments doux et honnêtes ; il abonde en détails charmants, en traits qui semblent neufs à force de simplicité ; mais il manque souvent de force dans la composition et l'exécution. Ces défauts le rangent parmi les poètes comiques du second ordre. Ses *Poésies fugitives* sont des productions assez faibles ; on y trouve pourtant quelques traits de ce naturel aimable qui l'avait fait surnommer le *bon Collin*.

Il fut remplacé à l'Académie par le comte Daru.

 Les jeunes gens du jour.

. J'admire, dit-il,
 Et l'air de confiance et l'éternel babil
 De ces messieurs à peine échappés de l'enfance ;
 Car ils ont d'un seul pas franchi l'adolescence.
 Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien ;
 Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien,
 Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
 Et de leur nullité publiquement s'honorent ;
 Êtres inconséquents, neufs, blasés et flétris,
 Tels que des fruits sans goût, avant les temps mûris.

A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes.
 Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes.
 (*Le Vieillard et les Jeunes Gens. Acte II.*)

La Province.

Oui, j'habite, en effet, un singulier séjour ;
 Car on y dort la nuit, on y veille le jour.
 S'amuser n'est pas tout ; on s'y fait un délice
 Du travail : promener (1) est même un exercice.
 Les fils, dans mon pays, respectent leurs parents,
 On n' imagine pas tout savoir à vingt ans ;
 On ne prodigue point non plus le nom d'aimable ;
 Et, pour le mériter, il faut être estimable.
 On ne dit pas toujours : « Ma parole d'honneur ! »
 Il est moins dans la bouche, et plus au fond du cœur.
 Aimer de bonne foi n'est point un ridicule ;
 De s'enrichir trop vite on se fait un scrupule ;
 Sans briller, il suffit que l'on ne doive rien :
 On s'aime, on vit content, et l'on se porte bien.
 (*Les Mœurs du jour.*)

LE BAILLY

1756 — 1832

LE BAILLY, né à Caen, abandonna le barreau pour se livrer à la culture des lettres. Il a composé plusieurs opéras, entre autres *Diane et Endymion*, mais son principal titre littéraire est un recueil de *Fables nouvelles*. Si le style de quelques-unes de ces fables manque de cette richesse et de cette élégance qui se concilient mieux qu'on ne pense avec la naïveté de l'apologue, et semble dépourvu de cette finesse qui donne tant de prix à la naïveté quand elle vient s'y joindre, on ne peut disconvenir qu'il y ait beaucoup de simplicité et d'abandon dans le style de Le Bailly, et ces qualités lui font un nom parmi

(1) La grammaire veut : *se promener*.

les fabulistes que l'on cite après La Fontaine. Il mourut à Paris en 1832.

Le Chameau et le Bossu.

Au son du fifre et du tambour,
 Dans les murs de Paris on promenait un jour
 Un chameau du plus haut parage ;
 Il était fraîchement arrivé de Tunis,
 Et mille curieux, en cercle réunis,
 Pour le voir de plus près, lui fermaient le passage.
 Un riche, moins jaloux de compter des amis
 Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
 Dans le chameau louait un air soumis.
 Un magistrat aimait son maintien grave,
 Tandis qu'un avaré enchanté,
 Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
 Un bossu vint, qui dit ensuite :
 « Messieurs, voilà bien des propos ;
 Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite,
 Voyez s'élançer sur son dos
 Cette gracieuse éminence ;
 Qu'il paraît léger sous ce poids !
 Et combien sa figure en reçoit à la fois
 Et de noblesse et d'élégance ! »
 En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
 A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
 Et l'homme, tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
 Sans y songer, fait son éloge.

CHÉNIER (MARIE-ANDRÉ)

1762—1794

Marie-André CHÉNIER naquit à Galata. Il était fils de Louis Chénier, de Marseille, consul de France à Constantinople, et de *Santi l'Homaka*, femme grecque célèbre par son esprit et sa beauté. Il fut amené de bonne heure en France et passa une

partie de sa jeunesse dans le Languedoc, sous ce ciel plein de lumière, le long d'une mer qui se souvient de l'Attique. Il vint achever ses études à Paris, au collège de Navarre, et entra, à l'âge de vingt ans, dans la carrière militaire, qu'il abandonna au bout de six mois. Lié d'amitié avec Lavoisier, Lebrun, David; uniquement occupé des lettres et des arts, il étudia surtout la poésie grecque et en cueillit la fleur. C'est ainsi qu'il régénéra notre poésie et assouplit notre idiome, à une époque où l'abus de la pensée abstraite avait desséché la langue et tari les sources de l'imagination. Artiste studieux, il fuyait le bruit; et ses vers charmants dont l'influence a été si féconde, ne furent connus que longtemps après sa mort.

André Chénier avait accueilli avec enthousiasme les espérances de 89; intrépide citoyen autant que poète inspiré, il combattit de sa plume les excès révolutionnaires, et devint bientôt suspect; arrêté en 1793, il fut jugé l'année suivante et exécuté deux jours avant la révolution du 9 thermidor, qui l'eût sauvé. Roucher et André Chénier montèrent le même jour sur l'échafaud. A l'heure de la mort, André se frappa le front en disant : « Il y avait pourtant quelque chose là. » Sans doute, il y avait quelque chose, et ce quelque chose est éternellement regrettable, mais ce que ce beau et pur génie avait déjà produit ne périra pas; ces essais pieusement recueillis font le charme de nos heures solitaires. Voici la dernière pièce de vers de notre malheureux poète :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyr
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre;
 Peut-être est-ce bientôt mon tour;
 Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera mes paupières;
 Avant que de ses deux moitiés,
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés,
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,

Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom les longs corridors sombres....

Il était huit heures du matin, on appela André Chénier, et la pièce de vers ne fut point achevée.

Il n'y a point de poésie qui ressemble à celle d'André Chénier. Ses *Élégies* sont pleines de mouvement et de passion; ses *Épîtres* brillent par un mélange de familiarité et de précision; les *Odes* et les *Iambes* nous montrent le citoyen honnête et courageux; les *Poèmes* enfin nous révèlent par quels côtés ce poète novateur, qui semble si étranger à son siècle, était cependant pénétré de son sujet.

Les écrits de ce jeune homme, dit M. de Chateaubriand, ses malheurs et sa mort, tout sert à répandre le plus vif intérêt sur sa mémoire. Il est remarquable que la France a perdu, sur la fin du siècle dernier, trois talents à leur aurore : *Malfilâtre, Gilbert et André Chénier*.

Sur la mort d'un Enfant.

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant, échappé de nos bras;
Adieu, dans la maison, d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand, de moisson couverte,
La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus.
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les cotéaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus, avec tes cris joyeux,
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous te suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne des yeux jaloux. (Élégies.)

Le Poète mourant.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis près de descendre,
Mes amis, dans vos mains, je dépose ma cendre.
L'espoir que des amis pleureront notre sort,
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisissez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains, de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage ;
Ma bouche du mensonge ignora le langage ;
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable ;
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs.
Oui, vous plaindrez sans doute et mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits, dans leur germe, éteints avant d'éclorre,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égayait ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

(Ibid.)

CHÉNIER (MARIE-JOSEPH)

1764—1811

Frère puîné d'André, *Marie-Joseph* CHÉNIER naquit, comme lui, à Constantinople. Amené en France, il fit avec succès ses études à Paris, entra à l'âge de dix-sept ans dans la carrière militaire, et la quitta bientôt pour se consacrer tout entier à la littérature. Son début fut la tragédie d'*Azémire* (1786), qui ne réussit pas. « J'avais alors vingt et un ans, dit-il lui-même plaisamment; et comme il faut encourager les jeunes gens, la pièce fut sifflée d'un bout à l'autre. » Après trois années de silence et d'études nouvelles, parut *Charles IX*. Cette tragédie, représentée le 4 novembre 1789, après la prise de la Bastille, après les journées des 5 et 6 octobre, répondait aux passions du moment : elle fut accueillie avec enthousiasme. Ce n'est point cependant une pièce sans défaut; on y sent les déclamations de l'école de Voltaire dans son éclat, une certaine froideur dans plusieurs scènes; mais à des beautés réelles et dramatiques, telles que la bénédiction des poignards et le délire de Charles IX, elle avait l'avantage d'une leçon sévère pour les rois, et d'un spectacle fait pour un peuple qui s'apprête à les chasser. Cette tragédie commença la réputation de Talma. — *Henri VIII* et *Calas*, compositions incomplètes et froides, ne réussirent pas; le poëte se releva dans *Caius Gracchus* (1792); un hémistiche fameux de cette dernière tragédie, *des lois et non du sang*, était applaudi avec d'autant plus de transport, que le public y trouvait nettement formulée la profession de foi de Marie-Joseph, qui ne voulait dans la Révolution que ce qu'elle avait de juste et de généreux. — *Fénelon* est une tragédie fautive comme œuvre d'art, mais remarquable par les sentiments de modération et de clémence qui l'ont dictée. Il y avait alors (1793) du courage à montrer au théâtre le plus touchant modèle de la philosophie chrétienne et de l'humanité. — *Timoléon* fut donné peu avant le 9 thermidor. Cette tragédie, où l'auteur osait donner des leçons d'humanité, au moment où s'accomplissait la plus sanglante des hécatombes humaines,

fut proscrite par le *Comité de salut public*. — Accusé de la mort de son frère, qui professait des opinions plus avancées que les siennes, il répondit dans son *Épître sur la Calomnie* par ces admirables vers :

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
 J'élèverai la tombe... où manquera sa cendre,
 Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
 Et sa gloire et ses vers, dictés pour l'avenir.
 Là, quand de thermidor la septième journée,
 Sous les feux du Cancer ramènera l'année,
 O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
 Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
 Là souvent tu verras, près de ton mausolée,
 Ton frère gémissant, ta mère désolée,
 Quelques amis des arts, un peu d'ombre et de fleurs,
 Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

En 1804, Chénier donna *Cyrus*, flatteuse allusion au commencement de Napoléon; cette pièce, qui ne fut représentée qu'une fois, n'ajouta rien à la réputation de l'auteur.

Parmi les tragédies de Chénier qui n'ont été publiées qu'après sa mort, il faut citer *Philippe II* et *Tibère*, son chef-d'œuvre, qui n'a été représenté qu'en 1844. Cette pièce, qui n'eut qu'un succès médiocre, renferme cependant de grandes beautés : les regrets qu'éprouve *Cnéius* sur le sort de sa malheureuse patrie sont bien exprimés ; la réponse de Pison est un morceau digne d'éloges.

Outre ses tragédies, Chénier a laissé des poésies lyriques, des épîtres, des satires, et quelques ouvrages en prose, entre autres le *Tableau de la Littérature française* depuis 1789, ouvrage qu'on peut consulter utilement.

Chénier mourut le 10 janvier 1811. Il eut pour successeur à l'Académie française M. de Chateaubriand. Il avait été membre de toutes les assemblées législatives depuis 1792 jusqu'en 1802 : c'est le poète de la période républicaine.

La Saint-Barthélemy.

CATHERINE.

Ministre des autels, venez vous joindre à moi.
 Vous savez que, le jour où la paix fut conclue,
 La mort des protestants fut aussi résolue;
 Et ce coup nécessaire au salut de l'État,
 Punissant des mutins l'éternel attentat,
 Des rives de la Seine aux bords de la Durance
 Devait purifier les cités de la France.
 Votre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
 Mon fils craint de régner, il veut, et n'ose plus.
 Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LORRAINE.

Quoi ! dire, est-il bien vrai ? quoi ! votre âme flottante
 Refuse d'obéir au vœu de l'Eternel ?

CHARLES.

Si telle est en effet la volonté du Ciel,
 Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
 Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
 Cependant je ne puis concevoir aisément
 Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
 Devenant tout à coup sanguinaire et perfide,
 Peut ainsi commander la fraude et l'homicide :
 Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix,
 Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
 Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LORRAINE.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

CHARLES.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LORRAINE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;
 Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,
 Il commande souvent la guerre et la vengeance :
 Sur le mont Sinaï (l'avez-vous oublié ?),
 Etouffant les clameurs d'une indigne pitié,
 Les enfants de Lévi, ministres sanguinaires,
 Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères :

Et la faveur du ciel, apaisé désormais,
 Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
 S'il a tonné ce Dieu, par la voix de Moïse,
 Il emprunte aujourd'hui la voix de son Église.
 Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
 Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner ?
 Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
 Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
 Vous de tant de saints rois noble postérité,
 De leur zèle héroïque avez-vous hérité ?
 Fils aîné de l'Église, en vous l'Église espère :
 Eveillez-vous, frappez, et vengez votre mère,
 Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
 Accuse votre nom, vainement imploré.
 Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres ;
 Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
 Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
 Et des maux de l'Église et de tous vos malheurs.

CHARLES.

Arrêtez ! loin de moi cet avenir horrible !
 Arrêtez ! de mon Dieu j'entends la voix terrible ;
 Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens :
 Eh bien ! j'obéirai ; c'en est fait, j'y consens ;
 Je répandrai le sang de ce peuple perfide.

(Charles IX.)

LEGOUVÉ

1764 — 1812

Gabriel LEGOUVÉ, né à Paris, se consacra de bonne heure à la littérature, et débuta, en 1792, par une sorte de tragédie pastorale, *la Mort d'Abel*, imité de Gessner et de Klopstock. C'était assurément une singulière époque pour faire représenter une pastorale tragique, que celle où les passions politiques s'agitaient avec le plus de violence : toutefois, le besoin qu'éprouvait le public de passer des agitations réelles à des émotions plus douces, lui fit accueillir avec faveur une pièce qu'en un autre

temps il aurait sans doute beaucoup moins applaudie. L'année suivante, Legouvé donna *Épicharis et Néron*, allusion hardie à la tyrannie de Robespierre, dont l'influence commençait à décroître. On se rappelle qu'Épicharis était une femme courageuse qui entra dans une conspiration contre le cruel empereur Néron. Cette nouvelle pièce réussit, grâce aux emprunts faits par l'auteur à Tacite et à Shakespeare. Elle fut suivie de trois autres tragédies, *Quintus Fabius*, *Étéocle* et *la Mort de Henri IV*. Quelques scènes heureuses, quelques situations attachantes, de beaux vers, y compensent en partie la faiblesse de la composition. Aucune de ces pièces ne s'est maintenue au théâtre, et c'est dans un autre genre de littérature que Legouvé devait trouver la popularité qui entoure encore aujourd'hui son nom. *La Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, et surtout *le Mérite des femmes*, petits poèmes descriptifs et didactiques, où le charme du style se joint à une imagination gracieuse et mélancolique, sont les plus beaux fleurons de sa couronne poétique, ses plus beaux titres de gloire.

Legouvé fut admis à l'Académie en 1798. Il mourut à Paris en 1811.

Son fils, *Ernest Legouvé*, né en 1807, s'est fait aussi un nom dans les lettres. Son premier essai, *la Découverte de l'Imprimerie*, fut couronné par l'Académie. Sa *Psyché*, ses *Symphonies*, ses *Poèmes évangéliques*, plusieurs pièces de théâtre, et surtout son *Histoire morale des Femmes*, le firent entrer à l'Académie en 1855.

Ernest Legouvé est un écrivain plein de goût et de correction; s'il pêche, comme poète, par l'imagination, il a si bien su profiter des heureuses réformes tentées par les plus hardis novateurs, qu'il se place sans peine à leur suite, et quelquefois à côté d'eux.

Le Rossignol.

Écoutez : des oiseaux commence le ramage.
 De ces chantres ailés un seul a notre hommage,
 C'est Philomèle au loin lamentant ses regrets.
 Oh! que sa voix plaintive enchante les forêts!

Que j'aime à m'arrêter sous l'ombre harmonieuse
 Où se traîne en soupirs sa chanson douloureuse !
 De l'oreille et du cœur je suis ses doux accents.
 Rêveur, et tout entier à ses sons ravissants,
 Je ne m'aperçois pas si, planant sur ma tête,
 Des nuages affreux assemblent la tempête,
 Si le tonnerre gronde, ou si le jour qui fuit
 Cède le firmament aux voiles de la nuit ;
 Je ne vois que les maux que cet oiseau déplore :
 Il cesse de chanter, et je l'écoute encore,
 Tant la mélancolie est un doux sentiment !

Le Dévouement maternel.

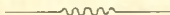
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits :
 Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
 Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
 Grave au front des humains un éternel outrage.
 D'un mal contagieux tout fuit épouvanté ;
 Isaure sans effroi brave un air infecté.
 Près de ce fils mourant elle veille assidue.
 Mais le poison s'étend et menace sa vue :
 Il faut, pour écarter un péril trop certain,
 Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
 Une mère ose tout, Isaure est déjà prête ;
 Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête ;
 D'une lèvre obstinée, elle presse ces yeux
 Que ferme un voile impur à la clarté des cieux ;
 Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
 Une seconde fois lui donne la lumière.

Les Sœurs de Charité.

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
 Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,
 Reçoivent un secours trop souvent inutile.
 Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
 D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs ;
 Plus d'une apprit longtemps dans un saint monastère,
 En invoquant le ciel, à protéger la terre ;
 Et vers l'infortuné, s'élançant des autels,
 Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.

O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins;
Du chanvre salulaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit, témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à leur douleur qu'une avare moitié (1).
De l'humanité même, elles semblent l'image,
Et les infortunés que leur bonté soulage,
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

(1) Depuis longtemps chaque malade a son lit.



XIX^e SIÈCLE

FONTANES

1757 — 1821

FONTANES naquit à Niort; son père, qui n'était pas riche, lui fit cependant donner une forte éducation. Comme il est rare que le succès récompense les jeunes espérances et les audaces de la vingtième année, Fontanes reçut de la misère quelques leçons qui, tout en le rendant circonspect, ne diminuèrent pas son enthousiasme pour la poésie. *La Chartreuse de Paris, le Jour des Morts à la campagne, le Verger, les Livres saints, les Tombeaux de Saint-Denis*, et quelques productions en prose lui firent un nom dans le monde littéraire. Proscrit comme royaliste pendant la Révolution, il se réfugia en Angleterre, où il se lia pour toujours avec Chateaubriand. Rentré en France après le 18 brumaire, il eut la faveur de Napoléon, qui l'appela aux plus brillantes fonctions, le fit président du Corps législatif en 1805, grand-maitre de l'Université en 1808, sénateur en 1810. Il n'en vota pas moins la déchéance de l'empereur en 1814, et retrouvant sous le nouveau règne les honneurs qu'il avait dus au précédent, il mourut pair de France en 1821.

Fontanes fut un orateur plein d'élégance, un poète remar-

quable, surtout par la pureté et l'harmonie du style, quelquefois aussi par la grâce mélancolique du sentiment. A défaut de génie, il excelle dans l'imitation, et on l'a surnommé ingénieusement *le dernier parent de Racine*.

Les Mondes.

Tout passe donc, hélas ! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps ;
Comme le nôtre aussi, sans doute, ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui dans l'espace immense en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connaissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitiez pas vos frères malheureux !
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux ;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars,
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes :

Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas !
 Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !
 (*Essai sur l'Astronomie.*)

ANDRIEUX

1759—1833

ANDRIEUX, né à Strasbourg, était destiné au barreau, mais les événements de la Révolution vinrent le détourner de cette carrière. Après avoir rempli divers emplois subalternes, il fut admis à siéger au tribunal de cassation, puis il fit partie du conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, dont il devint successivement secrétaire et président. L'indépendance de ses opinions l'en firent éliminer en 1802. Depuis lors, il se voua entièrement à la littérature. Nommé en 1814 professeur de littérature au Collège de France, il vit ses cours constamment suivis avec un empressement voisin de l'enthousiasme. Entré à l'Académie en 1797, il en devint, en 1829, le secrétaire perpétuel. A toutes les époques de sa vie, Andrieux ne cessa de cultiver les lettres avec passion. Disciple des deux grands siècles littéraires qui ont précédé la Révolution, cet esprit charmant en conserva l'empreinte et les traditions au milieu des circonstances terribles et des événements prodigieux dont il avait été témoin et où il avait joué un rôle. Libéral en politique et classique en littérature, tel il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il nous a laissé des *Contes* charmants, et des comédies, *les Étourdis*, *Anaximandre*, *le Souper d'Auteuil*, etc., écrites d'un style élégant et facile.

Le Bonheur des Champs.

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
 Cultive de ses mains ses champs héréditaires ;
 Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,

Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !
A peine il sait les noms d'intérêts, de créances ;
Il ne redoute point le jour des échéances,
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les promesses des grands, leurs dédains, leurs faveurs,
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent ;
Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amusent :
Il émonde un jeune arbre, ou greffe un sauvageon ;
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Répare un toit commode à l'abeille prudente,
Et, soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Tantôt sur un gazon, tantôt sous un vieux chêne,
Au doux chant des oiseaux, au bruit d'une fontaine.
Il cherche le repos, s'assied, rêve et s'endort.
Au retour de l'hiver, il attaque en son fort
Le sanglier que lance une meute rapide ;
La caille voyageuse et le lièvre timide
Viennent étourdiment se prendre dans ses rets.
O soucis dévorants ! ô tourments ! ô regrets !
Vous fuyez, et des champs le calme vous remplace.
Chargé de son butin, revient-il de la chasse,
Il retrouve une épouse et des enfants chéris,
Qu'il a vus s'élever, que leur mère a nourris.
Oh ! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles,
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes !
Que servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats, et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne,
J'aime un dîner frugal, que la joie assaisonne ;
Tout repas est festin quand l'amitié le sert.
La treille et le verger fournissent le dessert ;
Pour régal, aux bons jours, la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine.
Quel plaisir lorsqu'à table, entre tous ses enfants,
Leur père, chaque soir, voit revenir des champs
Ses troupeaux bien repus, la vache nourricière,
Et l'agneau qui bondit à côté de sa mère,
Ses bœufs, à pas pesants, las et le cou baissé,
Ramenant la charrue et le soc renversé !
De jeunes serviteurs, que son toit a vus naître,

Animent la maison et bénissent leur maître.
Tous ses jours sont pareils, tous ses jours sont sereins,
Et sa porte rustique est fermée aux chagrins.

Les deux Rats.

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite;
Ils étaient vieux amis, quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable:
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
Dans un trou de campagne, enterré tout vivant?
Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile;
Venez voir de quel air nous vivons à la ville;
Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
Les rats, grands et petits, marchent tous au trépas;
Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
Doit être de jouir d'une si courte vie,
D'y chercher le plaisir. Qui s'en passe est bien fou. »
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville, à l'instant, ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit; la muraille était haute,
La porte était fermée; heureusement nos gens
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissant:
Dans un riche logis, nos voyageurs descendent;
A la salle à manger, promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir, et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats:
Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,

Courent, mourants de peur, tout autour de la salle;
 Pas un trou!... De vingt chats, une bande infernale,
 Par de longs miaulements redoublent leur effroi.
 « Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut à moi,
 Dit le bon campagnard; mon humble solitude
 Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
 Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
 J'y mange en paix du moins, et j'y retourne!... Adieu. »

Le Chat, la vieille Souris et la jeune.

LE CHAT.

Approche ton minois charmant;
 Viens, mon ange, que je te baise;
 Ah! que je t'aime tendrement!
 Que puis-je t'offrir qui te plaise?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur,
 Échappe aux pièges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur;
 Son œil est doux, sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens goûter ce sucre et ces noix.
 Gages de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Et pourquoi fuir? voyez, il m'aime.

LE CHAT.

Viens; rien ne doit t'intimider;
 D'un tendre ami, que peux-tu craindre?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite! comme il sait feindre!

LA JEUNE SOURIS.

Hélas! à quoi me décider?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu? tremble, malheureuse,
 Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse,
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà!... Dieu!... je suis perdue!...
O le monstre!... ô la trahison!...
Ah! je sens sa griffe!... Il me tue!
Ah! maman, vous aviez raison!

 BERCHOUX

1765 — 1839

BERCHOUX, né près de Roanne, dans le département de la Loire, est un de ces auteurs qu'un seul ouvrage a suffi pour rendre célèbres; son nom serait totalement oublié, quoiqu'il ait publié de nombreux articles dans les journaux, s'il n'eût donné à notre littérature légère le charmant badinage du poème de *la Gastronomie*, œuvre de verve, d'esprit vif et de franche gaieté. Le succès en fut très-grand. C'est avec raison qu'on a placé ce poème au nombre des plus ingénieuses compositions de notre poésie légère; mais en le comparant au *Lutrin*, même à *Vert-Vert*, on a trop oublié combien il leur est inférieur sous le rapport du style. Semé d'épisodes heureusement trouvés et traités, cet agréable poème est dans toutes les bibliothèques et dans toutes les mémoires, et il a été traduit en plusieurs langues.

 La mort de Vatel.

Condé, le grand Condé que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilly,
Longtemps de race en race à grands frais embelli,
Jamais plus de plaisirs et de magnificence

N'avaient, d'un souverain, signalé la présence.
 Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
 Du vainqueur de Rocroi, fameux maître d'hôtel,
 Il mit à ses travaux une ardeur infinie,
 Mais avec des talents, il manqua de génie.
 Accablé d'embarras, Vatel est averti
 Que deux tables, en vain, réclamaient leur rôti.
 Il prend, pour en trouver, une peine inutile.
 « Ah! dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
 « De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
 « Je suis perdu d'honneur : deux rôtis ont manqué!
 « Un seul jour détruira toute ma renommée;
 « Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée,
 « Ne peut plus désormais se reposer sur moi!
 « J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi... »
 Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
 Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
 « Je suis content, Vatel; mon ami, calme-toi;
 « Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
 « Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
 « Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
 « — Prince, votre bonté me trouble et me confond;
 « Puisse mon repentir effacer mon affront! »
 Mais un autre chagrin l'accable et le dévore :
 Le matin, à midi, point de marée encore!
 Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
 A l'heure du dîner n'étaient pas arrivés :
 Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraye
 D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
 Il attend, s'inquiète, et, maudissant son sort,
 Appelle en furieux la marée ou la mort.
 La mort seule répond; l'infortuné s'y livre,
 Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
 Ses jours étaient sauvés, ô regrets! ô douleur!
 S'il eût pu supporter un instant son malheur.
 A peine est-il parti pour l'infernale rive,
 Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive :
 On le nomme, on le cherche, on le trouve... Grands dieux!
 La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.

Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
 Dont parleront longtemps les fastes de la table.

O vous qui, par état, présidez aux repas,
 Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas.

Lucullus.

Il était seul un jour : son cuisinier propose,
 Au moment du souper, d'en ôter quelque chose ;
 « Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus :
 « Lucullus, aujourd'hui, soupe chez Lucullus. »
 Rassasié d'honneurs, usé par la victoire,
 Il mit à ses festins son étude et sa gloire.
 La terre lui fournit, de l'aurore au couchant,
 De ses productions le tribut succulent ;
 A l'art de sa cuisine elles furent soumises,
 Et l'Europe lui doit les premières cerises.

ARNAULT

1766 — 1834

ARNAULT est un des poètes tragiques les plus féconds de son temps, et de l'école dite *classique*. Employé à la cour avant la Révolution, il émigra après la journée du 10 août, fut ensuite attaché à la personne du Premier Consul, qui avait pour lui une affection particulière, et qui l'appela à diverses fonctions administratives importantes. Après la chute de l'Empire, il fut exilé par les Bourbons et ne rentra en France qu'en 1819. L'Académie française, où il avait été reçu en 1829, le nomma, en 1833, son secrétaire perpétuel ; il mourut l'année suivante. Il était né à Paris. On lui doit : *Marius à Minturnes*, *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Oscar*, *les Vénitiens*, *le Roi et le Laboureur*, *Germanicus*. Ces tragédies, dans lesquelles on trouve souvent de fort belles parties, ne peuvent cependant assurer à l'auteur qu'un rang secondaire parmi les poètes tragiques. Sa réputation repose principalement sur un recueil de *Fables* philosophiques et satiriques, où l'originalité de la pensée s'unit à la grâce et à la verve du style.

Le Cadran solaire.

Rencontrant un cadran solaire,
 Qu'en son jardin faisait établir un bourgeois.
 « Je voudrais bien savoir, disait un villageois,
 A quoi ce meuble est nécessaire?
 — Sais-tu lire? au manant dit le propriétaire.
 — Oui, monsieur, je sais lire et compter, s'il vous plaît.
 — Eh bien! remarque sur quel nombre
 Cette aiguille jette son ombre,
 Et tu sauras quelle heure il est. »
 Sans en demander davantage,
 Le manant retourne à l'ouvrage;
 Et puis, prompt à s'imaginer
 Qu'il était temps d'aller dîner,
 Il vient le demander à l'horloge. O disgrâce!
 Vainement de l'aiguille il y cherche la trace,
 Comme il s'en étonnait, riant de sa grimace,
 « Nigaud, lui dit le maître, apprends et retiens bien
 Que ce cadran n'est bon à rien,
 Quand le ciel est couvert, et que sur cette aiguille
 On ne doit pas compter, si le soleil ne brille. »
 Image de certains amis :
 Dans la prospérité leurs soins vous sont promis;
 Mais de leur dévouement n'attendez preuve aucune,
 Pour peu qu'un malheur passager
 Du nuage le plus léger
 Vienne obscurcir votre fortune.

La Châtaigne.

« Que l'étude est chose maussade!
 « A quoi sert de tant travailler? »
 Disait, et non pas sans bâiller,
 Un enfant que menait son maître en promenade.
 Que répondit l'abbé? Rien. L'enfant sous ses pas
 Rencontre cependant une cosse fermée,
 Et de dards menaçants de toutes parts armée;
 Pour la prendre, il étend le bras.
 « — Mon pauvre enfant, n'y touchez pas!
 — Eh! pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle,

Toute prête à punir vos doigts trop imprudents.

— Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.

— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle.

Vous voulez rire, je crois;

Pour profiter d'une aussi bonne aubaine,

On peut bien prendre un peu de peine

Et se faire piquer les doigts.

— Oui, mon fils; mais de plus, que cela vous enseigne

A vaincre les petits dégoûts

Qu'à présent l'étude a pour vous.

Ces épines aussi cachent une châtaigne.

Le Colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,

Ici-bas vivre en étranger;

Se retirer dans sa coquille

Au signal du moindre danger;

S'aimer d'une amitié sans bornes;

De soi seul emplir sa maison;

En sortir suivant la saison,

Pour faire à son prochain les cornes;

Signaler ses pas destructeurs

Par les traces les plus impures;

Outrager les plus tendres fleurs

Par ses baisers ou ses morsures;

Enfin, chez soi, comme en prison,

Vieillir de jour en jour plus triste;

C'est l'histoire de l'égoïste

Et celle du colimaçon.

La Main droite et la Main gauche.

Tandis que sa main droite achevait un tableau,

Certain professeur en peinture

Gourmandait sa main gauche et disait : « La nature

T'a fait là, pauvre peintre! un assez sot cadeau.

Jamais une esquisse, une ébauche,

Un simple trait peut-il partir de ma main gauche?

Sait-elle tenir un pinceau?

Non, pas même un crayon! Cependant, maladroite,

N'as-tu pas cinq doigts bien comptés?

Pour faire en tout mes volontés,
 Qu'as-tu de moins que ma main droite ?
 — Beaucoup, monsieur, répond pour le membre accusé
 L'un des cinq doigts, le petit doigt, sans doute ;
 Doigt très-instruit, doigt très-rusé,
 Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute.
 La main gauche à la droite est semblable en tous points,
 Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance,
 Car c'est tout un ; mais quelle différence
 Entre ces sœurs bientôt s'établit, par vos soins
 Vers la droite, en tout temps, portés de préférence !
 La main droite est toujours en opération,
 La main gauche en repos, voilà toute l'affaire.
 On ne peut devenir habile à ne rien faire.
 Au seul défaut d'instruction
 Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes,
 Croyez-vous l'éducation
 Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes ?

CHÈNEDOLLÉ (CHARLES DE)

1769—1833

Il commença ses études à Vire, et les termina à Jully. Il avait vingt ans quand éclata la Révolution ; il émigra en 1791 et séjourna successivement en Allemagne, où il se lia avec Rivarol et connut Klopstock, puis en Suisse, où il vit M^{me} de Staël. Rentré en France en 1799, il passa trois années à Paris et y rencontra Chateaubriand ; il retourna ensuite dans sa famille et se mit à travailler avec ardeur à un ouvrage déjà commencé, *le Génie de l'Homme*, qu'il publia en 1807. C'est un poème en quatre chants ; dans le premier, on voit l'homme étudiant les cieux, et, dans le second, le globe qu'il habite ; dans le troisième chant, c'est l'homme même qui est en jeu, et qui essaye de sonder sa propre nature ; dans le quatrième, enfin, la société s'invente, et l'être social s'accomplit. L'agrément manque un peu dans ce poème ; mais, à part cela, que

de beaux vers, que de riches descriptions, que de nobles essors de pensée ! *Le Génie de l'Homme* ne fut pas estimé à sa valeur par le public de l'Empire, et Chénédollé ne recueillit guère que les suffrages de ses amis et des rares amateurs de la belle poésie. En 1810, Fontanes, qui l'avait aidé de ses conseils, le nomma professeur de littérature à Rouen ; puis, quelque temps après, inspecteur de l'académie de Caen. Vers 1824, il fit paraître ses *Études poétiques*, qui forment comme l'anneau de transition de l'ancien genre au nouveau. On y trouve des pièces pleines de fraîcheur et de vérité, des inspirations nées de la vie des champs, et qui gardent en elles comme une douce senteur des prairies normandes. Cette nouvelle publication fit connaître Chénédollé à la jeune génération. Il vivait tranquillement à la campagne, quand vint la Révolution de Juillet ; en 1833, il fut brusquement emporté par la mort, à l'âge de soixante-quatre ans.

Preuve morale de l'existence de Dieu.

O vous qui d'un Dieu rejetez la croyance,
 Quel secours irez-vous porter à l'indigence ?
 Qu'offrirez-vous à l'homme accablé de regrets
 Lorsque du désespoir il sentira les traits ?
 Comment calmeriez-vous ce cœur longtemps coupable,
 Qui, pressé sous le poids du remords qui l'accable,
 Ne voit plus d'autre appui que la divinité,
 Et s'abandonne aux cieux, des hommes rejeté ?
 Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
 Au cœur infortuné qu'assiège la souffrance
 Pour briser sans pitié dans la main du malheur
 Cette ancre où peut du moins s'appuyer la douleur !
 Otez Dieu : vous ôtez au repentir son juge
 A l'innocence un père, au malheur un refuge.

L'Imagination.

L'imagination, rapide messagère,
 Effleure les objets dans sa course légère ;
 Et bientôt rassemblant tous ces tableaux divers,

Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
 Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
 Au monde extérieur opposant sa magie,
 Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
 Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
 Source des voluptés, des erreurs et des crimes,
 Elle a ses favoris comme elle a ses victimes ;
 Et toujours des objets altérant les couleurs,
 Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
 Mais pour elle c'est peu : lorsque le corps sommeille,
 Elle aime à retracer les tableaux de la veille :
 Je la vois au héros présenter des lauriers,
 Au jeune homme, un carquois, un char et des coursiers ;
 Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante ;
 Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
 Dans des rêves vengeurs effrayer des tyrans,
 Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
 Déesse au front changeant, mobile euchanteresse,
 Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse :
 Mère des passions, des arts et des talents,
 Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
 Et d'espoir, tour à tour, et de crainte suivie,
 Ou dore, ou rembrunit le tableau de la vie.

(*Le Génie de l'homme.*)

La Primevère.

O gracieuse primevère !
 Fille du rude et sombre hiver,
 Dont la fleur douce et solitaire
 S'échappe du sein de la terre
 Malgré les rigueurs de l'hiver ;

Lorsque le printemps jeune encore
 Attaqua l'hiver destructeur,
 C'est toi qu'il jeta, près d'éclorre,
 Sur les gazons naissants de Flore,
 Comme un gage triomphateur.

Tendre promesse de l'année,
 Tu crois dans cet obscur vallon ;
 Et sans crainte d'être fanée.

Livres ta tête abandonnée
Aux froids baisers de l'aquilon.

Ainsi, naissant pour la tempête
De la cruelle adversité,
A fuir les regards toujours prête,
La vertu lève une humble tête
Dans quelque sentier écarté.

Mais dans les souffles de l'orage
La vertu trouve son soutien ;
Elle s'affermit par leur rage,
Reste calme et met du courage
Dans son sein, pur comme le tien.

VIENNET

1777 — 1868

Jean-Louis-Guillaume VIENNET, né à Béziers, fut enfant précoce. Un abbé, son oncle maternel, se chargea de son éducation. A quatorze ans, il avait terminé ses études. Le jeune élève devait suivre la carrière ecclésiastique, mais la Révolution éclata, et il prit l'uniforme à la place de la soutane. Fait prisonnier par les Anglais, il resta sur les pontons de Plymouth jusqu'à la paix d'Amiens. Il fut de nouveau fait prisonnier à Leipsick, et ne recouvra la liberté qu'à la chute de l'Empire. Après la Restauration, il déposa l'épée pour la plume, et se fit journaliste. Depuis, il a abordé tous les genres de littérature. Son poème, *La Philippide*, sa *Promenade philosophique au Père-Lachaise*, ses *Epîtres*, ses *Satires*, et surtout ses *Fables* lui ont fait une réputation méritée.

Il était académicien depuis 1831, et occupait le fauteuil de M. de Ségur.

L'Égypte.

Sur les rives du Nil je suivais nos guerriers :

Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux.

Mignon pourtant fait bonne contenance :
 Il se lèche la patte, il se frotte les yeux ;
 Il approche, il recule, il se roule, il s'allonge,
 Et par mille contorsions
 Cherche à se délivrer de ses tentations.
 Mais de son maître, hélas ! l'absence se prolonge.
 Tout s'use avec le temps, même la loyauté ;
 Et la faim de Mignon a longtemps résisté.
 Il gratte la terrine, et puis fait une pause ;
 Sa patte sur le bord nonchalamment se pose ;
 Il jette sur la croûte un regard de côté ;
 Il flaire le couvercle, il se lève, il s'arrête ;
 Il tourne et retourne la tête ;
 Mais son palais en est fort humecté.
 Et par ce jeu fatal sa langue affriandée :
 Sa dent même s'est hasardée.

Bref, la faim l'emporte sur la fidélité,
 Et quand le Cuisinier revint à son service.
 Il ne trouva plus dans l'office
 Que les débris de son pâté.

Je crois à la vertu, mais elle est bien fragile :
 Elle a, dans l'intérêt et surtout dans la faim,
 Deux puissants ennemis que je cite entre mille.
 Leur résister jusqu'à la fin
 Est chose rare et difficile.
 Il faudrait l'enfermer dans un étui d'airain,
 Et nous ne sommes que d'argile.

Le Paon et le Rossignol.

« Donne-toi des talents, cultive ton esprit,
 Disait une mère à sa fille ;
 La beauté passe, et, quand on y survit,
 C'est par l'esprit encor, par les talents qu'on brille. »
 Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
 Méprisait tout autre avantage,
 Dans les eaux du lac argenté,
 Dont ses pieds foulaient le rivage,

Elle admirait avec fierté
Son indolente et belle image.

Un Paon suivait ses pas. C'était un favori,
Dont la vanité complaisante

Aimait à déployer sous sa main caressante
L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi,
Et le riche éventail d'une queue éclatante.

« Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage.

Quel hôte ailé de ce bocage
Oserait se montrer quand tu parais ici? »

Un rossignol l'osa ; mais la hautaine injure
Accueillit sa témérité.

« Va te cacher, oisillon effronté.
Quelle robe ! quelle tournure !

Qu'il est chétif et laid ! Que faire, en vérité,
De cette frêle créature ? »

Indifférent et dédaigneux,

Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense.
Le Rossignol, d'abord silencieux,

De rameaux en rameaux sautille, se balance ;
Monte, descend, remonte, et, se posant enfin
Sur la branche d'un sycamore,

Laisse échapper de son gosier sonore

Un prélude charmant, que suit le chant divin
Dont il venait chaque matin
Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute et le cherche des yeux ;
De ses sons enchanteurs son oreille est ravie.

« Quoi, dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
Ces éclats, ces flots d'harmonie ?

Que ses accords sont purs, brillants et gracieux !
Qu'il module avec art ses airs délicieux !

Quelle suave mélodie ! »

Des éloges flatteurs, dont un autre est l'objet,
Le Paon n'est pas trop satisfait.

Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse
Il redouble de soins, et de grâce et d'adresse !

Il fait le beau, le tendre, le coquet ;
Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.

« Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois.
 Lui répond-elle avec impatience ;
 Laisse-moi l'écouter ; attends, il recommence.
 Je t'admire toujours, mais tu n'as pas de voix. »
 Le Paon voit dans ces mots un reproche, un caprice ;
 Il se pique d'honneur, et pousse un son criard
 Comme eût fait le cornet d'un pauvre montagnard,
 Ou le hautbois d'un Amphion novice.

Tout le bocage en tressaille de peur.
 Le Rossignol se tait et fuit à tire d'aile.

La jeune fille en montre de l'humeur
 Et lève sur le Paon sa menaçante ombrelle.
 Mais sa mère, en ces mots, rappelle sa raison :
 « Pourquoi le menacer ? Qu'as-tu donc à lui dire ?
 Il croyait que partout, et dans toute saison.
 La beauté dans ce monde à tout devait suffire.
 Songe qu'en châtiant sa folle opinion,
 Ta vanité s'est condamnée ;
 Et souviens-toi de la leçon
 Que le Rossignol t'a donnée. »

BÉRANGER

1780 — 1857

BÉRANGER, né à Paris, fut d'abord élevé par son oncle, tailleur, rue Montorgueil, puis par une vieille tante, aubergiste à Péronne. A quatorze ans, il entra en apprentissage chez un imprimeur de cette ville, qui lui apprit l'orthographe et les premières règles de la versification. De retour à Paris, en 1796, il vécut de poésie, de résignation et d'espérance. Dans un de ses moments de découragement, il envoya un recueil manuscrit de ses chansons à Lucien Bonaparte, qui devint son protecteur, et lui donna une procuration pour toucher le traitement de membre de l'Institut, titre qu'avait Lucien ; puis Béranger obtint une place de commis expéditionnaire au se-

crétariat de l'Université. Son cœur, plein de patriotisme, fut vivement ému de la victoire des étrangers et des atteintes portées à la liberté par les Bourbons. Béranger devint le poète national de la France; ses chansons, dont un grand nombre sont de véritables odes, furent chantées dans les salons du riche et dans la chaumière du pauvre; il fut deux fois condamné à la prison et à l'amende; la France paya les amendes du poète, qui continua, à travers les barreaux de sa prison, à diriger contre le trône des Bourbons ces coups répétés qui contribuèrent beaucoup à le faire tomber.

Après la Révolution de 1830, qui était le triomphe de ses idées, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes. En 1833, il publia un nouveau recueil de chansons antérieures presque toutes à 1830. Il vivait dans la retraite quand éclata la Révolution de 1848; nommé membre de la commission des récompenses nationales, envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de Paris, il n'accepta pas ce mandat et donna sa démission. A chaque vacance, l'Académie française lui offrit un fauteuil; sa modestie le refusa invariablement. Quand il mourut, l'empereur Napoléon III voulut que les funérailles du poète national fussent faites aux frais de la liste civile. Peu de temps après sa mort, on a publié deux volumes de Béranger: *Ma Biographie* et *Dernières chansons*.

Poète comme La Fontaine, Béranger fut sage comme Franklin.

Souvenirs d'enfance.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
 Je vous revois à plus de cinquante ans.
 On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
 Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut à vous, amis de mon jeune âge;
 Salut! parents que mon amour bénit;
 Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
 Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid...

J'ai fait ici plus d'un apprentissage.
 A la paresse, hélas! toujours enclin:

Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît, dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon;
Ici, ma voix, mêlée aux chants de fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids;
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe,
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée,
Qui tire aussi des larmes de mes yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

La petite Fée.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Dans une conque de saphir

De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux :
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres,
Braves gens soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercaïl ils chassaient les loups,
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée,
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Le retour dans la Patrie.

Qu'il va lentement le navire
 A qui j'ai confié mon sort!
 Au rivage où mon cœur aspire,
 Qu'il est lent à trouver un port!

France adorée!

Douce contrée!

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

« Terre, terre, là-bas, voyez ! »

Ah ! tous mes maux sont oubliés :

Salut à ma patrie !!

Oui, voilà les rives de France :

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un chaume obscur !

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans enfin je te revois :

De mon village

Je vois la plage,

Je vois fumer la cime de mes toits.

Combien mon âme est attendrie !

Là furent mes premiers amours ;

Là ma mère m'attend toujours :

Salut à ma patrie !!

Loin de mon berceau, jeune encore,

L'inconstance emporta mes pas

Jusqu'au sein des mers où l'aurore

Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année

Là brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie
 Révait à des climats plus chers ;
 Là, je regrettais nos hivers :
 Salut à ma patrie !!

Poussé chez des peuples sauvages
 Qui m'offraient de régner sur eux,
 J'ai su défendre leurs rivages
 Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis :

Puissance et gloire,

Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie ;

Je reviens pauvre, mais content ;

Une bêche est là qui m'attend :

Salut à ma patrie !!

Au bruit des transports d'allégresse

Enfin le navire entre au port.

Dans cette barque où l'on se presse,

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée !

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin j'arrive,

Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.

Je t'embrasse, ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Moi, désormais je puis mourir :

J'ai revu ma patrie !!

MILLEVOYE

1782 — 1816

Son enfance fut débile, et de précoces infirmités dévelop-

pèrent en lui cette mélancolie, qui est comme le caractère de son talent. Il s'essaya à la poésie sur les bancs mêmes du collège, et, à dix-huit ans, il publia un petit recueil de vers, dont les meilleures pièces sont : *Les Plaisirs du poëte* et *Le Passage du Saint-Bernard*. Il prit ensuite part aux concours académiques, et plusieurs de ses pièces, entre autres *L'Indépendance de l'homme de lettres* et *La Mort de Rotrou* furent couronnées; *Belzunce ou la Peste de Marseille* obtint même un des prix décennaux. Ce genre n'était cependant pas la vraie voie poétique de Millevoye; il réussit beaucoup mieux dans l'épique. Son deuxième recueil, qui contient *L'Amour maternel*, *La Demeure abandonnée*, *Le Bois détruit*, *La Promesse*, *Le Souvenir*, *Le Poëte mourant* et *La Chute des feuilles* est l'expression la plus complète de son talent. Plusieurs de ces pièces sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et de sensibilité. Millevoye, qui possédait quelque aisance, aimait la vie élégante et même un peu fastueuse. Sa santé chancelante s'épuisa vite dans le tourbillon du monde et des plaisirs; les médecins lui avaient ordonné le séjour de la campagne; il se retira à Vn-cennes. Dans une promenade, il fit une chute de cheval, et se luxa la cuisse. A peine remis de cette grave blessure, il tomba complètement aveugle, et, à quelques jours de là, il mourut à l'âge de trente-quatre ans, pendant que sa femme lui faisait la lecture. Il était né à Abbeville.

La Fleur.

Fleur mourante et solitaire,
 Qui fus l'honneur du vallon,
 Tes débris jonchent la terre,
 Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne,
 Nous cédon's au même dieu :
 Une feuille t'abandonne,
 Un plaisir nous dit adieu.

Chaque jour le temps nous vole
 Un goût, une passion;

Et chaque instant qui s'envole
Emporte une illusion.

L'homme, perdant sa chimère.
Se demande avec douleur :
Quelle est la plus éphémère
De la vie ou de la fleur ?

L'Anniversaire.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieus est retournée.
L'heure sonne ; j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit à mon âme navrée,
Et je crus mourir pour toujours.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'entendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,

Je pleurais tout le jour, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans no l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père, je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Seine arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,

Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

S O U M E T

1786 — 1845

Alexandre SOUMET avait à peine huit ans qu'il faisait déjà des vers. Ses parents, qui habitaient Castelnaudary, essayèrent vainement de le diriger vers l'étude des sciences. Après avoir été couronné plusieurs fois aux Jeux floraux, il vint à Paris où il chanta tour à tour Napoléon et Louis XVIII. Deux tragédies, *Clytemnestre* et *Saül*, qu'il donna en deux jours, lui ouvrirent les portes de l'Académie française. D'autres tragédies, *Cléopâtre*, *Élisabeth de France*, furent froidement accueillies, mais *Jeanne d'Arc*, *Une Fête de Néron* et *Norma* obtinrent des applaudissements mérités. Enfin il composa avec sa fille. M^{me} d'Alteinbeau, *Le Gladiateur*, *Le Chêne du roi* et *Jane Grey*. La gloire théâtrale ne suffisait pas à Soumet, il ambitionna celle du poète épique, et donna deux épopées : *La Divine épopée* et *Jeanne d'Arc*, ouvrages qui ne réalisèrent pas les vœux de leur auteur. Et cependant il me semble encore voir devant le poète cette énorme plume d'aigle à laquelle il a fait allusion au début de sa *Divine épopée*, et qu'il avait toujours sur son bureau, non pour s'en servir, sans doute, mais pour avoir toujours présent à la pensée que le poète doit faire comme l'aigle, c'est-à-dire planer dans les régions supérieures... Hélas ! Soumet, comme poète épique surtout, ne s'est pas élevé bien haut ! Comme poète dramatique, il ne connaît point les combinaisons neuves et fortes ; son style, plutôt que ses pensées, est fortement coloré. Il a composé quelques élégies pleines de sensibilité.

Adieux de Jeanne d'Arc.

..... Adieu donc, ruisseaux, douce chapelle !

Echo, voix du vallon ! une autre voix m'appelle.
 O ma mère ! ta fille a changé de destin ;
 Ne lui demande plus le baiser du matin.
 Je t'aime, et cependant je te fuis... Dieu l'ordonne.
 Suspends ton chapelet au cou de ta madone ;
 Fais un pèlerinage au jour des Rois, afin
 Que j'arrive où m'attend monseigneur le Dauphin.
 Pense à moi... le bon Dieu, dans cette vie amère,
 A ceux qu'il veut sauver donne une sainte mère ;
 Et si, chaque matin, tu viens prier pour moi,
 Tout me réussira jusqu'au sacre du roi !...

Adieu, mes sœurs ! adieu, mes compagnes chéries !
 N'allez plus me chercher sous l'aune des prairies ;
 N'allez plus me chercher pour de douces chansons,
 Quand les mûres d'été rougiront les buissons,
 Adieu... Si les frimas blanchissent la Valnègé,
 Emiettez lentement votre pain sur la neige,
 Mes sœurs, pour empêcher les oiseaux de mourir !
 L'hiver a des besoins qu'il nous faut secourir !
 Tandis que le combat m'appelle à ses trophées.
 Parlez de moi longtemps sous le chêne des fées :
 Consolez au réveil mon vieux père endormi...

(*Jeanne d'Arc.*)

DESBORDES-VALMORE (M^{me})

1787 — 1859

Marceline DESBORDES (M^{me} VALMORE) est née à Douai. Son père était peintre en armoiries et en ornements d'église. A la Révolution il se trouva sans ouvrage, et la misère vint frapper à la porte de l'artiste, et toucher de ses doigts grêles le berceau de l'enfant. La mère, se rappelant alors qu'une de ses cousines était partie, il y avait longtemps, pour la Guadeloupe, et présumant qu'elle y avait fait fortune, résolut d'aller la trouver. Après un périlleux voyage, la pauvre mère et sa fille trouvèrent la colonie révoltée, leur cousine veuve et chassée de

son habitation par les nègres, la fièvre jaune sévissant dans toute son horreur. M^{me} Desbordes succomba, et la pauvre enfant, seule, sans appui, sans guide, reprit, bien triste, le chemin de la France, où elle retrouva plus pauvre que jamais ce qui lui restait de famille. Marceline avait une figure charmante, une vive intelligence, une voix souple et harmonieuse : on songea pour elle au théâtre, et elle-même accepta avec empressement ; mais elle ne put résister aux dégoûts inséparables de la profession qu'elle avait embrassée, et se retira au bout de quelques mois. En 1817, elle épousa M. Valmore, acteur distingué, et put alors se livrer entièrement à son penchant pour la poésie. Nous avons d'elle, entre autres ouvrages : *Élégies et Romances*, *Élégies et Poésies nouvelles*, *Les Fleurs*, *Pauvres fleurs ! Contes en vers pour les enfants*, *Bouquets et Prières*, etc.

Qui a lu M^{me} Desbordes-Valmore la relira souvent. Il ne nous appartient pas de lui assigner une place parmi les talents contemporains ; on aime mieux d'ailleurs la goûter en elle-même que la comparer. Son rôle ici-bas lui a été donné cruel et simple : toujours souffrir, chanter toujours ! Elle n'y a pas manqué ; et si, contre l'usage, ses paroles harmonieuses n'ont pas été guérissantes pour elle, elles n'ont pas, du moins, été inutiles à d'autres ; elles ont aidé, dans l'ombre, bien des cœurs de femme à pleurer.

M^{me} Desbordes s'est éteinte l'année même où l'Académie française lui décernait le prix affecté à la rémunération du mérite littéraire.

La Jeune fille et le Ramier.

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir :
 Tout tressaille, averti de la prochaine ondée ;
 Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
 Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
 Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
 Appelant sa compagne et regardant les cieux,
 Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !
 Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses !
 Le soleil, sans la pluie, ouvrirait-il les roses ?
 Amants, vous attendez : de quoi vous plaignez-vous ?

Le nid solitaire.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
 Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace.
 Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
 Le rêve .. mon beau rêve à la terre caché.

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie,
 Et je m'enferme où rien, plus rien ne m'a suivie ;
 Et de mon nid étroit d'où nul sanglot ne sort,
 J'entends courir le siècle à côté de mon sort,

Le siècle qui s'enfuit grondant devant nos portes,
 Entraînant dans son cours comme des algues mortes,
 Les noms ensanglantés, les vœux, les vains serments,
 Les bouquets purs, noués de noms doux et charmants.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
 Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace.
 Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
 Le rêve... mon beau rêve à la terre caché.

LAMARTINE

(Pour sa biographie, voir page 143)

LAMARTINE est un des plus illustres poètes de la France. Dès 1820, il prit rang dans la poésie par un recueil modestement intitulé : *Méditations poétiques*. L'effet que produisit ce volume de poésies, d'une mélancolie pénétrante, sur la génération d'alors, fut immense. Les jeunes gens, les femmes, toutes les organisations sentimentales, fatiguées du vieux genre monotone et sec du XVIII^e siècle, comme du genre sceptique et fatal de Byron, s'éprirent jusqu'à l'enthousiasme de ce poète qui parlait une langue nouvelle, et associait avec un

art incomparable l'âme humaine aux grands spectacles de la nature. Tout un monde nouveau, inexploré, apparaissait dans ces beaux vers, d'un grand souffle et d'une harmonie enchantée; on récitait *L'Isolément*, *Le Désespoir*, *Le Lac*, sans pouvoir se lasser de cette poésie toute neuve qui emportait, d'un coup d'aile, vers les régions idéales, et répondait aux aspirations les plus chastes et les plus élevées. Ce fut comme un enivrement, et le nom de Lamartine fut dans toutes les bouches.

En 1823, parurent les *Nouvelles Méditations*, qui furent lues avec moins d'empressement que les premières; les vers avaient cependant la même qualité d'ampleur et de sonorité, avec des formes plus arrêtées et plus précises. Elles furent suivies de deux poèmes remarquables, le premier par la profondeur philosophique, le second par le mouvement : *La Mort de Socrate* et *Le dernier chant de Child-Harold*.

Après diverses poésies détachées, Lamartine publia en 1829 ses *Harmonies poétiques et religieuses*, qui sont comme la conclusion des *Méditations*. La manière du poète y atteignait le suprême degré d'élévation, d'ampleur, mais il devenait presque étranger à l'homme, en se perdant dans les plus hautes régions de l'idéal. De 1836 à 1838, parurent *Jocelyn* et *La Chute d'un Ange*, deux grandes épopées, l'une tout intime et mélancolique, l'autre presque héroïque et chantant les mystérieuses époques de l'humanité primitive. Elles ne devaient être que deux anneaux, le premier et le dernier, d'une longue chaîne d'épopées, embrassant l'histoire entière de l'homme, et que le poète n'a pas eu le temps d'achever. *Jocelyn*, avec ses pages émues, ses peintures de l'amour chaste et souffrant, ses splendides paysages alpestres, excita de vives sympathies. L'auteur y console en faisant monter vers le ciel les pensées tristes; il ne heurte pas la douleur, il ne la rudoie pas, il la caresse, la berce avec des refrains attendris, puis la prend sur ses ailes, l'élève et par cela même la dissipe. Personne ne ferma *Jocelyn* sans se sentir meilleur, et, s'il souffre, moins désolé. *La Chute d'un Ange* obtint moins de succès, à cause de l'étrangeté de la fiction et malgré ses larges inspirations bibliques, ses éblouissants tableaux de la vie orientale.

Lamartine avait dit son dernier mot, comme poète, dans ces deux ouvrages; il ne publia plus de vers qu'un volume de *Recueils poétiques*, vibrations prolongées d'une lyre qui commençait à se détendre (1839); et un drame en cinq actes, *Toussaint Louverture* (1849), joué au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

La pensée, chez Lamartine, est quelquefois vaporeuse, difficile à saisir; mais son vers est d'une ampleur majestueuse; il entoure de majesté ce qui est élevé, orne de délicatesse ce qui est familier, et paraît d'intelligence avec les choses mêmes. Pour lui, la montagne, la source, l'arbre, la prairie, le nuage, ont des paroles qu'il entend, des soupirs qu'il recueille, des plaintes auxquelles il s'unit, des prières qu'il répète, des élévations dont il s'inspire. Avec François d'Assise, il dirait volontiers au soleil : « Mon frère ! » et aux hirondelles : « Mes sœurs ! » Sa poésie, c'est l'émotion par le beau; la laideur seule lui échappe. Enfin, si j'avais à comparer Victor Hugo et Lamartine, je dirais peut-être : Victor Hugo est l'aigle de la poésie française au XIX^e siècle, Lamartine en est le cygne.

Sur la mort de ma fille.

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
 Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor;
 Son front à chaque été s'accomplissait encor;
 Mais son âme avait l'âge où le Ciel les rappelle;
 Son image de l'œil ne pouvait s'effacer;
 Partout à son rayon sa trace était suivie,
 Et, sans se retourner pour me porter envie,
 Nul père ne la vit passer.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
 Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon,
 Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
 D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
 C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit.
 La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures.
 Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures.
 Mon matin, mon soir et ma nuit;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
 Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
 Un rayon permanent de ma félicité,
 Tous tes dons réunis, Seigneur, sur un visage;
 Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
 Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
 Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
 Ciel vivant qui me regardait.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
 Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
 Une larme au départ, un baiser au retour,
 Pour mes foyers errants une éternelle fête;
 C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
 Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
 Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
 Une caresse à mon réveil!

C'était plus : de ma mère, hélas ! c'était l'image :
 Son regard par ses yeux semblait me revenir ;
 Par elle mon passé renaissait avenir ;
 Mon bonheur n'avait fait que changer de visage.
 Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur ;
 Son pas, dans la maison, remplissait l'air de charmes ;
 Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
 Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée,
 Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien ;
 Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
 Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
 Mais tout ce qui montait dans son cœur était doux,
 Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
 Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère
 Pour prier Dieu sur ses genoux !

Et, tout en m'enivrant de joie et de prière,
 Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
 Que ce front devenait plus pesant sur mes bras,
 Que ces pieds me glaçaient les mains, comme la pierre ;
 Julia ! Julia ! d'où vient que tu pâlis ?
 Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change ?
 Parle-moi ! souris-moi ! Pas de ces jeux, mon ange !
 Rouvre-moi ces yeux où je lis !

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
 Le sourire y mourait à peine commencé;
 Son souffle raccourci devenait plus pressé,
 Comme les battements d'une aile qui se pose;
 L'oreille sur son cœur j'attendais ses élans,
 Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,
 Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
 Porte mort et froid dans ses flancs.

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
 Deux yeux toujours pleurants sont toujours devant moi;
 Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;
 Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
 Et mes jours et mes nuits sont de même couleur,
 La prière en mon sein avec l'espoir est morte,
 Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme, sois forte;
 Baise sa main sous la douleur!

Le Chien du solitaire.

.
 Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
 Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
 Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,
 Léchait mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
 Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
 Fêtant toute la chambre et semblant aux murs même.
 Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime;
 Puis sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
 Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
 Me pardonneriez-vous, vous qui n'avez sur terre
 Pas même cet ami du pauvre solitaire?
 Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
 Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
 J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
 Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie;
 O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous!
 Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux!

La Prière.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
 Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
 Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours

A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
 Je te vois en tous lieux conserver et produire :
 Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
 Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
 J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
 La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres.
 Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres.
 C'est le dernier degré qui m'approche de toi ;
 C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
 Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
 Ou si, dans tes secrets tu le retiens encore,
 Entends du haut du ciel le cri de mes besoins :
 L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins ;
 Des dons de ta bonté soutiens mon indigence ;
 Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
 Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants,
 Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens ;
 Et comme le soleil aspire la rosée,
 Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

DE LAVIGNE

1793 — 1843

Casimir DELAVIGNE naquit dans cette belle et riche province de Normandie, qui a produit tant d'hommes célèbres ; et toute sa vie, le souvenir du Havre, son lieu natal, lui fut cher. Trente ans après, il disait dans son *École des Vieillards* :

Charmante ville !

Elle fut mon berceau... Doux climat, sol fertile,
 D'aimables habitants ! Un site ! Ah ! quel tableau !
 Après Constantinople il n'est rien de plus beau.

Son père, riche négociant, l'envoya à Paris où, à l'âge de quatorze ans, il était un des élèves les plus distingués du lycée Napoléon. Son premier essai poétique fut un *dithyrambe* sur la naissance du roi de Rome (1811). D'autres événements plus

grands devaient bientôt inspirer le jeune poète : son âme fut profondément remuée par les malheurs qui accablèrent la France en 1814 et en 1815. Il fut surtout indigné de la joie qu'inspirait même chez nous la victoire de nos ennemis. C'est alors qu'il commença à écrire ses *Messéniennes*, qui excitèrent partout des transports d'admiration. La France salua en Casimir Delavigne son poète national. Ce premier triomphe engagea le poète à tenter la gloire plus difficile du théâtre. Deux tragédies, *Les Vêpres siciliennes* et *Le Paria*; deux comédies, *Les Comédiens* et *L'École des Vieillards*, lui ouvrirent, en 1825, les portes de l'Académie. Son discours de réception renferme des passages éloquents; on y retrouve comme l'écho des voix sympathiques qui entraînaient alors la France vers la liberté. La Révolution de Juillet combla ses vœux et lui inspira un chant longtemps populaire, *La Parisienne*; puis, satisfait du triomphe de la cause libérale, il reprit ses travaux littéraires qui, depuis longtemps déjà, avaient altéré sa santé. De 1830 à 1843, il donna au théâtre cinq tragédies : *Marino Faliero*, *Louis XI*, son chef-d'œuvre, *Les Enfants d'Édouard*, *Une Famille au temps de Luther* et *La Fille du Cid*; quatre comédies : *La Princesse Aurélie*, *Don Juan d'Autriche*, *La Popularité* et *Le Conseiller rapporteur* (1); enfin, avec la collaboration de son frère, Germain Delavigne, l'opéra de *Charles VI* (1843). Accablé de souffrance, épuisé par le travail opiniâtre qui avait miné sa constitution débile, il allait chercher un peu de repos et un climat plus doux dans le midi de la France, quand la mort l'arrêta sur la route, peu de jours après son départ. Sa perte fut un deuil public, et tout Paris se pressa à ses funérailles, dernier hommage rendu à l'âme élevée, au caractère pur, à l'esprit charmant d'un des écrivains qui font le plus d'honneur à la France, et que l'on peut dire notre dernier classique. Son goût naturel et ses études littéraires l'attachèrent tout d'abord aux traditions de l'antiquité et à celles du xvii^e et du xviii^e siècle; dans la suite, il ne s'écarta qu'en apparence de ces traditions. Plein de respect pour le public et pour lui-même, il ne chercha

(1) *Don Juan d'Autriche* et *Le Conseiller rapporteur* sont en prose.

jamais l'originalité du mépris de la langue, du bon sens ni des mœurs; il conserva autant qu'il put les règles et les principes de l'ancien esprit français, en sachant faire de justes concessions au nouveau. Son style unit souvent à l'élégance classique la hardiesse romantique, et ce système de conciliation des deux écoles fut le rêve ingénieux, pour ne pas dire l'illusion de Casimir Delavigne. La ville du Havre lui a élevé une statue en 1852.

Le Célibataire et l'Homme marié.

LE CÉLIBATAIRE.

Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle.
Sans fruits en soin jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard.
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette:
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures, je dîne: on en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet:
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité, je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux; et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,

De général vainqueur, de poète applaudi,
 De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
 Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre.
 Pas même d'empereur s'il n'est célibataire.

L'HOMME MARIÉ.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
 L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
 Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,
 Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
 Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau :
 Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
 Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
 Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
 Que de soins ! quels égards ! quels charmants entretiens !
 Des défauts, elle en a, mais n'as-tu pas les tiens ?
 J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
 Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs ?
 Je brave leurs discours, je suis riche, et d'ailleurs
 Une bonne action que j'apprends en cachette,
 Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
 Hortense a l'humeur vive ; et moi, ne l'ai-je pas ?
 Nous nous fâchons parfois, mais qu'elle fasse un pas,
 Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
 Je n'ai pas de chagrin que sa beauté n'emporte.
 Suis-je seul ? elle accourt ; suis-je un peu las ? sa main
 M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
 J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte ;
 Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
 Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits ;
 Ses regards sont si vifs ! son visage est si frais !...
 Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
 Il rend mon front serein pour toute la journée ;
 Je ne me souviens plus des outrages du temps :
 J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

(*L'Ecole des Vieillards.*)

Elisabeth.

A Gloucester, qui veut lui faire signer un acte déshonorant.
 Le signer ! qu'à ce point la terreur m'avilisse !
 Que de mon lâche cœur cette main soit complice !

Pour flétrir mes enfants, pour les déshériter,
 Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient disputer;
 Droits augustes, milord, certains, incontestables,
 Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables!
 Le signer! je suis faible, et cependant j'irais,
 Reine et mère, à la fois, dans mes yeux, sur mes traits,
 Portant le démenti d'une telle infamie,
 Aborder le front haut cette ligue ennemie.
 J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas;
 Je prendrais d'Edouard l'héritier dans mes bras:
 Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
 Au peuple rassemblé dans les places de Londres,
 Je dirais, je crierais.... Que sais-je? Ah! si les mots
 Me manquent, au besoin, mes regards, mes sanglots
 Répandront au dehors ma douleur maternelle;
 Si ma voix me trahit, mes pleurs crieront pour elle:
 « Peuple, sauve ton roi; c'est Edouard, c'est lui,
 « Edouard orphelin qui te demande appui;
 « Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère:
 « Adopte mes enfants qu'on prive de leur père! »
 Mes enfants! mes enfants!... Ah! qu'ils viennent vos
 [lords;]

Qu'ils m'insultent en face, ils me verront alors,
 Entre mes deux enfants, faire tête à l'orage.
 La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,
 Moins de fureur que moi, si jamais je défends
 Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes enfants.

(*Les Enfants d'Edouard.*)

Louis XI.

LOUIS XI, aux pieds de François de Paule.

Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
 Je vous arracherais des larmes de pitié!
 Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
 Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
 Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
 En vain je sors de moi: fils rebelle jadis,
 Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
 Je n'ai pas un ami: je hais ou je méprise;
 L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.

Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords ;
 Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
 Ce sont des jours affreux ; j'ai des nuits plus terribles :
 L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles ;
 Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
 Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit ?
 Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine :
 Je l'écarte ; un fer nu s'y plonge et m'assassine :
 Je me lève éperdu ; des flots de sang humain
 Viennent battre ma couche ; elle y nage, et ma main
 Que penche sur leur gouffre une main qui la glace,
 Sous des lambeaux hideux monter à leur surface...

(Louis XI.)

Les Avantages de l'étude.

Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
 L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre
 Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager ?
 Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger ?
 Livre-toi tout entier à la douceur secrète
 D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
 Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
 Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets.
 Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
 Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
 J'exerce ma raison avec timidité ;
 J'adore sans orgueil la sainte vérité.
 Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie ;
 Ils me font tour à tour fidèle compagnie.
 Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
 Préférant Tusculum aux pompes du sénat !
 Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome ;
 Là, je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand
 [homme.]
 Le sort m'a-t-il repris ses présents incertains :
 L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins,
 De mes sens agités calme l'inquiétude,
 Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.
 O champs de la Neustrie, ô fertiles vallons !
 Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
 Sous des pommiers en fleur, à l'ombre de vieux chênes,

Laisse-moi m'égarer aux bords de vos fontaines!
 L'aspect de l'univers m'élève à son auteur,
 Il me révèle un Dieu, mais un Dieu bienfaiteur.
 (*Les Avantages de l'Etude.*)

ANCELOT

1794 — 1854

ANCELOT, né au Havre, commença ses études au collège de sa ville natale et les termina à Rouen. Après avoir occupé différents emplois dans l'administration de la marine, il se livra à la culture des lettres, et surtout à la poésie dramatique. En 1819, il donna sa tragédie de *Louis IX*, qui eut un succès de parti, et que les royalistes opposèrent aux *Vêpres siciliennes*, de Casimir Delavigne, patronné par les libéraux. Quelques années plus tard, il fit jouer une seconde tragédie, le *Maire du palais* (1823), qui ne réussit pas. Puis il donna successivement : *Fiesque*, *Marie de Brabant*, *Marie Padilla* et plusieurs comédies. Ancelot a de l'élégance et de la correction, mais il est froid. M^{me} Ancelot fut, dit-on, plus d'une fois la collaboratrice de son mari.

Conseils de Louis IX à son fils.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
 O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère.
 Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous ;
 Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
 De respect et d'amour environne sa vie ;
 Je vais m'en séparer, et je te la confie.
 Révère ton aïeule. A ses conseils soumis,
 Suis ses sages leçons, n'en rougis pas, mon fils.
 Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
 L'Europe avec respect contemple son génie,
 Et les Français en elle admirent avec moi.

Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
 Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres !
 Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix ;
 Du pontife divin fais respecter les droits :
 Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du Ciel même ;
 Mais soutenant , mon fils, l'honneur du diadème,
 Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
 Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi.
 Accueille ces vieillards, dont l'austère sagesse
 A travers les périls guidera ta jeunesse ;
 De leur expérience emprunte le secours.
 Fais régner la justice ; abolis pour toujours
 Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
 La force absout le crime et tient lieu d'innocence.
 A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
 Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
 Permits que tes sujets t'abordent sans alarmes.
 Qu'ils te montrent leur joie ou t'apportent leurs larmes
 Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour ;
 Règne enfin pour ton peuple et non pas pour ta cour.
 Je le connais ce peuple ; il mérite qu'on l'aime :
 En le rendant heureux, tu le seras toi-même.

(Louis IX.)

REBOUL

1796 — 1865

Jean REBOUL reçut dans un pensionnat de Nîmes, sa ville natale, une instruction assez médiocre ; mais il la compléta plus tard par la lecture et par un travail assidu. Pour venir en aide à sa mère, restée veuve avec quatre enfants, il dut prendre un état manuel, et se décida pour celui de boulanger. La poésie faisait le charme de ses rares loisirs, et il ne tarda pas à publier un recueil intitulé : *Poésies*, compositions qui se distinguent par l'élévation, la sensibilité et un style plein d'harmonie. Nous avons encore de lui un poème, *Le Dernier Jour*, et une tragédie, *Vivia*, qui n'ont pas ajouté à la réputation que lui avaient faite ses premières poésies.

L'Aumône.

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde ;
 Vous êtes en tout point semblables à cette onde
 Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
 Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
 Et s'avance pourtant d'un cours invariable
 Pour se perdre dans les déserts.

Donnez ; car de la mort l'inflexible fantôme
 Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume.
 Que nos crimes et nos vertus ;
 Et parmi nos vertus l'aumône est la plus belle,
 La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
 Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
 Vous puissiez sans gémir regarder en arrière.
 Et trouver moins amer le moment du trépas ;
 Afin de ne pas voir l'espérance bannie,
 Quand vos jours passeront devant votre agonie,
 Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
 Le ciel de ses bontés accompagne vos heures,
 Et vous rende en tout triomphants ;
 Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
 Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
 Loin des lèvres de vos enfants.

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
 Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
 Tient suspendu le cours de nos prospérités :
 Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
 La voile maintenant dérobée au zéphire,
 Dormant dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides,
 Erre, les bras croisés et les regards avides,
 Une effrayante oisiveté ;
 Dans l'atelier désert habite le silence,
 Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
 D'une soudaine pauvreté,

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles ;
 Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles :
 Voyez le désespoir qui sait tout terrasser !
 L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
 Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
 Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde?...
 Que ma faible parole, en charité féconde,
 Rende tous les cœurs généreux !
 Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre ;
 La vanité n'a point commandé mon délire,
 J'ai chanté pour les malheureux.

DE VIGNY (ALFRED)

(Pour sa biographie, voy. page 166)

Alfred DE VIGNY publia, en 1832, sous le titre de POÈMES : *Hélène, La Somnambule, La Fille de Jephthé, La Femme adultère, Le Bal, La Prison* ; et, plus tard, sous celui de POÈMES ANTIQUES ET MODERNES : *Le Déluge, Moïse, Dolorida, Le Trappiste, La Neige, Le Cor, Eloa*, etc. L'inspiration biblique, que le poète devait à une lecture constante de l'Écriture, anime la plupart de ces poèmes. *Eloa* eut un grand succès et valut à l'auteur une des premières places dans la nouvelle école de poésie.

Alfred de Vigny charme par un certain vague et remue doucement l'âme.

Il s'est fait aussi un nom au théâtre.

La Terre avant le Déluge.

La terre était riante et dans sa fleur première ;
 Le jour avait encor cette même lumière
 Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
 Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs.
 Rien n'avait dans sa forme altéré la nature,

Et des monts réguliers l'immense architecture
 S'élevait jusqu'aux cieux par ses degrés égaux,
 Sans que rien de leur chaîne eût brisé les anneaux ;
 La forêt, plus féconde, ombrageait, sous ses dômes,
 Des plaines et des fleurs les gracieux royaumes,
 Et des fleuves aux mers le cours était réglé
 Dans un ordre parfait qui n'était pas troublé.
 Jamais un voyageur n'aurait, sous le feuillage,
 Rencontré, loin des flots, l'émail du coquillage,
 Et la perle habitait son palais de cristal :
 Chaque trésor restait dans l'élément natal,
 Sans enfreindre jamais la céleste défense ;
 Et la beauté du monde attestait son enfance ;
 Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
 Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les Ports de la France.

Brest vante son beau port et cette rade insigne
 Où peuvent manœuvrer trois cents vaisseaux de ligne ;
Boulogne, sa cité haute et double, et *Calais*,
 Sa citadelle assise en mer comme un palais ;
Dieppe a son vieux château soutenu par la dune,
 Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
 Et ses deux monts en vain par la mer insultés ;
Cherbourg a ses fanaux de bien loin consultés,
 Et gronde en menaçant Guernsey la sentinelle,
 Debout près de Jersey, presque en France ainsi qu'elle.
Lorient, dans sa rade au mouillage inégal,
 Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal ;
Saint-Malo dans son port tranquillement regarde
 Mille rochers debout qui lui servent de garde ;
 Le *Havre* a pour parure ensemble et pour appui
 Notre-Dame-de-Grâce et *Honfleur* devant lui ;
Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
 Porte jusqu'à la mer ses vins sur deux grands fleuves ;
 Toute ville à *Marseille* aurait droit d'envier
 Sa ceinture de fruits, d'orange et d'olivier ;
 D'or et de fer *Bayonne* en tout temps fut prodigue,
 Du grand cardinal-duc *La Rochelle* a la digue :
 Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer.

Paris, du haut des tours de Notre-Dame.

« Prends ma main, voyageur, et montons sur la tour.
Regarde tout en bas, et regarde alentour.
Regarde jusqu'au bout de l'horizon, regarde
Du Nord au Sud. Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'attache avec feu, comme l'œil du serpent
Qui pompe du regard ce qu'il suit en rampant,
Tourne sur le donjon qu'un parapet prolonge,
D'où la vue à loisir sur tous les points se plonge
Et règne, du zénith, sur un monde mouvant
Comme l'éclair, l'oiseau, le nuage et le vent.
Que vois-tu dans la nuit, à nos pieds, dans l'espace,
Et partout où mon doigt tourne, passe et repasse ?
— Je vois un cercle noir si large et si profond
Que je n'en aperçois ni le bout ni le fond.
Des collines, au loin, me semblent sa ceinture.
Et pourtant je ne vois nulle part la nature,
Mais partout la main d'homme et l'angle que sa main
Impose à la matière en tout travail humain.
Je vois ces angles noirs et luisants qui, dans l'ombre,
L'un sur l'autre entassés, et sans ordre et sans nombre,
Coupent des murs blanchis pareils à des tombeaux.
Je vois fumer, brûler, éclater des flambeaux,
Brillant sur cet abîme où l'air pénètre à peine
Comme des diamants incrustés dans l'ébène.
Un fleuve y dort sans bruit, replié dans son cours,
Comme dans un buisson la couleuvre aux cent tours.
Des ombres de palais, de dômes et d'aiguilles,
De tours et de donjons, de clochers, de bastilles,
De châteaux-forts, de kiosks et d'aigus minarets :
De formes de remparts, de jardins, de forêts,
De spirales, d'arceaux, de parcs, de colonnades,
D'obélisques, de ponts, de portes et d'arcades,
Tout fourmille et grandit, se cramponne en montant.
Se courbe, se replie, ou se creuse ou s'étend.
Dans un brouillard de feu, je crois voir ce grand rêve.
La tour où nous voilà dans le cercle s'élève.
En le traçant jadis, c'est ici, n'est-ce pas,
Que Dieu même a posé la pointe du compas ? »

DESCHAMPS (ÉMILE)

1798

Émile DESCHAMPS est né à Bourges, où son père était directeur des domaines et receveur général. Il vint terminer ses études à Paris. Dès 1812, il composa une ode patriotique, la *Paix conquise*, qui attira l'attention de Napoléon. Deux ans après, il entra dans l'administration des domaines. Au retour des Bourbons, il fut inquiété pour avoir contribué à la défense de Vincennes, et avoir remis au général Daumesnil, qui commandait le fort, une épée d'honneur, offerte par les habitants. Il se vengea de ces tracasseries du pouvoir en poète et en homme d'esprit, par une chanson. Mais c'est vraiment de 1818 que datent sa réputation littéraire et ses succès. Cette année-là, il fit jouer à l'Odéon deux comédies, *Selmours de Florian* et le *Tour de faveur*, qui furent accueillies par des bravos enthousiastes. Deschamps se lia dès lors avec tous les littérateurs et les artistes qui, fatigués de l'ancienne école, allaient donner le signal du mouvement romantique. Il reçut Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Charles Nodier, et une foule d'autres champions illustres des doctrines nouvelles. Jusqu'en 1849, son salon fut un vrai cénacle littéraire. Il quitta, à cette époque, la carrière administrative, à laquelle il appartenait depuis trente-quatre ans. Depuis ce temps, il vit retiré à Versailles, entouré d'amis et d'admirateurs, et convié à toutes les fêtes de bienfaisance; on n'a d'ailleurs jamais fait un vain appel à son excellent cœur.

Outre une foule d'articles en prose qu'il a semés dans diverses revues, il a publié une traduction en vers de *Roméo et Juliette* et de *Macbeth*, et un volume intitulé : *Poésies des Crèches*.

Émile Deschamps a le rythme facile, élégant et pur. Chez lui, la pensée se dégage avec une limpidité merveilleuse. Il ne tourmente point l'hémistiche et ne le fait pas trotter de saccade en saccade, comme certains rimeurs de son école. Il est du nombre des poètes que le goût dirige, que la morale ap-

plaudit, et dont la postérité conservera précieusement les ouvrages.

Le Fleuve.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse en grondant
Parmi les durs rochers un lit indépendant,
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible,
Un espoir inconnu vers un but invisible
L'appelle; elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa fuite limpide
Et l'immobile azur, et l'orage rapide.
Les chants du moissonneur, les cris des matelots.
Rien ne l'arrête, il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil, ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité!

Chanson de l'atelier.

En partage, Dieu, de ses mains.
Donna le travail aux humains :
« C'est là, leur dit-il, un trésor
« Mille fois plus noble que l'or. »

A l'œuvre, amis, et sans relâche!
Et puis chantons pour alléger la tâche!

Sans la peine point de plaisirs!
Le sort mesura nos loisirs;
Mais ceux qui travaillent longtemps,
Entre tous sont fiers et contents.

A l'œuvre, amis, et sans relâche!
Et puis chantons pour alléger la tâche!

En famille, au repas du soir,
La joie avec nous vient s'asseoir ;
Une voix dit au travailleur :
Le pain qu'on gagne est le meilleur. »

A l'œuvre, amis, et sans relâche!
Et puis chantons pour alléger la tâche!

La Cloche des agonisants.

Voix du temple sombre,
Roule à travers l'ombre,
Du chaume au palais!
Cloche au loin bénie,
Sur toute agonie
Fais planer la paix.

A la pauvre mère
Dont la vie amère
N'a plus son trésor,
Dis, lorsqu'elle pleure :
« Je t'annonce l'heure
« De le voir encor ! »

Quand ton glas résonne
Le pécheur frissonne
Seul devant la mort...
Oh! fais qu'il espère...
Le pardon du Père
N'attend qu'un remord.

Est-ce un cœur trop tendre
Qui n'a pu se prendre
Qu'à des cœurs ingrats?
Sonne, je t'implore!
Sonne, sonne encore!
Dieu lui tend les bras.

TASTU (MADAME)

1798

M^{me} TASTU (*Amable VOÏART*) est née à Metz. Dieu, en la créant, l'avait faite poëte: elle suivit sa vocation. A douze ans, elle composa des vers sur les fleurs; elle n'avait que seize ans, quand une de ses plus gracieuses idylles, *Le Narcisse*, parut dans un journal littéraire, et fut l'occasion de son mariage avec M. Tastu, alors un des premiers typographes de Paris. Elle remporta plusieurs prix aux *Jeux floraux*, et, après avoir publié un charmant ouvrage, *La Chevalerie française*, elle réunit en un seul volume toutes ses compositions. Trois ans après parurent les *Chroniques de France*, ouvrage de haute portée, dont l'idée première est neuve et où se trouvent de beaux vers. Après les *Chroniques*, ses morceaux de poésie s'éparpillèrent dans divers recueils et dans les revues. En 1840, elle fut couronnée par l'Académie française pour son *Éloge* (prose) de M^{me} de Sévigné. M^{me} Tastu a publié beaucoup d'autres ouvrages qui lui assignent une place honorable dans les lettres. Sa muse habite une zone moyenne et tempérée. Elle n'a rien de l'aigle, dont Alexandre Soumet avait la plume et l'ambition. C'est un de ces paisibles oiseaux qui ont des ailes surtout comme ornement, et qui aiment à mirer leur blanche robe dans les eaux captives de quelque bassin de marbre aussi blanc qu'eux. Le talent de M^{me} Tastu se plie d'ailleurs à toutes les variétés du langage poétique; mais surtout elle est toujours poëte, et c'est ce qui la distingue de tant d'hommes et de femmes qui font des vers.

 Les Quatre parties du jour.

Le *Matin* au soleil a rendu son empire;
 Tout s'éveille et tout rit à sa fraîche clarté.
 Quand, avec la lumière, il répand la beauté,
 C'est Dieu que je crois voir sourire
 Dans sa grâce et dans sa beauté.

Midi le fait monter sur son trône de flamme ;
 L'œil n'en peut plus alors soutenir la splendeur ;
 Et je dis, accablé de sa puissante ardeur :
 C'est Dieu qui pénètre mon âme
 Du sentiment de sa grandeur.

Le *Soir*, vers l'horizon, sa course descendue
 De ces sommets lointains semble chercher l'appui ;
 Son front découronné d'un feu plus doux a lui :
 C'est Dieu qui permet que ma vue
 Ose s'élever jusqu'à lui !

La *Nuit* d'un crêpe noir enveloppe la terre ;
 Son souffle éteint du jour le radieux flambeau.
 Quand le monde, muet, semble un vaste tombeau :
 C'est Dieu qui parle en ce mystère
 Et me promet un jour plus beau.

Découragement.

Ils me l'ont dit : parfois, d'un mot qui touche.
 J'ai réveillé le sourire ou les pleurs ;
 Quelques doux airs ont erré sur ma bouche,
 Sous mes pinceaux, quelques fraîches couleurs.

Ils me l'ont dit ! Connaissent-ils mon âme,
 Pour lui vouer sympathie ou dédain ?
 Non, je le sens, la louange ou le blâme
 Tombe au hasard sur un fantôme vain.

Bruits carressants de la foule empressée,
 Oh ! que mon cœur vous compterait pour rien
 Si je pouvais, seule avec ma pensée,
 Me dire un jour : Ce que j'ai fait est bien !

Si vous deviez, aux voûtes éternelles,
 Dès le berceau fixer mes faibles yeux,
 Pourquoi, mon Dieu, me refuser ces ailes
 Qui d'un essor nous portent dans vos cieux ?

Moi qui, du monde aisément détachée,
 Aspire à fuir les chaînes d'ici-bas,
 Dois-je glaner, vers la terre penchée,
 Ce peu d'épis répandus sous mes pas ?

Faut-il quitter, dans la moisson commune,
 Mon lot chétif de peine et de plaisirs,
 Quand il n'est point de si haute fortune
 Que de bien loin ne passent mes désirs!...

Puis, qu'après moi rien de moi ne demeure!
 Penser! souffrir! sans qu'il en reste rien,
 Sans imposer, avant que je ne meure,
 A d'autres cœurs les battements du mien!

Sous enchantés, qu'entend ma seule oreille,
 Divins aspects, rêves où je me plus,
 Vous, qui m'ouvrez un monde de merveille,
 Où serez-vous quand je ne serai plus?

HALÉVY (LÉON)

1802

Léon HALÉVY est né à Paris. Ses facultés poétiques se développèrent de bonne heure; ce fut avec une traduction en vers qu'il remporta le prix de version grecque au concours de rhétorique. Comprenant que la religion juive, à laquelle il appartient, lui rendrait vraisemblablement difficile la carrière de l'enseignement pour laquelle il avait un goût marqué, il dut y renoncer, fit son droit, puis s'adonna à des travaux littéraires. En 1831, il fut nommé professeur adjoint de littérature à l'école polytechnique, fonction qu'il remplit jusqu'en 1834. Trois ans plus tard, il fut attaché au bureau des monuments historiques au ministère de l'instruction publique, et fut mis en disponibilité en 1853.

On doit à Léon Halévy de nombreux ouvrages : une traduction des *Odes d'Horace*, regardée comme l'interprétation la plus fidèle et la plus heureuse des ouvrages lyriques du poète latin; sous le titre de *Poésies européennes*, de remarquables imitations des œuvres les plus originales des poètes étrangers; et, sous celui de *La Grèce tragique*, une très-heureuse traduction des chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; des *Fables*.

deux fois couronnées par l'Académie française ; enfin, plusieurs tragédies justement estimées : *Le czar Démétrius*, *Macbeth* et *Electre*.

Les œuvres de ce laborieux écrivain se distinguent par le bon goût, l'élégance et la pureté du style.

Le Songe du soldat (Récit d'un blessé.)

Hier les feux du camp brillaient dans la nuit sombre ;
 Sur l'herbe reposaient des milliers de soldats ;
 Les blessés près de nous se lamentaient dans l'ombre,
 Et plus d'un s'endormit qui ne s'éveilla pas.

Sur mon large manteau couché près de mes armes,
 Sans blessure, au sommeil j'avais livré mes yeux ;
 Je dormais, quand soudain un songe plein de charmes.
 M'offrit du lieu natal l'aspect délicieux.

Je rêvais qu'échappant aux horreurs de la guerre,
 Franchissant à grands pas un pays dévasté,
 J'avais vu tout à coup la maison de mon père
 S'offrir à mes regards sous un soleil d'été.

Je reconnus, joyeux, la plaine accoutumée,
 Le chien de mon troupeau, le cri du moissonneur,
 La montagne, l'église et la blanche fumée
 Qui montait lentement sur le toit du pasteur.

De mon retour alors on célébra la fête ;
 Je jurai par le ciel et mes amis en pleurs
 Que le casque jamais ne ceindrait plus ma tête ;
 Et mes petits enfants la couronnaient de fleurs.

Soulevés dans mes bras, ils baisaient mon visage ;
 Ma femme, ivre de joie, embrassait mes genoux ;
 « Cher Tony, me disaient les plus vieux du village.
 « Te voilà fatigué ! reste, reste avec nous ! »

Et j'oubliais les maux, les dangers de la guerre,
 Quand les rayons du jour reparurent soudain . . .
 Bientôt du bronze en feu retentit le tonnerre ;
 Je courus au combat . . . et je mourrai demain !

(*Poésies européennes. — Imitation de G. Lewis.*)

Le Tombeau et la Fleur.

Triste décret du Ciel!... Une femme, une mère,
 Avait vu son enfant couché dans le cercueil;
 Et tout ce qu'elle aimait, sa joie et son orgueil,
 Dormir sous quelques pieds de terre!

Epoux, amis, parents... que de soins superflus
 Pour ramener l'espoir en ce cœur qui succombe!
 Muette et désolée, elle ne vivait plus
 Que pour pleurer sur une tombe!...

Un arbuste odorant, et par ses mains planté,
 Sur ces restes si chers étendait son ombrage...
 Là s'arrêtait souvent son regard attristé,
 Quelques fleurs émaillaient ce verdoyant feuillage;
 Une surtout, brillante au milieu de ses sœurs,
 Souriait à la pauvre mère;
 Elle semblait heureuse et fière
 D'embellir ce lieu de douleurs!

Aussi, chaque matin, une eau limpide et pure
 Baignait son calice vermeil;
 Du moindre vent pour elle on redoutait l'injure;
 Mille soins caressants saluaient son réveil.

Et quand sa tige languissante
 Se penchait sous les feux du jour,
 Sous quelques frais rameaux une main prévoyante
 La protégeait avec amour!...

Humble fleur, par le deuil choisie,
 Pour fêter et parer la mort,
 Bientôt tu devins une amie
 Pour ce cœur brisé par le sort...

Quand la dixième année enfin fut écoulée,
 La mère, le front souriant,
 S'approchait du tombeau, paisible et consolée,
 Et venait pour la fleur autant que pour l'enfant!

De Dieu les bontés paternelles
 Mesurent sagement le poids de nos douleurs!
 Au temps il a donné des ailes,
 L'une emportant nos biens, l'autre essuyant nos pleurs.

(Fables.)

V. HUGO

(Pour sa biographie, voir page 171)

Victor Hugo est le premier poète français du XIX^e siècle. Sa vocation poétique se révéla de bonne heure. Dès 1817, — on se rappelle qu'il est né en 1802, — il envoya à l'Académie une épltre, *Les Avantages de l'étude*, qui fut jugée digne du prix, mais qui ne fut pas couronnée, parce qu'on crut à une mystification; l'auteur y disait son âge :

Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

et la pièce parut beaucoup au-dessus des moyens d'un poète de quinze ans. L'enfant apporta son extrait de naissance; mais on refusa de revenir sur une chose jugée. L'auteur dut se contenter d'une mention honorable.

Le jeune poète ne se découragea pas. De 1819 à 1823, il présenta trois pièces à l'Académie des Jeux floraux : *Les Vierges de Verdun*, *La Statue de Henri IV* et *Moïse sur le Nil*; il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès Jeux floraux.

De 1822 à 1826 parurent les *Odes et Ballades*, poésies encore classiques de forme, mais déjà romantiques par le fond. L'antithèse, cette figure favorite du poète, commençait à mettre en relief des nouveautés, des hardiesses de pensée et de langage; Victor Hugo devenait hérésiarque en littérature. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes innovateurs qui poussèrent leur chef au combat. C'est dans la préface de *Cromwell* (1827) que fut développée la poétique de la nouvelle école; ce fut la déclaration de guerre des romantiques aux classiques. « Tout ce qui est dans la nature, est-il dit dans cette préface, est dans l'art; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque, du beau et du laid; le drame est l'expression de l'époque moderne. » *Cromwell*, drame qui n'avait pas été fait pour le théâtre, et qui ne fut pas joué, fut, comme œuvre littéraire, exalté et combattu avec fanatisme.

L'année suivante, un nouveau recueil d'odes, *Les Orientales*, gagna au poète la majorité du public. L'auteur y chante, à chaque vers, ce qu'il y a de plus généreux au fond du cœur de l'homme : l'amour de la patrie et de l'indépendance, en même temps qu'il retrace, avec une splendeur inconnue avant lui, les plus magnifiques spectacles de la nature.

C'est sur la scène que Victor Hugo résolut de livrer la bataille décisive. Il écrivit *Marion Delorme* (1829) : la censure interdit les représentations.

Infatigable à la lutte, il composa en quelques semaines *Hernani*, réussit à faire jouer ce drame au Théâtre-Français (1830), et la lutte fut engagée à fond. La première représentation fut une victoire. A *Marion Delorme* et à *Hernani* succédèrent *Le Roi s'amuse*, de tumultueuse mémoire, *Ruy-Blas*, et plus tard (1843) *Les Burgraves* (1).

De nouvelles poésies lyriques : *Les Feuilles d'automne*, *Les Chants du crépuscule*, *Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les Ombres*, ouvrirent à Victor Hugo les portes de l'Académie (1840). Dans ces recueils, le poète abandonne presque le ton solennel de l'ode pour chanter, sur un rythme plus doux, le bonheur du foyer, les enfants, les riants paysages, les rêves philosophiques ou politiques de son imagination ardente.

Pendant son séjour à Jersey, Victor Hugo a publié *Les Châtiments*, inspirations de colère et de haine patriotiques. *Les Contemplations*, qui parurent ensuite, firent croire à un affaiblissement du poète ; il n'en était rien, et il se releva plus puissant que jamais avec *La Légende des siècles* (1859), série d'épopées et de fantaisies merveilleuses, qui resteront comme le monument le plus achevé de son âge mûr. *Les Chansons des rues et des bois* (1865) sont un recueil de courtes pièces de vers, d'une originalité fine et légère, contrastant profondément avec les sévères pensées, les inspirations vigoureuses, altières même des autres recueils.

La guerre de 1870 a inspiré au poète *L'Année terrible* : c'est

(1) Et trois drames en prose : *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*.

la vie publique et intellectuelle de l'auteur pendant deux années.

Telle a été jusqu'à ce jour la carrière poétique de Victor Hugo, carrière que couronneront sans doute encore bien des œuvres vigoureuses, et qu'obscurcissent à peine quelques taches passagères. Victor Hugo a déterminé en France la rénovation la plus complète et la plus éclatante dont il soit fait mention dans l'histoire des lettres; il a changé la face de l'art, détruit à jamais la poésie de convention; il a redonné du nerf à la langue dégénérée, en la retrempeant aux sources vives du xv^e et du xvi^e siècle.

Le Revenant.

Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait;
Elle eut un fils, ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie;
Sa mère l'allaitait; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial, et la nuit
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.
Pauvre mère! ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.

Il eut trois ans : doux âge où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : « Mon fils, » et reprenait :
« Voyez comme il est grand! Il apprend, il connaît
« Ses lettres. C'est un diable! Il veut que je l'habille
« En homme; il ne veut plus de ces robes de fille;
« C'est déjà très-méchant ces petits hommes-là!
« C'est égal, il lit bien; il ira loin, il a
« De l'esprit; je lui fais épeler l'Évangile..... »
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour (nous avons tous de ces dates funèbres!)
Le *croup*, monstre hideux, épervier des ténèbres,

Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
 Horrible et se ruant sur le pauvre petit,
 Le saisit à la gorge : ô noire maladie,
 De l'air par qui l'on vit, sinistre perfidie !
 Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
 Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants ;
 Ils luttent ; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
 Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
 Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend
 Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
 L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
 Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqure,
 L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur,
 Et l'emporta glacé.....

La mère, au cœur meurtri,
 Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
 Restait trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
 L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
 Et regardant toujours le même angle du mur.
 Le médecin disait : « Si Dieu pouvait distraire
 « Ce cœur triste et donner à l'enfant mort un frère ! »
 Mais elle s'écriait en tombant à genoux :
 « Non, non, je ne veux pas ! Non, tu serais jaloux ;
 « O mon doux endormi, toi que la terre glace,
 « Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place ;
 « Ma mère l'aime et vit ; elle le trouve beau,
 « Elle l'embrasse, et moi je suis dans mon tombeau !
 « Non, non ! » Ainsi pleurait cette douleur profonde.
 Et pourtant elle mit un autre enfant au monde.
 Le père tout joyeux cria : « C'est un garçon ! »
 Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
 La mère, en l'allaitant, restait morne, accablée,
 Pensant au nouveau fils, moins qu'à l'âme envolée,
 Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul.
 Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »
 O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
 Elle entendit, — avec une voix bien connue,
 Le nouveau-né parler dans l'ombre, entre ses bras,
 Et tout bas murmurer : « C'est moi : ne le dis pas. »

La Conscience

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
 Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
 Caïn se fut enfui de devant Jehovah,
 Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
 Au bas d'une montagne en une grande plaine;
 Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
 Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
 Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
 Ayant levé la tête, au fond des cieus funèbres,
 Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
 Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
 « Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
 Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
 Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
 Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
 Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
 Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
 Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
 Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
 « Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
 Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
 Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieus mornes
 L'œil à la même place au fond de l'horizon.
 Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
 « Cachez-moi ! » cria-t-il, et, le doigt sur la bouche,
 Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
 Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
 Sous des tentes de poil dans le désert profond :
 « Étends de ce côté la toile de la tente. »
 Et l'on développa la muraille flottante;
 Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
 « Vous ne voyez plus rien ? » dit Tsilla, l'enfant blond,
 La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
 Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
 Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
 Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
 Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
 Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
 Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »

Hénoch dit : « Il faut lui faire une enceinte de tours
 Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
 Bâtitsons une ville avec sa citadelle.
 Bâtitsons une ville et nous la fermerons. »
 Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
 Construisit une ville énorme, surhumaine.
 Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
 Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth;
 Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
 Et le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
 Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
 On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
 Et la ville semblait une ville d'enfer;
 L'ombre des tours frisait la nuit dans les campagnes;
 Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
 Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
 Quand ils eurent fini de clore et de murer,
 On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
 Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? » dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
 Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
 On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre;
 Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

La Mère.

Regardez : les enfants se sont assis en rond.
 Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
 Qu'on prend pour une sœur aînée;
 Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
 De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
 Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
 Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
 Et sa lumière est si choisie

Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
 La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
 Se transfigure en poésie.

Toujours elle les suit, veillant et regardant ;
 Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
 Leur joie aux plaisirs occupée,
 Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
 Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert rideau
 D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque passant près d'eux, un indigent
 Contemple avec envie un beau hochet d'argent
 Que sa faim dévorante admire,
 La mère est là pour faire, au nom du Dieu vivant,
 Du hochet une aumône, un ange de l'enfant :
 Il ne lui faut qu'un doux sourire !

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,
 Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux
 Comme des oiseaux sur les grèves,
 Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,
 Couvercle soulevé par un flot écumant,
 S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

(Voix intérieures.)

MADAME ÉM. DE GIRARDIN

1804 — 1853

Madame Emile de GIRARDIN (Delphine GAY), née à Aix-la-Chapelle, débuta sous les auspices de sa mère, madame Sophie Gay, dans la *Muse française*, et se fit vite remarquer. Elle était d'ailleurs fort belle, précisément de cette beauté sentimentale et rêveuse, mise à la mode par tous les romans de l'époque. En 1822, elle obtint un prix académique pour un petit poème intitulé *Les Sœurs de Sainte-Camille*. C'était un éloge du dévouement sublime de ces sœurs dans la peste de Barcelone. Trois ans après, elle reçut de Charles X une pension pour sa

Vision de Jeanne d'Arc, allégorie composée à l'occasion du sacre de ce roi. En 1831, Delphine Gay devint la femme d'Emile de Girardin; mais elle n'abandonna pas la poésie; sa réputation grandit même d'année en année, et chacun de ses ouvrages fut l'occasion d'un triomphe. Elle a abordé avec un égal bonheur tous les genres de poésie : Odes, Élégies, Épîtres, Satires; elle s'est essayée aussi au théâtre avec un certain succès; elle a publié, en outre, un très-grand nombre de romans plusieurs fois réimprimés. Mais c'est surtout dans les *Lettres parisiennes*, qu'elle a publié dans le journal la PRESSE sous le pseudonyme du vicomte de Launay, qu'elle a semé le plus de pages aimables et spirituelles.

Dans les dernières années de sa vie, la beauté de Madame de Girardin avait pris un caractère de grandeur et de mélancolie singulier. Ses traits idéalisés, sa pâleur transparente, la molle langueur de sa pose, ne trahissaient pas les ravages sourds d'une maladie mortelle. A demi-couchée sur un divan, et les pieds couverts d'une résille de laine blanche et rouge, elle avait plutôt l'air d'être convalescente que malade. Quoiqu'elle fût tendrement dévouée à son mari, dont elle avait épousé les luttres politiques; que la gloire, le succès, la fortune, tout ce qui peut faire aimer la vie, lui fût arrivé à souhait; qu'elle fût entourée d'amis sûrs et fidèles, elle semblait désirer secrètement d'en finir avec la vie. Quand l'ange de la Mort vint lui fermer les yeux, elle s'y attendait depuis longtemps.

Le Petit frère.

De ma sainte patrie
 J'accours vous rassurer;
 Sur ma tombe fleurie,
 Mes sœurs, pourquoi pleurer?
 Dans son affreux mystère,
 La mort a des douceurs;
 Je vous vois sur la terre :
 Ne pleurez point, mes sœurs.
 Dans les cieus je suis ange,

Et je veille sur vous ;
Ma joie est sans mélange,
Car je fus humble et doux.
Des saintes immortelles
Je suis le protégé ;
Dieu m'a donné des ailes
Mais ne m'a point changé.

Ma souffrance est passée,
Et mes pleurs sont taris ;
Ma main n'est plus glacée,
Je joue et je souris ;
Mon regard est le même,
Et j'ai la même voix ;
Mon cœur d'ange vous aime,
Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
Qui charmait tant vos yeux ;
La même chevelure,
Orne mon front joyeux ;
Mais ces boucles coupées,
Au jour de mon trépas,
De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le ciel est ma demeure,
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor ;
Un fil impérissable
A tissu nos habits ;
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut, dans des corbeilles,
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles
Là-haut, n'ont point de dard ;
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encore fleurir,
Et les fruits que l'on cueille
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
 Connaissent le sommeil :
 Je dors sur un nuage,
 Dans un berceau vermeil ;
 J'ai pour rideau le voile
 De la vierge d'amour ;
 Ma lampe est une étoile
 Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe,
 Parmi vous je descends ;
 Vous pleurez sur ma tombe ;
 Vos larmes, je les sens ;
 Caché parmi les pierres
 De ce funèbre lieu,
 J'écoute vos prières
 Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,
 Ma mère, croyez-moi ;
 Vous serez une sainte,
 Si vous gardez la foi.
 C'est un mal salutaire
 Que perdre un nouveau-né ;
 Aux larmes d'une mère,
 Tout sera pardonné !

Sainte Cécile.

C'était une dame romaine,
 Une dame d'un très-haut rang,
 Qui jadis pour la foi chrétienne
 Donna son sang.

De Dieu, célébrant les louanges,
 Toujours elle aimait à chanter ;
 Et du ciel descendaient les anges
 Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
 Quand on vint la faire mourir ;
 Le bourreau s'étonna lui-même
 De s'attendrir.

Sur sa tête, il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper;
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue,
Sans tomber, s'incline en tremblant,
Telle qu'on voit dans sa statue
De marbre blanc.

Dans les douleurs, elle succombe;
Ses plaintes sont des chants encor.
Avec elle, on mit dans sa tombe
Sa robe d'or.

Plus tard, on trouva sa dépouille;
A l'église, elle est dans le chœur,
Et devant elle on s'agenouille,
Priant du cœur.

Au voyageur, on montre, à Rome,
Les saints débris de sa maison
Dans la riche église qu'on nomme
De son doux nom.

Et tous les ans, dans cette enceinte,
Quand vient la saison des hivers;
On va célébrer cette sainte
Par des concerts.

Tous les arts lui rendent hommage;
On lui donne des traits touchants;
Raphaël a peint son image
D'après ses chants.

Une auréole est sa couronne,
Un luth est sous ses doigts sacrés.
Sainte Cécile est la patronne
Des inspirés.

Vierge, symbole d'harmonie,
Elle dicte les vers pieux;
Et sa voix répond au génie
Du haut des cieux.

BARBIER

1805

Au mois d'août 1830, au milieu de la fièvre d'enthousiasme qui suivit la révolution de Juillet, parut une pièce de vers, signée d'un nom inconnu la veille et qui, le lendemain, était illustre. Cette pièce, d'une énergie délirante et d'une verve enflammée, avait pour titre *La Curée*. C'était une satire contre la meute des solliciteurs du nouveau pouvoir. Le poète les comparait à la meute des chiens qui se précipitent sur la proie, lorsque le cor a sonné la curée. La sensation fut immense, et les hommes de cette génération n'ont pas oublié l'effet que produisirent cet accent inconnu, cette vigueur satirique, cette indignation virile, ces images qui semblaient un reflet de la flamme du combat, toute cette poésie, enfin, éclosée au souffle ardent d'une révolution, et qui ressemblait si peu aux productions des deux grandes écoles qui divisaient la littérature. En quelques heures, le jeune poète, *Auguste BARBIER*, devint célèbre, et son nom, comme ses vers, vola dans toutes les bouches. Il soutint l'éclat de ce début par une suite de satires politiques et morales qui furent réunies et formèrent le recueil des *Iambes*. C'est là l'œuvre capitale de Barbier, le recueil qui fera vivre son nom.

Barbier, né à Paris, est membre de l'Académie française.

Melpomène.

Ah ! dans ces temps maudits, les citoyens iniques
Ne sont pas tous errants sur les places publiques ;
Ce sont tous ces auteurs qui, le scalpel en main,
Cherchent, les yeux ardents, au fond du cœur humain.
La fibre la moins pure et la plus sale veine
Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.
Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs,
Que l'encre dégouttant de leurs plumes grossières

Rencroisit tous les cœurs blanchis par les lumières ;
 Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
 Et de porter le nom de mauvais citoyen !
 Ils ne savent donc pas la sanglante torture
 De se dire à part soi : J'ai fait une œuvre impure ;
 Et de voir ses enfants à la face du ciel
 Baisser l'œil et rougir du renom paternel !
 Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre,
 L'argent leur clôt les yeux et leur salit la lèvre ;
 L'argent, l'argent fatal, dernier dieu des humains,
 Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains,
 Les pousse dans le mal, et pour un vil salaire
 Les mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.
 Honte à eux ! car, trop loin de l'atteinte des lois,
 L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix !
 Honte à eux ! car jamais leur main ne s'est lassée
 A couvrir de laideur l'immortelle pensée !
 De l'art, de l'art divin, ce bel enfant des cieux,
 Créé pour enseigner la parole des dieux,
 Ils ont fait sur la terre un monstre, un cul-de-jatte.
 Tronçon d'homme manqué, marchant à quatre pattes,
 Et montrant aux passants des moignons tout sanglants,
 Et l'ulcère hideux qui lui ronge les flancs !

Raphaël.

Ce qui donne du prix à l'humaine existence,
 Ah ! c'est de la beauté le spectacle éternel !
 Qui peut la contempler dans sa plus pure essence,
 En garde sur ses jours un reflet immortel,

Et ce fut là ton sort, bienheureux Raphaël,
 Artiste plein d'amour, de grâce et de puissance !
 Ton œil noir, de bonne heure attaché sur le ciel,
 Y chercha du vrai beau la divine substance !

En vain autour de toi, jeune encore et sans nom,
 Le monstre impur du laid, hurlant comme un dragon,
 Déroula ses anneaux et ses replis de fange :

Tu dédaignas ses cris, ses bonds tumultueux.
 Et, d'un brodequin d'or foulant son front hideux,
 Tu t'élanças vers Dieu comme le grand Archange.

Michel-Ange.

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
 Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre!
 Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière :
 Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
 L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière ;
 Soixante ans tu courus une triple carrière
 Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
 Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
 Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :

Aussi, quand tu parvins à la saison dernière,
 Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
 T'f mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

 BRIZEUX

1803 — 1858

Auguste BRIZEUX naquit à Lorient ; son enfance fut confiée aux soins d'un oncle dont il a conservé le souvenir dans ses vers :

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre
 Que tel je respectais, que j'aimais comme maître.

Plus tard, il fut mis au collège de Vannes. Ses études terminées, il vint à Paris, vers 1826. C'était le moment de la lutte des classiques : ceux-ci crurent à une nouvelle recrue ; mais quel ne fut pas leur étonnement quand Brizeux publia son recueil d'idylles et d'élégies, intitulé *Marie*. C'est le nom d'une paysanne bretonne avec laquelle il avait joué au village, quand il avait quinze ans, et qui avait fait naître dans son cœur un amour ingénu. On discuta longtemps pour savoir

à laquelle des deux écoles appartenait le barde breton ; à la fin on reconnut qu'il était de l'école religieuse, et qu'il ne devait son inspiration qu'à Marie et aux landes bretonnes ; il le dit lui-même :

Et l'amour m'inspirant, je chantai mon pays.

Après un voyage en Italie, fait en compagnie d'Auguste Barbier, Brizeux publia un second recueil, *La Fleur d'or*. Mais l'Italie, avec toutes ses magnificences, n'avait pu lui faire oublier sa chère Bretagne, et il donna une épopée rustique, les *Bretons*. Brizeux était né pauvre, et il est mort pauvre. Il n'avait d'autre ressource qu'une modique pension qu'il recevait du ministère de l'Instruction publique, et qui, d'ailleurs, suffisait à ses besoins. Sa seule ambition pendant toute sa vie fut d'être appelé à l'Académie, et les suffrages qu'il en avait obtenus deux fois semblaient lui permettre d'espérer la réalisation de son rêve. La mort s'est trop hâtée de le prendre ; mais du moins, son dernier vœu a été exaucé : son corps a été transporté aux frais du gouvernement sur les bords de l'Ellé (rivière du Morbihan), où il repose dans un tombeau élevé par les soins de ses amis et de ses admirateurs.

Malgré son talent, Brizeux est peu sympathique, et l'on sent dans sa poésie pastorale une naïveté un peu étudiée, et qui n'est pas exempte d'une certaine sécheresse. La citation suivante nous paraît résumer assez bien les qualités et les défauts de son auteur. Le poète et Marie sont assis côte à côte au pont de Kerlo, *laissant*, comme il dit :

Laissant pendre en riant nos pieds au fil de l'eau,
 Joyeux de la troubler, ou bien à son passage
 D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage.
 C'était plaisir à voir, sous l'eau limpide et bleue,
 Mille petits poissons faisant frémir leur queue ;
 Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
 Occuper tout le jour à monter les courants,
 Phalènes, moucheron, alertes demoiselles,
 Se sauvant dans les joncs du bec des hirondelles.
 Sur la main de Marie une vint se poser,
 Si bizarre d'aspect, qu'afin de l'écraser

J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
 Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
 Et voyant la pauvre en ses doigts remuer :
 « Elle n'a que sa vie ; oh ! pourquoi la tuer ? »
 Dit-elle, et dans les airs, sa bouche ronde et pure
 Souffla légèrement la frêle créature,
 Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu
 S'éleva dans les airs joyeuse et louant Dieu !
 Bien des jours ont passé depuis cette journée,
 Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,
 Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
 Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
 Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles
 Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
 Dans l'ombre de mon cœur, mes plus fraîches amours,
 Mes amours de quinze ans reflouriront toujours.

L'Église.

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
 Mais la divine fleur plus d'un ne la voit pas.
 Dans cette pauvre église, à l'heure du silence
 Où seule devant Dieu, la lampe se balance,
 Un vieillard appuyé sur la grille du chœur,
 Les yeux baissés priait du plus profond du cœur,
 Et mes pas, qui troublaient les échos d'arche en arche,
 Ne firent point lever les yeux du patriarche.
 Puis, au bas de la nef où j'allais observant,
 A genoux, à côté de ses livres d'enfant,
 Un petit villageois de six ans, d'un air d'ange,
 Les mains jointes priait aussi... concert étrange !
 « Sous cette lampe pâle et par ce froid brouillard,
 Quel sombre désespoir tient courbé ce vieillard,
 Et quel beau rêve d'or et d'azur, me disais-je,
 Éloigne de ses jeux l'enfant au front de neige ?
 Du vieillard, de l'enfant, lequel t'a mieux touché,
 Beau Christ aux bras ouverts de la voûte penché ?
 Quelle fleur en parfums plus suaves s'exhale,
 Seigneur, — la fleur du soir ou la fleur matinale ? »

LACHAMBEAUDIE

1806—1872

LACHAMBEAUDIE, né à Sarlat, et fils d'un petit cultivateur, reçut une instruction élémentaire. Après plusieurs emplois subalternes dans différentes administrations, il vint à Paris, se laissa séduire par les prédications des saint-simoniens. Après bien des vicissitudes et des misères, Lachambeaudie put, grâce à M. Enfantin, faire paraître ses *Fables populaires*, qui furent bien accueillies et obtinrent de l'Académie française une médaille de 2,000 francs, prélevés sur les fonds légués par Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs. Sa réputation littéraire grandit encore avec la révolution de 1848. Il jouait ses fables dans les banquets, les concerts, et faisait saisir avec talent à son auditoire enthousiasmé les nuances les plus délicates et les enseignements ingénieux contenus dans ses petits drames.

Après le coup d'État, il fut pris un matin dans son lit, rue du faubourg Saint-Jacques, et conduit dans les casemates-prisons de Bicêtre. Il n'en sortit que pour gagner la terre d'exil. Il se retira à Bruxelles, où il vécut péniblement du produit des romances qu'il composait. Poète de second ordre, Lachambeaudie a un style plus correct et plus élégant que fort; ses fables sont pour la plupart des moralités développées au moyen d'exemples.

La Goutte d'eau.

Un orage grondait à l'horizon lointain,
 Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,
 Tombe au sein de la mer et pleure son destin :
 « Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,
 Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts.
 Quand sur l'aile du vent je roulais dans les airs,
 Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée :

J'espérais sur la terre avoir pour oreiller
 L'aile du papillon ou la fleur nuancée,
 Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller... »
 Elle parlait encore : une huître, à son passage,
 S'entr'ouvre, la reçoit, se referme soudain.
 Celle qui supportait la vie avec dédain
 Durcit, se cristallise au fond du coquillage,
 Devient perle bientôt, et la main du plongeur
 La délivre de l'onde et de sa prison noire ;
 Et depuis on l'a vue, éclatante de gloire,
 Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.
 O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
 Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,
 Un travail incessant fut ton lot sur la terre ;
 Prends courage ! ici-bas chacun aura son tour :
 Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
 Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour...

La Locomotive et le Cheval.

Un cheval vit un jour sur un chemin de fer
 Une machine énorme, à la gueule enflammée,
 Aux mobiles ressorts, aux lourds flots de fumée.
 « En vain, s'écria-t-il, ô fille de l'enfer,
 En vain tu voudrais bien nuire à ma renommée.
 Une palme immortelle est promise à nos fronts,
 Et toi, sous le hangar, honteuse et délaissée,
 Tu pleureras ta gloire en naissant éclipsée.
 De vitesse avec moi veux-tu lutter ? — Luttons !
 Dit la machine ; enfin ta vanité me lasse. »
 Elle roule, elle roule, et dévore l'espace ;
 Il galope, il galope, et d'un sabot léger
 Il soulève le sable et vole dans la plaine.
 Mais il se berce, hélas ! d'un espoir mensonger !
 Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
 Bientôt l'imprudent tombe et termine ses jours ;
 Et que fait sa rivale ? elle roule toujours.
 La routine au progrès veut disputer l'empire ;
 Le progrès toujours marche et la routine expire.

MUSSET (ALFRED DE)

1810 — 1857

Après de brillantes études, *Alfred de Musset* se sentit entraîné par le mouvement littéraire de 1830. Encouragé par Victor Hugo, il se jeta résolument dans la mêlée des classiques et des romantiques, et publia un volume de poésies intitulé : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Ce recueil, plein de verve et d'imagination, fit une sensation profonde, et plaça son auteur à l'avant-garde de la nouvelle école. D'autres publications vinrent encore ajouter à l'éclat de son nom, mais on y remarquait une misanthropie qui ne devait plus quitter le jeune poète. En 1848, cette misanthropie augmenta quand la révolution lui ôta sa place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, place qu'il devait à la faveur. Un dernier volume de vers qu'il fit paraître en 1850 trahit une lassitude précoce. L'Académie lui accorda cependant un fauteuil en 1852 : il ne l'occupa que cinq ans. Il était né à Paris.

Alfred de Musset est un de nos grands poètes contemporains ; c'est lui qui appartient le plus à sa génération par ses doctrines, et à la France par son esprit. Il égale, par moment, l'énergie brillante de Victor Hugo et les langueurs mélancoliques de Lamartine. Artiste et indépendant avant tout, il ne s'est préoccupé ni de la morale ni des systèmes, il a suivi son époque et son inspiration propre. La fantaisie, gracieuse souvent et quelquefois horrible, règne d'un bout à l'autre de ses ouvrages. Poète favori de la jeunesse, il a eu sur elle une influence pernicieuse.

Comme prosateur, Alfred de Musset a peu d'originalité.

 Immortalité de l'âme.

Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
 De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir ?
 Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure ;
 Ton âme est immortelle et tes pleurs vont tarir.

Lé regret d'un instant te trouble et te dévore ;
 Tu dis que le passé te voile l'avenir ;
 Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :
 Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
 Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir ;
 Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
 Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Dieu.

O toi que nul n'a pu connaître,
 Et n'a pu nier sans mentir,
 Réponds-moi, toi qui m'as fait naître
 Et demain me feras mourir !

Dès que l'homme lève la tête,
 Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
 La création, sa conquête,
 N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
 Il t'y trouve ; tu vis en lui.
 S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
 C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
 La plus sublime ambition
 Est de prouver ton existence,
 Et de faire épeler ton nom.

Le monde entier te glorifie ;
 L'oiseau te chante sur son nid :
 Et pour une goutte de pluie
 Des milliers d'êtres t'ont béni.

Pâle étoile du soir.

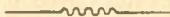
Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
 Dont le front brillant des voiles du couchant,
 Que regardes-tu dans la plaine ?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
 La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
 Le phalène doré en sa course légère
 Traverse les prés embaumés.
 Que cherches-tu sur la terre endormie ?
 Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser,
 Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
 Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
 Étoile qui descends sur la verte colline,
 Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
 Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
 Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
 Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
 Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
 Où t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
 Tomber comme une perle au sein profond des eaux !
 Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
 Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
 Avant de nous quitter, un seul instant arrête ;
 Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

Les deux Routes de la vie.

Il est deux routes dans la vie :
 L'une, solitaire et fleurie,
 Qui descend sa pente chérie
 Sans se plaindre et sans soupirer.
 Le passant la remarque à peine,
 Comme le ruisseau de la plaine
 Que le sable de la fontaine
 Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
 Dans une éternelle fatigue,
 Sous les pieds de l'enfant prodigue,
 Roule la pierre d'Ixion.
 L'une est bornée et l'autre immense ;
 L'une meurt où l'autre commence :
 La première est la *Patience*,
 La seconde est l'*Ambition*.



MOREAU (HÉGÉSIPPE)

1810 — 1838

Hégésippe MOREAU, fils d'un professeur au collège de Provins, fut conduit, tout enfant, de Paris dans cette ville. Orphelin en bas âge, il fut placé chez une dame de Provins, et il grandit près de cette bienfaitrice ; les fils de la maison surtout s'intéressaient tendrement à lui. Il commençait à prendre des leçons au collège de Provins, lorsque des circonstances firent quitter la ville à ses bienfaiteurs, qui allèrent habiter la campagne. C'est alors qu'il fut placé, d'abord au petit séminaire de Meaux, puis à celui de Fontainebleau, où il fit d'excellentes études. Quand il sortit du collège, sa mère n'était plus. Il vint bientôt chercher fortune à Paris, ne trouva que déceptions et misère, et mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité, à Paris, sa ville natale. Il n'a laissé qu'un volume de poésies, gracieusement intitulé : *Myosotis*.

« Si l'on considère aujourd'hui le talent et les poésies d'Hégésippe Moreau de sang-froid et sans autre préoccupation que celle de l'art et de la vérité, voici ce qu'on trouvera, ce me semble. Moreau est un poète ; il l'est par le cœur, par l'imagination, par le style ; mais, chez lui, rien de tout cela, lorsqu'il mourut, n'était tout à fait achevé et accompli. Ces trois parties essentielles du poète n'étaient pas encore arrivées à une pleine et entière fusion. Il allait, selon toute probabilité, devenir un maître, mais il ne l'était pas encore. Trois imitations chez lui sont visibles, et se font sentir tour à tour : celle d'André Chénier pour les iambes, celle surtout de Barthélemy dans la satire et celle de Béranger dans la chanson. Dans ce dernier genre pourtant, Moreau a un caractère à lui, bien naturel, bien franc et bien poétique ; il a du drame, de la gaieté, de l'espièglerie, un peu trop grande parfois, mais si vive et si légère qu'on la lui passe. » (SAINTE-BEUVE).

Un Quart d'heure de dévotion.

Un soir, je visitai Saint-Etienne-du-Mont.
 A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
 Quelques rares chrétiens peuplaient seuls l'ombre im-
 Dans le temple au hasard j'aventurais mes pas, [mense.
 Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.
 Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
 D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
 Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
 Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
 Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes,
 Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes....
 Un vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
 Et soudain je sentis que je gardais encore,
 Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
 Un peu de vieille foi, parfum évaporé.
 Cependant mon genou, fléchi par la prière,
 Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
 Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
 Murmura dans le mien : « Prends et lis ; » et je lus,
 Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
 Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,
 Mais où sur chaque mot le poète à dessein
 Imprima son génie à défaut de son seing,
 Page de vérité, qu'à sa ligne dernière,
 Le Golgotha tremblant sabla de sa poussière.
 Quand je me relevai plus léger de remords,
 Comme au dedans de moi, c'était fête au dehors :
 La vitre occidentale, allumant sa rosace,
 D'une langue de feu m'illumina la face ;
 Les deux blancs chérubins, levant leur front courbé,
 Avec plus de ferveur prièrent au jubé ;
 Et l'orgue, s'éveillant sous un doigt invisible,
 D'un long et doux murmure emplît la nef paisible.
 Et je versai des pleurs, et reconquis à Dieu,
 Au tombeau de Racine alors je fis un vœu !
 Ce vœu, je l'accomplis en écrivant ces pages :
 Les temps étaient passés des saints pèlerinages.
 Dieu bénira mes chants ; sur les autels divers,
 Puisqu'on sème des fleurs, on peut jeter des vers.

Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,
 A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire!*
 Quand la brise du soir, en passant à travers
 L'orgue du marécage, aux mille tuyaux verts,
 En pousse vers le ciel une plainte touchante,
 Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante! »
 Mais, le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant
 Qui féconde la boue et qui commande au vent! »

Le Chant des anges.

(Romance composée pour le jeune Paul B**, qui l'a mise en musique, et dédiée à sa mère, qui se nomme Marie, le jour de sa fête.)

A fêter la Vierge suprême
 Là-haut, chaque ange est invité ;
 Et mon ange gardien lui-même
 Dès l'aurore, hélas ! m'a quitté.
 Bel ange, à la reine céleste
 Porte ton bouquet, moi, je reste,
 La reine de mon cœur est là !
 Et, pour célébrer ses louanges,
 J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Je lui coûtai petit encore,
 Petit comme l'Enfant Jésus,
 Bien des alarmes qu'on ignore,
 Bien des pleurs que Dieu seul a vus.
 Chassant l'insecte qui bourdonne,
 Combien de fois, douce Madone,
 Près de ma couche elle veilla !
 Aussi, pour chanter ses louanges,
 J'emprunte le refrain des anges :
Ave Maria, ave Maria.

Au front de la sainte que j'aime,
 Hélas ! j'aurais voulu poser
 Des étoiles pour diadème...
 Je n'y peux mettre qu'un baiser,
 Mais, espérance, ô ma patronne !
 J'ose rêver pour ta couronne

Quelques lauriers... et jusque-là
 A tes pieds chantant tes louanges,
 Je veux redire avec les anges :
Ave Maria, ave Maria.

GAUTIER (THÉOPHILE)

1811

Théophile GAUTIER, après avoir ébauché ses études à Tarbes, sa ville natale, vint les achever à Paris. Il s'adonna d'abord à la peinture, et il est resté peintre de portraits et de paysages dans tous ses livres. Ses premières poésies, *la Comédie de la Mort*, le montrent comme un esprit indépendant et ne relevant que de Rabelais et des poètes de la Pléiade; mais, plus tard, il devint l'un des plus fervents disciples de l'école nouvelle, et ses *Émaux et Camées* rappellent la manière des *Orientales*, de V. Hugo. Quoi qu'il en soit, nul n'entend mieux que lui le mécanisme du vers, la variété du rythme, la poésie saisissante de l'image et l'application du mot à l'effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie.

Th. Gautier a écrit sept ou huit romans, entre autres : *Mademoiselle de Maupin*, dont la préface fit presque autant de bruit que celle de *Cromwell*, et *Le Capitaine Fracasse*, où l'auteur essaie de renouveler le *Roman comique* de Scarron.

On a encore de lui quatre volumes de voyages en Espagne, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, en Turquie et en Russie, où il fut appelé par le czar Alexandre. Ces volumes renferment des descriptions originales et précieuses. L'auteur visita ces différents pays plutôt comme un connaisseur qui parcourt un monument, un musée, que comme un observateur qui étudie les hommes et les mœurs.

Mais c'est surtout comme critique dramatique et comme critique d'art que l'œuvre de Th. Gautier est considérable. Depuis 1835, sauf dans les intervalles de ses voyages, il fournit à divers journaux des feuilletons hebdomadaires. Sa critique eut toujours un grand fonds de bienveillance; plus descriptive

qu'esthétique, elle raconte beaucoup plus qu'elle ne juge, mais avec un charme de style, une richesse d'expressions que nul n'a dépassés. Th. Gautier voit surtout les contours ; aussi l'a-t-on plaisamment accusé de peindre les décors au lieu d'analyser les pièces.

La Caravane.

La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel, cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer dans le temple du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

Le soulier de Corneille.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminaient à pas lents une figure étrange ;
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé !
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes ;
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain,
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi soleil alors illuminait l'Europe,
 Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
 Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
 A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles ;
 Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles ;
 Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
 Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier !
 Sur la poussière d'or de sa terre bénie,
 Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
 Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
 Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté ;
 Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
 Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale ;
 Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
 Celui que de ses mains la Muse couronna,
 Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
 Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme ..

Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
 Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
 A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
 Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
 Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ;
 De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
 Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
 S'éteignant pauvre et seul dans l'ombre et dans l'oubli.
 Sur le rayonnement de toute ton histoire,
 Sur l'or de ton soleil, c'est une tache noire,
 O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
 Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !

Mais pourquoi s'indigner ? Que viennent les années,
 L'équilibre se fait entre les destinées ;
 A sa place chacun est remis par la mort :
 Le roi rentre dans l'ombre et le poète en sort !
 Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues,
 Les adulations et les eaux se sont tues :
 Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
 Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
 L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre ;
 Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre,
 Erre seul, et Corneille, immortel comme un dieu,
 Toujours sur son autel voit reluire le feu
 Que font briller plus vif en ses fêtes natales

Les générations, immortelles vestales.
 Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
 Son vivace laurier pousse et verdit encor :
 Dans la postérité, perspective inconnue,
 Le poète grandit, et le roi diminue.

A U T R A N

1813

Joseph AUTRAN est de Marseille. A dix-neuf ans, il débuta par une ode à Lamartine, qui s'embarquait alors à Marseille ; cette ode avait pour titre *Le Départ pour l'Orient* et respirait une admiration enthousiaste pour l'auteur des *Méditations*. Un recueil de poésies, *La Mer*, qui parut en 1835, fut favorablement accueilli. Les œuvres d'Autran, *Poèmes de la Mer, Italie et Semaine sainte à Rome, Laboureurs et Soldats*, etc., se distinguent par une grande pureté de forme et un sentiment profond de la nature ; l'imitation de l'antiquité classique y éclate à chaque pas : certains morceaux sont presque des traductions littérales de Virgile.

Autran est membre de l'Académie française depuis 1868.

Le Fond de la mer.

En avril, en octobre, aux saisons les meilleures,
 Qui de vous n'a perdu souvent de longues heures
 A contempler, rêveur, le merveilleux tableau
 Qui rayonne, qui tremble et rit au fond de l'eau !
 Je ne connais pas, moi, de plus charmant spectacle :
 Au regard, qui descend sous le flot sans obstacle,
 Se révèlent d'abord, éclatants de reflets,
 Des bijoux qui seraient l'orgueil de cent palais :
 Merveilles à ravir les rois et les artistes,
 Émeraudes, onyx, agates, améthystes,

Escarboucles, rubis, que le flot patient
 Met un siècle à polir, rien qu'en les charriant !
 Ces richesses, qui font clignoter les paupières,
 Ne sont que des cailloux, pourtant, que d'humbles pierres ;
 Hors de l'eau, vils galets que l'on foule en passant,
 Diamants sous la vague où le soleil descend !
 Après ce long ruban d'humides pierreries
 S'étendent des gazons frais et verts, des prairies
 Telles que le rayon d'un printemps généreux
 N'en fait jamais verdier sur un sol plantureux.
 Qu'ils sont beaux ces jardins qu'aucun soleil ne fane !
 Qu'ils sont brillants à voir, sous l'onde diaphane,
 Ces vergers où chaque arbre, émaillé de couleurs,
 Porte des fruits vivants et de vivantes fleurs !
 Là fourmillent, au sein des ondoyants feuillages,
 Les peuplades des eaux, poissons et coquillages ;
 Là des tribus sans nombre, entre les roseaux verts,
 Cachent leurs nids, leurs jeux et leurs instincts divers.
 A promener son œil sur cette mer sans bornes,
 On croirait du néant voir les domaines mornes.
 A la face des eaux n'arrêtez pas vos yeux ;
 Sondez, interrogez leur lit mystérieux :
 Au-dessus c'est la mort, au-dessous c'est la vie,
 C'est la flamme féconde au ciel même ravie,
 Pénétrant, échauffant, vivifiant au loin
 Tout un monde inconnu dont Dieu seul est témoin.

SÉGALAS (ANAÏS)

1813

M^{me} SÉGALAS (Anaïs MÉNARD) est née à Paris ; son vers, dit M. Auguste Desplaces (1), a pour qualité distinctive qu'il ne respire pas du tout le métier ; c'est un vers chanté bien plus qu'un vers écrit... C'est une fantaisie de femme, presque d'enfant, douée d'une voix au timbre de cristal et d'une pa-

(1) *Médaillons et Camées.*

lette qui a son prestige. Ne lui demandez pas une logique bien rigoureuse dans l'audace de ses métaphores et dans les images dont ses strophes sont diaprées ; elle appellera, sans hésitations et sans scrupules, les monts, les *escaliers des gazelles* ; un enfant *encore plein de ciel* est, dans sa langue, un enfant qui n'a point encore perdu son innocence angélique ; mais, irez-vous la gourmander sur ces notes étranges qui se fondent, mieux qu'on ne penserait, dans l'harmonie rapide et entraînant de l'ensemble ? Autant vaudrait quereller le rossignol pour les trilles capricieux dont il brille à plaisir son chant. Madame Ségalas s'est mise à écrire les *Enfantines*, elle a bien fait. Dans le domaine de la poésie, elle est elle-même un enfant aimable qui fait l'école buissonnière. Elle le parcourt en tous sens, avec caprice, poursuivant là un papillon, ici un fil de la Vierge, plus loin un feu follet. *Les Oiseaux de passage* ! c'était bien trahir par un titre l'instinct de son gracieux talent, dont les coquettes mélodies ressemblent à des gazouillements d'oiseau. Seulement la fauvette, à cette heure, posée sur la branche la plus discrète du buisson, chante auprès de sa couvée.

Outre les deux ouvrages que nous avons cités, on a de M^{me} Ségalas : *La Femme* ; *Les Violettes et les Abeilles* ; des comédies, des romans, quelques opérettes de salon et un grand nombre d'articles de littérature légère dans plusieurs recueils.

L'Enfant et le Vieillard.

Oh ! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide
 Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu !
 On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
 On voit la trace encor de vos baisers d'adieu.

Son bon ange gardien, dans son âme nouvelle,
 N'aperçoit nul point noir ; tout est blanc, radieux.
 Jamais, pour s'envoler, l'ange n'ouvre son aile,
 Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant, point de laves de flamme,

Point de serpent caché qui jette son venin;
 Tout est candeur; mon Dieu! vous fîtes sa jeune âme
 Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme et le vice s'éveille;
 L'ange gardien s'endort ou bien remonte au ciel;
 Sur le calice d'or, rarement l'homme veille :
 Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit, et voit ses passions éteintes;
 Il se fait pur; sa main se lève pour bénir;
 L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes :
 L'un vient de fermer l'aile et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs, j'aime leur tête blonde;
 De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié.
 Ils ne touchent en rien aux passions du monde :
 L'un en est pur et l'autre en est purifié.

Qu'il est doux, dans les jours de doute et de souffrance
 Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
 D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence.
 Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu?

Les Grand'mères.

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères;
 Entourez-les; leur âge a des douleurs amères;
 Oh! formez devant l'âtre une riante cour,
 Quand votre aïeule vient, au cercle de famille,
 Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille :
 Son cœur a votre amour!

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
 Est un rayon d'hiver qui la ranime encore;
 Son frais et vert printemps lui semble refléuri,
 Quand son petit enfant vient gazouiller près d'elle,
 Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile,
 Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
 Sont pleines de jouets et pleines de caresses;
 Baisez ses cheveux blancs, diadème béni;

Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides ;
 Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides
 A son front rajeuni!

Son navire est au port et va plier ses voiles ;
 Hâtez-vous de l'aimer, c'est moi qui vous le dis ;
 Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;
 L'ombre envahit ses jours couverts de sombres voiles ;
 Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;
 Venez-y rayonner : la vieillesse est la nuit,
 Enfants, soyez-en les étoiles!

Mais, un jour vous verrez sur la porte un drap noir :
 L'aïeule manquera dans le cercle du soir ;
 Puis, plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles...
 Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux !
 Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieus,
 Qui tôt ou tard ouvrent leurs ailes.

Oh! quand vous serez tous plus tristes et plus grands ;
 Quand vous saurez penser, mes petits ignorants,
 Le soir, en remuant le passé plein de flamme,
 De l'aïeule, avec pleurs, vous parlerez encor :
 Vos souvenirs d'enfant, comme autant de fils d'or,
 L'auront enchaînée à votre âme!

Ma fille! quand tu vins, ma mère était au ciel :
 Il te manque un amour, un baiser maternel.
 Oh! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère!
 Dieu bénit la maison, y plane et la défend,
 Quand on y réunit le berceau de l'enfant
 Et le fauteuil de la grand'mère.

Si, chez moi, j'avais pu vous avoir à la fois,
 De l'oreille et de l'âme écouter vos deux voix ;
 Te tenir par la main, en m'appuyant sans crainte
 Sur son cœur; près du tien, voir son front adoré,
 Le Ciel m'aurait aimée, et mon logis sacré
 Aurait eu son ange et sa sainte!



PONSARD

1814 — 1867

PONSARD, né à Vienne (Isère), était destiné au barreau ; mais son goût pour la poésie l'emporta. *Lucrèce*, sa première tragédie, marqua un retour vers la manière des grands maîtres du XVII^e siècle. Cette belle pièce, applaudie au théâtre, fut couronnée par l'Académie française. *Agnès de Méranie* et *Charlotte Corday* n'eurent pas le même succès. Sa comédie d'*Horace et Lydie* ou *Une Ode d'Horace*, fut mieux accueillie. Il publia ensuite son poëme d'*Homère* et sa tragédie d'*Ulysse*, deux études antiques fort remarquables. Il nous réservait encore trois comédies fort appréciées : *L'Honneur et l'Argent*, *La Bourse* et *Le Lion amoureux*.

Ponsard a su allier le goût avec le sentiment de la vie moderne, et s'est fait ainsi une place honorable entre les classiques et les romantiques.

L'Honneur et l'Argent lui avait ouvert, en 1855, les portes de l'Académie française.

 L'Argent.

Oh ! l'estime publique ! elle est vers les écus ;
 Elle suit le succès et quitte les vaincus.
 Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
 S'enrichisse aux dépens des gens simples qu'il vole ;
 Qu'habile à manier des chiffres imposteurs,
 Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,
 Et se retire enfin trois fois millionnaire,
 Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'actionnaire ;
 Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé ;
 Qu'à force de ramper il se soit avancé ;
 Que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,
 Selon que le vent change, il ait changé de cause,
 Et, pour ne pas priver l'État de son savoir,
 Renié tout principe et servi tout pouvoir ;
 Qu'il soit ainsi monté, de parjure en parjure,

Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature ;
 Il est riche, il reçoit; ses diners sont vantés;
 Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés.
 On verra s'y presser la belle compagnie ;
 S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le calomnie.
 (*L'Honneur et l'Argent.*)

La Bourse.

Eh bien! écoute-moi,
 N'en dis rien au public, garde ceci pour toi :
 La Bourse, selon vous, ô gens de la campagne,
 Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne;
 Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps :
 Les faibles dans un camp, et, dans l'autre, les forts.
 Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
 Ceux-ci font, à leur choix, ou la hausse ou la baisse;
 Si bien que, l'un des camps étant maître des cours,
 Toujours gagne, pendant que l'autre perd toujours;
 A ce duel inégal, joins l'œuvre des habiles :
 Les uns ont su d'abord les nouvelles utiles;
 Les autres, inventant et semant de faux bruits,
 De la frayeur publique ont récolté les fruits;
 D'autres, par les apprêts d'un dividende énorme,
 Haussent les actions d'une entreprise informe,
 Puis les laissent, aux yeux d'acquéreurs stupéfaits,
 Retomber à zéro dès qu'ils s'en sont défaits.
 Et dis si les maisons, par les grecs fréquentées,
 Ont employé jamais cartes plus biseautées.

(*La Bourse.*)

COLET (LOUISE)

1815

Louise COLET (M^{me} Révoil) est née à Aix, en Provence, dans cette Provence ensoleillée et odorante, patrie de la poésie. A dix ans, elle lisait nos grands poètes et essayait déjà de parler leur divin langage. A dix-neuf ans, elle vint à Paris et débuta

par un recueil de poésies intitulé *Fleurs du Midi* : ce volume commença sa réputation. Les académiciens eux-mêmes prodiguèrent des lauriers au talent et la couronnèrent cinq ou six fois. Un nouveau volume, *Penserosa*, vint encore ajouter à la réputation de la dixième muse. Après de nombreuses publications, M^{me} Louise Colet donna un nouveau recueil de poésies, *Ce qui est dans le cœur des Femmes*. Elle travaillait en même temps à une œuvre plus sérieuse, *Le Poème de la Femme*, divisé en six parties : *La Paysanne, la Servante, la Religieuse, la Bourgeoise, la Femme artiste et la Princesse*. Le but de l'auteur est de suivre toute l'histoire de la femme, dans les diverses phases de sa double existence d'amour et de dévouement.

Que nous donnera maintenant M^{me} Colet ? C'est ce que nous ne savons pas ; les ouvrages qu'elle a publiés nous autorisent à dire qu'elle joint aux délicatesses de la phrase l'énergie de la pensée ; mais elle a quelquefois des expressions heurtées, brutales même. Ainsi, dans *L'Italie aux Italiens*, elle s'écrie en parlant de jeunes filles aux allures un peu échevelées : « *On eût dit des échappées du Sacré-Cœur.* » Voilà qui manque de justice, et, en outre, de tact et d'habileté ; un pareil coup de boutoir, Madame, autorise vos ennemis à dire que, démon tombé du Ciel, vous regardez d'un œil jaloux et colère ce séjour des élus.

Une mère à sa fille.

Enfant, qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus ;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
Relève la souffrance ;
Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console;
 De ta douce parole
 Prodigue le secours;
 Au malheur tends l'oreille,
 Près du malade veille,
 Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante :
 Le travail t'ennoblit;
 La foi te rend touchante,
 La gaieté t'embellit!

Et si Dieu t'a douée
 D'un esprit noble et grand,
 Sois humble et dévouée,
 Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
 Les triomphes, le bruit;
 Pour nous, *aimer et croire*
 Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure
 Que le devoir remplit :
 L'onde à l'ombre est plus pure,
 Rien ne trouble son lit.

Vers écrits sur les bords de la mer.

Debout, sur les rochers où ta voix se lamente,
 M'enivrant de ta force et de ta majesté,
 Je te vois tantôt calme et tantôt véhémence,
 Déserte immensité!

O mer, je t'aime ainsi, sublime, solitaire,
 Repoussant les pêcheurs, dédaignant les vaisseaux,
 Et semblant tour à tour plaindre ou railler la terre
 Avec les cris stridents qui sortent de tes eaux.
 Ces longs gémissements, qui meurent sur les rives,
 De nos propres douleurs me semblent un écho;
 Je m'incline au-dessus des vagues attractives,

Et je comprends Sapho!

Ton flux, montant toujours sur la roche qu'il creuse,
 Est moins rongeur qu'en nous les âpres passions.

Et le suaire froid de ta vase visqueuse
Moins glacé que l'oubli de ceux que nous aimons.

Oh ! que nous voulez-vous, vagues insidieuses ?
Parfois vous vous dressez avec des bruits si doux
Que l'essaïm éperdu des âmes malheureuses

Voudrait aller à vous.

Montez, montez vers ceux que l'angoisse consume !
Couvrez leurs pieds lassés et leurs fronts abattus ;
Ensevelissez-les dans votre blanche écume,
Vous pleurerez sur eux quand ils ne seront plus.

LAPRADE

1815

Victor de LAPRADE, né à Montbrison, fit ses humanités dans cette ville ; puis il essaya du barreau, qu'il ne tarda pas à quitter pour se consacrer tout entier aux lettres. En 1839, il publia son premier poëme, *Les Parfums de Madeleine*, dont le tour harmonieux et mélancolique laissait deviner chez le jeune poëte un disciple de Lamartine. Il fit paraître ensuite *La Colère de Jésus, Psyché, Odes et Poèmes*. En 1845, il reçut de M. de Salvandy, alors ministre de l'Instruction publique, une mission en Italie, où il resta près d'une année, occupé dans les bibliothèques à des recherches historiques, dont le résultat n'a pas été mis à la connaissance du public. A son retour, il fut appelé à la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon. C'est alors qu'il publia deux nouveaux recueils de vers : les *Poèmes évangéliques*, son œuvre la moins nuageuse, et les *Symphonies*, couronnées par l'Académie française, quoiqu'elles ne soient qu'un reflet incolore des *Harmonies*, de Lamartine. Non contente d'avoir accordé cette distinction au poëte, l'Académie l'admit dans son sein, en 1858, en remplacement d'Alfred de Musset.

Laprade se distingue par une forme large et savante ; mais sa philosophie, comme sa foi religieuse, a quelque chose de vague et d'indécis. Ce qu'il a su peindre avec le plus de vé-

rité et de bonheur, c'est le charme de la nature agreste, au sein de laquelle il a longtemps vécu et où il se complait.

A un enfant.

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont nos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel ;
Il fait croître en âge, en sagesse
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte :
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donna toujours un bon conseil.

Enfant, qui devez être un homme,
Les bois vous diront des secrets ;
Venez ! Il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts.

Préservant la paisible enfance
De nos désirs et de nos maux,
L'ombre, la fraîcheur, le silence
S'éternisent sous ces rameaux !

Le chêne, aux jours d'ardeurs brûlantes,
— Pour que tout vienne en sa saison. —
Garde à ses pieds les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches ;
Voyez, sous son feuillage épais,
Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix !

Sur le chêne, essayant sa force,
L'enfant, jusqu'au nid du bouvreuil,
En s'aidant du nœud de l'écorce,
Sait grimper comme l'écureuil.

Jouez sous le chêne robuste,
Et vous grandirez comme lui ;
Et vous-même, d'un jeune arbuste
Quelque jour vous serez l'appui.

Ces chants que l'arbre fait entendre,
Cette ombre aux viriles douceurs,
Vous pourrez un jour les répandre
Sur votre mère et sur vos sœurs.

Imitez les grands bras du chêne
Luttant contre le vent du nord ;
Endurcissez-vous à la peine :
Par elle vous deviendrez fort.

Loin de vous une enfance molle !
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant, la rude école :
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.

Partout, la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil ;
Cueillez, enfant, la bonne graine.
Dieu vous donnera le soleil.

AUGIER

1820

Emile AUGIER, né à Valence (Rhône), est petit-fils de Pi-

gault-Lebrun. Il était destiné au barreau, mais son penchant pour les lettres l'emporta. Il débuta au théâtre, en 1844, par *La Ciguë*, comédie en deux actes et en vers, qui renferme en germe toutes les qualités heureuses que l'auteur devait développer plus tard dans des ouvrages plus importants. *L'Homme de bien*, *L'Aventurière*, *Gabrielle*, *Philiberte*, *La Jeunesse*, *Les Effrontés*, œuvres distinguées et d'un mérite incontestable; *La Pierre de Touche*, *Le Gendre de M. Poirier*, etc. On doit encore à Émile Augier un volume de poésies intitulé *Pariétaires*, végétation modeste qui n'ajoute rien de remarquable à son herbier.

« Émile Augier, dit Théophile Gautier, réunit deux qualités qui semblent s'exclure, bien que l'accord en soit des plus heureux : la rondeur et la sensibilité. Il est gai et frais, plaisant et poétique, raisonnable et fantasque. Le rire, qui montre chez lui ses blanches dents en toute franchise, est quelquefois mouillé ; l'œil brille et s'humecte d'une lueur onctueuse ; la larme germe, roule jusqu'aux cils, mais s'évapore sans se détacher. Le poète est tendre, ému, mais non pleurnicheur. C'est une nature honnête, saine, forte et droite, sans pruderie, avec une certaine saveur gauloise, relevée d'atticisme. Il a un style net, large, carré, dans lequel les délicats sentent une appropriation des tours et des idiotismes de Molière. Sans chercher le moins du monde le pastiche, il s'est nourri de cette moelle de lion, et sa substance littéraire s'en trouve comme composée. »

Ém. Augier est membre de l'Académie française depuis 1858; il occupe le fauteuil laissé vacant par la mort de M. de Salvandy.

Le Citadin et l'Homme des champs.

L'HOMME DES CHAMPS

..... Comment se fait-il, — voilà ce que j'admire, —
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :

« Paris est encombré de hardis compagnons; [venons;
« Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous
« Portes-y ta jeunesse et tes saines idées;

« Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
 « Et qu'au lieu d'épuiser en arides travaux
 « La source de vrais biens pour en payer de faux,
 « Loin des servilités dont la ville t'assomme,
 « Tu puisses te donner le luxe d'être un homme? »

LE CITADIN

Tout cela n'entre pas très-bien dans mon cerveau...

.....
 Mais, qu'on se fasse ici neuf mille francs de rente,
 Je l'admets : à Paris, on s'en fera quarante!

L'HOMME DES CHAMPS

Crois-tu qu'on en sera plus riche?

LE CITADIN

Je le crois.

L'HOMME DES CHAMPS

Sur nos neuf mille francs nous en épargnons trois.

LE CITADIN

Bah!

L'HOMME DES CHAMPS

Rien ne coûte ici des choses de la vie;
 Notre table est toujours abondamment servie :
 C'est la chasse qui paye avec la basse-cour.
 Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour,
 Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
 Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
 Nous avons cinq valets, — valets de ferme, soit! —
 Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
 Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive;
 Et la terre est si bonne envers qui la cultive
 Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
 Notre provision de bois, de vin, de fruits!...
 Enfin, notre maison est assez spacieuse
 Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
 Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
 L'ornement du foyer, le *respect des enfants*.

.....
 Je passe la journée
 A la fraîche senteur des terres retournées;
 Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
 Des puissances d'en bas je m'inquiète peu;

TABLE

PREMIÈRE PARTIE. — PROSATEURS

XVIII^e SIÈCLE			
Vertot			
Servilius se défend devant le peuple.....	2		
Fontenelle			
Mouvement de la Terre.....	5		
Rollin			
Ce que se proposent les bons maîtres.....	8		
De l'Utilité de l'histoire.....	9		
Lesage			
La Prévention.....	11		
D'Aguesseau			
La Classe en voyage.....	13		
Saint-Simon			
Un trait du czar Pierre.....	15		
Piété filiale chez un vieillard..	15		
Aventure arrivée au comte de Tessé.....	16		
Hénault			
Colbert.....	18		
Marivaux			
L'Esprit des Femmes.....	20		
Deux sortes d'esprit chez les femmes.....	20		
Montesquieu			
Curiosité des Parisiens.....	23		
Charlemagne.....	23		
Sur la seconde guerre punique..	24		
Voltaire			
Condé à Rocroy.....	28		
Saint-Louis.....	29		
A M ^{me} Denis.....	30		
Sur sa statue.....	31		
Lebeau			
Mort de saint Augustin.....	32		
Soumission de Gélimer.....	33		
Bridaine			
Exorde d'un sermon improvisé..	34		
L'Éternité.....	35		
Poulle			
La Richesse et la Charité.....	36		
L'Infortune fait connaître les vrais amis.....	37		
Fagan			
La Leçon de français, d'histoire, etc.....	38		
Duclos			
Caractère des Français.....	41		
Anecdote.....	42		
		Buffon	
		Le Style est l'homme même....	44
		L'Histoire naturelle et l'Histoire politique.....	45
		L'Homme.....	46
		Les Savanes de l'Amérique....	47
		Le Lion et le Tigre.....	48
		Mably	
		Principal objet de la Politique..	50
		Des Lois naturelles.....	50
		Favart	
		La Chercheuse d'esprit.....	52
		Raynal	
		Le Peuple hollandais.....	54
		Rousseau (Jean-Jacques)	
		La Liberté humaine.....	58
		Immortalité de l'âme.....	59
		L'Homme est le roi de la terre..	60
		Contemplation de la Nature..	61
		Élévation vers Dieu.....	61
		Une Chasse aux pommes.....	62
		Diderot	
		Intelligence suprême prouvée..	64
		Sur ma vieille robe de chambre.	64
		Condillac	
		Du coloris dans le style.....	66
		Vauvenargues	
		Le Paresseux.....	68
		Titus ou l'Activité.....	68
		Barthélemy	
		Les Thermopyles.....	70
		Une séance au théâtre d'Athènes.	70
		D'Alembert	
		Origine des langues, des lois, etc.	74
		Marmontel	
		Les Figures de style.....	76
		Anquetil	
		Mort de Brunehaut.....	78
		Gaillard	
		Henri IV et Sully.....	79
		Beaumarchais	
		Monologue de Figaro.....	81
		Thomas	
		La Liberté.....	84
		Poinsinet de Sivry	
		La Tragédie et l'Opéra-comique..	85
		Rulhière	
		Avèncment de Catherine II....	87
		Bailly	
		Théorie de l'Aurore.....	89

Bernardin de Saint-Pierre		Gulzot	
L'Étude de la Nature.....	91	Washington.....	140
Spectacle d'une forêt.....	92	Berceau de la Nation française.	141
La Harpe		Lamartine	
Athalie.....	94	Le Parthénon.....	144
La plus belle tragédie.....	95	Une habitude de ma mère....	145
Mercier		L'Ouvrier des champs.....	146
Nos Grand'Mères.....	96	Villemain	
Les Domestiques d'autrefois...	97	Éducation d'un chevalier.....	148
Dupaty		Cousin	
Le Capitole.....	98	Alliance de la philosophie et	
Saint-Pierre de Rome.....	98	des lettres.....	151
Mauray (abbé)		La Philosophie de l'histoire....	152
Des Métaphores.....	100	Thierry (Augustin)	
Mirabeau		Défauts de l'ancienne École his-	
Sur la mort de Franklin.....	102	torique.....	154
Rivarol		Mignet	
Le Jugement et l'Esprit de cri-		Napoléon I ^{er}	156
tique.....	104	Thiers	
Roland (Madame)		Passage du mont Saint-Bernard.	158
Mon éducation.....	106	L'Homme est fait pour la Société	159
A ma fille.....	106	Michelet	
Volney		L'An 1000.....	161
Méditation sur les révolutions.	108	Bataille de Crécy.....	163
XIX^e SIÈCLE		L'Alouette.....	164
Lacépède		Le Rouge-gorge.....	165
Exhortation à l'étude des		De Vigny (Alfred)	
sciences.....	111	Les Nuages.....	166
Stael-Holstein (Madame de)		Le Théâtre.....	167
De la Contemplation de la Nature	113	De la Carrière des lettres....	168
Pompéïa.....	115	Balzac	
Michaud		Mort de l'avare Grandet.....	169
Départ pour la première croisade.	117	Hugo	
Chateaubriand		L'Île de la Cité, à Paris.....	173
Une belle nuit dans les déserts.	122	La Vallée de Chamonix.....	174
Funérailles d'Atala.....	123	Vitet	
Le Chrétien mourant.....	123	Plan de ses Scènes historiques.	176
Cuvier		Importance de l'Histoire de l'art.	177
Révolutions du globe.....	125	Dupanloup	
Courier		L'Émulation.....	178
Dialogue entre un lieutenant et		Mérimée	
son sergent-major.....	127	Le Château des papes, à Avi-	
Nodier		gnon.....	181
Le Chien de Brisquet.....	130	Lettre.....	181
Les Ruines de l'abbaye de Ju-		Alexandre Dumas, père	
miéges.....	132	Grenade.....	184
De Barante		Le Prisonnier de Chillon.....	184
Démence de Charles VI.....	133	Sand (George)	
Lamennais		Beauté de la Nature.....	189
Dieu...:	136	Janin (Jules)	
La Famille.....	137	La Mort de Molière.....	189
Devoirs des Enfants.....	138	Nisard (Desiré)	
Les hommes ont besoin les uns		La plus belle période de l'esprit	
des autres.....	138	français.....	191
		De la Clarté dans le discours..	191

Martin (Henri)	
Vercingétorix.....	192
Mort de Louis XIV.....	193
Montalembert	
Le Miracle des roses.....	195

Blanc (Louis)	
Famine dans Paris, en 1789....	196
Alexandre Dumas , fils	
Une Profession de foi.....	198

DEUXIÈME PARTIE. — POÈTES

XVIII^e SIÈCLE

Crébillon	
Caton reproche aux sénateurs leur indolence.....	202
La Mort de Cicéron.....	203
Destouches	
Le Philosophe.....	204
Piron	
Le Métromane.....	206
Le Poète et l'Avocat.....	206
La Chaussée	
L'Esprit d'à-présent.....	208
Racine (Louis)	
Immortalité de l'âme.....	211
Voltaire	
L'Angleterre sous Élisabeth....	214
Monologue de Brutus.....	214
Gresset	
Ma Chartreuse.....	216
Le Méchant.....	217
Le Franc de Pompignan	
La Bienfaisance.....	219
Gentil-Bernard	
La Rose.....	221
Rosset	
L'Orage.....	222
Le Coq.....	223
Saint-Lambert	
L'Orage.....	225
Sedaine	
A mon habit.....	228
Lemierre	
La Découverte de l'Amérique..	231
Desmablis	
L'Amitié.....	233
De Belloy	
Édouard III fait grâce aux six bourgeois de Londres.....	235
Lebrun	
La bonne et la mauvaise plai- santerie.....	236
Sur les Poètes de l'Académie..	237
Aubert	
L'Enfant et le petit Écu.....	238

Colardeau	
Les Sciences naturelles.....	239
Malfilâtre	
Le soleil fixe au milieu des étoiles.	241
Ducis	
Songe d'Hamlet.....	243
Dorat	
Le Temple de la Tragédie....	245
Rulhière	
Le Disputeur.....	246
Boufflers	
A Voltaire.....	248
Delille	
Le Cheval.....	251
Le Bavard.....	252
Chamfort	
Un père à son fils.....	253
Roucher	
La Pluie du Printemps.....	255
Gilbert	
Iris.....	257
Parny	
Sur la mort d'une jeune fille...	259
La Rose.....	259
Florian	
La Chenille.....	261
Fabre d'Églantine	
Corruption morale de la société.	262
Collin d'Harleville	
Les jeunes gens du jour.....	263
La Province.....	264
Le Bailly	
Le Chameau et le Bossu.....	265
Chénier (Marie-André)	
Sur la Mort d'un enfant.....	267
Le Poète mourant.....	268
Chénier (Marie-Joseph)	
La Saint-Barthélemy.....	271
Legouvé	
Le Rossignol.....	273
Le Dévouement maternel.....	274
Les Sœurs de Charité.....	274
XIX^e SIÈCLE	
Fontanes	
Les Mondes.....	277

Andrieux		Chanson de l'Atelier.....	323
Le Bonheur des Champs.....	278	La Cloche des agonisants.....	324
Les deux Rats.....	280	Tastu (Madame)	
Le Chat, la vieille Souris et la jeune.....	281	Des Quatre parties du jour....	325
Berchoux		Découragement.....	326
La Mort de Vatel.....	282	Halévy (Léon)	
Lucullus.....	284	Le Songe du soldat.....	328
Arnault		Le Tombeau et la Fleur.....	329
Le Cadran solaire.....	285	V. Hugo	
La Châtaigne.....	285	Le Revenant.....	332
Le Colimaçon.....	286	La Conscience.....	334
La Main droite et la Main gauche.....	286	La Mère.....	335
Chénédollé (Charles de)		Madame Ém. de Girardin	
Preuve de l'existence de Dieu.	288	Le Petit frère.....	337
L'Imagination.....	288	Sainte Cécile.....	339
La Primevère.....	289	Barbier	
Viennet		Melpomène.....	341
L'Égypte.....	290	Raphaël.....	342
Le Chat et le Cuisinier.....	291	Michel-Ange.....	343
Le Paon et le Rossignol.....	292	Brizeux	
Béranger		L'Église.....	345
Souvenirs d'enfance.....	295	Lachambeaudie	
La petite Fée.....	296	La Goutte d'eau.....	346
Le Retour dans la Patrie.....	298	La Locomotive et le Cheval....	347
Millevoye		De Musset (Alfred)	
La Fleur.....	300	Immortalité de l'âme.....	318
L'Anniversaire.....	301	Dieu.....	349
Soumet		Pâle étoile du soir.....	349
Adieux de Jeanne d'Arc.....	302	Les deux routes de la vie....	350
Desbordes-Valmore (Madame)		Moreau (Hégésippe)	
La Jeune fille et le Ramier....	304	Un quart d'heure de dévotion.	352
Lamartine		Le Chant des anges.....	353
Sur la mort de sa fille.....	307	Gautier (Théophile)	
Le Chien du solitaire.....	309	La Caravane.....	355
La Prière.....	309	Le Soulier de Corneille.....	355
Delavigne		Autran	
Le Célibataire et l'Homme marié.	312	Le Fond de la mer.....	357
Élisabeth.....	313	Ségalas (Anaïs)	
Louis XI.....	314	L'Enfant et le Vieillard.....	359
Les Avantages de l'étude.....	315	La Grand'mère.....	360
Ancelot		Ponsard	
Conseils de Louis IX à son fils.	316	L'Argent.....	362
Reboul		La Bourse.....	363
L'Aumône.....	318	Colet (Louise)	
De Vigny (Alfred)		Une Mère à sa Fille.....	364
La Terre avant le Déluge.....	319	Vers écrits sur les bords de la mer.....	365
Les Ports de la France.....	320	Laprade	
Paris, du haut des tours Notre- Dame.....	321	A un Enfant.....	367
Deschamps (Émile)		Augier	
Le Fleuve.....	323	Le Citadin et l'Homme des champs.....	369

21 / XII
48

~~200~~
Dum

273/3/83

200 -

Librairie Aug. BOYER et C^o, r.
ENVOI franco, AU REQU

CHANGEMENTS OR

Introduits dans la nouvelle éditio
DÈME, et relevés par la Société
br., 1 fr.

COI

De Dictées et d'Exerci
grammaire française, par
Cours élémentaire. Li
1 fr. 50.

Cours moyen. Livre de

LES PAR

Méthode nouvelle, théorique et pratique, comprenant : les
Règles émises par nos principaux grammairiens ; des Devoirs
d'invention et d'imitation, des Exercices analogiques et monogra-
phiques et de nombreuses Histoires servant d'application aux
règles ; par M^{lle} Clarisse JURANVILLE, institutrice. — Livre de
l'Élève, 1 fr. — Livre du Maître, 1 fr. 50.

DICTÉES AMUSANTES

Élémentaires et graduées, à l'usage du jeune âge ; par LA
MÈME. 1 fr. 50.

DICTÉES RÉCRÉATIVES

Sur l'orthographe usuelle ; par LA MÈME, 1 fr. 50.

L'orthographe d'usage s'acquiert par les yeux et la pratique, plutôt
que par les règles et le raisonnement. L'auteur a donc été sobre de
règles, mais prodigue d'exercices, qui présentent, sous la forme de textes
suivis, tous les cas possibles où le même son et la même finale ont une
orthographe différente. Le son *an* peut s'écrire de trente-sept manières
différentes, dit Volney.

DICTÉES CURIEUSES

Sur les difficultés, les contrastes, les bizarreries, les anomalies,
les irrégularités et les subtilités de la langue française, suivies de
Dictées officielles données dans les examens ; par LA MÈME. 1 fr. 50.

LA CONJUGAISON ENSEIGNÉE PAR LA PRATIQUE

Méthode entièrement nouvelle, comprenant : des Exercices va-
riés sur des verbes groupés par familles, de nombreux Devoirs
d'invention, des Dictées, des Permutations, et enfin la Conjugaison
de tous les verbes présentant des difficultés ; par LA MÈME. —
Livre de l'Élève, 75 c. — Livre du Maître, 1 fr. 50.

EXERCICES ET DICTÉES

Sur les difficultés de l'orthographe française, contenant : 1^o des
Dictées préparatoires sur chaque difficulté ; 2^o cent Dictées en
texte suivi ; par M. GALLIEN. 1 fr. 50.

WIĘSZA SZKOŁA PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA

152938

Biblioteka WSP Kielce



0131433